Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/foliedopiumroman00lava

FOLIE D'OPIUM

ŒUVRE DE JANE DE LA VAUDÈRE

PROSE

Mortelle étreinte, roman (épuisé) ..... 1 volume
L'Anarchiste, roman ..... 1 —
Rien qu'Amante ! roman ..... 1 —
Ambitieuse, roman (épuisé) ..... 1 —
Le Droit d'aimer, roman ..... 1 —
Les Sataniques, nouvelles. Couverture par de Launay ..... 1 —
Les Demi-Sexes, roman ..... 1 —
Le Sang, roman ..... 1 —
Les Frôleurs, roman dialogue. Couverture par Steinlen ..... 1 —
Trois Fleurs de Volupté, roman javanais. Couverture par l'auteur ..... 1 —
Les Mousseuses, nouvelles. Couverture par l'auteur ..... 1 —
Les Mystères de Kama, roman magique hindou ..... 1 —
L'Amuseur, roman ..... 1 —
Les Androgynes, roman. Illustré par Neumont ..... 1 —
L'Amazone du Roi de Siam, roman. Couverture par l'auteur ..... 1 —
La Mystérieuse. Couverture par l'auteur ..... 1 —
Prêtresse d'Amour (les courtisanes de Brahma), roman hindou de mœurs antiques. Illustrations de Ch. Atamian ..... 1 —
L'Expulsée, roman ..... 1 —
Lotusaï (la Geisha amoureuse), roman japonais ..... 1 —
Le Harem de Syta, roman hindou de mœurs antiques. Illustré par Ch. Atamian ..... 1 —
L'Amante de Pharaon, roman égyptien de mœurs antiques. Illustré par Ch. Atamian ..... 1 —
Les Confessions Galantes, en collaboration avec Théo-Critt. Nombreuses images de Préjelan ..... 1 —
Pour le Flirt ! recueil de 15 comédies et fantaisies lyriques ..... 1 —
La Sorcière d'Ectabane, roman fantastique de mœurs persanes ..... 1 —
La Vierge d'Israël, roman de mœurs antiques. Illustré par Ch. Atamian ..... 1 —
La Porte de Félicité, roman de mœurs ottomanes. Illustré par Ch. Atamian ..... 1 —
L'Invincible Amour, roman parisien illustré ..... 1 —
Le Rêve de Mysès, roman égyptien illustré ..... 1 —
Le Peintre des Frissons, roman parisien ..... 1 —
Les Prêtresses de Mylitta, roman babylonien. Illustré ..... 1 —
La Cité des Sourires, roman japonais. Illustré ..... 1 —
Sapho, dompteuse, roman illustré ..... 1 —
L'Elève chérie, roman illustré ..... 1 —

POÉSIE

Les Heures perdues ..... 1 volume
Le Modèle, comédie en un acte, en vers (épuisé) ..... 1 —
Les Baisers de la Chimère ..... 1 —
Royauté Morte, conte fantastique en un acte, en vers ..... 1 —
L'Eternelle Chanson, ouvrage mentionné par l'Académie française ..... 1 —
Minuit ..... 1 —
Evocation ..... 1 —
Victor Hugo, pièce en vers, en un acte ..... 1 —
Mademoiselle Fleur de Prunier, pièce japonaise en vers ..... 1 —
Tanagra, pièce en quatre actes, en vers ..... 1 —
Le Rêve de Mysès, mimo-poème égyptien ..... 1 —
Les Flammes, ouvrage couronné par l'Académie française ..... 1 —

Jane de la VAUDÈRE

FOLIE D'OPIUM

ROMAN

Illustré d'après les Aquarelles
de
Maurice NEUMONT

PARIS
" ROMAN - BIBLIOTHÈQUE "
ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR,
1, Rue du Pont-de-Lodi, 1

Tous droits réservés

Droits de traduction et de reproduction littéraires et artistiques
réservés pour tous pays.
S'adresser pour traiter à M. A. Méricant, Editeur.

HAMELIN SE PENCHA, CURIEUSE, A SON BALCON (*Page 21*)

FOLIE D'OPIUM

i

LE BAL DES CONFETTI

Fiamette Silly, une des plus jolies filles de l'atelier de Pascal, le peintre des subtiles élégances, le fervent des couchers de soleil et des levers de lune, avait passé cette soirée de Mardi-Gras chez le Maître. On y voyait généralement joyeuse compagnie, mais les invitations, très rares et très recherchées, envoyées aux seuls disciples, amis et postulants de marque, ne permettaient d'entrer qu'en montrant carte rose et patte blanche, tout comme à certains mariages sensationnels. Seulement, ici, aucune cohue à craindre: les abords du temple et les couloirs demeuraient déserts, de sorte que les fidèles desservantes, dont quelques-unes n'adornaient leur nudité liliale que d'un simple manteau fourré d'hermine... ou de lapin, pouvaient pénétrer discrètement sans réjouir les regards ni offenser la pudeur.

La morale publique qui n'eut, ce jour-là, aucun outrage à subir, s'en trouva fort morose et dépitée, ainsi qu'il arrive à quelques personnes de vertu farouche, mais d'imagination vive, — tandis qu'on s'amusait ferme dans le petit hôtel hermétiquement clos du peintre féministe.

Lorsque Fiamette Silly laissa tomber nonchalamment la fastueuse mante de martre zibeline qui enveloppait sa beauté blonde, ce ne fut qu'un cri d'admiration.

Sur son corps, nacré comme celui de l'Anadyomène émergeant des ondes, rayonnait la frissonnante rosée d'un frêle collier de diamants que ses jeunes seins faisaient glisser dans leur flux et leur reflux voluptueux.

A la vérité, Fiamette ne possédait guère que son collier et sa zibeline, mais elle gardait la foi de ses dix-huit avrils et la bonne humeur des créatures de joie qui, n'ayant plus rien à perdre, ont tout à gagner.

Le bal s'animait fort dans le grand

trouva juchée sur une table et invitée à mimer les transports des houris, ainsi qu'elle l'avait fait pendant six mois au théâtre égyptien de l'Exposition.

La jeune femme, docile, saisit les pans de son écharpe, et se livra à d'extraordinaires trémoussements du ventre et des hanches, tandis que les assistants imitaient le crissement de cigales des petites flûtes et le hoquet rauque des tambourins en délire.

Beaucoup de jolies filles sans emploi avaient, pendant l'Exposition, suppléé à l'insuffisance des danseuses exotiques. Mieux que celles-ci, elles savaient crisper leur chair en de voluptueux frissons, s'offrir, se refuser et se pâmer, tour à tour, dans cette véhémente et précise mimique en honneur au pays du soleil, qu'on autorise imprudemment sur nos scènes parisiennes.

Nora, souple, ardente, nerveuse, avait agrémenté la danse lascive et monotone de fantaisies montmartroises, plus perversement pimentées que l'habituel simulacre d'amour, et, à coup sûr, d'un effet imprévu. Son succès faillit dépasser celui de Sada-Yacco, la mignonne poupée aux yeux bridés, à la voix roucoulante de tourterelle nippone. Tout Paris voulut applaudir la bacchante frénétique aux yeux de braise et boire sur ses lèvres le vin de volupté. Elle y avait gagné une fortune et une phtisie pulmonaire qui lentement la minait.

Une griserie soudaine éclata dans l'atelier de Pascal. Toute la salle frémit d'une houle de corps balancés, tandis que les ceintures et les ornements d'orfèvrerie sautaient sur les croupes tumultueuses et les blanches poitrines.

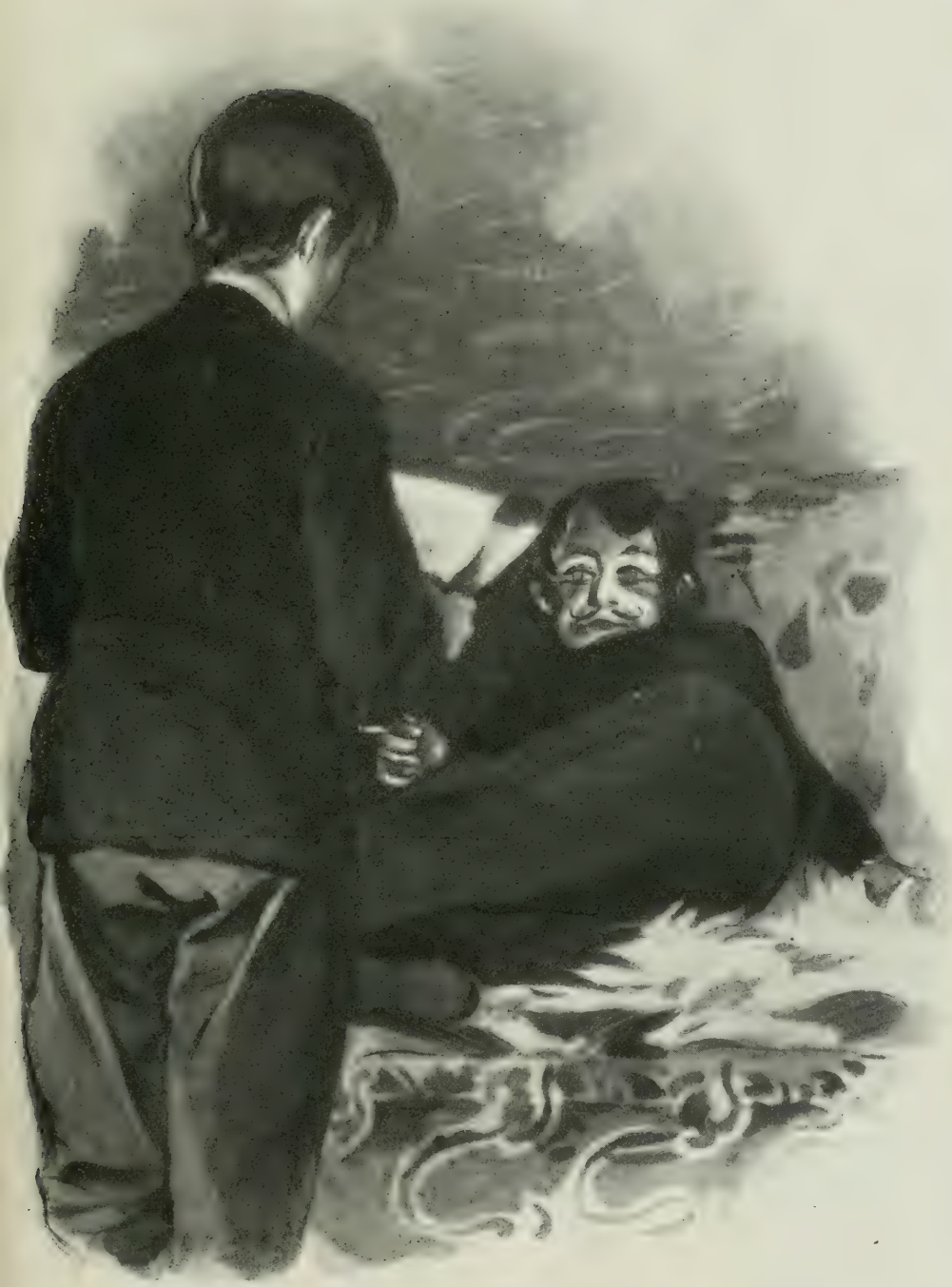
Nora tournait éperdûment, puis lançait en l'air sa jambe fine, comme une fusée, et les paillettes de son petit soulier s'embrasaient au-dessus des têtes. Tenant d'une main le talon de satin rose, elle pivotait, légère, et tout à coup s'abattait comme une corolle fauchée, un pied de ci, un pied de là, dans un écart fantastique.

— Bravo, Nora, Nora la Comète!

Et cette souple fille à la peau mate, animée, semblait-il, d'une clarté intérieure, à la rutilante toison rousse, ressemblait, en effet, à un astre errant décrivant d'audacieuses paraboles.

Aux premières risettes de l'aurore, les peintres réalisèrent l'aimable fantaisie de vêtir leurs amoureuses d'une tunique de confetti, la pluie de roses étant devenue hors de prix, depuis les orgies romaines. Ce fut alors, du haut des grandes échelles de l'atelier, une grêle, une avalanche, un déluge de légères rondelles gommées qui, sur les corps moites des femmes, se fixèrent en rosaces, en arabesques, en mosaïques éclatantes... Des ceintures de serpentins et des coiffures de cheffesses barbares complétèrent la métamorphose.

Seule, la beauté tanagréenne de Fiamette demeurait encore dans son initiale splendeur, quand un rapin décida que ce corps de lis réclamait une toison immaculée de confettis blancs, et



LA FEMME, MON ENFANT, NE SAURAIT NOUS SATISFAIRE *(Page 22)*

la jolie fille, en une minute, personnifia assez bien la Fée des Frimas, couronnée de neige et ceinturée de longs rubans de givre. Comme elle riait, chatouillée par la soie du papier qui se collait à sa peau, Nora lui souffla, méchante:

— André seul n'est point là pour t'admirer...

— André!

Le jeune homme, sur le divan, paraissait sommeiller.

La tête appuyée aux coussins, les yeux clos, il s'immobilisait, perdu dans un rêve...

Fiamette écarta la cohue, et, toute blanche, les cheveux dénoués, se pencha sur son ami qui réprima un mouvement d'ennui.

— Voyons, regarde-moi donc?...

— Ah! laisse-moi!

Mais elle lui souleva la tête et posa avec violence ses lèvres sur les siennes.

— Tu m'appartiens! Je te veux!... Rentrons!

Pascal intervint.

— Oui, emmène-le... A quoi songe-t-il donc, pour ne pas voir que ce qu'il possède de plus précieux est en péril?...

— Viens! répéta Fiamette... Je garderai mes confetti; il y aura quand même de la place pour tes baisers.

André la repoussa.

— Non, pourquoi me réveilles-tu?... J'avais perdu la notion de la réalité stupide...

— Sois poli, interrompit Pascal.

— ... de la réalité tout court, si tu veux, et c'est une rude chance que de n'y plus songer!

— Je comprends cela, quand on a passé une heure en compagnie de Jacques Chozelle! riposta Fiamette, agressive.

Les artistes riaient, presque tous hostiles à l'esthète inquiétant qu'évoquait ce nom.

— Quelle est la femme, ici, qui goberait un tel type? repartit Fiamette, en promenant son regard ardent sur les rangs pressés des jolies filles que leur jeune nudité ne faisait même pas impudiques.

Il y eut, dans la salle, un bourdonnement d'abeilles butineuses au départ du mâle inutile, chassé de la ruche d'amour.

— Moi, jeta Nora, celui que j'aime, est un beau gars qui sait épuiser toutes les ressources de la volupté sans jamais bouder à la besogne! Je suis à lui jusqu'à la mort...

— Et il te trompe avec toutes tes amies, murmura un rapin. C'est cela qui te donne une fière idée de son tempérament!...

— Oh! fit une petite, la gorge à peine fleurie sous les mailles d'un corselet de perles bleues, qui posait une « *Innocence* » pour Pascal, il n'y a que les peintres pour donner du plaisir!

Pascal, pour la remercier, baisa ses yeux clairs, et lui passa au cou un collier égyptien formé de scarabées d'émail, dérobé à quelque sépulture antique. On commençait à partir, et les

plus acharnés, se prenant par la main, tournaient frénétiquement autour du maître. Secouant les paillettes multicolores des confetti et les rubans frisés des serpentins, les femmes resplendissaient dans la gloire liliale de leur printemps, le corps svelte, nacré ou doré, délicieusement poli, avec les boutons rosés des seins en bataille de volupté.

Puis, des couples se formèrent, glissèrent vers la sortie, dans la hâte d'une étreinte.

André se leva en bâillant, traversa l'escalier, revêtit son pardessus avec lenteur, aida distraitement sa maîtresse qui grelottait dans l'antichambre.

II

RETOUR AU NID D'AMOUR

Ils s'en allèrent, appuyés l'un à l'autre pour se réchauffer, gagnèrent la rue Caulaincourt, la rue sinistre qui passe sur les morts, monte vers la butte, chère aux poètes et aux miséreux.

C'est là qu'ils avaient suspendu leur nid, au cinquième d'une maison d'apparence bourgeoise, et, pour leurs six cents francs par an, ils occupaient trois chambrettes ensoleillées et un cabinet servant de cuisine. De leur balcon, ils contemplaient le jardin des défunts, qui scintillait de toutes ses fleurs de verre dans l'or de ses immortelles, et, plus loin, le grouillement des vivants, acharnés à leur courte lutte inutile. Un peu de terre dessus, un peu de terre dessous; vraiment, les vivants sont toujours près des morts, et c'est pitié de les voir se démener pour un but illusoire de quiétude et de justice!

Fiamette avait dédaigné un commencement d'opulence pour suivre sa Chimère enjoleuse; et le béguin, tout cérébral d'abord, avait gagné le cœur sinueusement, mais irrésistiblement. Fiamette, créature d'amour, sincère dans le don d'elle-même, devait forcément commettre la bêtise d'aimer, et, par cela, inspirer à l'amant le mépris dans le triomphe, en supprimant l'orgueil de

la lutte. Cette fâcheuse générosité s'aggravait de quelque instruction, trop facilement acquise, et de beaucoup d'esprit naturel.

André Flavien possédait du talent et de la fierté, le désir impérieux d'arriver et la maladresse de tous ceux qu'un réel mérite empêche de se livrer aux basses intrigues et aux spéculations productives.

Elle et lui couraient les moulins sans galette, soupaient d'une vague charcuterie, croyaient faire la fête et vivaient comme des gueux.

André possédait encore une petite somme d'argent, provenant d'un héritage, et deux cahiers de vers copiés d'une fiévreuse écriture de rêve.

Pour toute fortune, Fiamette avait sa zibeline et son collier.

— Que t'ai-je fait? demanda-t-elle, quand ils se retrouvèrent dans leur chambrette close, encombrée de livres et de colifichets féminins, jetés au hasard des meubles.

Il écarta un toquet de velours, une jupe de surah mauve et put s'asseoir au bord d'un fauteuil. Puis, l'attirant contre lui:

— Tu seras courageuse, ma petite Fiamette?

Elle pâlit, voila la détresse de son regard sous ses blondes paupières, tandis qu'il glissait une main caresseuse sous sa fourrure, éprouvant la douceur de sa peau.

— Qu'as-tu à me dire? murmura-t-elle.

— Tu sais combien je t'aime, chérie?

— Quand tu es ainsi près de moi, je ne doute pas, certes, mais il y a des heures d'angoisse et d'affreuse jalousie que tu m'épargnerais si tu pouvais comprendre ma détresse d'âme!

Les lèvres d'André butinaient la chair blonde de sa maîtresse, et elle fermait les yeux, reconquise déjà, délicieusement émue sous ses caresses savantes.

— Ah! dit-elle, je n'ai plus la force de te gronder. Chaque baiser cueille sur mes lèvres le reproche qui les brûlait et le change en mots d'amour!... Vois-tu, nous autres femmes, nous sommes perdues, lorsque nous aimons!

Plus fort il la pressait contre lui, et elle se pelotonnait dans ses bras, toute frêle sous cette volonté mâle, heureuse de s'anéantir sur le cœur de son amant.

Longtemps il la dorlota, comme un enfant souffrant, qu'il ne faut point faire pleurer, puis, par de spécieux raisonnements, il s'affermit dans sa résolution.

— Miette, écoute-moi avec courage.

— Encore!...

— Oui, il faut songer à l'avenir.

— A quoi bon!.... Profitons de l'heure présente. Ne sommes-nous pas heureux ainsi?...

— La vie a ses nécessités.

— Tu me quittes?...

Comme elle défaillait, toute blanche, il essaya d'atténuer l'impression douloureuse que ses paroles avaient produite sur sa maîtresse par une explication banale.

— Je ne te quitte pas... Je cherche à sortir de l'ornière, à me créer une situation... Ce n'est point à déclamer des vers dans les brasseries montmartroises que j'arriverai à me tirer d'affaire... Vrai, je suis las de tant de vains efforts!...

Il parlait avec volubilité, mal convaincu au fond.

— On t'offre quelque chose? demanda Fiamette avec impatience.

— Oui... Oh! je te verrai quand même, et ce sera bien meilleur... Seule, l'existence en commun est devenue impossible.

Elle essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées, de raisonner avec calme.

— Ta famille, sans doute!

— Non.

— Alors?...

— Jacques Chozelle m'offre une place de secrétaire.

— Chez lui?... Tu vas habiter chez lui?...

— Non, pas chez lui, évidemment, mais dans les environs, afin d'être là au premier appel...

Fiamette eut un rire amer où éclatait toute sa rancune d'amoureuse en même temps que sa pitié pour la naïveté de son amant:

— Tu ne sais donc pas ce qu'on dit de Jacques?

— Des calomnies sans importance!... Il est envié comme tous les gens arrivés! Nous collaborerons à de belles et fortes œuvres...

— Vraiment?

— Une idée grandiose, superbe, qu'il m'a soumise. Je vais me mettre tout de suite au travail...

— Il te fera sans doute écrire ses romans et te payera en belles paroles...

— Quelle invention!... C'est Pascal qui t'a monté la tête...

— Pascal le juge sans acrimonie; son dédain, je t'assure, est plein de sincérité. Il pense que Jacques Chozelle est vidé comme une coque de noix; et qu'au physique comme au moral, il ne tient plus que par la peinture... Craquelé, vermoulu, moisi, émietté, te dis-je!

— Une rage des sots à le débiner...

— Allons donc! Sa réputation n'est faite que du scandale qu'il soulève, et il en use, exploitant le goût du morbide, du frelaté et du corrompu qui règne en ce moment dans un certain monde...

— Ma petite Fiamette, ces appréciations ne sont pas de toi...

— Tu me juges trop futile et trop ignorante pour m'accorder une opinion personnelle? Eh bien, oui, je ne t'apporte que le fidèle écho de ce qu'on disait, ce soir encore... On a même dû dire bien d'autres choses que je n'ai point écoutées, car j'étais loin de m'attendre à l'intrusion de Jacques dans notre joli nid si gentiment clos jusqu'à présent... Ah! mon pauvre mignon!

André ne répliqua pas. Soit lassitude, soit volonté bien arrêtée de suivre son projet, il reprit Fiamette contre

lui, chercha la pression câline de ses lèvres.

Les confetti la couvraient encore, de ci, de là, d'une neige capricieuse. Il s'amusa à en suivre le dessin sur son corps, s'attardant aux mystérieuses cachettes où les flocons blottis se mêlaient d'un peu d'or. Passive, elle n'opposait nulle résistance, envahie par une volupté inconsciente.

— Tu sais bien que je t'aime, s'écria-t-il, comme elle le remerciait d'un sourire heureux, mais la vie est méchante! Je ne veux pas que tu vendes ton collier pour moi!...

III

NORA, LA COMÈTE

La matinée fut douce dans la pièce étroite que les rideaux tirés laissaient mystérieusement dans l'ombre. Fiamette, les paupières fumeuses, les lèvres blêmies, dormait sur la soie épaisse de sa chevelure, lasse d'avoir aimé ou pleuré. André, un coude sur l'oreiller, demeurait songeur, indécis, entraîné vers un labeur littéraire qu'il espérait brillant, rémunérateur, et retenu par la certitude de faire du mal à son amie. « Venez me trouver, avait dit Jacques Chozelle: je découvre en vous le talent abondant et souple que je cherche pour une œuvre à deux; je vous montrerai mes notes, et nous pourrons commencer immédiatement. »

Chozelle avait jeté au jeune homme la nasse dorée de ses éloges, et, de cette voix cajoleuse qu'il savait prendre à l'occasion, avait fait miroiter à ses yeux tout un avenir de gloire.

André Flavien porta vers sa maîtresse un regard attristé, effleura ses cheveux d'un baiser, et procéda à sa toilette dans la pièce voisine, s'appliquant à faire le moins de bruit possible. Quand il fut prêt, il revint contempler la dormeuse, qui n'avait pas bougé, et à pas de velours sortit de l'appartement.

Nora, qui montait, le heurta dans l'escalier.

— Un louis que vous allez chez Jacques!

— Peut-être... Mais ça ne te regarde pas.

— Fiamette dort encore?...

— Entre, si tu veux.

— Et que dirais-tu si je t'enlevais ta maîtresse?...

— Travailles-tu pour toi?

— Je travaille pour elle...

— Alors, enlève-la, si bon te semble; qu'elle suive sa fantaisie ou sa fortune... Les deux, si c'est possible.

— J'admire ta philosophie... Tu prends les événements avec une sérénité...

— Ce sont eux qui me prennent, et je les laisse faire... Il ne faut point contrarier le Destin.

— Bonne chance, André!

— Bonne chance, Nora! Un dernier baiser à Miette...

Il était au bas des marches, et Nora frappait doucement à la porte de la délaissée.

Au bout d'un instant, Fiamette vint ouvrir, un peignoir mal agrafé sur ses épaules rondes.

— Toi, de si bonne heure!

— Oui, il faut que je t'entretienne d'une chose grave, et c'est la raison qui parlera par ma bouche...

Les deux femmes, câlinement appuyées l'une à l'autre, passèrent dans le cabinet de toilette, saccagé par la fièvre impatiente d'André, qui avait jeté les serviettes au hasard. Un petit divan, drapé d'étoffes japonaises aux teintes exquises, garnissait le fond de la pièce exiguë, sous un bric-à-brac d'armes, de babouches, d'éventails et de pochades d'amis, un assemblage bizarre, et cependant harmonieux, d'objets disparates, groupé par des mains artistes.

Nora étouffait un accès de toux dans son mouchoir, et la fine toile de lin se teignait de rose.

Fiamette, doucement, attira sur son sein la tête pâle de son amie.

— Tu devrais être dans ton dodo à rêver d'amour.

— Ou de mort...

— Veux-tu bien te taire? A ton âge... et avec d'aussi jolis yeux!

— Mes yeux voient plus loin que la vie, c'est peut-être pour cela qu'ils sont beaux... Mais il ne s'agit pas de moi...

— C'est donc un motif bien sérieux qui t'a conduite ici?

— Ma démarche serait mal jugée dans le monde bourgeois, et l'on me jetterait à la tête un fort vilain qualificatif. Cependant, crois bien que mon amitié seule me pousse en ce moment...

— Va.

— Après ton départ, à la soirée de Pascal, j'ai eu une longue conversation avec Francis Lombard... Il t'aime et m'a chargée de te le dire.

Fiamette, dans un mouvement brusque, repoussa son amie.

— Oh! c'est mal! Je ne quitterai jamais André, tu le sais bien!

Le sourire de Nora se teignit d'indulgence.

— En effet, tu n'auras pas cette peine, c'est lui qui s'en ira...

— Non, tu ne connais pas mon influence sur lui... Je t'assure qu'André

DANS L'INTIMITÉ DU LIT TIÈDE, FLAMETTE L'ATTENDAIT (*Page* 58)

tient plus à moi qu'il ne le pense...

— Je l'ai rencontré dans l'escalier; il se rendait chez Chozelle.

— Et puis après?...

— Il croit à la parole de l'intrigant qui lui a promis sa protection; il est fier et souffre de te voir dans la gêne... Lui-même m'a autorisée à te parler comme je le fais...

— Il t'a dit?...

— Que tu pouvais suivre ta fantaisie... oui.

Fiamette tressaillit douloureusement; puis, essayant de prendre un ton enjoué:

— Alors, tu m'offres une situation étonnante...

— Petit hôtel, chevaux, domesticité correcte et le cœur d'un brave garçon qui vaut autant que sa fortune, ce qui est rare. Voyons, est-ce que cette guenille ne déshonore point ta jeune royauté?

Nora, d'un doigt dédaigneux, découvrait un bout de sein rose sous une dentelle douteuse:

— A nous les points d'Angleterre, les Bruges veloutés et les guipures précieuses! La femme, ma chérie, n'a que quinze années de son existence pour rouler et amasser mousse... Après, elle roule encore, mais elle n'amasse plus rien... Moi, au moins, je puis mourir tranquille et me faire dorloter comme si on m'aimait réellement... C'est l'Exposition qui m'a rapporté cela, la danse de Mahomet et du Moulin-Rouge!

— Ah! tu marchais bien...

— Tant que je pouvais!...

— Tu as conquis l'indépendance; certes, c'est quelque chose...

— C'est tout! Ne cherche pas, il n'y a rien au-dessus! Ah! j'ai connu la misère plus que toi, et les dédains des imbéciles, et les rebuffades des cuistres, et les propositions des beaux messieurs qui prétendaient me guider et vivre à mes dépens!... C'est ça qui donne une fière idée de l'autre sexe! Voyons, ma petite Fiamette, réfléchis à l'occasion merveilleuse que je t'offre... Oui, j'ai l'air de jouer un rôle assez louche, mais tu me connais, tu sais que je suis incapable d'une mauvaise action et que je n'agis que dans ton intrêt?

— Je sais.

— Alors, dis oui, et je cours porter la réponse à l'amoureux qui m'attend en bas...

— A ma porte?

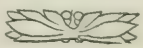
— Regarde!

Fiamette se pencha, curieuse, à son balcon, et aperçut un coupé bleu sombre attelé d'un cheval alezan, dont la robe brillait comme de l'or, et un cocher impeccablement empalé sur son siège.

— « Ta voiture! » dit Nora, en riant. Vite, mets ta plus jolie robe, ta martre zibeline et ton collier! C'est le Bonheur qui passe!...

Fiamette envoya un baiser à ce Bonheur toujours si pressé qui trotte l'amble dans notre vie, rentra dans le chambrette tiède, rejeta son peignoir défraîchi, et, se glissant entre les draps, à la place de l'amant trop chéri:

— J'aime mieux dormir! dit-elle.



IV

FŒTUS ET SALAMANDRES

Je t'aime, ô ma maîtresse, ainsi que le ciel bleu,
Les brises, les parfums, les monts, les bois, les ondes,
Les rires, les chansons, les extases profondes
Et les baisers de feu !

Je t'aime, ô ma maîtresse !... A ta bouche sans trève
Se suspend mon désir, papillon enchanté !
Et j'ai connu par toi l'ardente volupté
De posséder mon Rêve !

J'ai clos sur ta caresse éperdument mon cœur,
Afin qu'en souvenir, prisonnière et vibrante,
Elle me donne encore la secousse enivrante
De ton spasme vainqueur !

Si l'amour dans les cieux renaît pour ses fidèles,
Ma maîtresse, je veux sur tes lèvres mourir,
Pour garder, du baiser qu'elles feront fleurir,
Les roses éternelles !

Jacques bâille dans la bergère de soie verte où il s'allonge paresseusement.

— De l'amour! Toujours de l'amour!... Ah! mon petit, il faudra changer cela!

— Ne plus aimer?

— Aimer autrement; aimer l'être supérieur, l'Androgyne divin qui forme à lui seul un tout parfait.

— Je ne comprends pas.

— La femme, mon enfant, ne saurait nous satisfaire, parce que sa nature inférieure ne répond pas aux aspirations de notre intelligence.

« Notre tempérament d'artiste souffre de son incompréhension, de la brutalité de sa passion, toujours exagérée, en même temps que de sa soumission trop grande à nos désirs. La femme a plus d'instinct que de raisonnement; elle se rapproche trop de l'animalité.

— C'est sa faiblesse qui fait son charme. Ne sommes-nous pas heureux de la protéger moralement en nous caressant à sa tendresse maternelle ou amoureuse?... L'homme le plus fort n'aime-t-il point à s'anéantir dans les bras souples d'une maîtresse?...

— Basse littérature, mon cher. L'initiation vous fera juger différemment. L'amour réel ne peut exister qu'entre deux êtres égaux, et j'entends par *amour* non seulement la griserie des sens, mais la communion adorable de deux âmes pareilles. Les Androgynes ont connu la plénitude du bonheur. Ne pouvant avoir comme eux le double appareil de génération, tâchons de posséder au moins au moral la force de fécondation et de création.

André sourit.

— Ne savez-vous pas, Maître, que les Androgynes étaient des êtres supérieurs, mais remplis d'orgueil; qu'ils voulurent, comme les Titans, escalader l'Olympe, et que c'est Jupiter qui opéra, pour les punir, la séparation dont nous nous plaignons aujourd'hui. Ayant deux visages, quatre bras et quatre jambes, ils purent être coupés en deux sans difficulté. L'homme incomplet cherche éternellement sa moitié douloureuse, car l'univers est si grand qu'il a peu de chance de la trouver!

— L'homme, mon petit, doit tâcher de regagner son état primitif en se suffisant à lui-même.

— C'est la fin du monde!

— Tant mieux. Le monde tel qu'il est ne vaut pas une messe, et il peut bien s'éteindre dans l'impénitence, en admettant que le bien et le mal existent... Affaire d'appréciation... Voyons, lisez-moi autre chose que des chansons d'amour!

André choisit d'autres feuillets, met à nu son âme nostalgique de poète, et Jacques, en fumant du tabac plus pâle que les miettes dédorées des vraies hosties, l'écoute d'un air distrait.

Le jeune homme, son rouleau de papier entre les doigts, attend anxieusement le jugement que vont laisser tomber les lèvres autorisées du Maître. Son regard étonné erre sur les murs où s'étalent d'étonnantes peintures représentant de vagues fœtus qui nagent dans de l'alcool. Après un examen plus attentif, il s'aperçoit que ce sont des enfants-fleurs, des petits garçons hydrocéphales qui poussent des feuilles hors d'un vase à reflets glauques, penchent leur tête exsangue et monstrueuse comme une morbide corolle. A terre, sur des coussins, s'étalent des couleuvres et des salamandres pustulées d'ocre et de cinabre, des lombrics-fleurs aussi, et André a envie de donner une chiquenaude au Maître, immobile sur son fauteuil, pour bien s'assurer qu'il n'est point également un flamboyant reptile endormi dans l'hallucination de ce marécage en chambre.

— Vous regardez mes études « de rêve ». C'est beau, n'est-ce pas? On sent l'odeur « lancinante et câlineuse » des charniers devant ces têtes « violées » d'adolescents! Et le grouillement figé de ces larves semble la caresse des corps décomposés sous l'onde lorsqu'on plonge parmi les nénuphars!... Oh! les nénuphars verts et les iris noirs! Oh!...

André est mal à l'aise; il voudrait, cependant, dire quelque chose d'aimable; mais Chozelle ne lui en laisse pas le temps. Il est lancé et parle abondamment de son talent, de son génie, de sa beauté et de sa santé chancelante.

— Vos petits vers, mon cher André, ne sont pas « artistes »: trop de sentiment, de clarté, d'émotion bourgeoise. Voyez-vous, il ne faut jamais essayer d'exprimer le sens des choses, ni votre état d'âme; l'écriture, seule, le groupement des mots garde quelque importance. Soyez esthétique dans la

forme; l'idée fatigue les lecteurs, trouble les digestions.

— Mais l'esthétique change, tandis que l'idée demeure.

— Feuh!... Nos tableaux se démodent moins que nos écrits!... Faites votre palette, mon cher, avec des tons rares, des tons de végétaux vénéneux, d'herbes aquatiques et de méduses échouées. Ne craignez pas de tremper votre pinceau dans la putréfaction des eaux stagnantes et des chairs blettes... Relisez « *La Charogne* » du divin Baudelaire... Un chef-d'œuvre!

— Certes, mais il y a dans ce morceau mieux que des mots groupés comme des lombrics autour d'une racine poreuse.

— Je veux n'y voir que des mots et de l'horreur; puisque vous désirez travailler avec moi, pénétrez-vous de mon essence morbide, de mon charme démoniaque, de mon étrangeté inquiétante...

— Je tâcherai... Voulez-vous écouter encore ce petit morceau, où il y a une image, je crois?

André choisit un autre poème.

— C'est un coucher de soleil, dit-il, je lirai rapidement.

Et, quand il eut achevé, il demanda avec une angoisse suppliante:

— Est-ce mieux?

— Non!... Ce n'est pas ma manière. Trop de clarté... On n'admire vraiment que ce qu'on ne comprend pas.

— Vous me conseillerez?...

— Mon enfant, appelez-moi cher Maître. Je serai heureux de m'appuyer à votre épaule jeune et robuste... Votre tête fine et vos grands yeux ajouteront à ma gloire... On nous verra ensemble, et l'on pensera à cet autre Maître tant calomnié qui se montrait parfois dans tout le rayonnement de son génie avec son compagnon d'élection... Ah! qu'il était beau, cet amant de la forme et de la poésie!

— Le maître?

— Non, l'ami.

Et Jacques, se reculant un peu, considéra longuement André avec sévérité; puis, se rapprochant, il lui tapota le dos et la poitrine, ainsi que font les maquignons pour un poulain de race.

— Les épaules larges, la taille mince... Vous êtes mal habillé, mon cher, mais je devine, sous cet humble veston, des sinuosités exquises, un derme rare...

André, surpris, avait pâli légèrement.

— Oh! dit Jacques, en riant, je veux que mon disciple me fasse honneur; je suis artiste avant tout.

Le jeune homme jeta un regard découragé aux salamandres, dont les pustules éclataient sur les meubles, et aux fœtus-fleurs figés dans l'huile rance d'une peinture naïve, malgré ses prétentions.

Jacques, la moustache fine, les cils baissés sur ses yeux d'un bleu trouble, se pinça le bout de l'oreille pour le rougir.

— C'est un artiste de beaucoup d'intuitivité qui m'a fait ces études, d'après le Rêve...

FLAMETTE PLEURAIT EN SILENCE (*Page 42*)

— Ah!

— Un rêve d'opium qui dura une nuit entière, et nous tint sous ses griffes puissantes... Ah! ce fut une angoisse et une volupté non pareilles! Je vous initierai...

André, blême, mélancolique, se disait que la vie était dure et que quelques louis feraient mieux son affaire. Mais il n'osait aborder cette question terre à terre, attendait impatiemment l'offre généreuse de collaboration.

— Et ce travail pressé? demanda-t-il, enfin, d'une voix blanche.

— Je ne l'ai point oublié, mon jeune ami; il faut, pour vous y livrer fructueusement, que vous connaissiez mon genre, ma manière, que vous endossiez, si je puis m'exprimer ainsi, ma peau. Dans mes œuvres, je parle surtout de moi, et cela éveille la curiosité du lecteur, l'intéresse beaucoup plus qu'une aventure d'imagination à laquelle on ne songe plus, le livre fermé. Je ne suis point tout à fait ce qu'on vous a dit, et ce que vous pourriez croire...

— Je ne crois rien. Serais-je ici, autrement?

Jacques se mordit les lèvres.

— En ce temps de réclame à outrance, il faut se créer une personnalité presque inquiétante pour sortir des rangs, et cela s'use vite, car les imitateurs abondent.

— Oh! je sais...

— Oui, vous avez vu beaucoup de jeunes me copier d'une façon déplorable. Eh bien, André, mon doux ami, mon cher disciple, il faut que mon talent soit inimitable et... cela vous regarde...

— Moi!

— Certes. Quand vous aurez vécu quelque temps dans mon intimité, vous me comprendrez et vous écrirez de belles et grandes choses.

— Ah!

— Pour cela, mon mignon, vous aurez deux cents francs par mois... Je voudrais faire plus, mais je suis pauvre, vous le savez. C'est entendu?

André réfléchit qu'il devait deux termes au propriétaire et qu'il ne savait vraiment comment il vivrait le mois prochain; les larmes aux yeux et la gorge contractée, il accepta.

Fraternel, Jacques le reconduisit jusqu'à la porte, une main appuyée sur son épaule.

— Maître, dit André, en rougissant, pourriez-vous m'avancer quelque argent... je suis gêné, en ce moment, et j'ai une maîtresse...

— Une maîtresse! fi! Vous n'êtes point, je le vois, dans les idées nouvelles... Les femmes nous déshonorent par leur infériorité physique et morale.

— Pourtant, dans vos livres...

— Oui, j'en mets dans mes livres, parce qu'il faut bien satisfaire le lecteur, qui est aussi un être grossier, mais je n'en mets pas dans ma vie... D'ailleurs, mes femmes littéraires sont des créatures d'exception qui peuvent avoir quelque charme. J'en fais des mortes pensantes, des amantes astrales, pour ainsi dire insexuées, et, dans

mes articles, je me venge de cette concession accordée au mauvais goût des foules... Quand vous saurez, vous m'imiterez... A propos, votre habit d'hier vous allait bien... Venez me prendre, samedi prochain, à sept heures. Je vous conduirai à un dîner d'hommes, où quelques arcanes du mystère vous seront révélés...

Négligemment, Jacques plongea ses doigts bagués d'aigues-marines et d'opales dans une des poches de son gilet, et tendit un louis au disciple confus.

V

ENTRE AMANTS

— C'est toi, dit Fiamette, en se soulevant sur l'oreiller, je savais bien que tu reviendrais!

— Comment, encore couchée... Il est deux heures!

— Je n'avais pas de quoi déjeuner, alors j'ai dormi...

— Je n'ai pas déjeuné non plus. Tiens, voici vingt francs.

Joyeusement, la jeune femme bondit hors du lit, se baigna d'eau fraîche, passa une jupe de drap, jeta sa zibeline sur ses épaules, et, relevant ses cheveux en casque d'or, dégringola les cinq étages. Elle chantait, et André écoutait sa jolie voix avec l'accompagnement des petits talons sur les marches.

« Une femme, une amie, une compagne attentive et discrète qui soigne le cœur et le corps avec des gestes spirituels, des effleurements de caresses compréhensives!... Quoi de plus doux, ici-bas? se demandait-il, en songeant aux paroles âpres et vindicatives de Jacques.

Et, d'instinct, il se méfiait du bellâtre aux yeux troubles, à la lèvre dédaigneuse, bavant des éloges et du fiel. Mais quoi? il fallait vivre, et, dans le métier des lettres, on prend ce qui s'offre, avec l'espoir des éclatantes revanches, quand le succès fructueux sera venu.

Fiamette, au bout de dix minutes, rentra, chargée de provisions; et, sur un bout de table, on dévora avec un appétit terrible, une belle faim de jeunesse saine et robuste.

— Alors, tu as vu Jacques Chozelle?.... Comment est-ce, chez lui?

— Quelconque dans l'ensemble, avec des détails bizarres. Je m'imaginais tout autrement cet intérieur de poète. Ma parole, c'est mieux chez nous.

— Bravo! tu resteras chez nous.

— Ma pauvre Miette, je voudrais bien... Hélas! ce n'est pas possible...

— Oh! le méchant!

Avec des plaintes de petite fille, elle se jeta à son cou, frotta son menton au sien, en fermant les yeux comme une chatte qui boit du lait. Et toutes les menues caresses de celles qui aiment vinrent troubler le jeune homme délicieusement.

— André, je ne veux pas que tu travailles pour cet homme!

— Mais nous n'avons rien, rien que des babioles sans valeur qui ne nous feraient pas vivre un mois!... Jacques me propose deux cents francs.

— Es-tu bien sûr qu'un autre ne te proposerait pas davantage en se montrant moins exigeant?...

— Je crains, en effet, que Jacques n'ait ni mérite personnel, ni talent acquis. Avec l'âpre désir de réussir, quand même, il a tâché de se créer un genre, et il a exploité les petits côtés malpropres de certaines âmes: le goût du faisandage littéraire et moral ou, tout simplement, le snobisme des imbéciles. Cet homme n'est ni un artiste, ni un poète, puisqu'il ignore l'amour du beau! C'est un démarqueur habile qui, dans son labeur opiniâtre, méprise l'idéal pour ne songer qu'au côté pratique et commercial des choses.

— Et puis, dit Fiamette, a-t-il jamais indiqué un talent réel, aidé un écrivain ou un artiste de valeur à sortir de l'ombre?...

— Non, pas si bête!... Il n'a jamais célébré que les nullités prétentieuses, les excentriques volontaires, dénués de tout avenir, qui ne pouvaient lui porter ombrage.

— Nous en cassons du sucre!... Alors, c'est dit, tu vas frapper à d'autres portes?...

— Non. Je me suis trompé sur le compte de Jacques, mais l'étude du personnage et du milieu spécial dans lequel il évolue m'intéresse en ce moment... Pour réussir ailleurs, il faudrait faire des démarches, peut-être humiliantes, attendre longuement dans les antichambres de seigneurs de marque ou de contre-marque, s'exposer à des rebuffades... Je n'ai point l'échine assez souple pour me courber jusque-là.

— Alors, au moins, promets-moi de revenir, chaque soir. Tu ne peux pas me quitter ainsi... Tu ne sais donc pas ce qu'on me propose?

André eut un tremblement des mains, la crispation brusque celui qui voudrait nouer ses doigts à la gorge d'un ennemi.

— Si, je sais, fit-il, très bas. Tu es libre, Fiamette....

— Comme tu me dis cela?

— La fortune s'offre, sans doute, pour toi, il ne faut point la laisser s'éloigner... Tu m'as fait un sacrifice qui a duré assez longtemps... Songe,

ma jolie Miette, que la vieillesse est dure pour les femmes, et que tu ne resteras pas toujours cette corolle d'amour que tu es aujourd'hui!

Fiamette fit la moue, se pelotonna sur les genoux de son amant.

— Ceci me regarde, et s'il me plaît de finir mes jours dans une loge de concierge ou dans un grenier d'étudiant!... je suis libre, je pense?...

André s'oublia à respirer la mousse voluptueuse des cheveux follets de sa maîtresse, derrière l'oreille, à une place qu'elle avait tout particulièrement sensible.

Elle défit l'écheveau soyeux, l'enroula au cou du jeune homme comme un serpent d'or.

— Te voilà prisonnier!

Et les visages des amants, ainsi réunis, devaient ressembler à ceux des héros de Longus, dans leur fleur de désir et de jeunesse. Mais André repoussa son amie, les sourcils soudain froncés par une inquiétude.

— As-tu examiné mon habit?

— Ton habit?...

— Il avait une petite déchirure sous le bras, à l'endroit rongé par les mites, je suis sûr qu'elle s'est agrandie!... Si encore tu savais faire une reprise perdue...

— Je demanderai une leçon à la concierge... Es-tu donc convié chez une Altesse?...

— Peut-être...

L'habit que Fiamette présentait, de face et de dos, était moins endommagé qu'on n'aurait pu le croire, après une nuit de Carnaval. Il se silhouettait presque élégamment sur les tentures mikado de la pièce. André se rasséréna.

— Un chic tailleur qui m'a fait ça!

— Voyons, confie-moi ce grand secret. Quelle est la conquête que tu vises?...

— Oh! tu n'as point à être jalouse, je vais à une *soirée d'hommes*.

— Comme tu vas t'ennuyer, mon pauvre chéri!

— Plus encore que tu ne penses! Une séance d'âpre débinage pour les absents et de flatteries poisseuses pour les assistants.

— Pourquoi y vas-tu?

— J'accompagne Jacques.

Le fin visage de Fiamette prit une expression méchante.

— Ah! j'aimerais mieux encore te voir passer la soirée chez des femmes!

VI

ANCIEN ET NOUVEAU JEU

— Vous n'avez donc pas pris de fiacre, mon jeune ami? Vos souliers sont crottés... et ce nœud de cravate!...

Jacques ne semble pas enchanté de la toilette du nouveau disciple. Il tient à verser sur son mouchoir quelques gouttes d'un parfum agressif, et glisse, avec précaution, à sa boutonnière, une orchidée glauque au calice tigré de noir. Puis, pour mieux contempler son œuvre, il s'éloigne de quelques pas.

— C'est déjà mieux... Vous aimez les fleurs?...

— Oui, beaucoup... Mais, toutes les fleurs, tandis que vous me semblez avoir une prédilection pour les espèces hybrides et vénéneuses...

— Quoi, pas la moindre bague, et des ongles coupés ras! D'où sortez-vous donc? mais c'est horrible!

— Je préfère ne point porter de bagues; quant à mes ongles, je les laisserai pousser, si vous le désirez, bien que cela ne soit pas d'une grande utilité, il me semble?...

— C'est capital! Un homme, pas plus qu'une femme, ne doit négliger aucun moyen de séduction. Sachez, aussi, que lorsque je permets à un nouveau venu de m'accompagner chez mes amis, je tiens à ce qu'il me fasse honneur de toutes les façons.

Jacques avait parfumé et calamistré ses cheveux fins; un peu de rouge animait ses joues; l'on eût juré qu'un trait de kohl allongeait ses paupières, les soulignant, donnant à son regard fuyant une enveloppante douceur.

André préféra ne pas approfondir le maquillage du Maître.

— Voulez-vous que je descende pour arrêter une voiture? demanda-t-il d'un ton un peu sec qui lui valut un acquiescement plein de mansuétude, car Jacques estimait peu ceux qui lui parlaient avec timidité.

L'adresse jetée, avenue de Messine, le Maître s'installa dans le fiacre, releva soigneusement les glaces, ses bronches ne supportant pas le froid, et dit de cette voix chantante qui lui était habituelle:

— Mon ami Paul Defeuille, dont vous allez faire la connaissance, nous convie parfois à dîner, comme ce soir. C'est un homme de grande valeur et

de manières raffinées. J'espère que vous reconnaîtrez la faveur qu'il vous fait, car sa porte ne s'ouvre qu'à bon escient et ses invitations sont fort rares. A ces petites fêtes, d'un caractère très particulier, les conversations roulent sur tous les sujets avec une liberté entière, comme il est d'usage dans les réunions dont les femmes sont exclues... Ces pécores prétentieuses parlent de tout, sans rien connaître, admirent et débinent avec une bouffonne assurance et une naïveté sans pareilles!

— Décidément, vous les détestez bien!

— Mon Dieu, non, je les méprise, seulement... Je vois avec peine que vous suivez encore les anciens errements, et je crains vraiment que vous ne fassiez triste figure, ce soir...

— Pourquoi?...

— Dame, votre candeur subira quelques assauts...

Jacques avait un pli ironique au coin des lèvres qui déplut au jeune homme.

— Je crois avoir peu de choses à apprendre...

— Allons, tant mieux.

La voiture s'arrêta devant une maison de belle apparence, et Jacques, s'appuyant au bras de son nouvel ami, monta un étage, pénétra dans une antichambre tendue de tapisseries anciennes et ornée de glaces de Venise aux encadrements précieux. Avec soin, il répara le léger désordre que le trajet avait amené dans sa toilette, redressa les pétales de l'orchidée qui ornait son habit, et, avec une houpette dissimulée dans son mouchoir, ennuagea ses traits.

Dans le salon aux vastes divans semés de roses effeuillées sous les tulipes irisées du lustre, une dizaine d'hommes causaient nonchalamment dans des poses que des demi-mondaines, expertes en l'art de plaire, n'eussent pas désavouées. Des gilets aux nuances chatoyantes serraient les tailles, des bagues aux chatons énormes couvraient les doigts, et des bouffées entêtantes d'extraits multiples se mêlaient au parfum des fleurs.

Le maître de la maison se leva avec empressement à l'entrée de Jacques Chozelle, lui donna l'accolade, et serra affectueusement les doigts d'André, qui pâlissait un peu, écœuré, mais résolu.

— Tête expressive, dit-il, après l'avoir examiné d'un œil connaisseur, avec cela de jolies dents et des cils... mais, regardez donc ces cils, ils frisent comme ceux des petites filles!... Vingt-trois ans, à peine, n'est-ce pas?...

— Vingt-quatre.

— Bravo!... Messieurs, qu'en pensez-vous?...

Il y eut un murmure flatteur. Jacques redressa ses moustaches.

— C'est mon élève.

— Où donc l'as-tu cueilli?...

— Dans l'atelier de Pascal que déshonoraient des nudités de femmes.

— Pouah! Ces artistes, vraiment, ne comprendront jamais le beau. Qu'y a-t-il de comparable aux formes de l'Antinoüs ou de l'Apollon du Vatican?

— TU AS LU CETTE ORDURE? (*Page 45*)

De la vigueur, de l'élégance, de la majesté, une harmonie parfaite des lignes... Tandis que le génie antique, même, n'a pas su idéaliser le ridicule des rondeurs féminines: des outres à reproduction et à allaitement.

— La femme n'est qu'un instrument aveugle, un organe imbécile destiné à remplir une fonction nécessaire...

— L'homme est l'expression de l'intelligence dans la force. Il est le Maître psychologique et physiologique de la création. Il est l'Androgyne divin qui doit se suffire à lui-même.

André, décidé à ne plus s'étonner de rien, regardait avec une moqueuse curiosité ces faces barbues et moustachues s'épanouir dans l'adoration de leur *moi*, et il songeait à ces fakirs en perpétuelle extase devant leur sexe atrophié, paré de fleurs.

Un valet correct et grave annonça que le dîner était servi.

Par couples sympathiques, un bras nonchalant autour de la taille, les convives se rendirent dans la salle à manger, et prirent place autour de la table, jonchée de narcisses et de roses. Les verres de Bohême, délicats et nacrés, cabochés de gemmes, comme des bijoux de prix, n'étaient disposés que de deux en deux couverts, de sorte que les couples communiaient, tout le long du repas, en une même pensée d'élection.

André constata qu'il lui faudrait boire dans la coupe de Jacques, et son déplaisir se mêla d'une certaine inquiétude, lorsque lui fut versé le vin aux senteurs chaudes, couleur de soleil et de topaze, qui devait sceller leur bonne entente.

— Je bois, dit Chozelle, à notre union esthétique et à la réussite de nos légitimes ambitions!

Il pencha ses moustaches sur le fin cristal qui s'embua tristement, puis tendit la coupe à moitié vide à son ami.

Mais André, incapable de se vaincre, se contenta du geste, bien que le vin lui semblât appréciable.

Le dîner, délicatement ordonné et somptueusement servi, fut morose pour le jeune homme. Aucun abandon d'âme, aucune confiance affectueuse ne s'y remarquait. Chacun jouait un rôle, voulait témoigner son indépendance, sa supériorité intellectuelle, par des pensées et des actes inconnus du vulgaire — de la foule immonde. — Malheureusement, ces prétentions ne se réalisaient guère. Les idées désertaient ces cervelles amorphes, les conversations, en dépit du tarabiscotage des expressions, de la préciosité de l'allure, demeuraient d'une pénible banalité. Et, malgré tout, ces ennemis de la femme revenaient à la femme, invinciblement, en d'aigres remarques, de fielleux persiflages.

André songeait que ces injures, en la circonstance, constituaient un bien bel éloge.

Lorsque l'extra-dry pétilla dans les cervelles, en feux follets de gaietés blondes, le poète demanda l'autorisa-

tion de dire quelques vers, et il plaça ce sonnet dédié à la femme, au milieu d'une évidente hostilité :

JE CHANTE LES BAISERS !

Les baisers ont les tons des cieux, des lacs, des [fleurs !
Les uns, de la couleur des automnales roses,
Pleurent sur le passé des êtres et des choses,
Pleurent les deuils lointains, les charmes, les [douleurs.

D'autres, d'azur léger, d'autres ensorceleurs,
Verveines aux cœurs d'or, fiévreusement décloses,
Chantent l'amour, la vie et les métamorphoses,
D'autres tendent, sournois, des pièges d'oiseleurs !..

Quelques-uns ont le ton discret des violettes ;
Ceux-ci, presque effacés, doux et frêles squelettes,
Me semblent un essaim de grands papillons gris.

Ceux-là, sur les tombeaux, brûlent comme des [cierges.
Mais le roi des baisers, dont mon cœur est épris,
Est le baiser neigeux des âmes et des Vierges !

— Peuh ! fit Jacques, vos vers ont douze pieds et la consonne d'appui ! Vous savez bien que nous avons changé tout cela. Carrément, nous faisons rimer *algues* avec *flammes* et *meurtre* avec *œuf*. Quant aux pieds, plus il y en a, mieux ça vaut. La pensée doit rester obscure, embrumée d'Au-delà, vous ne devez point vous comprendre vous-même, afin que chaque lecteur donne à vos strophes le sens qu'il préfère. Ainsi tout le monde est content.

— Les lecteurs, des mufles ! déclara Defeuille.

— Le public veut être épaté, voilà tout ! appuya un jeune homme verdâtre orné d'un monocle et d'un orgelet, l'un soutenant l'autre. Ecoutez ce morceau sans égal...

Mais on n'écoutait plus, les conversations étaient devenues d'un tour fort intime. D'autres orfèvres, ciseleurs de mots et démolisseurs de rimes, purent lancer les petits cailloux de leur inspiration sans atteindre personne, et ce fut tout bénéfice pour l'art.

Le café, servi au salon, on reprit, appuyé l'un à l'autre, le chemin déjà parcouru. André, qui mourait de soif, vida trois tasses coup sur coup, et s'inonda de kummel, la communion n'étant point obligatoire dans les verres à liqueurs.

Defeuille s'empressait, baissant la lumière du lustre, tirant les rideaux et distribuant des orchidées fraîches, prises dans des corbeilles garnies de mousse.

Ces messieurs ne fumèrent pas. Il est de mauvais goût, avait déclaré Jacques, de fumer autre chose que du haschich ou des fleurs, et l'on désira rester sur le parfum des fraises mouillées d'éther.

Les voix se faisaient languides, les paroles chuchotées se fondaient, mystérieuses.

Ces messieurs, réunis autour du Maître, ressemblaient aux adorateurs de quelque dieu maléfique, attendant le sacrifice.

En effet, des cassolettes furent allu-

mées, et Defeuille invita ses amis à visiter les chambres fort bien aménagées de son appartement...

— Venez, dit Jacques en poussant le coude d'André, qui sursauta.

— Je préfère fumer une cigarette dehors. On étouffe dans ces roses et cet encens!

Mais Jacques eut un sourire:

— J'allais vous le proposer...

VII

LA VOLUPTÉ ESTHÉTIQUE

Dans la rue, les deux hommes se regardèrent.

— Vrai, il fait meilleur, ici! déclara André.

Le Maître aspira l'air glacé d'une narine douloureuse.

— Peuh!... Ce que j'aime, voyez-vous, c'est le relent des faubourgs, l'odeur du vice et des fauves humains! J'ai passé dans certains quartiers suburbains de Paris des heures exquises... Et quels beaux gars!... Defeuille est plein de bonne volonté, mais, en dehors du régal délicat de l'esprit, il y a peu de joie à glaner chez lui... La civilisation morbide a réfréné ici les instincts de l'homme, et rien n'est plus triste que l'effort pour le plaisir...

— Alors, cher Maître, vous partez toujours avant la fin?

— Presque toujours. Et puis, on me défend les veilles prolongées... J'ai trop demandé à mes nerfs dans ces dernières années; je suis un détraqué, un neurasthénique... un éthéromane...

Jacques ne parlait pas sans orgueil de ses fatigues, et le mot « éthéromane » fleurissait à ses lèvres comme l'orchidée pustuleuse à sa boutonnière. Il ne remarquait nullement le ton ironique dont le disciple l'interrogeait, et André, comprenant qu'il n'avait n'avait point affaire à un psychologue bien subtil, dissimulait à peine.

— Je viendrai demain prendre vos conseils pour le travail dont vous m'avez parlé, cher Maître.

— Ah! le travail! il n'y a que cela de vraiment doux dans la vie!... Quand on a vaincu le Verbe farouche, on se

sent la même lassitude délicieuse qu'après l'amour.

— Certes, déclara André en riant. Le cerveau, avant le labeur littéraire, est animé du même transport que le cœur avant la possession. Le désir de créer se manifeste dans toute sa véhémence... Mais c'est, à mon avis, la poésie qui procure les sensations les plus rares. Le sonnet, par exemple, me représente l'étreinte complète dans sa perfection mesurée et graduée. C'est, d'abord, la caresse moelleuse des huit premiers vers, dont la rime revient, persistante comme le baiser initiateur, savant, pénétrant, tenace, magnétique... Puis, l'enlacement étroit des deux strophes plus brèves, plus nerveuses, d'une acuité profonde qui émeut sûrement, soulève tout l'être d'impatiente ardeur. Enfin, voici le dernier vers, dont la rime jaillit comme un clou d'or et fixe irrésistiblement le poème adorable...

Jacques daigna approuver.

— Il faudra mettre cela dans mon roman. Notez, tout de suite...

— Oh! inutile, je m'en souviendrai...

— Vous prendrez comme titre du premier chapitre: « *la Volupté esthétique* ».

— ?...

— Pour commencer, vous décrirez la scène de ce soir.

— Complètement?

— Non, seulement ce que vous avez vu... Nous placerons cela dans un journal mondain.

— Oh!...

— Mon cher, en sachant s'y prendre, on fait accepter bien des choses... L'art de ne rien dire en disant tout est fort goûté des gens du monde. Et c'est aux passages les moins flatteurs pour elles que les petites femmes se pâment le plus... Voyez, elles m'adorent!...

— C'est vrai.

— Quel est l'écrivain féministe qui pourrait lutter avec moi?... Quel est celui qui saurait, avec plus de maëstria, éveiller leur fibre perverse?... Elles viennent à moi comme les snobs allaient chez Bruant, pour se faire injurier! Et c'est cela qui donne une fière idée de leur bêtise!...

— Peut-être se vengeront-elles un jour?...

Chozelle eut une moue ineffable.

— Je suis sûr de moi.

— Quand ce ne serait que pour éprouver des sensations nouvelles?...

— La Faculté m'a affirmé que j'étais à l'abri des coups de tête...

André, qui n'avait sur les épaules qu'un mince pardessus d'automne, commençait à grelotter. Il songeait à l'intimité du lit tiède où Fiamette, blottie en rond comme une chatte frileuse, l'attendait. Et, déjà, il croyait sentir sur ses épaules la pression de ses bras souples, et, sur ses lèvres, la douceur de sa bouche menue et fondante, toujours prête au baiser. Il prit congé de Jacques, s'éloigna en fredonnant des vers que Lausanne, le chantre des caresses, venait de lui mettre en musique sur un air de danse:

MINOCHE SE JETA SUR LE MAITRE (*Page* 58)

Valsez, amants que rien ne lasse,
Valsez, au rythme des baisers,
Valsez, amants inapaisés !...
La vie est un baiser qui passe !

Valsez, valsez, la vie est brève...
Mais que vous importe demain ?
Grisez-vous, la main dans la main,
Valsez, beaux amoureux du rêve !

Buvez, étroitement unis,
Le philtre des lèvres démentes...
Faites-vous, au cœur des amantes,
Amants, le plus soyeux des nids !

Aimez, amants que rien ne lasse,
Aimez, au rythme des baisers,
Aimez, amants inapaisés !...
La vie est un baiser qui passe !

VIII

L'INFLUENCE MAUVAISE

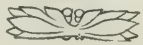
Fiamette, cette nuit-là, fut une amoureuse triste; non pas qu'elle doutât d'André, mais il lui semblait que quelque chose avait sombré en son âme, que le poète naïf et tendre avait fait place au sceptique renseigné et pervers. Il éprouvait moins de plaisir à ses cajoleries douces, se montrait exigeant, irritable, presque cruel en ses caprices singuliers. Il ne lui suffisait plus de l'avoir toute, de la bercer dans ses bras comme une grande poupée blonde, d'écouter le cantique fervent de son adoration. Ses curiosités allaient au delà des caresses habituelles, il lui venait le maladif besoin de la faire souffrir pour la sentir mieux à soi. Le fauve frémissait dans l'ombre, l'exquis poète devenait un homme, et, moins, peut-être, un civilisé.

— André, dit-elle, tu ne m'aimes plus comme hier, et, demain, tu ne m'aimeras plus comme aujourd'hui.

— Tu te plains après ce que...

— Oh! tu m'as fait mal... rien de plus.

En effet, il avait été brutal, sans amour réel, volontaire, compliqué, dédaigneux des habituelles ivresses. Elle retrouvait en lui la vanité méchante des premiers amants et leur besoin d'humilier la femme qui s'est donnée par des regards, des gestes, des expressions de physionomie, plus encore que par des paroles. De son côté — étrange revirement de l'esprit humain — André qui, tout à l'heure, avait follement convoité Fiamette, se disait que l'amour ardent, complet, durable est chose impossible, que les plus beaux



jouets se cassent et se ternissent, que les plus brûlants désirs s'éteignent, aussitôt réalisés, qu'il n'y a rien dans rien!... Le levain de haine, qui fermente au cœur de tous les amants, se montrait confusément en lui. Il en voulait presque à sa maîtresse des joies qu'elle lui avait données dans une soumission trop complète. Et ce sentiment, commun à presque tous les hommes, ferait supposer que le grand mépris, qu'au fond ils ont d'eux-mêmes, retombe logiquement sur celles qui les aiment et les admirent.

Tant il est vrai que certaines femmes ne peuvent, dans la vie, compter que sur la constance de l'amant qui les paye, parce que, en pareil cas, le galant court après son argent.

Fiamette pleurait en silence, et le disciple, après avoir remué d'autres pensées mauvaises, s'endormit, le dos tourné à son bonheur.

Il fallut, le lendemain, songer au roman de Jacques: *La Volupté esthétique*, se plier au genre qu'il avait adopté, broyer de l'étrange à la portée des snobs.

Au bout d'une demi-heure, André faisait couramment du *Chozelle*, et s'attendrissait de nouveau devant les paupières lasses et les yeux douloureux de Fiamette:

— J'ai été méchant, Miette, pardonne-moi!

Elle l'embrassait gentiment.

— Pourquoi faut-il que je te chérisse davantage après tes injures?... Les amoureuses ont donc perdu toute dignité!...

— Et la dignité du pardon, la comptes-tu pour rien?... Dieu n'agit pas autrement avec les pécheurs!...

— Je ne veux plus que tu partes?...

— L'ai-je jamais voulu?...

— Dame, tu me disais cette nuit que le plaisir que je te donnais ne valait pas le travail que je te faisais perdre! Que tout ce que vous offrez à l'amour, vous autres écrivains, est perdu pour la littérature!... Les germes fécondants vous remontent au cerveau et vous procréez sans le secours de la femme!...

André se mit à rire.

— Tous les grands auteurs ont été chastes, ma petite Fiamette?

— Des imbéciles ou des fous!

— Et le succès?...

— Le succès?... Un mot! Est-ce que Ninoche ou Nora la Comète n'en ont pas autant que vous tous?... Et, moi-même, si je voulais!...

— Certes.

— Le succès va aux plus infimes, aux pitres et aux malins, il n'est insaisissable que pour ceux qui sont au-dessus de lui.

— Tu as raison, Miette.

André prit sa maîtresse contre lui, appuya son front sur son cœur, et, longtemps, savoura la joie d'être tout petit et frêle auprès de cette affection si grande.

IX

UN ARTICLE DE CHOZELLE

— Voici, cher Maître, le chapitre demandé sur la « *Volupté esthétique* ».

Le disciple avait fait, au courant de la plume, le récit de ce qu'il avait vu chez Defeuille. Il était question principalement de l'amitié que deux hommes peuvent éprouver l'un pour l'autre. Cette amitié profonde devait se poursuivre au milieu des tracasseries de la lutte littéraire; le roman, en somme, ne serait qu'une histoire passionnelle se déroulant dans la banalité de la vie parisienne. Mais, l'idée perverse s'attachant à tout, et l'imagination du lecteur évoquant les images lascives au moindre passage obscur, l'aventure pouvait se parer d'un certain charme équivoque.

Chozelle, séance tenante, biffa des mots, ajouta des adjectifs rares, embrouilla quelques phrases trop claires et envoya au copiste.

— Mon ami, dit-il, je suis satisfait de ce premier travail. Vous continuerez dans ce sens, en tâchant qu'on me reconnaisse bien dans le personnage principal. L'intrigue importe peu, tout doit être dans le détail... Douze mille lignes environ. L'éditeur attend. Mais, pour demain, il me faudra un article.

— Quel sujet?...

— Oh! mon Dieu! le théâtre. Vous parlerez du ballet qu'on va donner aux *Folies-Perverses* — mon ballet — et vous glisserez quelques rosseries sur Ninoche.

— Ninoche?...

— Elle m'a déplu à la soirée de Pascal.

— C'est une bonne fille.

— Je n'aime pas les bonnes filles... Vous direz qu'elle est grotesque en scène, et, qu'à son âge, la retraite s'impose... Enfin, vous avez le choix des épithètes, pourvu qu'elles soient très *rosses*.

André se redressa.

— Non, quand même je penserais ce que vous dites de Ninoche, je ne le dirais pas.

— Pourquoi?

— Parce que je n'attaque pas les femmes.

Jacques fronça le nez et les sourcils.

— Vous en êtes là?... Une créature qui se donne à tous!

André ne put réprimer une exclamation moqueuse, que Chozelle ne comprit point ou ne voulut pas comprendre.

— Faites toujours l'article, dit-il, j'ajouterai ce qu'il me plaira.

— C'est votre droit, puisque vous signez. Pourtant, permettez-moi de vous dire, cher Maître, qu'il serait préférable d'exercer cette humeur batailleuse sur ceux qui peuvent se défendre... Vous avez des ennemis, j'en conviens, mais vous en comptez moins parmi les femmes que parmi les hommes. Adressez-vous à ces derniers.

— Les hommes se battent quelquefois, avoua Jacques naïvement.

— Eh bien?...

— Je ne tiens pas à ce qu'on m'abîme la peau! Et puis, en disant du mal d'une femme, j'ai toutes les autres pour moi... Elles sont si jalouses!... Est-ce que vous êtes toujours avec cette fille?... Fiamette Silly, je crois?...

André tressaillit, reprit sèchement:

— Ma maîtresse n'est pas une fille, et elle m'aime sincèrement.

— Soit, ne vous fâchez pas pour si peu... Tenez, mon ami, mettez-vous là et piochez cet article: La pantomime, les séductions de mes œuvres, le charme de Tigrane, danseuse-étoile, qui crée la Chauve-Souris dans mon ballet!... Vous y êtes?...

— Je ne connais pas Tigrane.

— Cela n'a pas d'importance: Tête exsangue de noyée ou de prophétesse ivre d'éther, mouvements souples de couleuvre:

Un serpent qui danse au bout d'un bâton.

Elle a tous les envoûtements et tous les maléfices.

— Voilà donc une femme qui vous plaît?

— Nullement, mais elle m'est utile... Le public incompréhensif ne se contenterait pas aujourd'hui de mimes choisis uniquement parmi les hommes... Il faut bien, quand on ne peut faire autrement, sacrifier au mauvais goût.

Tandis que l'élève travaillait docilement, Jacques, dans sa molle bergère, somnolait avec béatitude.

Les salamandres, sur les coussins, semblaient des joyaux d'ambre et de béryl, les couleuvres se blottissaient en quelque trou. Depuis le matin, la pluie frappait de ses mille petits doigts simiesques les carreaux embués. Une journée d'eau, plus triste que les journées de neige qui, au moins, revêtent tout d'une ouate délicate, couchent les êtres et les choses, comme des gemmes, dans des boîtes capitonnées de velours blanc. Les toits, au moindre rayon, se nacrent; les gouttières se parent de pendeloques de cristal; les branches secouent des houpettes emperlées. Par la pluie, au contraire, tout se fane, se décompose, accuse la sénilité des pierres et des arbres, et l'âme aussi perd ses vêtements de rêve, demeure nue devant la réalité.

— Avez-vous écrit? demanda Jacques au disciple qui, pâlissant dans le jour verdâtre, se penchait nerveusement sur son papier.

— Oui, vous voyez.

— Des étoffes, des pierreries, des fleurs!... Il faut que cela rutile, serpente, se torde, éclate en fusée éblouissante... J'aime à me rouler dans les pierreries et les parfums! Je suis la dernière manifestation de notre civilisation délicieusement pourrie!... Ah! les relents des bouges parisiens où grouille le vice!

André tendit l'article qu'il avait bâclé, selon la manière du Maître, facile à saisir avec un peu de métier et de souplesse, et Jacques Chozelle le parcourut, d'un œil sévère.

— J'ai mis à vous satisfaire ma verve la plus effarante, mon faisandage cérébral le plus compliqué...

— Ce n'est pas mal.

Chozelle saisit la plume, ratura deci, de-là, puis, entre deux douceurs à Tigrane, insinua un peu du verjus qu'il tenait en réserve pour le commun des mortelles: « Quant à Ninoche, la critique s'est trop longtemps occupée de ses chairs blettes... Cette vieille guenon, aussi tenace que dénuée de talent, rebute la vue et les autres sens... N'y a-t-il pas pour ses pareilles des cabanons au Jardin des Plantes?... »

Ce n'était pas drôle; mais Jacques rit longuement de cette trouvaille dont le disciple dut louanger la véhémente saveur.

X

THÉATRE A FEMMES

Le lendemain soir, dans sa loge des *Folies-Perverses*, Ninoche confiait ses peines à son amant.

— Tu as lu cette ordure?

— Non.

— Tiens!

Elle lui mettait la feuille sous le nez, et d'un ongle rageur, soulignait le passage injurieux.

— Peuh! fit l'autre, cela n'a pas d'importance.

— Tu trouves?

— On ne se fâche plus de ce qu'écrit Chozelle.

— Alors, tout lui est permis?... Eh bien, je saurai me venger toute seule!

Ninoche, dans une danse serpentine, se montrait, ce soir-là, au Tout-

Paris des premières. Debout devant une glace que des jets électriques baignaient largement, elle se drapait dans une immense étoffe floconneuse, la faisait onduler sur des bâtonnets, cambrait les reins, se penchait, fantomatique et souple. Ce n'était plus une femme, mais une corolle gigantesque, ondulant au moindre souffle, tournant et retroussant ses pétales nacrés. Puis, la fleur devenait papillon, avec des ailes de pourpre éclairées par deux yeux d'or, dans une poussière de diamants.

L'habilleuse, empressée, fixait aux épaules le voile flottant, remontait le maillot de soie, qui avait glissé sur les cuisses, maîtrisait avec peine l'impatience fébrile de la danseuse.

Dans la loge, tendue de liberty mauve, des corbeilles fleuries, aux anses légères cravatées de rubans et de dentelles, mettaient une agonisante haleine.

Jules Laroche, l'amant du jour, disparaissait sous une jonchée de violettes de Parme, saccagées par une main vengeresse: cela sentait la poudre, la femme et le sang des roses!

— Une belle salle, reprit Ninoche, en passant légèrement un pinceau enduit de kohl sur ses paupières et ses sourcils. Puis, avec une estompe, elle noya son regard d'une amoureuse langueur, insinua sur la cornée de l'œil un peu d'une poudre mystérieuse destinée à dilater la pupille, à lui communiquer une flamme étrange. La bouche saignait dans la face naturellement pâle; elle en corrigea le dessin trop sec, arrondit la lèvre inférieure, fleurit la supérieure en cœur de pourpre, et se toucha également les narines.

Le fard, dont elle se servait, répandait un violent parfum de tubéreuse; chacun de ses mouvements dégageait des effluences plus vives.

— Et tu sais pourquoi Chozelle m'en veut? demanda Ninoche qui poursuivait son idée.

— Non.

— Parce que j'ai déclaré, à la soirée de Pascal, que tout était en toc chez lui: l'esprit et le reste. Du chiqué dont les femmes du monde même n'attendent plus rien!

Jules Laroche haussa les épaules.

— Dans le métier que tu fais, on ne devrait attaquer personne.

— Pourquoi donc?... Dans « le métier que je fais » on sait aussi se faire respecter, tu le verras tout à l'heure.

Ninoche, les narines frémissantes, cambrait son buste harmonieux, et, d'un geste farouche, rejetait les boucles courtes et épaisses de ses cheveux qui lui donnaient un peu l'air d'une sauvageonne.

— En scène pour le n° 12! cria le régisseur, tandis qu'une dizaine d'acrobates passaient en soufflant, les bras et le visage inondés de sueur, les muscles saillants sous le maillot rose. Tigrane, qui commençait la seconde partie, traînait dans la poussière des corridors une longue douillette de zibeline, et fredonnait d'une voix grêle.

— La Chauve-Souris! chuchota la

— MODELLE! IL NE VOUS MANQUAIT PLUS QUE CETTE HUMILIATION (page 64)

mime avec un geste de gavroche. Oust! laissez-moi filer, on m'attraperait encore!

Dans la salle, on arrivait pour voir le ballet de Chozelle, qu'on disait délicieusement monté, avec un tas de petites femmes. Les loges resplendissaient, occupées par les étoiles de première et de deuxième grandeur de la galanterie. Ce n'étaient qu'ondoiements de perles, ruissellements de joyaux, si pressés qu'ils semblaient, de loin, emprisonner les bustes dans des carapaces de tortues prestigieuses. Les chairs offraient des tons lactés, les chevelures, savamment calamistrées, faisaient aux faces fiévreuses des auréoles d'or, de jaïet ou de cuivre. Comme il sied à des princesses de joie, les rires sonnaient impertinents, aigus ou rauques, selon l'âge ou la fatigue, — les débuts ayant été souvent pénibles et rebutants.

Et, ce qui frappait, tout d'abord, devant l'étalage de peaux et d'oripeaux, c'était la ressemblance qu'avaient entre elles toutes ces poupées peintes qui paraissaient sortir d'une grande fabrique de Nuremberg, — jouets pour vieux enfants vaniteux et naïfs.

Toutes montraient leurs dents de la même façon, dans une gaieté fébrile et factice, se faisaient onduler chez le même artiste capillaire, portaient des corsets pareils qui leur occasionnaient une petite douleur au creux de l'estomac. « Le corset et l'amour! Ah! ma chère! » Deux corvées dont elles se seraient bien dispensées!... Mais il faut vivre, n'est-ce pas?...

Aux courses, aux premières des théâtres à femmes, à Trouville, à Dieppe, aux tables de baccara et de roulette, se pressent les poupées fragiles, tintinnabulantes et creuses, avec un louis sonnant la chamade sous l'armature du corsage.

L'homme exhibe sa maîtresse, comme il exhibe ses attelages et ses chevaux de course; il n'est point jaloux, et, parfois même, se dispense d'un hommage plus direct. Pour ce soin, il y a le premier cocher, s'il est joli garçon, le maître d'hôtel, les artistes de passage, le lutteur ou le second ténor. Il est convenu que l'amant qui paye n'est jamais aimé; mais, le plus souvent, il n'y tient pas.

Derrière les loges tristement bruyantes des soupeuses en renom, passaient les filles plus humbles, en quête d'une étreinte rapide, d'une fantaisie fatigante, mais sans lendemain. Celles-ci, les joues plissées, exsangues ou marbrées de rose, se paraient de robes voyantes, souvent défraîchies, et leurs cheveux, mal rattachés, révélaient de fréquentes stations dans les garnis hospitaliers des environs. Elles gardaient un air ennuyé, indifférent, ne s'approchaient que des hommes assis, sollicitaient un punch ou une menthe à l'eau qui leur tournait sur le cœur. Beaucoup n'avaient point dîné et redoutaient de ne pas souper. Sur le flot des liquides absorbés, il leur restait alors la ressource de mettre une vague

charcuterie, tenue en réserve pour les soirs de chômage.

Les jeunes gens s'amusaient à les faire jaser, et, lorsqu'elles étaient deux, les invitaient ensemble, friands de leur intimité. C'étaient de gentils ménages où tout était en commun, les bonnes et les mauvaises aubaines, les baisers et les coups.

Certaines affichaient des airs masculins, portaient la cravate d'homme et les cheveux courts sous un feutre frondeur. Leur amie, plus petite, mince et alanguie, s'appuyait à leur bras, leur parlait d'une voix caresseuse, se frôlait à leur jupe. Et cette bonne entente, plus simulée que réelle, aguichait les curiosités, éveillait les désirs des chasseurs de sensations rares.

Des matrones isolées, laborieusement rechampies, un ciment de cold-cream, de blanc de céruse et de poudre dans les rides de leur peau, balançaient des panaches d'autruche et des croupes puissantes. On les voyait sortir avec des béjaunes, échappés de quelque collège, et désireux de concilier leur appétit vorace avec l'exiguïté de leurs ressources.

Dans la première salle, où se vidaient les bocks et les querelles lascives, où circulait plus à l'aise le bétail de volupté, un orchestre de dames viennoises, ceinturées de bleu sur des robes de mousselines blanches, sévissait mélancoliquement.

Un peu en retard, arriva André Flavien avec sa maîtresse. Nora la Comète attendait ses amis dans une loge du rez-de-chaussée, et, soit malice, soit légèreté inconsciente, elle avait prié Francis Lombard de l'accompagner, sans le prévenir du voisinage dangereux qu'il aurait à subir.

Fiamette, avec ses yeux de fleur de lin, ses cheveux tendrement cendrés, fit sensation à son entrée dans la loge. Son fin visage contrastait, par un charme tout personnel, une idéale expression d'intelligence et de douceur, avec les faces poupines ou bestiales des filles en renom. Pas un défaut ne contrariait la joie du regard dans l'harmonie de ses épaules, de ses bras; et de tout son corps charmant, blanc et velouté comme une corolle de magnolia, s'exhalait le parfum de jeunesse.

Francis Lombard, en apercevant André, eut un tressaillement, se leva pour sortir, mais Nora, impérieusement, le retint.

— Mon ami Francis Lombard, dit-elle avec son sourire félin, avait, mon cher André, le plus vif désir de vous connaître. J'espère que, tous les trois, vous voudrez bien me tenir compagnie?

— Ah ! murmura Fiamette, depuis qu'il travaille pour Chozelle, André me quitte à tout moment, et je crains bien qu'il ne me soit pas plus fidèle que les autres soirs.

— Chozelle? une mauvaise connaissance! fit Nora, mais André est trop psychologue pour se laisser prendre aux pipeaux de ce bel oiseleur!

XI

LA DANSE LUMINEUSE

L'obscurité s'était faite dans la salle; du haut du balcon trois yeux électriques s'allumèrent fantastiquement. Le rideau de velours s'écarta lentement, et Ninoche surgit des ténèbres comme un fantôme lumineux. De tous les coins de la scène apparurent, en même temps, d'autres Ninoches qui, reflétées à l'infini par un jeu de glaces, donnèrent l'impression d'un ballet de nonnes ressuscitées pour quelque danse macabre. Vivement ou mollement, la mime agitait, sous l'étoffe, les longs bâtonnets, qui, par leurs mouvements vifs et précis, donnaient à la femme mystérieuse l'apparence d'une fleur au calice renversé, d'un parachute, d'un météore, d'un tourbillon d'écume. A tous petits pas, elle se déplaçait, vire-voltait, tandis que le tissu léger s'enflait, se déployait en spirales fumeuses, puis retombait comme une neige nonchalante ou une flamme qui s'éteint. C'étaient, aussi, des surprises pyrotechniques: des girandoles d'argent, des roses tournantes, des anneaux de Vulcain, des gloires diamantées, des éventails pyriques, des étoiles de Vénus, des éruptions de fleurs, des miroirs de Diane, des mosaïques rutilantes et des soleils à rosaces d'or!

Des feux montaient comme des chandelles romaines, des lys d'argent éclataient en fusées légères, et, sur les étoffes, ruisselaient des cascades de pierreries... La femme disparaissait; ce n'était que dans une vision fugitive que souriait sa bouche en cœur de pourpre, que la brûlure de ses yeux perçait le brasier électrique où elle évoluait.

Les spectateurs, cependant, restaient figés, habitués à ce spectacle qui, depuis quelques années, tenait la scène. Quand le rideau retomba en plis lourds, on applaudit du bout des doigts l'adresse de la danseuse et l'harmonie de ses attitudes. Puis, des rires coururent, au souvenir de l'article du matin, de l'ironie terrible de ses épithètes.

Ninoche reparut en scarabée d'émeraude avec des antennes d'or. Elle

caressa une corolle imaginaire, s'endormit dans la fleur, puis se mua en papillon de pourpre, en libellule d'acier, en phalène fantastique. Après avoir battu des ailes sur les tentures noires, elle parcourut la scène dans l'ivresse d'une épouvante croissante et disparut dans les frises.

Enfin, dernière métamorphose, elle revint dans une tunique blanche, pieds et poings liés, se livrer au bûcher. Admirablement simulé, l'incendie s'alluma dans une fumée épaisse. Des langues bleuâtres frôlèrent les genoux, les flancs, la poitrine, la face de la martyre. Echevelées, les flammes coururent sur ses épaules, lui firent une auréole de gloire, et, en chimères, en dragons courroucés, se dressèrent jusqu'au ciel. Ninoche, la face douloureuse, se tordait sous les morsures, et ses mouvements fébriles activaient la fureur des monstres.

Des lambeaux de pourpre flottèrent encore, comme un immense manteau royal, semblèrent pleurer des lys de sang. Puis, les dents avides de nouvelles flammes vertes et bleues achevèrent de déchirer le voile auguste. La femme, de tout son corps crispé, repoussait la mort, bondissait sur place, et, la bouche ouverte comme pour lancer une dernière clameur, elle avait une expression de souffrance tragique, presque surhumaine.

Une gerbe plus haute monta dans une furie éblouissante, plana un moment, enveloppa dans son tourbillon les chairs de volupté, puis l'incendie diminua, vaincu par sa puissance même. Comme une loque déchiquetée le corps de la mime s'affaissa et les ténèbres se firent.

XII

LA CHAUVE-SOURIS

Jacques Chozelle, qui s'était installé dans une avant-scène avec Defeuille et quelques fervents, se leva à la chute du rideau et gagna les coulisses.

Sur son passage, les femmes souriaient avec des mines indulgentes, tandis que, boudeur, il détournait les yeux. Dans les corridors, une dizaine de marcheuses l'entourèrent, et, comme il les repoussait assez brutalement, lui firent cortège. Les petits rats aux bras grêles, aux maillots rembourrés, offraient la nudité gracile de leur torse dans un déshabillé savant. Leur corsage, ouvert jusqu'à la ceinture, re-

— EST-CE QUE MES BAISERS NE VALENT PAS MIEUX QUE TOUTES LEURS SIMAGRÉES ?

(*Page* 5)

montait juste assez pour emprisonner, comme en des mains, les seins aux bouts délicats. Les dos accusaient librement leur sillon voluptueux, et la mousse des aisselles embrumait l'or des corselets, fendus comme des élytres de coccinelles.

Vues de près, les formes paraissaient vulgaires, dépourvues de cette harmonie que leur donnent le prestige de la rampe et le mouvement. Les yeux, trop charbonnés, affadissaient les perruques blondes, les pieds gonflés se tassaient péniblement dans les chaussons clairs.

— Tigrane est prête? demanda Jacques aux petites.

— Tu peux frapper, son vieux n'y est pas.

— Et puis, quand même il y serait, reprit une futée de quatorze ans, on n'est pas jaloux de Monsieur!

— Le vieux de Tigrane et M. Chozelle!... Oh! là! la! ce qu'elle doit dormir tranquille dans sa grotte, la Chauve-Souris!

— Monsieur n'a pas peur qu'on le viole?... C'est dangereux d'errer dans les coulisses!...

— Un baiser, mon beau blond?...

— Je vous ferai mettre à l'amende, cria Jacques, qui avait à se défendre contre vingt mains audacieuses et des lèvres moqueusement tendues.

— Quoi! pour un bécot?

— Tu n'en mourras pas!...

Mais la porte de Tigrane s'ouvrit, et la jeune femme, en riant, fit entrer l'auteur, un peu chiffonné.

— Bigre! dit-il, tu as sorti tes gemmes!

— Oui, j'ai égayé ce costume sinistre.

Tigrane était charmante dans son maillot gris et son corselet de velours sombre. De longues ailes de gaze arachnéenne s'attachaient à ses poignets et à ses chevilles par des fibules d'aigues-marines, de sorte que, lorsqu'elle écartait les bras, et glissait mollement, elle avait l'air de voler sur de mystérieuses corolles.

Langoureuse, elle se pencha, voulut aussi l'embrasser, soit gaminerie, soit curiosité; mais il lui tourna le dos pour examiner une peinture de Pascal, nouvellement accrochée sous des flots de soies japonaises.

— Tiens, ton costume de ce soir... et tu prends des mouches d'or!

— Un portrait symbolique... Moi, vois-tu, je veux bien attraper les mouches, mais il faut qu'elles soient en or.

— Tu as raison, et si j'étais femme, je ferais de même.

— Femme? ne l'es-tu pas un peu?

Jacques, d'un geste conquérant, se passa la main dans les cheveux.

— A propos, reprit Tigrane, méfie-toi de Ninoche; elle n'a pas digéré ton article de ce matin.

— Est-ce que son amant est avec elle?...

— Quand je suis arrivée, ils étaient ensemble.

— Ah! fit Jacques, rêveur.

Et il sortit au bout d'un moment pour aller chercher André Flavien.

XIII

LA VENGEANCE

André, dans la loge de Nora, écoutait d'une oreille indifférente les saillies de la danseuse. Il déplorait de plus en plus l'article du matin et la méchanceté de Chozelle.

Ninoche n'avait point créé la danse lumineuse, mais elle s'y montrait novatrice à sa manière par une grande intelligence des attitudes. Aux *Folies-Perverses*, où ne s'exhibaient guère que des femmes galantes ivres de réclame, elle apportait un réel sentiment d'art, une rare conscience des moyens et des effets.

Un écrivain, quel qu'il soit, ne doit jamais occuper le lecteur de ses griefs personnels. Ses jugements ne sont valables que s'ils sont dépouillés de tout parti pris. Or, Chozelle punissait la pauvrette de quelques paroles imprudentes, la châtiait vilainement d'une innocente raillerie, alors qu'il filait doux devant les attaques directes de ses confrères. Mais Ninoche était désarmée, — car l'amant d'une femme de théâtre prend rarement sa défense, — et Chozelle, sûr de l'impunité, avait beau jeu.

André se faisait ces réflexions et d'autres encore qui lui montraient le « Maître » sous un jour fort défavorable. Jamais ce dernier n'avait profité de sa notoriété pour lancer un talent remarquable. Ses louanges allaient à des pitres vite essoufflés, à des faiseurs de tours, qui, n'ayant que quelques numéros sans intérêt dans leur sac, ne pouvaient pas même bénéficier de sa condescendance.

D'ailleurs, Jacques vendait cher ses adjectifs, et il fallait montrer patte blanche et billets soyeux pour en décrocher quelques-uns.

« Il y a dans la rosserie et le mensonge une jouissance toute particulière, avait-il dit au disciple. Je tiens rarement mes promesses et jamais mes serments, car je trouve à l'indignation des honnêtes imbéciles un ragoût de haute saveur que je préfère à la reconnaissance. »

Fiamette, deux fois déjà, avait senti

sur son épaule la caresse frôleuse de Francis Lombard; Nora, avec son apparente légèreté, causait de tout et de rien, et sa fantaisie effleurait vingt sujets, preste comme un oiseau qui vole de branche en branche. Pourtant, ses paupières étaient plus meurtries que d'habitude, et ses longues mains fines, couvertes de bagues, se posaient parfois, brûlantes, sur celles de son amie.

— Chozelle vous fait signe, dit-elle à André qui n'avait pas desserré les lèvres.

— Je t'en prie, reste avec nous, implora Fiamette.

Mais André, déjà, quittait la loge et se perdait dans le flot des cigales d'amour qui ondulait d'un couloir à l'autre, menaçant de tout submerger.

— Tu es jalouse? demanda Nora, en riant, à la jeune femme.

— Oui, je suis jalouse, et je ne veux pas qu'on me prenne mon bien.

— Oh! on te le rendra sans grand dommage... Que dites-vous, mon cher, de cet amour à toute épreuve?...

— Je dis que je donnerais beaucoup pour être aimé ainsi! murmura Francis Lombard, avec un soupir. Que faut-il faire pour mériter un pareil bonheur?...

— Rien, dit Fiamette sèchement. Je ne suis ni à prendre ni à vendre.

La toile se releva pour la première partie du ballet, et Chozelle, accompagné d'André Flavien, rentra dans sa loge.

Tigrane, la Chauve-Souris, blottie dans un coin de la scène, régnait sur sa cour de mouches bourdonnantes. Et c'était un enchantement des yeux que la farandole des insectes d'or, aux longues ailes diaprées. Les libellules cambraient des corselets de saphirs à reflets lunaires, sur des maillots noirs; les coccinelles, sous leurs élytres, avaient des camails cabochés de corail; les abeilles pelucheuses, les guêpes rayées d'orange, les scarabées aux carapaces de béryls et de péridots, défilaient dans un bruissement de perles et d'ailes métalliques. La Chauve-Souris somnolait, heureuse, attendant la nuit pour capturer les insectes imprudents. Elle dormait, cruelle et lascive, rêvant de meurtres et de baisers. Elle dormait, pareille à l'orchidée morbide, à la fleur succube, la courtisane éternelle dont meurent les êtres et les plantes.

Chozelle, dans ce luxueux ballet, aurait pu mettre un peu de symbolisme et de psychologie, avec la glorification de la femme cruelle et perverse, créée par Dieu pour le châtiment des crimes d'amour. Une poésie délicate, une pensée artiste auraient pu soutenir ce sujet trop souvent défloré. Mais Chozelle n'avait pas de visées si hautes. Attiré toujours par la laideur bizarre, il avait mis une chauve-souris à la scène, et un chat-huant apparaissait pour vaincre l'enchanteresse. A son tour la pauvrette s'amendait, suppliait, vaincue par le charme de l'oiseau de proie. Il y avait, au clair de la lune, des chevauchées de lamies et

d'empuses, des combats de gnomes hideux, puis, une bonne fée apparaissait, et, comme dans tous les contes pour les petits enfants, rendait aux amoureux leur forme primitive.

Le prince épousait la princesse.

Telle était cette œuvre banale qu'un directeur de théâtre s'était empressé de monter; car, dès qu'un poète montre un réel mérite, dès qu'un auteur sort des sentiers battus par quelque manifestation vraiment littéraire, il épouvante le commerçant routinier, l'épicier déloyal qui ne veut servir à ses clients que l'habituelle cassonade et les conserves avariées des vieux faiseurs. Chozelle se délectait aux éructations flatteuses de ses fervents, se trouvait une prestigieuse originalité, parce qu'il avait osé mettre à la scène une chauve-souris et un chat-huant!

Deux personnages venaient d'entrer dans la loge, blêmes d'une admiration qu'ils exprimaient en petites phrases hachées, comme par un hoquet d'extase: « Vraiment, c'est une trouvaille! » « Tigrane a saisi tout le charme envoûteur de l'écrivain! » « Quelle habileté de touche! » « Admirable! Suggestif! Enveloppant! Effarant! »

André examina le couple qui, par un je ne sais quoi d'inusité, retenait l'attention. L'homme grand, un peu bouffi, les chairs molles et la peau blafarde, pouvait passer pour un assez joli garçon; la femme, grande aussi, osseuse, verdâtre et les traits tirés, avait des yeux trop brillants, un air de fièvre et une grande bouche tirée par des tics nerveux. Ses cheveux, très abondants, étaient arrangés avec art. Sa taille mince donnait à son buste plat aux larges épaules une certaine élégance androgyne. Sa toilette blanche, voilée de guipures, était d'un goût parfait. André s'étonna de l'entendre parler d'une voix rauque, comme déchirée, par moments, de notes plus aiguës.

L'orchestre faisant rage pour le pas des lamies et des empuses, Jacques se pencha à l'oreille d'André et lui glissa:

— Ce sont deux hommes!

— Pas possible!

— On ne le dirait jamais, n'est-ce pas?... Depuis trois ans, ils ne se quittent pas, et la police ferme les yeux. D'ailleurs, le secret est bien gardé.

André écœuré avait envie de fuir, mais il sut vaincre sa répugnance, étudia le couple qui s'offrait si ingénument à son observation.

Après le premier tableau, un incident singulier vint bouleverser la salle.

Ninoche, bousculant les ouvreuses, entra dans la loge, et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, se jeta sur le « Maître » et lui enfonça son chapeau jusqu'au menton; puis tapant sur le huit-reflets ainsi que sur un tambour de basque:

— Voilà pour l'article... Et recommence, si tu veux!

Ce fut une fusée de rires, un feu d'artifice de quolibets, de sifflets, d'applaudissements, de trépignements frénétiques.

Jacques, muet d'abord de surprise et de saisissement, s'était dressé, tâchant de dégager son visage. Il y parvint, après des efforts bizarres qui mirent le comble à la joie du public. Ses lèvres tremblaient, ses yeux s'embuaient de terreur. Les fervents avaient déserté la loge, redoutant le ridicule, et André retenait à grand'peine le rire qui hoquetait sur ses lèvres.

— Cette fille! cette fille!... murmura Chozelle, qui put enfin parler.

Puis il prit la main du jeune homme:

— Vous êtes un ami, André?... Je puis compter sur vous, n'est-ce pas?...

André, d'une voix entrecoupée, affirma qu'il était tout dévoué au Maître.

— Faire un second article, il n'y faut pas songer... Cette furie recommencerait... Mais elle a un amant...

— Eh bien?...

— Il faut demander à cet homme raison de l'offense. Le scandale a été trop grand.

— Vous voulez que j'aille provoquer pour vous l'amant de Ninoche?...

— Oui...

— Et vous irez sur le terrain?...

Mais Jacques eut un doux sourire.

— Du tout, mon ami, c'est vous qui vous battrez.

XIV

CE QUI ARRANGE TOUT

André, trouvant l'idée drôle, ne répliqua pas.

Jacques lui caressa doucement les doigts, et reprit:

— Vous êtes mon élève, l'élu de mon cœur, n'est-il point naturel que vous preniez ma défense?... Allez, et sachez vous battre en beauté.

Ninoche, dans sa loge, avait une crise de nerfs, et deux coccinelles, au corselet de corail rose, lui tamponnaient le visage avec des serviettes imbibées d'essences. Dans leur hâte, les petites avaient renversé la cuvette emplie d'eau savonneuse, et pataugeaient dans une mare.

André, évitant les débris de porcelaine, s'informa de l'amant de la danseuse. Mais Jules Desroches avait fui. En revenant sur ses pas, le jeune hom-

me rencontra le couple androgyne qui, fort entouré par des amis de Chozelle, commentait l'incident.

On l'arrêta; on lui demanda, avec un intérêt feint, de nouveaux détails. Qu'avait dit le Maître après la fâcheuse aventure?... Certes, c'était regrettable; pourtant, l'article était bien méchant, et l'on blâmait Jacques de se mettre dans d'aussi ridicules postures...

André répliqua qu'il avait l'intention de se battre pour venger l'offense.

Mais on le supplia de n'en rien faire.

Il n'y avait pas d'offense; les excentricités d'une Ninoche ne sauraient compter, un duel donnerait un nouveau retentissement à cette histoire...

— Non, dit Defeuille, je ferai passer quelques échos dans les journaux mondains, et l'on apprendra tout simplement que cette fille était ivre. Qu'en pensez-vous?...

On approuva cette idée ingénieuse, et André fort écœuré s'éloigna.

Francis Lombard, dans la loge de Nora, s'était rapproché de Fiamette, tandis que la danseuse, nonchalamment appuyée au dossier de sa chaise, les yeux mi-clos, la pensée absente, s'abandonnait au mystérieux mal qui chaque jour l'affaiblissait davantage.

— Votre amant ne vous aime guère, murmura Francis, en effleurant de ses lèvres les cheveux blonds de Fiamette... Je sais bien, moi, que je ne vous quitterais pas!

— André me quitte parce qu'il ne peut faire autrement: il est le secrétaire de Chozelle.

— Vraiment, vous en êtes là!... Votre ami ne peut-il donc travailler sans le secours des autres?... Je lui croyais du talent...

Fiamette rougit et répliqua avec feu:

— André a mieux que du talent, on le saura bientôt, je l'espère. Mais vous n'ignorez pas combien il est difficile à présent de se faire une situation dans les lettres?... Je vous citerai des noms d'écrivains pleins de mérite qui travaillent pour les autres, parce que, dans les bons journaux, on refuse systématiquement leurs œuvres. Ils n'ont pas eu de chance, n'ont pas su se faufiler dans les rédactions, sont trop indépendants pour faire partie d'une coterie, trop fiers pour se grouper autour d'une personnalité excentrique. Mais, comme il faut vivre, il leur reste la ressource, après avoir échoué partout, de vendre leur travail à un romancier connu, qui le signera, et fera payer très cher cette même prose que l'on repoussa dédaigneusement.

— Et ces écrivains en vogue acceptent de signer le travail des autres?

— Cela se fait couramment...

— Dans le grand commerce, si nous sommes moins glorieux, nous sommes plus honnêtes.

— Vous êtes peut-être plus défendus...

— Alors, votre amant?

— Que voulez-vous, il a pris ce qui s'offrait: une place de secrétaire.

— Et vous assistez à l'enfantement

— AH! MAITRE, COMME VOUS AVEZ ÉTÉ INSPIRÉ! (*Page 72*)

de ces œuvres de haut goût!... Comme cela doit être ennuyeux, ma pauvre Fiamette! On vous lit, sans doute, ces élucubrations malsaines, et vous êtes appelée à lancer de délicats coups d'encensoirs entre deux bâillements étouffés?...

— Oh! dit-elle en riant, André ne se donne pas beaucoup de mal. Il a tout de suite attrapé le genre faisandé du Maître, et il écrit au courant de la plume, prétendant qu'il y aura toujours assez de vers blancs au bout de l'hameçon pour prendre les snobs...

— Fiamette, dit le jeune homme, vous êtes une charge pour votre amant, et vous seriez plus heureux, l'un et l'autre, en reprenant votre liberté. Je suis riche... si vous vouliez...

— Non, fit-elle doucement, n'insistez pas.

— Dis-lui donc, Nora, qu'elle fait une bêtise!...

Nora se redressa sur sa chaise, passa la main sur son front moite, et murmura:

— Comme elle serait riche d'argent si elle était moins riche d'amour!

— Pas aimable pour moi! fit Francis en riant.

— Bah! on s'aime si bien quand on ne s'aime pas!

— C'est peut-être vrai.

— Moi, je n'ai jamais voulu avoir de chiens ni de grandes passions... ça finit toujours mal!

Pascal, qui échangeait des escarmouches avec une débutante, empanachée comme un corbillard de riches, s'arrêta devant la loge et tendit la main aux deux femmes.

— Et André?...

— Il est avec Chozelle...

— Ah! vous savez l'histoire?...

— Quelle histoire?... demanda Fiamette qui n'avait pas ajouté grande importance au tumulte de la salle, croyant à une discussion de filles.

— Ninoche a eu « des raisons » avec Jacques.. .

— Ah! vraiment? Dites vite!

— André vous racontera la scène; moi, je voudrais vous parler d'une idée qui m'est venue, tout à l'heure, en vous voyant si jolie sur ce fond d'or et de pourpre.

— Parlez.

— Voulez-vous poser pour ma Salomé?... Une Salomé blonde dont je rêve depuis longtemps... J'espère que votre ami ne s'y opposera pas!

— Oh! il sait bien qu'il n'a rien à craindre de vous.

— D'ailleurs, vous serez si couverte de gemmes et de fleurs qu'on ne verra que des petits coins de votre peau... C'est dit?...

— J'en parlerai à André et, s'il accepte, j'en serai bien heureuse...

— A demain, Fiamette, car il faut profiter de l'inspiration qui flirte, joue et se dérobe comme une vraie femme!... Quand on la tient par un pan de sa tunique, il ne faut pas lui permettre de s'enfuir.

Il mit un baiser sur les doigts de la mignonne, et reprit sa poursuite galante dans les couloirs.

— Tu seras adorable, dit Nora.

— Modèle! soupira Francis, il ne vous manquait plus que cette humiliation! Alors, vous allez poser devant ce monsieur?...

— Bien des grandes dames seraient flattées de pouvoir en faire autant...

— Ce n'est pas une raison!

Francis Lombard s'était levé.

— Il y a une chose certaine, dit-il ironiquement, c'est que vous n'irez pas demain à l'atelier de Pascal.

— Pourquoi?...

— Vous n'avez donc pas entendu ce qui se disait dans la loge à côté?...

— Non.

— Votre ami se bat.

— Il se bat!...

— Oui, n'est-il pas l'homme de l'association?...

Et Francis ajouta d'un ton méprisant:

— Il est de son devoir de défendre Jacques.

— Comment pouvez-vous penser?

— Je ne pense rien. Il est certaines personnalités qu'on ne fréquente pas impunément... Sans doute, votre ami, que j'estime malgré tout, n'a-t-il point pesé toutes les conséquences de cette intimité. Il ne passe point pour le secrétaire de Jacques, mais pour son...

— Taisez-vous!

André Flavien retrouva Fiamette qui pleurait sur l'épaule de Nora.

— Tu vas te battre?... demanda-t-elle.

— Qui t'a dit?

— C'est le secret de Polichinelle.

Il haussa les épaules.

— Mais non, ce serait trop ridicule...

Un sourire illumina les traits de la petite amante.

— Bien vrai?... Tu me jures de ne pas faire cette folie?...

— Oh! de grand cœur!

Ils sortirent tous les trois, tandis que le rideau s'écartait pour le dernier tableau: la ronde finale des lémures, des stryges et des lamies autour de la chauve-souris.

Dans la salle, on commentait l'incident, et des rires fusaient de tous côtés. Chozelle et Ninoche étaient les héros de la nuit, — de la brève nuit parisienne qui passe sur les tristesses et les misères, comme une phalène aux ailes pourprés sur un champ de mort!

XV

LES GRISERIES SAINTES

La peine de Fiamette n'était plus de celles qui agissent et se débattent. Elle était lasse de lutter, lasse d'espérer des choses irréalisables. Aussi n'interrogeait-elle plus son amant sur ses actes ni sur ses projets, se contentant de ses menues confidences. Il ne se battait pas, c'était l'essentiel; peu lui importait de savoir de quelle façon les choses s'étaient passées, et pourquoi, Ninoche ayant injurié Chozelle, c'était André qui demandait réparation de l'offense.

Mis en gaieté par les cocasseries de l'aventure, le jeune homme raconta les faits à sa maîtresse et décrivit plaisamment le ménage androgyne que l'entrée de Ninoche avait mis en fuite.

— Un homme habillé en femme! Est-ce possible?...

— Dame...

Câline, elle le prit dans ses bras.

— Est-ce que mes baisers ne valent pas mieux que toutes leurs simagrées?...

— Miette chérie!

— N'aimes-tu point mon étreinte et la douceur de ma bouche?...

— Si.

— Il n'y a pas un petit coin de mon corps que tu ne connaisses...

— Chaque repli charmant a été le nid d'un baiser, et ces baisers t'ont fait rire ou crier de joie... Et il y aura d'autres baisers encore, des baisers rares et précieux, des baisers légers et soyeux comme des pétales de lys; il y en aura tant que si notre bonne fée avait le pouvoir d'en faire des pierreries, ils te couvriraient d'un réseau fulgurant...

— Et j'emprunterais sur eux, dit-elle en riant... Serions-nous riches!

Il s'était agenouillé fervemment, comme un brahmane devant la pierre triangulaire que les pénitents portent à leurs lèvres, et, les yeux clos, elle s'abandonnait...

— André, dit-elle, après un long silence, il ne faut plus voir ce vilain homme... Pascal m'a demandé de poser pour une Salomé qu'il destine au prochain Salon.

— Une Salomé blonde?

— Oui, et cela nous changera des yeux de nuit et des teints de clair de

lune... J'aurai le torse nu, maillé de turquoises et de perles. Tu permets?...

— Je ne crains rien de Pascal...

— J'aurai aussi des bagues à tous les doigts, des anneaux pesants, des colliers et des fibules de taille... Je scintillerai comme un astre dans les ténèbres avec ma peau lactée et l'or de mes cheveux!

— Tu seras divinement jolie...

— Et je gagnerai des sommes folles!... Car, tu sais, je ne pose pas pour tout le monde.

— Eh bien, tu t'achèteras des robes.

Mais elle songeait aux mauvais jours, et trouva un délicieux mensonge.

— Autre chose, encore... Pascal, qui te veut du bien, a placé tes chroniques dans une grande revue... Il ne sait encore quand elles paraîtront, mais on l'a payé tout de suite.

André, avec l'insouciance des poètes, ne demanda pas d'autre explication.

— Ah! Miette! Miette!... Tu es ma petite Providence!

— Aime-moi, alors, aime-moi bien!

Et l'adorable duo recommença, selon les vœux de la nature qui a bien fait ce qu'elle a fait, et n'a permis la révolte des hommes que pour mieux établir, par le contraste, la beauté de ses enseignements.

Fiamette avait rempli la chambre de violettes, et toute la campagne endeuillée semblait renaître avec ses verdures, ses eaux et ses forêts dans le jaune d'or d'une branche de mimosas. La jeune femme se rappelait une joie pareille lorsque, petite fille, elle s'était réveillée à l'orée d'un bois, chez un de ses parents qui était garde dans les environs de Paris. Elle avait eu la même impression de félicité et de quiétude, et cette impression, alors, ne lui avait pas semblé nouvelle, comme si elle eût subi l'influence de souvenirs lointains, antérieurs à sa naissance: des souvenirs qu'un rien avait suffi à ressusciter et qui chantaient mystérieusement dans son âme.

Emus, les amants regardaient la petite branche ensoleillée où tremblaient des cabochons jaunes. Ils croyaient sentir des odeurs de renouveau et de pommiers fleuris derrière cette grappe lumineuse qui faisait comme un écran d'or à leurs baisers. Ils écoutaient chanter l'amour en eux et autour d'eux; il leur semblait que l'afflux de la vie des plantes envahissait leurs veines comme une coulée de miel. Oh! les noires heures de solitude! Oh! les nuits de doute et de joies funèbres dans les cabarets à la mode et les salles enfumées des théâtres à femmes!... L'âme de Fiamette, jadis, n'était certainement pas la même qu'en cette heure exquise. C'était une morte couchée sous le suaire des frimas et des neiges, dans la désolation de tout! Maintenant elle renaissait, n'ayant gardé de ce long sommeil qu'une fragilité passionnée et souffrante.

— Fiamette, je ne te quitterai plus.

Elle secoua la tête.

— Si je pouvais te croire!... Mais tu n'es qu'un poète, une flamme qui

ELLE INTERROGEAIT EN VAIN, CHERCHANT A COMPRENDRE SA DISGRACE (*Page 85*)

s'élance, palpite, se courbe, resplendit ou s'éteint au gré du vent.

— Peut-être...

— D'ailleurs, ne pensons pas... Aujourd'hui, je suis heureuse.

— Moi, j'ai peur! Pourquoi la Destinée s'acharne-t-elle contre les plus doux et les meilleurs? Il faut accepter l'hostilité évidente des êtres et des choses... Jadis, replié sur moi-même, j'ai essayé de pénétrer ce mystère de haine; je me suis demandé de quelle faute, de quel crime je m'étais rendu coupable.

— A quoi bon?...

— Oui, à quoi bon?... La réflexion exaspère le sentiment de justice que nous avons en nous... La réflexion est mauvaise, car elle nous enlève l'impassibilité de la brute et l'inconscience des conquérants.

Fiamette baisa doucement les paupières de son ami, et mit sa joue contre la sienne avec une tendresse maternelle.

— Ton enfance a été triste?

— Aussi loin que je reporte mes souvenirs, je ne vois autour de moi que dédain et indifférence. Mais j'étais soutenu par l'éternelle Chimère qui me mettait au-dessus des calculs, des discussions d'intérêt et des bassesses de ceux qui m'entouraient. Je caressais l'enchanteresse aux yeux glauques pour oublier, espérer ce je ne sais quoi qui n'arrive jamais, mais qui, tout de même, vous soutient jusqu'à la culbute finale...

— Maintenant, nous espérerons à deux, et nous serons heureux, puisque rien n'existe que par l'imagination.

— Oui, la chose la plus ardemment souhaitée n'est qu'un canevas fragile que chacun brode de la flore de ses désirs; toute la joie est dans cette action de broder avec l'aiguille d'or de l'esprit et la soie pourpre du cœur. Qu'importe si, dans la trame éblouissante, l'homme a laissé des parcelles de son énergie, et si chaque rose d'élection lui a coûté une goutte du plus pur de son sang!... Le canevas, fût-il fait des fibres mêmes de sa chair, et les écheveaux soyeux de ses artères vives, ce serait encore une félicité pour lui d'y broder le mensonge chatoyant et pervers du Rêve!

XVI

UNE PRINCESSE DE SONGE

Fiamette pose dans la chaleur du calorifère.

Elle a noirci ses paupières, et ses yeux ont une lueur inquiétante, sont du vert des feuilles de nymphéas sous l'eau trouble des étangs. Sur sa peau lumineuse tombe le manteau ardent de ses cheveux: un coucher de soleil sur un lever de lune!

André, qui procède à la toilette de sa maîtresse, l'a gainée de sardoines et de chrysobéryls, avec une fibule de turquoises à l'endroit de son désir. Il a serré un tissu arachnéen autour de ses flancs et de ses genoux, a bagué ses pieds nus de chatons glauques. Elle sourit, heureuse de sentir, sur elle, la main qui la caresse et le regard qui l'admire.

— Levez le bras, dit Pascal... Non, pas ainsi.

Et il monte sur l'estrade, lui indique le mouvement qu'il souhaite.

— Vous venez de danser, Fiamette, et tout votre corps se tord voluptueusement, s'offre, semble s'abandonner... Vous exprimez l'amour, la cruauté perverse, la joie du triomphe...

La jeune femme se prête docilement aux exigences de l'artiste.

— C'est merveilleux, dit-il... Il est défendu d'être aussi belle!

André, contre un chevalet, a griffonné quelque chose.

— Poète, lis-nous tes vers, demande Pascal, cela m'inspirera. Donne-moi la couleur de ton rêve et l'âme de ta tendresse.

André, de sa voix sonore, lance les rimes scintillantes qui semblent se fixer en cabochons de lucioles sur le corps gemmé de sa maîtresse.

Princesse maléfique à l'étrange beauté,
Le maître qui te fit, à la fois blonde et brune,
Te jeta des baisers de soleil et de lune;
Tu sembles, tour à tour, la nuit et la clarté.

L'on cherche le regret de ta divinité
Dans ton sombre regard que la vie importune.
Dans tes lèvres d'orgueil, d'amour et de rancune
Qui disent ta puissance et ta fragilité!

Symbole de désir, de volupté cruelle,
Femme, stryge, bacchante, enjôleuse éternelle!
Quelle est donc cette fleur, triste parmi les fleurs,

Dont tu veux respirer l'âme déjà lointaine,
Cette fleur angoissante où ruissellent des pleurs?...
Vierge, ce lys de sang est une tête humaine!

— Après cela, je puis laisser mes pinceaux, s'écria Pascal. Ta Salomé est plus vivante que la mienne!

Fiamette, descendue de l'estrade, avait pris une cigarette, dans une coupe de jade couverte de divinités hindoues, et sa tête blonde s'ennuageait de blonde fumée.

— André m'a fait une promesse, dit-elle, mais je crains bien qu'il ne puisse la tenir.

— Il vous a promis de ne pas revoir Jacques? dit l'artiste en souriant.

— Oui. Comment savez-vous?...

— Oh! ce n'est pas difficile à deviner; c'est la seule chose qui vous tienne au cœur.

— N'ai-je pas raison?...

— Vous avez tellement raison que vous en avez tort. N'oubliez pas, mignonne, qu'il ne faut pas trop affirmer sa supériorité, et que le sens le plus rare chez l'homme est le sens commun... André retournera chez Chozelle, parce que c'est inepte.

— Non, fit le jeune homme.

— Pardon, mon petit, tu y retourneras malgré toi, sans plaisir, avec dégoût, même, mais c'est fatal.

Fiamette, toute pâle, se plaça devant son amant.

— Je te jure que si tu revois Jacques, tu ne me trouveras plus au retour.

Elle tremblait tellement que ses bracelets cliquetaient sur ses bras.

— Folle! dit-il.

Et il lui mit sur les lèvres un baiser sincère, très doux.

Dans l'atelier de Pascal, ils passèrent des heures exquises, oublieux de tout ce qui les avait séparés.

Au dehors, une pluie hostile, agressive, épinglait les âmes de mélancolie, noyait les désirs et les volontés, communiquait aux êtres ses mauvaises intentions. Et les mailles liquides se croisaient, s'embrouillaient, traînaient des perles sonores sur les parapluies, s'échappaient en cascades, semblant emprisonner les piétons dans des guérites de verre filé.

Il faisait bon dans la chaleur de la grande pièce, si hospitalière avec ses larges divans et ses tapis aux nuances rares, disposés comme des corbeilles fleuries sous les pieds des visiteurs.

Et Salomé s'animait sur la toile, devenait inquiétante de tentation et de perversité dans sa gaine hiératique, gemmée de sardoines et de chrysobéryls, que perçait la pointe rose de ses seins. Les pierreries, sur sa chair nue, semblaient vivre et se mouvoir comme de prestigieux scarabées, des reptiles de flammes. Elle était debout, palpitante, avec sa ceinture basse égrenée de perles, et elle tendait les bras, la tête un peu renversée dans une pose de défi et de luxure.

— Je crois que je tiens un succès, répétait Pascal qui était peut-être le plus heureux des trois.

Au milieu de cette quiétude, ils eu-

rent la visite de Tigrane, qui venait souvent prendre l'air de l'atelier et chercher des conseils pour ses costumes.

La mime serra la main d'André.

— C'est vous qui assistiez Jacques le jour de... l'incident?... Il a été tout de même trop rosse.

— Ah! oui, la petite note du lendemain: « Une femme ivre, dans les couloirs des *Fantaisies-Perverses*, s'est permis d'insulter un de nos confrères les plus sympathiques, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on a pu maîtriser cette furie! »

— Ninoche en a pleuré de rage pendant trois jours!

— Que pouvait faire la pauvre en l'occurrence?... Ils étaient trop!

Tigrane, serpentine et enjôleuse dans ses fourrures de femme à la mode, admirait l'œuvre du peintre.

— Ah! Maître, comme vous avez été inspiré de choisir Fiamette pour votre Salomé!... Un sujet que vous avez su rajeunir et qui sera la gloire du prochain Salon!

Mais la mime n'était point venue seulement pour encenser l'artiste et le modèle. Sa visite avait un autre but. Tandis que Fiamette reprenait sa pose sur l'estrade, et que Pascal s'absorbait dans la fusion de ses teintes prestigieuses, elle se rapprocha d'André.

— Oh! le joli triptyque! dit-elle. C'est, au moins, de l'école vénitienne?... Renseignez-moi, je suis fort ignorante.

Ils examinèrent le meuble, finement ciselé sur cuivre et sur ivoire, orné de sujets d'après Véronèse et le Tintoret. Comme ils tournaient le dos à Fiamette, Tigrane murmura:

— C'est pour vous, monsieur Flavien, que je suis venue.

— Pour moi!

— Oui, Jacques désire vous parler.

— C'est inutile, dit André. Je ne comprends pas Chozelle, et je préfère ne plus le voir.

— Oh! ce n'est point un mauvais garçon au fond. Je vous assure qu'il est très gentil pour ses amis.

— C'est possible, mais il les choisit si singulièrement qu'il a tort d'être gentil pour eux.

— Oui, certains plumitifs ont de l'encre dans le cœur.

— Et ils ont la nausée facile.

— Mon Dieu! soupira la Chauve-Souris, j'ai connu beaucoup d'hommes...

— Certes, fit André avec conviction.

— Eh bien, je vous assure qu'ils sont presque tous pareils, quant au moral, avec seulement quelques manies différentes .Je suis reconnaissante à Jacques de ne rien me demander... C'est si ennuyeux, le simulacre d'amour, lorsque l'amour est absent.

— Alors, Jacques?...

— Mais vous le savez bien.

— Je ne voulais pas le croire, surtout avec vous, Tigrane!

— Eh bien, vous avez tort!... pas ça!

Et elle fit claquer le bout de son ongle rose contre ses dents.

XVII

LE DIVIN MIRAGE

André, près de Fiamette, se remettait au travail — un travail selon sa raison et son cœur qui l'ensoleillait d'espoir. — Il disait à sa maîtresse qu'il avait été insensé de vouloir l'oublier et qu'il comprenait bien maintenant que tout lui venait d'elle: force et courage. Ses confessions, ses aveux, ses promesses étaient coupés de baisers, de folies tendres, et, cajoleuse, elle le grondait ou s'égayait avec lui de ses imaginations.

N'avait-il pas tout pour être confiant, rassuré, libre, avec l'avenir charment qu'elle lui ferait?... Etait-il possible de se créer des tourments, lorsqu'il n'y avait qu'à se laisser vivre, qu'à laisser couler les heures toutes limpides comme les grains d'un rosaire de cristal?...

Et le flux ne tarissait pas de ces paroles douces qui chantent au cœur des poètes l'hymne éternel de résurrection!

Le beau roman de caresses recommença.

Toute l'occupation d'André, après son labeur, fut d'adorer Fiamette, et il eut l'illusion de l'aimer avec toute l'ardeur de la prime jeunesse. Elle n'avait plus de regards, ne semblait plus avoir de pensées que pour lui. Il la voyait en princesse tragique dans les flammes de ses pierreries, immobile, presque immatérielle sur l'estrade de velours pourpre, et elle n'était point seulement une femme, mais l'incarnation de son rêve. A travers les mailles de son gorgerin, il caressait les coupelles fraîches de ses seins, et, délicieusement, il mettait ses lèvres aux fossettes voluptueuses que découvrait le réseau d'or.

Souvent il l'emmenait dans son costume sidéral, pour la posséder ainsi, et les rimes lumineuses chantaient si follement dans sa tête qu'il lui semblait jongler avec des étoiles!

Il avait acheté, chez un brocanteur, une délicate soie d'aïeule, ramagée d'œillets et de roses sur un fond gris très doux, et cette étoffe avait couvert les murs de leur chambre, qu'égayaient chaque jour, des fleurs nouvelles.

Ainsi, avec leur tendresse, ils possédaient le printemps chez eux. Leur paradis leur semblait très vaste et le monde tout petit, perdu dans les brouillards de l'éloignement. Rien autour d'eux qui ne fût eux-mêmes, nul regard hostile entre leurs regards, nulle voix discordante entre leurs voix. Le soir, lorsqu'il écrivait, elle se blottissait dans le lit, lui faisait la place chaude. La lampe versait une lumière blanche, éclairant un coin de table, un fauteuil, un bout de tapis. Le reste était dans une ombre blonde, égayée, çà et là, d'un accroc d'or sur un cadre, d'une lueur de soie, d'un reflet de cuivre.

Il se tournait vers elle, sa feuille toute mouillée d'encre à la main, et il scandait ses vers, lentement, quêtant une approbation, prêt aussi à corriger selon le sentiment de sa maîtresse:

...Et, dans ce ciel obscur où je ne voyais rien,
Je découvre, éperdu, le nid aérien
Des baisers confondus, des baisers fous, avides,

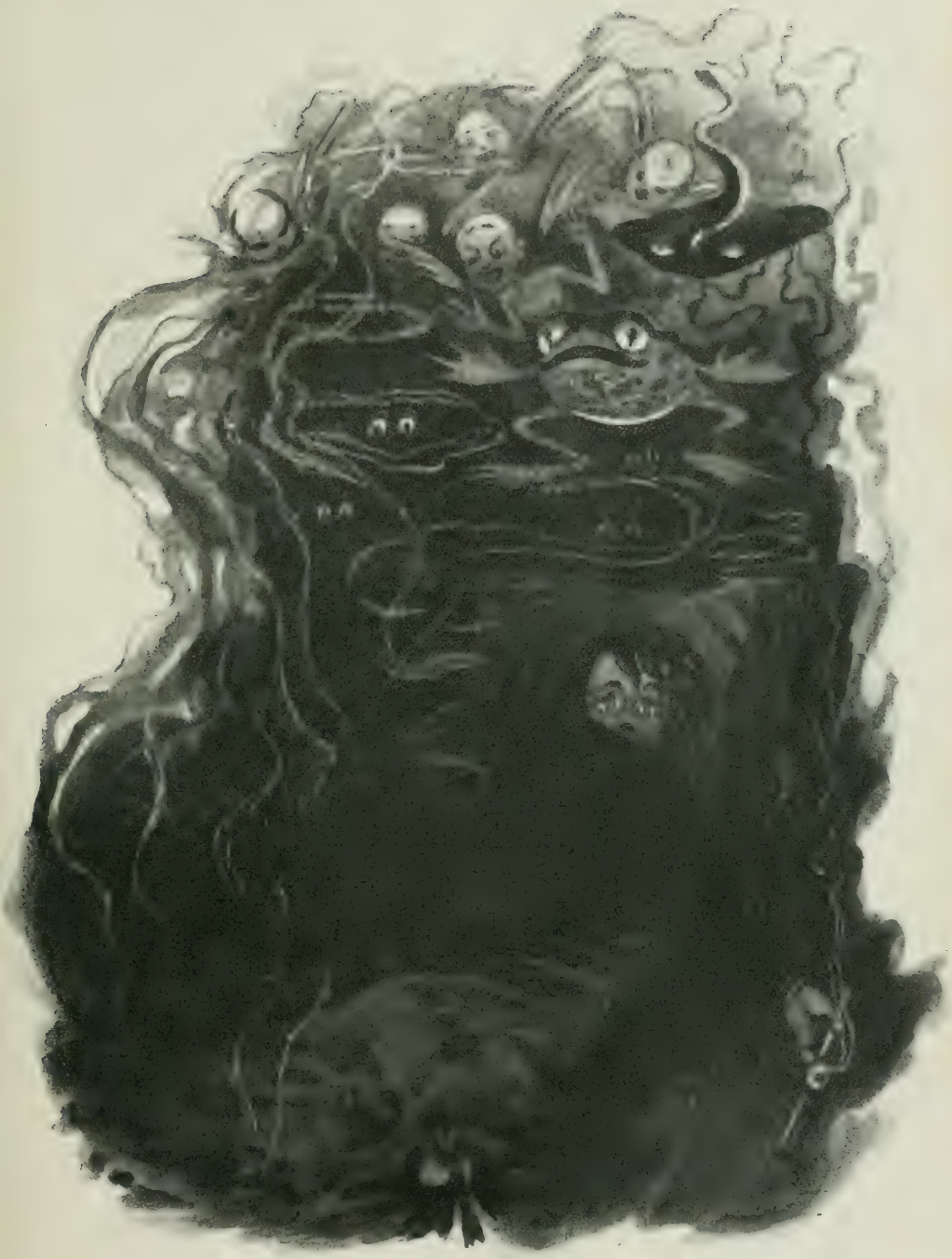
Que couve l'aile d'or de mon amour vainqueur!
Qu'importe le réveil sous les brumes livides :
J'ai caché le soleil tout entier dans mon cœur!

Le temps passait comme l'eau passe entre les doigts, ne laissant qu'une impression de douceur fluide. Le rêve poussait le rêve dans une griserie toujours renaissante, et le souvenir du bonheur succédait à l'espoir du plaisir. Nulle amertume, nulle crainte, nul souci, nul doute, nulle menace. Il suffisait donc pour être heureux de se laisser vivre en se laissant aimer?... Comme c'était simple!

André, par le contraste de ce qu'il avait vu et deviné dans une société indigne, trouvait du charme aux moindres détails de son existence paisible.

— Vois-tu, disait-il à Fiamette, je sortirai indemne de toutes les épreuves, car je n'ai pas cessé de te chérir, et rien en moi ni autour de moi ne pourra jamais éteindre le feu sacré. Miette, pardonne à l'imprudent?... je te jure de ne jamais revoir Chozelle. Ta patience, ta douceur ne s'exerceront pas en faveur d'un ingrat; je sais que tu as sacrifié une fortune pour moi, — Nora m'a tout dit, — et je t'adore de m'aimer autant!

— Poète, murmurait-elle, en lui baisant les yeux, tu es sincère aujourd'hui et je suis joyeuse, mais Dieu sait où ta chimère t'emportera demain!... Tu es comme ces enfants qui construisent des palais dans le sable des plages! Rien n'y manque, ni la vie opaline des méduses, ni le trésor nacré des coquillages, ni l'horizon ensoleillé. Les ouvriers s'installent, comme des monarques dans leur royaume, puis tout croule, balayé par le flot! Mais je ne veux pas savoir ce que sera demain. Demain, c'est l'oubli, c'est la souffrance, c'est la mort! Il faut jouir de l'heure présente, fermer les yeux et se boucher les oreilles. Demain, d'autres auront pris notre place et nous serons dans le passé... Etreins-moi bien, mon cher amant, et que nos âmes se lient comme nos corps pour la suprême extase!...



IL SENTIT MILLE PENSÉES NOUVELLES TOURBILLONNER DANS SA TÊTE (*Page 92*)

— Dis-moi, Miette, que je pourrai toujours compter sur toi?

— Sans doute, fit-elle, d'une voix hésitante; mais il ne faut pas tenter la nature, et la douleur est bien près de la faute. Si tu me quittais encore, je ne sais ce que je ferais...

— Je ne te quitterai plus.

— Même si l'on te proposait des merveilles?...

— Non. Et puis, j'ai confiance en moi. Je travaille avec une ardeur, une liberté que j'ignorais jusqu'à ce jour. Je dois réussir, car j'ai la volonté. Si je faiblissais, tu serais là pour me soutenir avec ton amour. Crois-tu qu'il y ait autre chose dans la vie que l'amour?... Penses-tu que ce soit aisé de se faire aimer autant que l'on aime?... Bien des hommes meurent inassouvis d'âme, parce qu'ils n'ont pu donner ce qu'ils avaient en eux de tendresse, en échange d'une tendresse égale. Souvent un être de délicatesse et de sensibilité reste ignoré, méconnu, sort vierge de toutes les étreintes, de toutes les voluptés. Ah! quand le hasard réunit deux caresses et deux sentiments de même valeur, il ne faut plus désirer, ni espérer autre chose sur la terre, car le bonheur n'est que la fusion de deux âmes dans un baiser!...

Et Miette, en souriant, mit son âme sur ses lèvres pour l'offrir à son ami.

Il reprit fiévreusement:

— Tu as senti qu'en moi il y avait mieux que l'artiste et le compagnon d'un jour. Si tu doutais de mon amour présent, je douterais de ton amour passé. Tu ne m'as point choisi par orgueil, donc tu ne m'abandonneras pas par égoïsme. Miette! Miette! songe à ce que je perdrais si tu me quittais...

Un peu tristement, elle répondit:

— Je ne te quitterai pas... Pourquoi te tourmenter?...

— Ah! dit-il, je ne suis pas fait pour le bonheur, et quand le destin me donne de beaux jouets tout neufs, je les casse pour voir ce qu'il y a dedans!

XVIII

L'AMANT DE NORA

C'était le dernier jour de pose, et Fiamette se rendait à l'atelier de Pascal. L'air était froid, le verglas craquait sous les pieds des passants qui se hâtaient dans le fin brouillard du matin. Sur le pont de la rue Caulaincourt, une servante arrêta la jeune femme.

— Ah! Madame, j'allais chez vous.

— Qu'arrive-t-il donc?

— Mme Nora est fort mal aujourd'hui et désire vous voir.

— C'est bien, je vous accompagne.

En quelques minutes, Fiamette fut dans le délicieux hôtel que la Comète habitait rue Clapeyron.

Des domestiques s'empressaient, effarés, car la danseuse, qui ne s'était couchée que fort tard, après une nuit de fête, venait d'avoir une syncope.

Toute frêle, presque diaphane dans une mousse de dentelles et de linon, elle semblait ne plus avoir de vivant que ses grands yeux de braise sombre. Fiamette se précipita dans ses bras.

— Ma chérie!

— Ah! oui, j'ai une drôle de mine, n'est-ce pas?... Mais ce ne sera pas encore pour aujourd'hui.

— Tais-toi!

— Vois-tu, je suis tout nerfs! Un vrai chat maigre qu'on ne peut pas arriver à détruire!... Quand je crois que c'est fini tout recommence... Cette nuit j'ai soupé...

— Tu as soupé!

— Et jamais je n'ai si follement ri... Trois femmes et trois hommes... On a raconté des histoires sur la bande que tu sais... Sous peu, tout ce joli monde sera compromis dans une vilaine affaire. Je te dis ça pour que ton André n'y retourne pas.

Fiamette eut un beau sourire de dédain.

— Il ne me quitte plus, tout est oublié.

— De quoi vivez-vous donc?...

— J'ai vendu ma zibeline et mon collier. Cela durera bien quelque temps, et puis, Pascal me paie mes poses. N'en dis rien à André... Il s'imagine que c'est l'argent de ses chroniques!

— Cette candeur!

De nouveau, Nora se renversa, toute blanche. Entre ses cils, la cornée de ses yeux luisait en fin ruban de nacre, ses narines minces se resserraient encore, et de ses lèvres sèches tout le sang s'était retiré.

Fiamette épouvantée fit respirer des sels à son amie, et la Comète revint à elle.

— Tu vois, chérie, je suis bien bas; pourtant, c'est à n'y pas croire, jamais je n'ai eu autant de succès auprès des hommes. Ils cherchent le macabre à présent... Si je les écoutais, je n'aurais pas un moment à moi.

— Et ton amant!...

— Il n'est pas jaloux, au contraire... C'est un homme plein d'abnégation, vois-tu, il désire que je le quitte sans regrets.

Un peu d'amertume crispa la bouche de la Comète, ses grands yeux eurent une flamme plus sombre.

— Tu as bien tort de te sacrifier à ton amour, dit-elle. Si tu connaissais les hommes, tu ne ferais plus de sentiment.

— J'aime mieux aimer.

— Eux, aiment qu'on les aime. Voilà la différence.

— Eh bien, tout le monde y trouve son compte.

La soubrette, qui avait été chercher Fiamette, parut à ce moment.

— Madame, dit-elle, Monsieur est là.

— Veux-tu que je fasse entrer Georges? demanda Nora à son amie.

— Si je ne suis pas de trop... Mais Pascal m'attend pour terminer son œuvre. Et, puisque tu n'es plus seule...

— Reste un moment, cela sera instructif, peut-être...

L'amant attitré de la Comète entra, et, tout de suite, sans même se préoccuper de sa maîtresse, sourit à Fiamette, lui prit la main, l'examina à la lumière de la fenêtre, dont il tira le rideau. Satisfait de cette inspection:

— Elle est gentille, ton amie, dit-il à la danseuse.

— Plus encore que tu ne crois.

— Est-ce que nous soupons ensemble, ce soir, à nous trois, seulement? Mademoiselle consent, n'est-ce pas?...

— Tu sais que j'ai failli mourir!...

— Bah! tu connais le remède?... Tu n'en seras que plus amoureuse, les jolis yeux de cette petite te guériront.

Fiamette se leva avec dégoût.

— Adieu, Nora, dit-elle.

— Reste encore, Miette, gémit la danseuse, je me sens vraiment tout à fait mal!

Et, comme Georges, très ennuyé, s'éloignait, elle pencha son front moite sur la poitrine de la jeune femme, resta ainsi, pelotonnée contre le cœur ami, tandis qu'une petite larme filtrait doucement entre ses cils et coulait sur sa joue creuse.

— Tu vois, murmura-t-elle, ce que sont les hommes!... Moi, je me donne à tous, pour n'en aimer aucun!

— Et tu aimes tout de même, pauvre Comète!

XIX

LA CHIMÈRE S'ENVOLE

André Flavien mit un rouleau sous son bras et se rendit chez Pascal, où il comptait trouver sa maîtresse.

Le maître attendait, en glissant de légères retouches sur son œuvre. De temps à autre, il s'éloignait pour juger de l'ensemble, clignait de l'œil, penchait la tête, et, mécontent de quelque détail, prenait du bout d'un pinceau de martre de savants glacis sur sa palette.

— Où est Fiamette? demanda André, après avoir serré la main de Pascal.

— J'allais vous poser cette question.

— Comment?...

— J'attends depuis deux heures...

Un petit frisson courut entre les épaules du jeune homme.

— Fiamette m'a quitté pour venir vous rejoindre.

— Je n'ai vu personne.

— Alors...

— Ne vous troublez pas; peut-être a-t-elle rencontré une amie, et fait-elle l'école buissonnière. Il y a aussi la modiste, le coiffeur, le magasin de nouveautés... Que sais-je!... Une jolie femme a besoin de tant de choses.

André respira.

— C'est cela, elle aura voulu acheter des fleurs ou quelque babiole pour orner le logis... comme si sa présence n'était point suffisante!

— L'homme aime le changement!

— Puisque nous sommes seuls, cher ami, permettez-moi de vous remercier...

— Me remercier de quoi?

— De votre précieuse recommandation auprès de mes confrères influents.

Pascal ouvrait de grands yeux.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez placé des vers et quelques chroniques dans des revues qui, paraît-il, doivent les insérer prochainement. Dans tous les cas, les directeurs de ces publications se sont montrés généreux.

— Ah!

— Et je voudrais, continua André, en rougissant, faire une surprise à Fiamette.

— Eh bien?...

— Eh bien, pour cela, il me faudrait

JACQUES AVAIT COUTUME DE SE RENDRE DANS UN ENDROIT MYSTÉRIEUX (Page 98)

de l'argent, et j'ai pensé qu'on vous en avancerait encore sur ces articles...

André déploya son rouleau.

— J'ai fait de l'actualité, et je crois que le sujet est intéressant.

— Ah! çà! dit Pascal, que me chantez-vous là?...

— Je vous demande un service analogue à celui que vous m'avez déjà rendu auprès des directeurs de journaux.

— Je ne vous ai rendu aucun service de cet ordre.

André, tout pâle, s'essuya le front.

— Fiamette m'avait dit...

Le peintre, en voyant le visage contracté du jeune homme, regretta sa franchise, mais il était trop tard pour réparer le mal.

— Je ne sais pas ce que votre amie a pu vous dire. Je compte l'indemniser largement de sa complaisance, car, grâce à elle, j'ai fait un chef-d'œuvre, et je suis prêt à m'acquitter tout de suite, si vous le désirez.

— N'insistez pas, fit André, confus de l'offre un peu brutale de l'artiste.

— Si vous étiez mon élève, poursuivit Pascal, je pourrais, sans doute, vous être utile; quant à vous aider dans le placement de vos articles, cela ne m'est guère possible; j'avoue humblement que je n'ai aucune influence dans le monde littéraire.

— Alors, murmura le poète, je ne sais pas de quoi nous avons pu vivre depuis que j'ai quitté Chozelle.

Le peintre eut un sourire un peu sceptique qui fut comme une révélation pour André.

— Non, c'est impossible!... Je la quitte si peu... Pourtant...

Et André, doublement malheureux, sentit agoniser en lui son beau rêve d'amour et son beau rêve de gloire.

XX

RUPTURE

Quand Fiamette rentra, elle trouva une lettre de son amant.

« Tu m'as trompé, écrivait-il, et tu m'as fait jouer un rôle méprisable. Je ne m'abaisserai pas à t'interroger. A quoi bon?... Tu sais feindre et mentir comme toutes les femmes, et, de

tout ce que tu pourrais me dire, je ne croirais rien. Adieu, Fiamette, ne me regrette pas. La destinée sera bonne pour toi, car je n'étais qu'un obstacle dans ta vie.

ANDRÉ FLAVIEN.

La jeune femme demeura atterrée. Elle s'enferma dans la petite chambre, toute fleurie et parfumée encore du cher souvenir, et rêva longuement. Tout n'était en elle que demi-teinte, tristesse, sans le soulagement des larmes, qui ne pouvaient monter jusqu'à ses yeux. La vie désormais serait uniforme dans son indifférence, grise, pénible et sans but. A qui s'attacher maintenant que l'amant était parti? A qui murmurer ces litanies de tendresse que toutes les femmes ont dans le cœur? Entre ce qu'elle avait souhaité et ce qui s'était réalisé, malgré son dévouement et son abnégation, il y avait la distance qui sépare l'illusion de l'expérience, l'enthousiasme du désenchantement. C'était l'histoire de presque toutes les liaisons, qui commencent en cantiques d'actions de grâce et qui finissent en lamento de deuil. Elle connaissait peu la vie, étant si jeune, mais l'ingratitude humaine l'étonnait déjà comme une monstruosité, un oubli de la nature qui a parfait les formes et les couleurs sans s'inquiéter des âmes. L'appétit d'émotion sentimentale, qui était le trait dominant de son caractère, s'exaspéra dans le vide. Elle n'était point consolée de ses maux par leur grandeur même, comme il arrive dans la maladie, les désastres de fortune ou la mort de ceux qu'on chérit. Son aventure était banale, presque méprisable, et, par cela seul, lui semblait plus difficile à supporter.

Et toute son enfance de petite campagnarde innocente et libre lui revint à la mémoire. Elle revit le sentier pierreux plein d'abeilles et de mûres, les pommiers trapus aux fruits verts qu'elle cueillait en cachette par les matins déjà brumeux de septembre. Elle revenait de ses maraudes avec ses jupes lourdes de châtaignes et de girolles, s'arrêtait, de-ci, de-là, pour cueillir des campanules ou des scabieuses, et s'endormait parfois sous une voûte de verdure haute, serrée, sombre, trouée de petites raies blanches, que le vent agitait sur sa tête comme une toile d'araignée lumineuse. Derrière quelques arbres plus frêles, elle apercevait, à gauche, des haies de sorbiers et d'aubépines étalant leurs grains de corail, et, à droite, le miroir glauque d'un étang où patinaient des insectes noirs. Une frayeur lui venait à la tombée du jour et elle reprenait sa route en courant, poursuivie par la voix caresseuse de la brise et le bourdonnement voluptueux des frelons. Au tournant des chemins, elle apercevait la campagne empourprée ou le mur d'un bâtiment de ferme, qui, s'encadrant dans une échappée, semblait combler le ciel. La solitude impressionnait sa pensée enfantine. Elle ne reprenait confiance que dans la cour de sa maison-

nette où le chat familier et le chien de garde l'accueillaient tendrement.

Alors, heureuse de cette protection, elle s'étendait sous un acacia qui, refleurissant en automne, laissait tomber sur elle ses pétales floconneux. L'écorce centenaire de l'arbre avait la patine du métal et la rugosité d'une peau de bête. Sous ses paupières mi-closes, ses regards y cherchaient des formes fantastiques de dragons ou de chimères, des profils d'ogres et de génies maléfiques.

Parfois, elle s'asseyait au bord du puits, contemplait le trou d'ombre froide où luisait une onde morte. Derrière le petit jardin, s'élevait une colonnade régulière de grands pins d'Italie dressant la majesté de leurs nefs à jour; et, à mesure qu'elle s'approchait de ce bois monumental, aux troncs résineux, aux parasols entrecroisés de branches violettes, à la chaude fourrure de mousse et de cendre grise, elle se sentait emplie d'un bien-être inexprimable.

Ainsi, ses premières années s'étaient écoulées au milieu des sourires de la nature, puis elle avait perdu ses parents, et une tante l'avait recueillie, l'avait mise à l'école dans un faubourg de Paris. Elle avait fait de rapides progrès, étant très intelligente, et, petit à petit, par la fréquentation de ses compagnes perverses, le mal était entré en elle et avait flétri les roses de son cœur. Meurtrie, avant d'avoir vécu, perdue, avant d'avoir aimé, elle était bien la fleur hâtive, morbidement épanouie, des civilisations extrêmes.

André seul aurait pu la sauver des autres et d'elle-même, mais André n'avait pas voulu ou n'avait pas compris, et elle allait retomber au ruisseau du vice, regrettant d'y avoir entrevu pendant une minute brève le reflet des étoiles.

Seule, dans l'appartement, Fiamette remuait des pensées douloureuses, se laissait bercer par ses énervements, comparables, en leur morne langueur, au demi-sommeil que donne la morphine. Puis, secouant tout, sortant de ces lâchetés, elle reprenait ses ardeurs, ses forces, son exaspération de volonté. L'hallucination de la dernière étreinte passait et repassait dans les ténèbres de ses nuits. Elle rallumait son désir fiévreux, ranimait sa soif d'amour. Et ce n'était pas la volupté des sens qu'elle souhaitait, mais la volupté du cœur mille fois plus vive, la volupté suprême où semblent s'exalter et s'anéantir toutes les joies humaines... Dans ces alternatives d'affaissement et de révolte, les heures se traînaient péniblement, n'amenant un peu de repos qu'aux premières lueurs du jour: elle s'interrogeait en vain, cherchant à comprendre sa disgrâce, et ne savait que conclure.

N'avait-elle pas été une amante soumise, humble, délicate, fervente et passionnée ?... De quel oubli, de quelle faute pouvait-on l'accuser?...

— Ah! se disait-elle, Nora a bien raison, il faut mettre de tout dans l'amour, excepté du sentiment!

Mais elle était trop meurtrie pour songer à se distraire, à s'évader de sa peine. Le mystérieux travail de renouvellement qui, petit à petit, efface nos désespoirs, comme le derme remplace le derme, cicatrisant les plaies les plus vives, n'avait point encore commencé en elle.

Endolorie et nostalgique, elle resta huit jours dans son petit appartement, respirant les fleurs qu'elle lui avait données, rangeant ses plumes, son encrier, ses livres et ses flacons, communiant d'âme avec son cher souvenir, à tous les passages qu'il avait notés. Des bouts de papier traînaient partout, couverts de l'écriture inquiète et nerveuse du poète; elle les rassembla, les mit sous son oreiller et reposa huit jours sur ces reliques d'amour. Huit jours elle n'eut pas d'autre pensée, pas d'autre espoir, pas d'autre désir que sa caresse lointaine, et elle mordit ses draps dans des crises de jalousie et de passion.

Enfin, le neuvième jour, comme elle se soutenait à peine, et qu'il lui semblait sentir, sous son crâne, un battant de cloche qui lui décollait la cervelle, elle songea que Nora était encore plus malade qu'elle, et sortit.

XXI

UNE ORGIE PARISIENNE

André, aussi désespéré que Fiamette, avait loué une modeste chambre dans une maison meublée, et, tâchant de vaincre son orgueil, s'était rendu dans des rédactions de journaux où il avait laissé de la copie. Ici, on l'avait fait attendre deux heures pour le bercer de fallacieuses promesses; là, on l'avait congédié en le priant de revenir dans quelques semaines. D'ailleurs, on ne lisait pas, on n'avait pas le temps de lire, et il ne restait pas de place pour insérer tous les articles qu'on envoyait journellement. Quelques directeurs de feuilles plus modestes avaient daigné parcourir les chroniques ou les nouvelles d'André, et les lui avaient rendues en lui avouant que son genre trop littéraire rebuterait la clientèle ordinaire du journal.

Un soir, ayant dîné d'un petit pain et d'un verre de lait, le poète chercha

un refuge auprès de Chozelle, qui l'accueillit comme s'il l'avait vu la veille.

Le Maître, minutieusement, procédait à sa toilette.

Debout, devant une table surchargée de petits pots et d'instruments mystérieux, arrondis ou pointus, il se servait délicatement des crayons, des pâtes et des estompes, effaçant une ride, accentuant une ombre, rosissant, bleuissant ou noircissant de ci, de là.

Il y avait, sur des étagères, des collyres pour agrandir les yeux, des écumes de pourpre et de blanc de céruse pour donner de l'éclat au teint, des huiles pour assouplir la peau, des onguents et des baumes pour les mains, des parfums concentrés aux teintes délicates de fleurs dans des vaporisateurs de cristal.

Jacques, le torse nu, venait de se faire épiler, et il passait, sur ses épaules et sa poitrine, une houppe ennuagée de poudre à la verveine. Un corset de satin noir, orné de rubans, attendait sur une chaise, en compagnie de bas de soie mauve très longs et de jarretières mousseuses.

André, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de sourire.

— C'est pour vous ces objets... féminins?

— Certes; j'ai toujours protesté, vous le savez, contre le sans-gêne et la laideur de nos vêtements d'hommes. Je donne le bon exemple.

— Qui le saura?

Jacques, un peu interloqué, répondit finement:

— Mais... vous d'abord...

— Il ne faut pas compter sur moi pour la propagande... Je suis un sauvage, vous savez.

Chozelle haussa les épaules.

— Nous vous civiliserons... Tenez, un brouillard d'héliotrope blanc dans un nuage de Chypre, cela fait un mélange appréciable.

Il tourna le dos au poète qui dut presser l'ampoule de caoutchouc d'un vaporisateur et répandre la bruine parfumée sur les reins et les omoplates du Maître.

— Passez-moi cette chemise de linon mauve... Ah! et ma chaînette d'or avec le talisman; j'ai la manie des fétiches et des amulettes, vous savez!

André, machinalement, l'âme endeuillée, obéissait à Chozelle qui s'envoyait des baisers dans la glace, arrondissait le bras en levant le petit doigt d'un air précieux.

— Est-ce qu'il y aura des femmes?... demanda le poète avec le vague désir de s'étourdir, de noyer dans d'autres ivresses le souvenir des ivresses défuntes.

Jacques se retourna avec indignation:

— Des femmes?... c'est bien assez de les supporter au théâtre!... Vous ai-je jamais mené chez des femmes?...

— Enfin, où allons-nous?

— C'est vrai, il y a deux mois que vous m'avez quitté et vous ignorez tout de ma vie. Nous allons... Mais vous ne songez pas à m'accompagner dans cette tenue, je suppose?

— J'ai pris une chambre près d'ici. Il me faudra dix minutes pour m'habiller.

— Allez donc, et soyez beau.

Chozelle conduisait André chez un ami de Defeuille, très luxueusement installé, qui donnait des soirées... esthétiques. La salle, où l'on introduisit les nouveaux venus, était entourée de divans bas avec, dans les angles, sur des piédestaux de marbre, des amours dorés tenant des gerbes électriques. D'autres amours, à genoux ou couchés, présentaient des corbeilles de fruits et de fleurs.

Sur des plateaux, étaient disposées des pipes et de minces pastilles verdâtres. Quelques fumeurs d'opium s'installaient déjà pour la fiction d'amour, l'oubli ou l'anéantissement.

Chauffant de longues aiguilles à la flamme d'une cire rose, qui brûlait auprès d'eux sur des guéridons, ils les introduisaient dans la pâte qui s'y fixait en boulette légère, puis garnissaient leur pipe d'argent. L'opium allumé grillait lentement, envoyant au plafond des nuages d'âcre fumée où se dessinaient les ombres des rêves évoqués.

André eut un mouvement de joie. Il pourrait donc se griser, oublier, noyer sa douleur dans la fiction morbide!

— Allons, Jacques, dit Defeuille, on n'attend plus que toi.

Chozelle serra des doigts, fit le tour de la salle en nommant chaque invité, qui, paresseusement, lui rendit son étreinte. Les yeux meurtris avaient d'inquiétantes lueurs, les mains, chargées de bagues, s'agitaient dans une fiévreuse impatience. Le couple androgyne, un peu à l'écart, ne semblait vivre que pour lui-même. Une seule pipe servait aux deux extases, et les doigts entrelacés la portaient des lèvres de l'un aux lèvres de l'autre.

Il y avait là de tout jeunes gens, presque des enfants, qui avaient des regards curieux et effrayés, une expression de dégoût et d'orgueil, de crainte et d'audace. Leur tête bouclée, blonde ou brune, reposait sur les coussins de velours, les voix avaient une résonance étrange et les idées vagues, embrouillées, inquiétantes, gardaient cependant un charme destructeur.

La nonchalance perverse, la complication cruelle et froide de tous ces détraqués les troublaient réciproquement de passions et de désirs morbides.

Des enfants passèrent, jetèrent des pétales de roses dans des coupes de champagne qu'ils présentèrent aux assistants. André d'un trait vida la sienne, en demanda encore, l'âme angoissée et torturée d'amour.

— Petit ami, observa Jacques, je constate que vous êtes dans d'excellentes dispositions. Vous verrez qu'on ne s'ennuie point ici.

Des fumeurs s'agitaient sur les divans. Les regards des hallucinés scintillaient ou mouraient, les prunelles d'extase remontaient dans la nacre de l'œil, et, des gorges haletantes, s'échappaient parfois des soupirs. Les poi-

D'AUTRES HALLUCINATIONS PEUPLAIENT SON DEMI-SOMMEIL (*Page 101*)

trines, sous les chemises de soie molle, se gonflaient, les bras s'écartaient comme pour saisir les ombres du rêve. Quelques dormeurs, aux traits crispés par une mystérieuse épouvante, semblaient des êtres de cauchemar, les figurants épuisés de quelque ronde macabre.

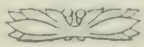
Les flammes des cires roses vacillaient sous les souffles fébriles, et il sembla à André que les amours dorés s'agitaient sur leurs piédestaux. Mais c'était certainement une hallucination produite par les premières bouffées d'opium qui lui montaient au cerveau. Il s'était étendu sur un divan et avait fait griller la pâte verdâtre, suivant l'exemple de ceux qui l'entouraient. Une douleur lui vrilla les tempes, il crut qu'un peu de terre lui montait sous la peau. L'impression était désagréable, il lui manquait l'accoutumance et une première nausée suivit son effort... Mais, l'alerte passée, il recommença, voulant s'étourdir à tout prix.

Il y avait là des jeunes gens de famille dévoyés, de jolis garçons sans scrupules, des malades, des fous et des malins, avides de réclame. Le mystère dont ces derniers s'entouraient, le mépris qu'ils affichaient pour les « bourgeois » et les femmes leur faisaient une auréole d'étrangeté, et, dans un pays où rien ne surprend plus, ils pouvaient gonfler « esthétiquement » le champignon vénéneux de leur âme.

Plus encore qu'au dîner de Defeuille les attitudes étaient libres et les mises d'une singularité incitatrice.

Chozelle, cependant, avait disparu avec une dizaine de jeunes gens. André restait en compagnie des fumeurs et de quelques chevaliers à la triste figure qui buvaient silencieusement. Une âcre fumée noyait les jets électriques qui n'éclairaient plus que comme de vagues quinquets dans un brouillard londonien.

Le poète ne savait plus ce qu'il y avait de réel dans ce décor, son imagination vagabondait dans les champs inquiétants du rêve. Il lui semblait que des prunelles de sortilège luisaient comme des charbons dans la nuit, et que les stryges et les empuses de Chozelle descendaient du plafond pour le baiser aux lèvres. Ces caresses avaient une saveur visqueuse et amère; un dégoût lui soulevait le cœur. Les larves et les vampires, qui aiment le sang répandu et fuient le tranchant du glaive, peuplaient les ombres. Il se disait que ce n'étaient pas des esprits, mais des coagulations fluidiques qu'on pouvait diviser ou détruire, et tentait vainement de se lever pour les chasser. « Cependant, ajoutait-il mentalement, avec un reste de lucidité, la pensée humaine crée ce qu'elle imagine; les fantômes de la superstition projettent leur difformité réelle dans les âmes et vivent des terreurs mêmes qui les enfantent. Ce géant noir qui étend ses ailes de l'Orient à l'Occident, ce monstre qui dévore les consciences, cette effrayante divinité de l'ignorance et de la peur, le Diable, en un mot, est encore, pour une immense multitude



d'enfants de tous les âges, une affreuse réalité. »

A ce moment, il vit distinctement des ailes membraneuses, terminées par des griffes, palpiter au-dessus de lui, et un visage décharné, avec des orbites creuses et une bouche sans lèvres, se pencher sur le sien.

« Les hallucinations de l'opium, se dit-il, ne sont point folâtres. Tout ce qui surexcite la sensibilité conduit à la dépravation ou au crime; les larmes appellent le sang ! Il en est des grandes émotions comme des liqueurs fortes: en faire un usage habituel, c'est en abuser. Or, tout abus des émotions pervertit le sens moral; on les recherche pour elles-mêmes, on sacrifie tout pour se les procurer; elles vous rongent le cœur et vous broyent le crâne! »

Il agita les bras pour éloigner un crapaud colossal, pustulé de rouge avec des yeux phosphorescents, qui venait de sauter sur sa poitrine. Pendant une minute il suffoqua, puis le monstre disparut.

Continuant à analyser ses impressions avec une clarté singulière, il reprit mentalement:

« On arrive à cette déplorable et irréparable absurdité de se suicider pour s'admirer et s'attendrir sur soi-même en se voyant mourir. Manfred, René, Lélia sont des types de perversité d'autant plus profonde qu'ils raisonnent leur maladif orgueil et poétisent leur démence. La lumière de la raison n'éclaire ni les choses insensibles, ni les yeux fermés, ou, du moins, elle ne les éclaire qu'au profit de ceux qui voient... Le mot de la Genèse: « Que la lumière se fasse! » est le cri de victoire de l'intelligence triomphante des ténèbres. Ce mot est sublime, parce qu'il exprime la chose la plus belle du monde: la création de l'intelligence par elle-même. »

André, qui avait fermé les yeux, les rouvrit, et ses regards tombèrent sur un des amours porte-flambeaux. Etait-ce encore une hallucination?... Il vit distinctement l'enfant se mouvoir, accrocher les tulipes électriques au mur, et descendre de son piédestal en secouant la poudre d'or qui couvrait sa peau. Les autres amours en firent autant, et, se tenant par la main, menèrent une farandole autour des fumeurs.

Leur corps luisait sous la dorure, ils riaient, et, parfois se laissaient choir sur les divans...

André porta de nouveau la petite pipe à ses lèvres, et une fraîcheur descendit, courut dans ses veines. Il sentit un grand bien-être l'envahir, mille pensées nouvelles tourbillonner dans sa tête. Il fuma, fuma encore, puis il parla d'une voix trempée de larmes; une sensibilité extraordinaire le prenait, comme si toutes ses autres sensations se fussent fondues, délayées dans une immense envie de pleurer.

Il voulut se lever, mais une douleur intolérable lui vrilla les tempes. Tout tournait autour de lui, les tables, les buveurs, les amours qui soupiraient sur un lit de roses et de poudre d'or. Des

spectres s'agitaient et ricanaient. Alors il entendit sa voix qui avait un son de cloche fêlée, et il ne comprit pas de quoi il parlait. Il se dédoublait de plus en plus, son être pensant et raisonnable assistait muet, bâillonné, confus, à la déchéance de l'autre.

Les portes s'ouvrirent toutes grandes, et il vit encore s'avancer Chozelle habillé en femme, et montrant, sous une jupe courte, ses bas de soie mauve. D'autres hommes suivaient dans un travestissement analogue, faisant bouffer des corsages de gaze sur des poitrines plates, arrondissant en minaudant des bras aux biceps de lutteurs, et se trémoussant comme des gitanas voluptueuses. C'en était trop ! André fut pris d'un rire frénétique, inextinguible, puis tout s'abolit en lui...

XXII

LES QUAT Z'ARTS

La fée de l'opium est une maîtresse qui se refuse d'abord, et qui, bientôt, prodigue à ses amants ses plus enivrantes caresses. Le poète, presque chaque jour, son travail terminé, se plongeait dans la griserie hallucinante. Ainsi, ses nuits peuplées de fantômes n'avaient pas l'amertume banale de la réalité. Il vivait double, caressant en songe une Fiamette souriante et fidèle, qui ne lui marchandait pas ses baisers, mettait son âme sur sa bouche pour la lui offrir, comme une fleur dans une coupe virginale qu'aucune lèvre n'avait frôlée.

Mais les nerfs du jeune homme s'exacerbaient à ce jeu; il avait de continuels vertiges, se raidissait dans la rue, afin de garder une démarche ferme, et parfois, à la dérobée, s'appuyait aux murs pour reprendre ses forces. Sa mémoire, jadis merveilleuse, avait des lacunes; il lui fallait souvent une fatigante tension d'esprit pour se rappeler les choses les plus simples. Dans ces dispositions, il résistait vaguement aux caprices de Jacques dont les exigences prenaient un caractère de plus en plus agressif.

Ils s'en allaient à l'aventure, alors que les rayons du soleil, comme des baudriers d'or, bandaient les rues étroi-

tes des quartiers de vice et de misère. Ils longeaient des boutiques sordides, des boucheries noires de sang coagulé où des quartiers de viande pendaient à des crocs de fer avec des foies et des cœurs de bœufs aux grosses artères bleues saillantes. Sur leur tête tombait l'eau des pots de fleurs, et des « Jenny l'ouvrière », penchées aux mansardes, riaient en les voyant se secouer comme des caniches, sous le jet trop impétueux de leur arrosoir.

Mais Jacques accueillait sans aménité ces fantaisies féminines, et il fuyait vers des antres de misères plus discrets, s'éclipsait derrière la porte entre-bâillée de quelque bouge, tandis qu'André continuait son chemin au hasard, cherchant, il ne savait quoi: de l'apaisement ou de la douleur, des visions d'idylles ou de meurtre.

Dans les moulins montmartrois, Pascal tentait d'étourdir son jeune ami, lui montrant des mascarades à la Gavarni, des étalages de femmes à prendre ou à vendre. Sur des charrettes, décorées de fleurs et d'oriflammes, s'éboulaient les chairs nues, comme en des éventaires offerts à la curiosité des amateurs de friandises pimentées. Les cortèges de Bacchus et de Pan neurasthéniques s'essoufflaient derrière les belles filles rieuses, et un vent de démence faisait osciller les plumes des chefs barbares et des Lohengrin de féerie, au milieu de la foule ivre de cris et de fauves odeurs.

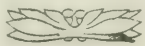
Des fusées de rires montaient si haut, que l'orchestre s'arrêtait, parfois, perdant le ton et la mesure.

Romains aux bras nus, au torse orgueilleux, esclaves à la démarche empêtrée de chaînes, aux mains liées; tourmenteurs brandissant des pinces, des brodequins et des ciseaux de torture. Hindous vêtus de blanc, Talapoins coiffés de cordelettes, belles Fatmas tintinnabulantes de bijoux barbares se livraient à d'épileptiques trémoussements, en attendant le défilé principal. Sous la lumière crue des tulipes électriques passaient toutes les névroses de la fête parisienne aux suprêmes maquillages.

Comme aux *Folies-Perverses*, les couples androgynes circulaient enlacés, et, dans l'effacement presque naturel des sexes, la pensée des anomalies inquiétantes s'implantait de plus en plus.

Les journalistes prenaient des notes, cueillaient des publicités fructueuses; les demi-mondaines montraient leurs joyaux, plus affolées de réclame que d'hommages. Seuls, les artistes et les modèles s'amusaient réellement, sans pose, heureux de leur succès bien gagné. Et il y avait là, vraiment, tout un bouquet de jolies filles, aux membres fins, aux seins offerts en coupe de volupté.

— Faites votre choix, disait Pascal, la vie est courte, et vous êtes encore assez jeune pour être aimé pour vous-même. Je vois des regards fixés sur vous, ils ne sont point farouches!... Si vous vouliez!...



LE DISCIPLE REPRIT CONNAISSANCE SOUS UN POING RUDE QUI LE FRAPPAIT

(Page 102)

— Non, soupirait André, je n'ai point le cœur au plaisir...

— Bah! essayez toujours.

— Je ne saurais que dire! Les paroles d'amour se glacent sur mes lèvres...

— On vous en aimera davantage, beau dédaigneux!

— Ne vaut-il pas mieux aimer que d'être aimé?...

— Peuh !... Voilà de bien grands mots pour peu de chose!... Une heure de douce étreinte n'engage à rien. On boit à la coupe de chair comme à la coupe de cristal, un peu d'amontillado quand on a soif, et l'on s'endort sans regret.

« Il n'est point question ici de sentiment, et les petites aux seins roidis, qui vous offrent le vin d'amour, ne désirent point que vous leur donniez votre âme en échange. Elles n'en sauraient que faire, les pauvres!

— Je crois, ami, que vous vous trompez. La femme demande encore plus de tendresses que de caresses, et son rire est toujours près des pleurs.

— Poète, va!

— Peut-être... et plus encore aujourd'hui qu'hier, parce que je suis plus malheureux!

Pascal haussait les épaules.

— Retourne donc auprès de ta Fiamette!

— Non. Je ne veux pas, je ne peux pas!

— Parce que tu l'aimes trop. Quand je te disais que l'amour ne fait faire que des bêtises!

Les travées de la grande salle du *Moulin-Bleu* avaient été converties en loges décorées de façon bizarre et charmante. Les femmes sortaient des gerbes fleuries, montraient un coin de leur nudité et les corolles des roses se mêlaient aux corolles des seins appelant les papillons du baiser.

A minuit s'organisait le cortège où se trouvaient représentées: la Gaule, l'Egypte, l'Inde, l'Assyrie, la Perse, la Phénicie, etc. Les temps préhistoriques étaient rendus avec une heureuse abondance d'imagination, une fantaisie ironique ou attendrie toujours inattendue.

Il y avait là des bûchers hindous, entourés de bayadères aux langoutis de gaze, de pleureuses tragiques, de brahmes sacrificateurs.

Des maisons égyptiennes, des bateaux de fleurs, des guinguettes galantes, des palais byzantins, des grottes préhistoriques offraient des femmes de toutes les couleurs, également vendeuses de volupté.

Le Moloch de Salammbô se dressait dans un coin, gigantesque, terrifiant, et des bruits légers de baisers partaient des niches où les dieux de carton levaient leurs bras meurtris. Les prêtresses d'amour, toujours prêtes aux doux sacrifices, n'avaient d'ailleurs que leurs joyaux à déranger pour offrir leur chair aux caresses.

Un jeune homme, d'une beauté presque surnaturelle, conduisait le taureau phénicien, et les filles de joie lui jetaient des fleurs, mendiant un re-

gard de ses yeux de velours fauve.

André ne pouvait s'empêcher d'admirer l'arrangement harmonieux de toutes choses, et si l'amoureux souffrait toujours, l'artiste, épris de belles formes et de beaux décors, éprouvait un secret contentement. Il ne l'avouait pas, pourtant, redoutant le sourire sceptique de Pascal, ses consolations un peu humiliantes d'homme blasé sur les promesses et les déceptions du cœur.

— Vois-tu, disait l'artiste, celui qui aime est semblable au supplicié qui tourne sur cette roue. Chaque tour prévu ramène les mêmes tortures. L'amour est toujours pareil à lui-même, et il ne pardonne pas à ses victimes!

Il montrait, sur un char précédé de barbares, vêtus de peaux de bêtes, une énorme roue, armée de lames d'acier pour déchiqueter les corps. Tout autour gémissaient les condamnés chargés de chaînes. Deux souples jeunes filles agitaient, dans les flammes, les boucles de leurs chevelures, et des têtes de vierges, fraîchement coupées, ouvraient au bout des piques d'or leurs yeux langoureux. Un Bouddha, à cheval sur une grenouille, terminait le cortège.

Pascal avait entraîné André au souper. Installé à côté d'une mignonne fillette d'une quinzaine d'années, il s'était effroyablement grisé, et ne savait de quelle façon il était rentré chez lui. Un doux son de voix seulement lui restait dans l'oreille, et il avait retrouvé, dans une poche de sa défroque carnavalesque, un pavot rouge semblable à celui que la petite portait dans ses cheveux.

XXIII

LE CABARET DE LA COCCINELLE

Vers cette époque, il arriva au disciple une fort regrettable aventure.

Jacques avait coutume de se rendre dans un endroit mystérieux, élégamment pervers, dont il ne parlait qu'à voix basse avec des mines effarouchées et glorieuses d'un fort plaisant effet.

Il existe à Paris bon nombre de ces établissements équivoques, que la police tolère parce que de grands per-

sonnages y fréquentent, et que le scandale d'une arrestation aurait un gros retentissement. Les descentes de justice ne se font donc habituellement que dans les maisons de second ordre dont la clientèle plus modeste ne saurait protester.

Au dehors, rien ne dénonce les séductions spéciales du lieu. D'honnêtes devantures montrent, à travers des rideaux transparents, quelques rangées de tables et un comptoir où trône une dame mûre, — la seule de l'endroit. — De pâles esthètes dégustent des vins âpres, couleur d'acajou ou d'améthyste, en causant posément de choses et d'autres. Au fond, une porte feutrée, qui retombe d'elle-même, donne sur un salon luxueux et barbare qui rappelle celui de toutes les vendeuses d'amour.

Point de jolies femmes, hélas! mais un parterre d'une cocasserie spéciale. Les types anglais surtout y foisonnent, étalant des dégaines de longs clergymen enredingotés, avec des souliers vernis et des bagues à chatons importants à tous les doigts. Il y a aussi des mufles agressifs de dogues, aux oreilles sans ourlet, aux babouines surprenantes, des êtres flasques aux yeux injectés et idiots, des mines d'éventreurs, de rastas et de fous. Certains se font déboucher d'explosifs sodas, d'autres, par petits groupes, boivent du Rœderer et du Mumm éthérisés en se chuchotant de timides confidences, comme dans une chapelle.

A minuit, la fête commence et le programme ne varie guère. Comme chez Defeuille et ses amis, les interprètes de ces comédies... de salon, s'affublent de robes féminines, mettent des perruques abondamment bouclées, aux reflets d'or ou de flamme, se frottent de céruse, d'huiles et de baumes aux effluences subtiles pour se donner l'illusion de ce que précisément ils méprisent! De très jeunes gens ressemblent vraiment à des femmes, et ce sont les plus entourés, les plus choyés, ceux qui ont presque le droit de s'enorgueillir de leur taille frêle et de leurs grands yeux cernés.

André, plein de résignation, laçait le corset du Maître, attachait ses jarretelles de satin mauve et fixait des coussinets de verveine à tous les creux inutiles de son armature féminine.

Jacques allongeait les bras, prenait des attitudes, se souriait dans un grand miroir à trois faces où il se voyait généreusement.

— Suis-je à mon avantage, ce soir? demandait-il, en se pinçant le bout de l'oreille, après s'être passé un doigt humide sur les sourcils pour en enlever la veloutine.

— Vous êtes plein de séduction, cher Maître.

— Pourquoi, mon enfant, ne voulez-vous pas être des nôtres?...

— Je ne sais, murmurait le jeune homme, avec une discrète ironie: je n'ai pas la vocation.

— Hélas! malgré mes leçons, je n'ai point trouvé en vous l'élève docile que je cherchais. Vous n'avez point l'âme des androgynes divins qui seuls appor-

tent quelque charme à la vie!... Si encore vous étiez un compagnon fidèle, un disciple soumis et compréhensif!

André, résigné, ne ripostait pas, le front douloureux, la pensée vague, presque toujours embrumée par l'abus des narcotiques, et Jacques s'attendrissait.

— Il serait si doux, pourtant, de n'être qu'un, de n'exister que pour cette ardente union du cœur et de l'âme!... Tiens, le scarabée de cette fibule m'égratigne et cette baleine m'entre dans les côtes...

— Oui, Maître.

— Ce soir, je suis plus et mieux que ton Maître, je suis... Mais pourquoi cette face de carême?... Es-tu malade?

— En effet...

Et le jeune homme, plus blafard que la pâte de céruse qui couvrait les joues de Jacques, se laissait tomber dans un fauteuil, éprouvant comme un choc au cœur, suivi d'un décrochement de machine mal graissée.

— Qu'as-tu donc?...

— Si vous le permettez, ce soir, je resterai chez moi?...

— Non pas, je désire que tu viennes, pour que je puisse m'appuyer à ton épaule et mirer mes prunelles dans les tiennes. Tu m'inspireras quelques vers harmonieux sur la grandeur de notre mission esthétique, absolument supérieure! Tiens, prends mes vêtements, et mets dans tes cheveux de cette poudre d'or!

André avait donc connu, après tant d'autres réunions nostalgiques, les rendez-vous de la *Coccinelle*, l'honnête cabaret à devanture banalement provinciale. Il avait, dans une hébétude élégante, assisté aux tournois galants des chevaliers fleuris; puis, grisé de vins poivrés, mêlés d'extraits de tubéreuse et d'acacia, l'âme chavirée toujours par ses rêves opiacés, il avait perdu la notion du temps. De vieilles lectures lui revenaient; surtout celles où Pétrone raconte, dans les chapitres du *Satyricon*, la vie débauchée de Rome. Les pourceaux, couronnés de myrtes et de roses, avaient les mêmes curiosités, les ruts étranges de nos énervés parisiens. Dans les maisons hospitalières, ouvertes aux passants d'amour, on entrevoyait, entre des écriteaux, des nudités indécises, des accouplements brefs aux accords d'une musique barbare. C'étaient d'inquiétants incubes aux lourds oripeaux de courtisanes, plâtrés de blanc gras, frisés et parfumés, des êtres insexués, dodus et maladifs, aux larges yeux vides cernés de kohl.

Ces scènes, découpées dans le vif des mœurs d'alors, étaient à peu près les mêmes que celles qui se jouaient là mesquinement pour quelques initiés.

Joies frelatées de Sodome, désirs irréalisables de voluptés neuves, dégoût d'une civilisation décrépite, inconscience du vice devenu nécessité, toutes les aberrations de notre littérature moderne se trouvent dans le *Satyricon*, et André s'en remémorait les alliciantes débauches, les érudites hystéries.

Dans son sommeil, il voyait maintenant de singulières choses: Un trône élevé se dressait devant lui, émaillé de briques polychromes, incrusté de béryls et d'opales. Sur les degrés se traînaient des adolescents aux formes nues, imprécises, aux membres fins sertis de joyaux, et Jacques, assis sur le large siège, les caressait tour à tour, puis les égorgeait lentement sans qu'un muscle de son visage tressaillît. Du sang dégouttait des marches, les corps, dans un spasme bref, roulaient les uns sur les autres.

Le teint jaune, parcheminé, strié de rides, le regard figé dans une cruauté froide, Chozelle se rougissait les mains à cette besogne de boucher, s'attardait aux attouchements tièdes, dans la joie perverse de ces agonies qu'il avait voulues.

Puis, ce furent d'autres scènes, des danses lascives de jeunes hommes nus, dont les reins ondulaient sous les ceintures de sardoines et d'émeraudes, dont les colliers crachaient des étincelles, grouillaient sur les poitrines plates comme des caméléons de flammes.

Et un hermaphrodite se détachait du groupe, étalait ses membres pâles, d'une beauté parfaite, mimait les danses de Salomé devant Hérode. André croyait voir Fiamette, mais une Fiamette mutilée, étrange, vengeresse.

Ce n'était pas seulement la danseuse pâmée qui ranime les sens d'un vieillard par ses soupirs et sa chair moite, frissonnante de luxure, c'était le Péché même, corolle adorable, hybride et vénéneuse, se gonflant pour l'anéantissement d'une race!

Fiamette, car c'était elle, montait les marches du trône, se courbait sur le Tétrarque, lui offrait ses seins à peine sortis dont le bout saignait, et le couple enlacé disparaissait dans les flocons de brume, puis s'envolait, se perdait dans le plafond, tandis qu'André poussait un cri de rage.

Et d'autres hallucinations, après un moment d'angoisse, peuplaient son demi-sommeil.

De temps à autre, il sortait de ses cauchemars, anéanti, brisé, la pensée chavirée dans l'épouvante, et il entendait, au-dessus du bruit des chambres mal closes, le choc sourd, régulier et fiévreux des artères qui lui battaient follement sous la peau du cou.

— André, je t'assure que cette perruque rousse t'ira à ravir et que cette ceinture de péridots, à scarabée d'émail, s'agrafera sans peine à tes reins. Tu nous chanteras d'une voix douce les mélopées d'amour que je t'ai enseignées. Veux-tu?...

— Laisse-le donc; ne vois-tu pas qu'il est ivre à ne pouvoir nous entendre?...

— Alors, passons-lui nous-mêmes ces voiles lamés d'or.

Jacques prit André dans ses bras, et le disciple, continuant son rêve, se laissa dévêtir sans résistance. Il entendait confusément, sous les pluies de fleurs qui le submergeaient, les plaintes légères des flûtes syrinx aux

tympanons tendus de peaux de brebis, le déchaînement des sistres de fer et d'ivoire, et se croyait à une orgie romaine dont les jeux se déployaient dans des coulées de vin et de sang.

Il était Héliogobale, et les Prêtres du Soleil dansaient devant le symbole obscène de la Pierre-Noire, brandissant des torches dont les gouttes parfumées tombaient autour de lui.

Il ne se refusait pas aux adorations, conscient de son rôle auguste, et souriait, tandis que tout un peuple se prosternait, attendant une parole de ses lèvres peintes.

Les prêtres de Cybèle le baisaient au coin des lèvres, l'invitant à prendre part à la fête de la Nature voluptueuse. Il était étendu sur un lit très bas, en forme de gondole, la poitrine et les jambes nues, avec une perruque frisottée qui lui recouvrait le front.

Des cassolettes brûlaient à ses côtés, et il faisait rouler entre ses doigts les grains roses d'un collier de corail. Ses yeux s'emplissaient d'un mirage incessant, il respirait de chaudes bouffées aromatiques, qui exaspéraient ses désirs, et il se sentait procréé pour l'avènement de l'androgyne intermédiaire de la femme et de l'homme — le triomphe définitif du principe de la vie. — Il pensait avoir les deux sexes, et se réjouissait à l'idée de s'engendrer lui-même dans la gloire de sa toute-puissance.

Pourtant, des bras se tendaient vers lui, suppliants; s'il dédaignait les caresses, il ne les repoussait pas, généreux dans son triomphe, et ses regards hallucinés se perdaient dans un tumulte de soies chatoyantes et de pierreries où rosissaient des coins de chair.

Jacques se penchait sur lui, enlaçait ses épaules, de plus en plus étroitement, tandis qu'un esclave les éventait d'un large flabellum.

Et c'était une douceur que le disciple n'eût point osé soupçonner. Sa pensée flottait au hasard; il n'imaginait plus d'autres délices.

— Mon enfant d'élection, disait Jacques, combien je suis frémissant à te sentir là, sans révolte en mon pouvoir. Tu as enfin compris le but de ton existence, le mystère de ta destinée, et rien désormais ne nous séparera!

Il ne cessait de baiser ses yeux, de s'enlacer à lui, de palper son corps en un élan nerveux, semblable à une crise délirante.

L'esclave, plus mollement, agitait le flabellum dans l'air épaissi, et les cires d'or laissaient tomber leurs larmes brûlantes sur les tuniques blanches des prêtres de Cybèle, agenouillés comme pour un sacrifice.

Docile, André se laissait manier; puis, il y eut du bruit dans les couloirs; les assistants remontèrent soudain au plafond et tout disparut dans des flots de brumes.

Le disciple reprit connaissance sous un poing rude qui le frappait, et une voix inconnue lui enjoignit de reprendre ses vêtements que des hommes lui jetèrent avec dédain.

Il s'habilla, sans comprendre, com-

— VIENS TOUJOURS AVEC MOI (*Page 107*)

me dans un rêve. Ce ne fut que plus tard qu'il sut qu'une descente de police avait troublé cette fête esthétique du cabaret de la *Coccinelle*.

Il fut incarcéré avec le propriétaire de l'établissement, mais, grâce à l'influence de Chozelle, il ne subit que quelques jours de prison.

XXIV

LA PETITE PIERREUSE

André recommença à parcourir les bouges de Paris, les cabarets borgnes du bord de l'eau, les terrains louches des constructions lointaines, les quartiers suburbains, noirs de peuple et de misère.

Jacques prétendait faire là de curieuses rencontres, et préférer le vice pimenté des faubourgs aux perversions classiques et un peu fades de son ami Defeuille.

Il touchait des mains calleuses aux ongles bruns, aux doigts spatulés, aux poils rudes; il souriait à des visages de crime cupide aux expressions bassement féroces, et tout ce qu'il y avait de vil et de grossier au fond de sa nature se délectait à ces fréquentations.

Parfois, ils arrivaient en pleine bataille. Les buveurs faisaient cercle autour des combattants, qui, l'écume aux lèvres, les yeux striés de pourpre, se ruaient à la mort avec des cris de bêtes. On riait autour d'eux, on les excitait de la voix et du geste, protestant ou applaudissant selon la valeur des coups. Une oreille, un lambeau de chair saignait souvent aux dents du plus féroce, et les couteaux, retournés dans les plaies, en sortaient des sanies rouges.

Quand la police n'intervenait pas, le combat ne cessait qu'à la chute de l'un des hommes, et l'on voyait le vainqueur se relever, les mains gluantes, essuyer à sa chemise son couteau de boucher.

Peu de femmes dans ces bouges immondes. Jacques visitait les maisons spéciales que les vendeuses d'amour évitent, sachant que leurs charmes n'y seraient point goûtés. Tout au plus, de-ci, de-là, une pierreuse venait-elle y chercher son frère ou son fils, rarement son amant.

Chozelle offrait à boire aux plus

beaux gars, et faisait son choix, tandis qu'André, à moitié assoupi sur un bout de table, songeait à Fiamette. Dans ses rares moments de lucidité, il se faisait horreur, et il lui semblait que chacune de ces nuits fiévreuses aggravait sa déchéance, le poussait irrémissiblement dans la voie honteuse. Une sorte de force suggestive dominait sa volonté, devenue flottante sous l'influence du poison, il subissait la torture quotidienne avec une résignation de malade.

Chozelle, dans sa lâcheté, craignait les aventures fâcheuses, et, s'il se faisait accompagner par son jeune disciple, c'était moins par amitié pour lui que pour être assuré, toujours, d'une protection efficace.

Parfois, en effet, un mâle jaloux ou rusé intervenait, crachait les plus horribles menaces ou proposait un arrangement. Et cela rappelait les coutumes et les agissements des souteneurs de barrière; le bétail seul différait. Il est vrai que ces professeurs d'infamie recrutaient surtout des enfants ou des adolescents, et Jacques préférait les fruits mûrs aux primeurs.

Un jour, pourtant, le disciple s'était mis devant le Maître, et avait reçu un coup de poing dans la poitrine qui lui avait fait perdre la respiration. Il s'était retrouvé, accoté à un réverbère, et Jacques, à genoux devant lui, étanchait le sang qui sortait de son nez et de sa bouche.

Ces dangers plaisaient au poète, lui faisaient trouver un attrait morbide et une excuse à ces expéditions nocturnes. Il tâchait d'oublier son triste amour, et lorsqu'il avait assez de présence d'esprit, prenait des notes pour un roman de mœurs qu'il méditait.

Ainsi le temps passait; il n'avait pas de nouvelles de sa maîtresse, et pensait pouvoir l'oublier. Malgré la tristesse de son cœur, il suivait d'un œil indulgent ces formes errantes, molles sous les oripeaux, qui battent les rues avec la démarche suspecte et furtive des bêtes, qui arrêtent les passants, humbles et prometteuses, fouillent l'ombre dans l'exaspération de leur poursuite acharnée. Et, tandis que Jacques se détournait avec mépris, André souriait avec douceur à ces créatures de joie, qui ne connaissent de la joie que le rire, à ces filles d'amour, qui de l'amour ne connaissent que le geste.

Pourtant, son être était douloureux de vouloir aimer et de n'avoir rien à aimer. Il sentait le froid que fait autour de l'âme une jeunesse stérile, une jeunesse déshéritée de protection tendre, de grâce câlineuse. Malgré lui, il s'attardait à dépeindre le visage ardent et pur de Fiamette, les contours adorables de son corps. Il la revoyait dans sa robe de songes, égrenée de flammes, avec la pointe orgueilleuse de ses seins soulevant les mailles du gorgerin de perles.

Un soir, une fille prit sa main dans les ténèbres et l'entraîna, tandis que Jacques buvait avec ses amis de rencontre.

La petite comptait à peine quinze

ans. Elle avait des membres fins, une chevelure superbe et des yeux de péridots qui lui enfiévraient la face. Ses hanches graciles ondulaient sous une jupe de drap rouge, un pavot artificiel saignait dans sa coiffure.

— Tu as l'air triste, dit-elle, viens!

Il sourit. Il avait reconnu la petite du Moulin-Bleu.

— Tu sais donc aimer? Comment t'y prends-tu?...

— Je berce les chagrins sur mon cœur comme je berçais mes poupées, il n'y a pas longtemps.

— Alors, tu as un cœur?...

— Il paraît, et je souffre quand on est méchant pour moi.

— Depuis combien de temps fais-tu ce métier?...

— Depuis deux ans, mais il ne faut pas le dire, parce que je n'ai pas l'âge...

— Alors, il est dangereux de te suivre?...

— Oh! toi, tu ne risques rien. C'est le grand Charles qui...

— Charles?...

La petite se rengorgea.

— Oui, mon amant... Celui qui me fait travailler...

Tristement, André contemplait cette églantine du pavé, non flétrie encore, mais apâlie par les fatigues d'amour, les étreintes perverses.

— Et ce grand Charles... Tu l'aimes aussi?...

Elle frissonna et répondit tout bas.

— Non.

— Alors pourquoi restes-tu avec lui?...

— Parce que j'en ai peur...

— Il te bat?...

— Souvent.

— Quand tu ne rapportes pas assez d'argent?...

Elle baissa les yeux, fit mélancoliquement un signe affirmatif.

— Il faut te sauver, tâcher de te placer quelque part...

— J'y ai songé, dit-elle vivement, et tu m'aideras!

— Moi?...

— Que veux-tu que je fasse toute seule?... Je ne suis pas assez forte, et puis, je n'ai pas d'argent... Charles me prend tout ce qu'on me donne... Appelle-moi Zélie...

Comme André songeur considérait l'enfant, elle tâcha de nouveau de l'entraîner.

— Viens toujours avec moi, et, si je ne te plais pas, j'irai chercher ma sœur qui est une femme, déjà... Ma sœur Lucienne... Elle est très jolie...

Le jeune homme eut un pâle sourire mêlé de pitié et de dégoût. Mais une sorte de curiosité maladive l'entraîna.

— Puisque tu es gentille, dit-il, mène-moi chez toi.

— Faut-il chercher Lucienne?

— Non, toi seulement.

Elle bondit joyeusement, et marcha devant pour le guider dans les ruelles sordides.

Son petit jupon rouge collait sur ses hanches, et ses superbes cheveux rutilaient lorsqu'un jet de flamme les caressait au passage. De temps à autre, elle tournait la tête pour voir si

son amoureux la suivait toujours, et, rassurée, elle montrait dans un éclat de rire ses dents de jeune chat.

— Je suis heureuse! heureuse!

Ils montèrent un escalier abominable, où se confondaient tous les relents de misère, et pénétrèrent dans une chambrette sans feu et sans tapis, meublée seulement d'un grand lit tendu d'andrinople, de quelques chaises et d'une commode, avec l'indispensable cuvette, flanquée d'un savon et d'une fiole d'eau de Lubin.

— Tu vois, ce n'est pas beau, chez moi, dit-elle, mais c'est tout ce que Charles m'a donné, et je n'ai jamais d'argent pour acheter des fleurs et d'autres jolies choses qui me feraient plaisir.

André prit une chaise, et la petite vint se frôler à ses jambes, l'embrassa, et, comme il restait songeur, s'assit sur ses genoux.

— Dis-moi pourquoi tu ne veux pas jouer avec moi, comme les autres?...

Il regarda autour de lui.

— Nous sommes seuls, au moins?...

— Oui, ils sont à boire chez le père Philippe.

— Charles et ta sœur?...

— C'est toujours là qu'ils m'attendent. Ils ont dû nous voir passer...

— Ah!...

— Ils ne monteront pas, tu peux être tranquille.

André, le cœur serré, appuya sa joue à la joue de l'enfant et resta ainsi. Des larmes filtraient entre ses cils, et Zélie, gagnée par cette émotion, se mit à pleurer aussi, sur elle et sur lui, parce que c'était une bonne petite fille qui n'aurait point dû faire un tel métier.

— Alors, tu m'emmèneras?...

Il soupira.

— Hélas! je ne suis pas riche.

— Qu'est-ce que cela fait! Je soignerai ton ménage, et tu ne t'occuperas plus de rien.

Il garda le silence, ne sachant comment s'y prendre pour enlever à la pauvrette ses illusions.

Elle s'était reculée, toute chagrine.

— Tu vois bien que je ne te plais pas... Tu m'avais mal vue, tout à l'heure, tu me croyais plus développée... Oh! je suis un maigre régal!

— Non, Zélie, je te préfère comme tu es. Reste auprès de moi, embrasse-moi ainsi que tu embrasserais un camarade chéri. Je ne te demande qu'un peu d'affection, tu seras ma petite amie, et je te récompenserai tout de même, ajouta-t-il, en voyant un nuage d'inquiétude passer dans les yeux de l'enfant

Il lui mit dans la main tout ce qu'il avait sur lui, et, comme elle hésitait, regardant les pièces blanches:

— C'est pour toi...

— Mais, je n'ai rien fait pour...

— Tu as fait suffisamment si tu m'aimes un peu!

— Oh! oui, je t'aime!

En riant et pleurant, elle se jeta dans ses bras.

XXV

CAUCHEMARS

André, un peu consolé, rejoignit Chozelle dans le cabaret louche où il l'avait laissé. Dès l'entrée, il remarqua un couple installé devant une bouteille de vin bleu, et il devina que cet homme et cette femme, qui l'examinaient d'un œil méfiant, devaient être les bourreaux de sa petite amie.

Lucienne avait une jupe rouge, comme sa sœur, et, dans les cheveux, un pavot semblable au sien, qui crépitait dans la lueur fumeuse des quinquets. Sans doute portaient-elles la même livrée pour séduire le client, l'aguicher d'une promesse plus perverse.

Zélie ne ressemblait nullement à la créature de vice qui riait, à demi renversée sur les bancs de ce bouge infâme. Les yeux de l'enfant étaient pleins d'une douceur triste, tandis que ceux de la fille brillaient d'une flamme d'ivresse ou de crime, cherchaient, cruels et provocants, ceux des buveurs qui la coudoyaient.

— Rentre, pour voir ce qu'il a donné à la petite, fit le grand Charles à voix basse.

Mais Lucienne protesta.

— Elle viendra bien nous le dire.

— Savoir, c'est une fainéante... Et puis, un beau soir elle nous jouera la fille de l'air.

— Maigriotte et gnolle comme elle l'est!

— Une primeur. Il y a des vieux qui les préfèrent ainsi.

— Bah! laisse-moi boire, on verra demain.

Le grand Charles serra les poings, tandis que la fille faisait claquer ses lèvres au bord du verre épais, renversait la tête voluptueusement:

— Boire et dormir, il n'y a que ça!

Mais Charles, qui dévisageait Chozelle depuis un moment, poussa le coude de sa compagne.

— Tâche donc d'empaumer l'autre.

Elle haussa les épaules.

— Rien à faire! Tu ne vois donc pas ce que c'est que ce type-là?... Tu ne l'as donc pas vu sortir, il y a deux jours, avec le Frisé?...

Jacques emmenait le disciple, un peu gêné par le regard gouailleur de l'homme. Il était de mauvaise humeur, mé-

content de lui et des autres, ayant perdu son temps. Aussi demanda-t-il, sans aménité :

— Où donc avez-vous couru, tandis que je m'attardais avec ces brutes ?...

André rougit.

— Je me suis senti souffrant, et j'ai pris l'air.

— Pendant deux heures !

— Deux heures ?... il me semblait que je ne marchais que depuis un moment.

— Je vois que le temps passe vite quand je n'y suis pas.

Le Maître avait encore beaucoup de choses sur le cœur, mais il dédaigna de se plaindre davantage, et se promit seulement d'exiger, pour le lendemain, un supplément de travail. Les œuvres d'André avaient du succès, et Jacques s'applaudissait de son heureux choix, sans pour cela laisser voir à l'élève une satisfaction imprudente. Il ne faut pas gâter le métier.

Lorsque les deux hommes ne sortaient pas, le Maître daignait donner quelques conseils, relever la fadeur d'un article par des mots amusants et rares, plaqués de-ci, de-là. Ainsi, toutes les productions d'André avaient un air de famille : le genre Chozelle, qui — clamaient les admirateurs — se reconnaissait dès la seconde ligne d'une chronique ou d'une nouvelle.

Jacques vivait des hommes, comme certains de ses confrères vivaient des femmes, et, chose bien typique, en ce temps de pourriture morale et de lutte homicide, il s'en faisait gloire, racontant ses bonnes fortunes, étalant ses vices au cercle, au théâtre, en plein boulevard. Tous, critiques, échotiers et soireux, encensaient son mérite, son originalité, le tour ingénieux et mordant de son esprit. Il y avait, pour le mettre en valeur, une apothéose d'épithètes que les petites femmes perverses se répétaient entre elles avec complaisance.

Vêtu de son habit de soirée, cravaté de blanc, Jacques, le soir, jetait un coup d'œil sur les gazettes alliciantes, tandis que le disciple, pelotonné devant la cheminée où brillait une plaque de cuivre rouge, chauffée par une invisible herse de gaz, rêvait tristement. Et sa vie était comme cette plaque ardente, d'un rouge criminel, sans la joie des flammes vagabondes, des flammes libres qui montent au gré de leur caprice et crépitent follement comme des cigales d'amour ! Sa vie était fiévreuse sans but ; elle brûlait sinistrement sans espoir, sans tendresse, inutile et factice.

Tandis qu'il songeait, la joue appuyée au marbre tiède, Chozelle, qui lisait, avait des exclamations approbatives pour quelques éloges qui caressaient plus particulièrement sa vanité d'auteur.

— J'ai tout de même de la chance ! disait-il.

— Certes, souriait le poète avec une ironie lasse.

— Que de gens de talent luttent sans pouvoir réussir, passent leur temps à souhaiter d'impossibles revanches ! Vous, par exemple, mon ami...

— Hélas !

LE BLESSÉ ENTENDIT LE BRUIT D'UN GALOP DANS LE BROUILLARD *Page 119.*

Et, dans une franchise cruelle, Jacques poursuivait, avec un besoin de torturer les nerfs d'autrui qui lui procurait de délicates jouissances, des sensations d'artiste, comme il disait:..

— Ainsi, ces chroniques, signées par vous, n'auraient aucun succès, et je vous défie bien de les placer dans un journal! C'est que, voyez-vous, il ne suffit pas d'avoir du talent pour réussir; dans notre métier, c'est l'enseigne qui attire le client. Imposez ou achetez une bonne enseigne, soyez adroit ou riche, tout est là.

La cueillette de gloire finie, le Maître s'étendait dans sa bergère de soie verte et ne tardait pas à s'endormir, tandis que le jeune homme, s'approchant de la fenêtre, contemplait, sous le ciel métallique chargé de neige, les toits d'un hôtel voisin où palpitaient de gros flocons comme les plumes blanches d'un éventail, agité par quelque invisible main... Mais, il avait là, toujours prête, sa pipe d'opium, et, fébrilement, il chauffait la pâte d'oubli, s'installait, tirait quelques bouffées libératrices. Peu à peu, le décor changeait, les murs vacillaient: Chozelle remontait au plafond comme un bonhomme peint sur une toile qu'on tire. Des nuages de brume se déroulaient, ainsi que ces anneaux noirs qui, à la fin des feux d'artifice, brouillent les trajectoires des fusées; puis, tout se dissipait, et l'atelier de Pascal apparaissait lumineux comme à la soirée des confetti. Deux à deux les modèles circulaient, presque nus sous leurs joyaux, étalaient des épaules blanches, des croupes rebondissantes sous la cambrure des reins, des jambes nerveuses, gantées de soie noire, aux fléchettes brodées de nuances vives, aux fleurs jetées comme des baisers le long des chevilles: des baisers grimpants en semis de clématites et de roses.

Nora, la taille prise dans sa ceinture à cabochons glauques, bondit comme un clown, pirouette et se désarticule, une jambe de-ci, une jambe de-là. Puis, sans s'aider des mains, se redresse, et, du bout de son pied mignon, fait sauter une coupe de champagne que Chozelle portait à ses lèvres. La voici, les jambes en l'air, tournant comme un scarabée d'or enfermé dans une boîte; elle s'étire et se ploie, devient couleuvre, passe sa tête entre ses jambes, tire une langue moqueuse à l'assistance; et, soudain, ses traits se contractent, ses yeux s'agrandissent, se creusent, reculent au fond des orbites, sa chair se décompose et se dessèche. C'est un squelette qui saute au bout d'une ficelle!

Les couples passent; Cythère et Lesbos, les prunelles fumeuses, les lèvres meurtries, sourient vaguement dans une hébétude d'étreintes et de baisers. Voici les fœtusards du chic et du chèque, les chevaliers de marque et de contremarque, les éthéromanes verlibristes, les ataxiques aux jambes de coton, aux moelles fondues, tous les gavés et tous les meurt-de-faim, aussi livides les uns que les autres et pareillement macabres!

Des filles rousses, brunes et blondes, montrent leurs aisselles où brille un peu de sueur en rosée de diamants; une odeur musquée de peau et de fourture exalte les sens, met dans les yeux des hommes des lueurs de convoitise.

Les gouges de volupté se prennent par la main pour une ronde folle autour d'une nouvelle venue qui fait pâlir les plus fameuses: C'est Fiamette, tanagréenne, irréelle, dans son corselet à cabochons de saphirs qui tremblent en pétillant sur sa chair, remués par la hâte des seins.

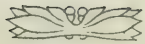
André se voit lui-même auprès de sa maîtresse, il est morose et ne répond pas à ses mines enjoleuses, à ses baisers. Alors, elle s'éloigne, laisse tomber le réseau de pierreries qui la couvre, apparaît sans voile sous le regard en arrêt des hommes. Tous, tremblants de désirs, la détaillent, scrutent le mystère de ses flancs et l'émoi de ses attitudes. Tous la veulent, jugeant sa beauté indéfectible, et se jettent sur elle dans une frénésie soudaine.

André, le cœur battant à grands coups sonores, fait de vains efforts pour se lever, arrêter la curée d'amour dont le souffle rauque gronde à ses oreilles. Il supplie, pleure, se tord, impuissant, tandis que la meute affamée passe sur le corps de Fiamette, se repaît de sa chair liliale.

Par moments, il aperçoit la couronne rose de ses seins, l'étoile fleurie de son ventre, et devine une autre fleur que tous peuvent cueillir excepté lui.

Le songe d'opium devient cauchemar. Ses muscles se contractent, les battements de son cœur s'accélèrent, et, dans une frénésie de rage, il se dresse, enfin, décroche une arme, au hasard, sur les murs de l'atelier, et, bondissant dans le tas des mâles en rut, frappe ces faces de luxure, ces gorges hoquetantes de soupirs voluptueux, plonge ses mains dans le sang des poitrines et des ventres, puis s'évanouit sur le corps de Fiamette...

Lorsque le jeune homme reprenait ses sens, il était mortellement las et des tics bizarres parcouraient sa face. Le poison, lentement, agissait sur son organisation, exaspérant ses nerfs, détraquant sa santé, déjà éprouvée par les veilles et les privations.



XXVI

ZÉLIE DANSE

Au cabaret du père Philippe, André retrouvait sa petite amie; le plus souvent, elle l'attendait à la porte pour ne pas éveiller l'attention de Jacques, et, bien vite, l'emmenait chez elle, lui racontait ses projets, se confiait à lui, comme à un frère aîné très tendre. Elle ne voulait plus rester avec Lucienne et le grand Charles, c'était décidé; placée dans une maison de modes par les soins d'André Flavien, elle travaillerait, saurait reconquérir le respect des gens. Est-ce que tout ne s'efface point à son âge?... Le jeune homme souriait à ce gazouillis de fauvette, se sentait meilleur auprès de cette petite âme gentille et fraîche, malgré les ignominies de l'entourage.

A Zélie, également, il avait raconté le passé, et comment il avait quitté sa maîtresse, qui prétendait le faire vivre avec l'argent des autres. Il avait fui, plein de honte et d'indignation ; cependant, son cœur souffrait toujours, ses lèvres gardaient l'empreinte des anciens baisers, et ne sauraient point trouver de saveur aux caresses nouvelles. Un envoûtement de souvenirs l'attachait à l'amie indigne qu'il adorait et maudissait tour à tour.

— Et tu as quitté ton nid d'amour?...

— Il le fallait bien.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que... tu ne comprendrais pas, petite Zélie, si je te le disais.

— Ah!... Comment était-ce chez toi?

— Banal, pour les autres, sans doute, adorable pour mon cœur d'amant... De la mousse et des fleurs... Juste la place de nos deux tendresses...

— Tu retrouveras ta Fiamette.

— Jamais!

— Bah! on s'imagine que tout est fini, et puis, tout recommence. La tristesse s'enfuit comme la joie... On est malheureux un jour et consolé le lendemain, sans savoir comment ça s'est fait... Parfois j'ai envie de me tuer, puis, le soir, je danse comme une folle, et la vie me semble bien amusante.

— Tu n'es encore qu'une petite fille, Zélie; plus tard les chagrins te laisseront une empreinte plus profonde.

— Tu crois?... Dans tous les cas, parle-moi d'Elle, ça me fait plaisir, parce que je sens que ça te console.

Et le poète disait tout de sa vie et de celle de sa maîtresse, sachant bien que la petite amie qui l'écoutait ne le trahirait pas, enfermerait en elle, comme en un tabernacle, le saint ciboire de son amour défunt.

— Mais, maintenant, vois-tu, je veux que tu m'aides à oublier ce passé dont le souvenir me fait trop de mal!

Et Zélie, qui déjà était femme, essayait de le guérir avec des moyens de femme. N'ayant à offrir que son frêle corps d'amour, elle l'offrait ingénument, lui disant que cela ne tirait pas à conséquence, qu'elle se résignerait à n'être qu'un petit animal de joie, sans espoir de bonheur. Elle ne voulait rien que consoler, semer un peu d'oubli dans de brèves minutes.

Il ne répondait pas, l'âme lointaine, et elle s'agenouillait à ses pieds, faisait ses mains prisonnières, et, le regardant de ses grands yeux purs, lui demandait pourquoi il ne voulait pas.

— Qu'est-ce que cela fait, puisque tu me quitteras tout de suite après?

Et lui, pour l'éloigner, trouvait des arguments:

— Si je te prenais, je ne t'aimerais plus.

— Je ne désire pas que tu m'aimes, puisque je t'aime pour deux. Prends seulement du plaisir, cela calmera ton cœur.

— Non, Zélie, il ne faut pas. Je suis bien ainsi, mon esprit est confiant. Il me semble que je respire dans un bois de roses, après avoir traversé les plaines fiévreuses et les marais pestilentiels qui donnent la malaria.

Elle secouait la tête, en riant, et, pour le distraire, essayait quand même d'éveiller ses convoitises, n'ayant pas d'autre félicité à lui offrir. D'une main impatiente, elle enlevait les épingles de sa coiffure, secouait le pavot rouge qui glissait à ses pieds comme une fleur de meurtre agonisante et maléfique, une fleur de honte qui disait son métier, attirait sur elle l'attention des chercheurs de baisers, au détour des rues. Sa libre chevelure l'enveloppait alors comme une fourrure tiède, magnétique, où il plongeait doucement son front.

Elle savait des danses, aussi, des danses perverses et naïves, que Lucienne, retroussant ses jupes, lui avait enseignées. Comme elle, pinçant son jupon écarlate, elle levait la jambe, pivotait sur le bout d'un pied, et, les doigts écartés, passait sur son mollet grêle un imaginaire archet de violon. Ses gestes, inconsciemment précis, appelaient l'étreinte brutale, l'étreinte du mâle sans simagrées d'amour.

Elle était gracieuse, pourtant, dans ses danses vulgaires et d'une certaine adresse. Le grand Charles, d'ailleurs, pour l'assouplir, l'avais mise contre un mur, la jambe en l'air, et, chaque jour, recommençant l'exercice, poussait davantage, faisant craquer les os, jusqu'à la ligne droite, jusqu'à la dislocation complète.

Dans certains établissements suburbains on faisait cercle autour d'eux pour les voir se trémousser à la lueur des quinquets. Charles n'avait pas son pareil pour le grand écart. Il se relevait d'un seul coup, avec une souplesse de clown, et son imagination perverse lui suggérait des figures nouvelles que ses rivaux s'empressaient de copier.

Lucienne s'agitait auprès de Zélie, l'enlaçait, tourbillonnait avec elle, plus lascive, plus impudique, plus endiablée, et leurs robes écarlates faisaient comme des taches de sang dans l'air épaissi des bouges.

Délaissant le saladier de vin bleu et le punch aux flammes serpentines, les buveurs applaudissaient, réclamaient des danses plus véhémentes.

Et c'étaient ces poses de possédées d'amour que Zélie essayait devant André, moins pour le conquérir que pour le distraire, heureuse quand son effort amenait un sourire sur les lèvres du poète.

— Ah! disait-il, tes bonds de diablesse sont des bonds d'ange déchu; et si tes ailes ont roussi au feu du sabbat, petite Zélie, ton cœur a gardé la couleur du ciel!...

XXVII

COUP DE COUTEAU

Un soir, comme le jeune homme regagnait le cabaret du père Philippe, il entendit des voix irritées. Chozelle, très pâle, reprochait au grand Charles la mauvaise tenue de Lucienne qui avait osé, étant ivre, contrefaire ses tics. Il réclamait l'expulsion de la fille, menaçait de chercher un autre gîte pour ses habituels rendez-vous.

Sur les observations prudentes du cabaretier qui, sans doute, « savait des histoires », le couple sortit sans résistance, haineux et sournois.

— Tu vois comme je leur parle, dit Jacques, ils ne reviendront plus.

— Peut-être avez-vous eu tort.

— Tu sais bien que je n'ai pas peur. Ce gibier de potence va déguerpir au plus vite... Il n'aurait garde de se faire prendre.

André haussa les épaules, un peu inquiet, pourtant, sur le sort de sa

petite amie qu'il craignait de ne plus revoir.

Chozelle, ayant jeté une pièce blanche sur le comptoir, se dirigea vers la porte.

Le temps était fort brumeux, et les rares becs de gaz éclairaient mal l'étroit trottoir que les palissades des maisons en construction barraient, de place en place.

— Ton bras? demanda Jacques.

Ils cheminèrent, indécis sur le chemin, cherchant un fiacre.

Des trous noirs s'ouvraient tout à coup à leur côté, pleins de mystérieuse épouvante; par des portes leur arrivait, comme par des bouches d'égoût, une haleine âcre et corrompue. Ils trébuchaient dans des crevasses, glissaient sur des épluchures gluantes, se perdaient de plus en plus dans un dédale de ruelles obscures.

Parfois, le bruit d'une lutte dominait les autres bruits du faubourg; des gémissements de filles qu'on égorge passaient comme des clameurs d'oiseau de nuit; puis, c'étaient des rires gras, des injures, des paroles obscènes que les fenêtres mal closes de quelque bouge leur envoyaient au passage. Ils côtoyaient des terrains à vendre, encombrés de plâtras et de détritus, où quelque chat famélique miaulait tristement. Des relents d'abattoir se mêlaient aux relents de misère; et, de tant de détresses cachées, se dégageait une invincible tristesse, un infini malaise physique et moral

André ne parlait pas, ayant quelque peine à diriger son compagnon qui s'appuyait lourdement sur son bras. Le brouillard était si opaque que la ligne des maisons se devinait à peine, sans indication de rues.

Chozelle, ayant mis le pied dans une flaque, rompit le silence.

— Un cauchemar, cette cité de boue et de suie, ce quartier de meurtre perdu dans la Ville-Lumière!...

— Un cauchemar que nous connaissons trop! Pourquoi ne pas rechercher des spectacles plus doux? L'amour du macabre vous jouera un mauvais tour, cher Maître!

— Tu crois?...

— On ne brave pas impunément la haine et la faim du peuple!

Jacques frissonna.

— Peut-être as-tu raison. Je suis écœuré de cette misère qui n'a même plus l'attrait de l'inconnu. Defeuille, au moins, a le vice élégant, et l'on ne risque pas de se faire égorger en sortant de ses petites fêtes. Je le déciderai à inviter mes nouveaux amis. Il n'y aura de changé que le décor.

Il semblait à André qu'ils revenaient sur leurs pas, et une sorte d'inquiétude nerveuse l'agitait, malgré lui.

— Nous n'en sortirons jamais! murmura Chozelle avec découragement.

— Tâchons de retrouver la maison du père Philippe, et demandons à y passer la nuit.

— Oui, tu as raison. Je suis horriblement las!

Il achevait à peine, lorsqu'un homme se jeta sur eux, brandissant une arme.

Instinctivement, André s'était mis en avant, luttait corps à corps avec le grand Charles, qu'il avait reconnu. L'autre cherchait à l'écarter, à le renverser; n'y parvenant pas, il lui enfonça son couteau dans la poitrine. André ouvrit les bras, trébucha, donna du front contre un mur, puis s'abattit sur le pavé visqueux.

— Vite! à l'autre! cria la voix rageuse de Lucienne.

Et le blessé entendit le bruit d'une galopade dans le brouillard qui se refermait sur la fuite effrénée de Jacques.

XXVIII

FIAMETTE PARDONNE

Fiamette, qui depuis deux mois soignait la Comète, venait de recevoir une lettre dont la suscription, d'une grosse écriture enfantine, lui était inconnue.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Nora, en tournant vers son amie un visage de cire que n'éclairait qu'un étrange regard investigateur et tendre, le regard des moribonds qui interroge sans cesse, cherche dans le regard d'autrui l'espoir d'une guérison ou la certitude d'une fin prochaine.

— Une lettre qui ne me dit rien de bon.

— As-tu peur de l'ouvrir?

— J'ai peur de tout, à présent. Quelque billet anonyme, sans doute?

En tremblant, elle déchira l'enveloppe, et un cri d'angoisse expira sur ses lèvres.

— Quoi donc?... demanda Nora. Une mauvaise nouvelle?

— Oui. André a été blessé, la nuit dernière.

— Blessé!... Un duel?..

— Je ne sais, vois.

Elle passa le billet à la Comète qui fit un effort pour se soulever sur les coussins.

— C'est signé: Zélie... Tu connais?

— Non.

— La lettre est touchante, quoique sans orthographe, murmura la malade, et elle relut lentement:

« Votre ami a reçu, cette nuit, un « coup de couteau qui ne lui était pas « destiné. Il a perdu connaissance, et « on l'a transporté à l'hôpital, car il « n'avait personne pour le soigner chez « lui.

« Je sais qu'il vous aime toujours; « je vous préviens donc pour que vous « alliez le guérir. Moi aussi, je l'aime, « mais je ne suis qu'une amie et je « désire seulement qu'il soit heureux « par vous.

« ZÉLIE. »

Suivait l'adresse de l'hôpital.

— Zélie!... soupira Fiamette..

— C'est un brave petit cœur, fit Nora, il faut aller retrouver André.

Déjà Fiamette était prête à partir. En hâte, elle embrassa la Comète, qui souriait avec mélancolie.

— J'y vais.

— Tu reviendras, au moins?...

— Certes.

— Tu sais... ce ne sera pas pour longtemps... ne m'abandonne pas!

Mais la jeune femme n'écoutait plus. C'est en courant qu'elle traversa l'antichambre et descendit les marches du petit hôtel. La porte de la cour était ouverte, un fiacre passait. Fiamette donna rapidement l'adresse au cocher, et se jeta sur les coussins où elle demeura anéantie, les yeux fixes, suivant sa chimère douloureuse. Elle ne sut jamais le chemin qu'elle avait pris et, lorsque la voiture s'arrêta, elle descendit machinalement devant une haute bâtisse à murs de prison qui, dès le seuil, exprimait la désespérance et la fin des choses.

Le concierge, bourru, lui indiqua une salle carrée, rigide, inhospitalière, avec des chaises et des bancs groupés dans le fond devant un guichet vitré. Des malheureux attendaient, déjà, tenant des oranges dans des papiers de soie, des pots de confiture, des bouteilles de vin fin, des friandises pour les condamnés qu'ils venaient voir.

Fiamette se mit à la queue, puis, en passant devant le guichet, demanda les renseignements nécessaires. Un autre employé lui indiqua, sans bienveillance, la salle où reposait André, et, après quelques détours dans les corridors, empuantis de phénol et de chloroforme, elle trouva ce qu'elle cherchait. Le lit 18 qu'occupait son ami était le dernier à gauche d'une vaste pièce, claire et froide. André, la chemise ouverte, semblait dormir. Il était très pâle, ayant perdu beaucoup de sang. Des linges fraîchement appliqués lui couvraient la poitrine.

Fiamette se pencha, lui prit doucement la main, et, comme il ne bougeait pas, murmura son nom.

— Je suis venue pour te soigner; car tu m'as pardonné, n'est-ce pas?... Tu as oublié?... Tu sais bien que je ne suis pas coupable, que je n'ai jamais aimé que toi?...

Le blessé ne l'entendait point.

Elle reprit d'une voix tremblante, pensant qu'il persistait dans son injuste rancune:

— Réponds-moi, dis-moi que tu ne m'en veux pas! Je n'ai cherché que ton bien, et si j'ai agi imprudemment, il faut m'absoudre, car je n'avais pas de pensée mauvaise... Mon cœur, alors comme aujourd'hui, était tout plein de toi... Oui, cet argent que tu me reproches?... Eh bien, pour l'avoir, j'ai

vendu mon collier, tu sais, mon beau collier qui faisait si bien à la fête de Pascal?... J'ai aussi cédé ma zibeline, qui était trop luxueuse sur mes vêtements de laine... Je n'avais pas autre chose... Que pouvais-je faire?... Mais, tu aurais refusé ce sacrifice. Alors j'ai menti, j'ai raconté que Pascal avait trouvé à placer tes articles et que les journaux s'étaient montrés généreux... Oui, tu as été atteint dans ton juste orgueil; j'aurais dû trouver un autre prétexte... Je me suis maladroitement servie de ce qui te tenait le plus au cœur, ne pensant pas au réveil cruel, à la double désillusion qui t'attendait, puisque, un jour où l'autre, tu aurais su, quand même... De cette faute, seule, je suis coupable... aie pitié, mon André, c'était encore par amour pour toi...

Le blessé ouvrit des yeux vagues, regarda son amie d'un pâle regard qui ne voyait pas.

Un interne qui passait secoua la tête, posa un doigt sur son front.

— Il ne vous reconnaît pas, madame, la secousse a été trop forte.

— Ah! soupira Fiamette... Vous le sauverez, pourtant?

— Sans doute, s'il ne survient pas de complications...

— Cette blessure?...

— Oh! elle n'est pas très grave... le couteau du meurtrier a glissé sur une côte; un autre, à la place de ce jeune homme, serait déjà hors de danger.

— Que craignez-vous donc?...

— Mon Dieu, madame, le sujet est très affaibli par les veilles, les excès... le travail cérébral, peut-être; c'est un neurasthénique, un éthéromane... Lorsqu'on nous l'a apporté, il avait le délire, il faut s'attendre à une récidive... Voyez, sa main est brûlante, des tics nerveux lui tirent la face...

Fiamette pleurait, n'osant dire à cet inconnu ce qui cependant lui brûlait les lèvres... Elle aurait voulu se caresser l'âme à un peu de pitié, puiser en l'expérience et la sympathie d'autrui la force de supporter cette épreuve. Mais l'interne détaillait surtout, en elle, la jolie femme et la femme élégante; ses sentiments de mâle, instinctivement jaloux, devaient être plutôt hostiles au blessé. Elle le comprit, garda le silence, tandis que l'autre, pour s'attarder en cette atmosphère d'amour, se frôler à cette jupe soyeuse, arrangeait l'oreiller sous la tête d'André, assujettissait les linges qui couvraient la plaie, toujours saignante.

— Ah! il nous faudra du temps, dit-il, la guérison sera très difficile.

Fiamette tamponna ses yeux, se disposa à partir.

— Est-ce qu'on pourra transporter le malade chez moi?

— D'ici une semaine, sans doute.

— Merci, monsieur.

Elle embrassa son ami, mit dans ses doigts fiévreux un bouquet de violettes qu'elle avait apporté, et s'en alla en étouffant ses sanglots.

XXIX

L'AGONIE

Et pendant dix jours ce fut un calvaire. Toujours entre ces deux agonisants, Fiamette connut les plus lourdes heures de son existence.

Nora pensait mourir à tout instant. D'effroyables crises de toux lui déchiraient la poitrine; elle ne se soutenait plus que par l'extraordinaire tension de ses nerfs.

Le vide s'était fait autour de la malade. Le dernier amant avait fui, peu soucieux d'assister à cette fin, de contempler ce visage effrayant de morte amoureuse, où les yeux imploraient encore une charité tendre.

— Tu vois ce que sont les hommes! disait Nora. Celui-là, pourtant, je l'ai bien chéri, et jamais je ne lui ai rien demandé... Oui, c'est celui que j'ai le plus aimé, et c'est celui qui m'a le plus fait souffrir!... Garde ton cœur, petite!

— Bah! répondait tristement Fiamette, mieux vaut encore se donner et pleurer... La vie est trop laide sans amour!...

— Peut-être as-tu raison... et puis, on croit toujours qu'on est aimé quand même, que les sacrifices amènent la reconnaissance... Il faut mourir pour perdre l'illusion dernière... heureusement qu'on ne meurt qu'une fois... On serait si heureux, pourtant, avec un peu de justice et de bonté.

— Ne parle pas, disait Fiamette, le médecin l'a défendu.

— Oui, parce que cela me fait tousser, et que je passerai dans une crise plus forte.

— Je t'assure...

— Oh! ne cherche pas à mentir... Si tu savais comme ça m'est égal!...

Après un moment de silence, empli de rêveries mélancoliques, elle demandait:

— Et André?...

Fiamette, alors, racontait sa visite de la journée, ne se lassait pas de donner des détails.

— Figure-toi que Jacques n'est pas venu une seule fois prendre de ses nouvelles!... Et, pourtant, il lui doit la vie... Ce coup de couteau lui était destiné.

— Comment le sais-tu?...

— Par la petite Zélie qui m'a tout raconté... Oh! la charmante et douce créature!... Il paraît qu'André toujours lui parlait de moi!... Elle a été bien malheureuse!

— Je ferai quelque chose pour elle, dit Nora, si elle est vraiment si intéressante.

— Plus que tu ne saurais croire...

Et Fiamette disait l'odyssée de la pierreuse, les mauvais traitements qu'elle avait subis, les exigences de sa sœur Lucienne et du grand Charles, qui la rouaient de coups lorsqu'elle n'avait pas accompli sa besogne honteuse. Mais la Comète s'assoupissait et son visage terreux, déjà recouvert du masque de la mort, angoissait la jeune femme qui s'agenouillait au pied du lit, fermait les yeux pour oublier la vision effroyable, cherchait dans sa mémoire quelques bribes de prières, et, fervemment, implorait le ciel pour la guérison de ces deux êtres chers: son amant et son amie.

XXX

LE TESTAMENT DE LA COMÈTE

La Comète passa par une sombre journée de pluie, dans la tristesse des êtres et des choses. Elle cracha son âme dans un flot de sang, son âme indomptable qui n'avait servi qu'à la faire souffrir davantage, et Fiamette, après lui avoir fermé les yeux, lui mit au front un baiser sincère qui, avec une jonchée de roses, fleurit son dernier sommeil.

Quelques vestales de volupté suivirent le char, empanachées comme lui, et presque jalouses de cette morte qui avait de quoi s'offrir un convoi luxueux et des voitures vides... A l'église, elles pleurèrent plutôt sur elles-mêmes que sur la compagne heureuse qui s'en allait, jeune encore, ignorante des dédains, des rides et des cheveux blancs.

Fiamette, au bras de Pascal, regagna son petit appartement de la rue Caulaincourt, où une femme de ménage rangeait et nettoyait depuis deux jours, car André, enfin hors de danger, devait arriver le lendemain.

C'est ainsi que se balancent les cha-

grins et les joies. La mort, sans cesse, étant réparée par la vie, tout se renouvelle et tout s'efface, le cœur, comme la terre, s'ouvre indifféremment aux semences bonnes ou mauvaises, à l'espoir et à la révolte.

— Et, cette fois, dit Pascal, en quittant son joli modèle, garde bien ton amant.

— Ce ne sera pas difficile, soupira Fiamette. André, vous le savez, ne me reconnaît plus... Il vit dans un rêve perpétuel.

— Le rêve a du bon. A ta place, petite, puisque ton ami n'est pas méchant, je ne souhaiterais pas le réveil.

— Mais il est fou!

— Nous sommes tous fous. Il s'agirait de savoir qui de lui ou de nous l'est le plus!

Quelques jours après, Fiamette, ayant revêtu son costume de Salomé, pour complaire au poète, qui chantait en tisonnant d'une main paresseuse, apprit qu'elle héritait de la fortune de Nora.

— André, dit-elle, nous sommes riches!

Mais il n'entendait pas, continuait à construire dans l'âtre des palais de flammes, et les rimes d'or s'envolaient harmonieusement, emplissaient la pièce d'un battement d'ailes sonore.

— Nous sommes riches! répéta Fiamette.

Et, comme il la baisait aux lèvres inconsciemment, ainsi que le papillon va à la fleur:

— Ah! dit-elle, si tu comprenais, tu ne voudrais plus!... Reste ainsi, cher amour!... Seuls, ceux qui ne *savent* pas sont heureux!

FIN

TRISTAN BERNARD

SECRETS D'ÉTAT

ILLUSTRATIONS DE H. THIRIET

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PUBLICATIONS
LIBRAIRIE FÉLIX JUVEN
13, rue de l'Odéon, 13

AVANT-PROPOS

Il y a là ce monsieur qui est venu l'autre jour pour Monsieur, me dit ma vieille nourrice, qui me tutoie, mais à qui j'ai demandé de me parler le plus souvent qu'elle peut à la troisième personne. Et elle ajouta :

— Monsieur désire-t-il que je le fasse entrer dans ton cabinet ?

— Monsieur, lui dis-je, désire que tu me fiches la paix !

— Bon ! dit-elle, puisque tu le prends sur ce ton, je vais le faire entrer. Vous vous débrouillerez ensemble.

*Je vis donc entrer, pour la deuxième fois, ce petit homme roux, d'âge incertain, effronté comme un adolescent audacieux, ou décidé comme un vieil homme d'expérience. Il s'assit en face de moi, s'empara de divers objets de bureau : presse-papier, tampon-buvard, pot à colle, et, tout en me parlant, entreprit, en prenant comme soutien l'*Annuaire des Téléphones, *diverses petites constructions.*

— Avez-vous lu les notes que je vous ai apportées la semaine dernière, et pensez-vous, comme je vous l'ai demandé, pouvoir vous en servir pour écrire un livre ?

— Je les ai lues, lui répondis-je, et je dois dire qu'elles m'ont très vivement intéressé. Ces notes, n'est-ce pas, vous ont bien été communiquées par un jeune Français qui réside dans un Etat d'Allemagne ?

— Oui, c'est un de mes camarades du quartier. Il me sait un peu tenace et se doute très bien que je parviendrai à les placer. Si, avec sa mollesse naturelle, il s'en occupait lui-même, ces notes risqueraient fort de rester à jamais inédites. D'ailleurs, les exigences de mon ami rendent l'affaire très faisable : il ne demande rien. Il lui plairait seulement que les notes en question fussent coordonnées, mises en ordre par un écrivain...

— Je suis très flatté d'avoir été choisi par votre ami pour accomplir ce travail, mais... suis-je bien l'homme désigné ? Je vous accorde que dans cette histoire, la réalité paraît aussi capricieuse que de la fantaisie, — mais tout de même y a-t-il matière là-dedans à un livre gai ? N'oubliez pas que celui à qui vous vous adressez aujourd'hui a la triste réputation d'être un écrivain gai...

— Alors, dit le petit homme roux avec une autorité véhémente, parce qu'on vous a enfermé dans un genre, vous n'en voulez pas sortir ? Vous êtes l'esclave de votre clientèle ?

— Non, monsieur, non. Ne croyez pas ça. Les écrivains ne sont pas esclaves de leur clientèle : ce ne sont pas eux qui la suivent, c'est elle qui s'attache à leurs pas. Ils peuvent lui faire parcourir beaucoup de chemin et suivre des routes non tracées, mais à la condition de ne pas l'essouffler et la troubler par des à-coups brusques, par des bonds imprévus qui les éloignent un peu trop, elle et lui l'un de l'autre. Il faut que, si l'écrivain s'égare un instant, on puisse le retrouver un peu plus loin : « Ah ! le voilà ! » Vous voyez qu'il y a une imprudence assez grave à changer de genre. Or, le livre que vous me demandez d'écrire désorientera sans doute la petite troupe complaisante de mes fidèles lecteurs. Il vaudrait mieux, je vous assure, vous adresser à quelqu'un d'autre...

Mais j'avais affaire à un adversaire extrêmement endurant, et en parlant trop, en lui donnant trop de raisons, j'engageai le fer avec imprudence. Un seul bon argument vaut mieux que plusieurs arguments meilleurs.

Au bout de cinq minutes, le petit homme roux me tenait devant lui, pieds et poings liés... Le pis fut que, mon consentement acquis, il revint tous les jours pour exiger que je me misse au travail. Je l'avais en horreur ! Il arriva presque à me faire détester la tâche qu'il m'imposait.

Alors, pour me débarrasser de lui, j'écrivis un matin délibérément sur la première page : Chapitre I, et pour ne pas m'ennuyer pendant trois cents pages, je résolus de m'amuser le plus que je pourrais, et je me mis à raconter cette histoire, ma foi ! avec assez de plaisir...

CHAPITRE PREMIER

Les événements singuliers que je me propose de relater ici sont à la vérité trop graves et trop récents pour que je puisse donner des noms réels aux personnages de cette histoire, et au pays où elle s'est passée. Je dirai seulement que l'État dont il sera question ici — et que nous appellerons la principauté de Bergensland — se trouve dans l'Europe centrale ; sa capitale — nommons-la Schoenburg — est une ville très importante, dont la population dépasse de beaucoup le chiffre de deux cent mille habitants. Je donne ici un nombre très au-dessous du nombre réel, afin de ne pas fournir de trop claires indications.

Il est assez curieux que j'aie été amené à occuper dans cette ville une situation élevée, moi qui avais végété au quartier latin en donnant des leçons de français à un seul élève, un jeune homme borné

— JE PRENAIS MES REPAS DANS UN PETIT RESTAURANT DE LA RUE SAINT-JACQUES

et paresseux, qu'une riche famille de snobs lançait de force dans le journalisme mondain.

Chaque mois, mon élève me remettait dix louis sur les trois cents francs que sa mère lui allouait pour ses leçons. Je lui libellais un reçu de trois cents francs qu'il montrait à sa famille. J'avais commencé, par un scrupule de conscience un peu hypocrite, par exiger qu'il vînt chez moi trois ou quatre fois par semaine. Les premiers jours, j'avais essayé consciencieusement de lui donner une leçon, mais, devant son air rébarbatif, je pris le parti de lui lire à haute voix de bons auteurs, de façon à perfectionner son style. Je feignais de ne pas voir qu'il dormait, et je lisais pour moi, ce qui était assez agréable. Ainsi, je touchais une faible somme qui m'aidait à vivre, je me perfectionnais dans l'étude de nos classiques, et mon élève, tout en augmentant sa pension de cent francs, se reposait de ses nuits de fatigues. Jamais trois cents francs ne furent mieux employés.

Cependant j'aurais bien voulu trouver un autre emploi pour m'assurer une existence moins étroite. J'avais toujours avec moi quelque compagne à qui j'étais attaché par la faiblesse de l'habitude. Cent francs par mois, ce n'est pas lourd pour un garçon de vingt-six ans qui aime les femmes, et qui ne veut pas trop être aimé d'elles.

Je prenais mes repas dans un petit restaurant de la rue Saint-Jacques, où la pension coûtait cinquante francs par mois. La nourriture n'y était pas très bonne, mais je restais fidèle à cet établissement auquel me retenait — je dois le dire — un arriéré continuel. J'ai longtemps maudit cet arriéré... La Providence avait son idée. C'est, en effet, dans ce restaurant que je fis la connaissance d'un petit tailleur allemand...

Il se nommait Karl Merck, il était de Carlsruhe. Après avoir séjourné pendant trois ans dans le Bergensland, il était venu s'installer depuis quelque temps à Paris. J'avais horreur de cet homme, je détestais son empressement, ses amabilités, d'autant que je ne lui accordais aucune importance sociale...

Ce fut pourtant ce personnage négligeable qui fut l'aiguilleur de mon destin, et, de la voie de garage herbue où je végétais, me dirigea sur la grande ligne où passe le rapide, et qui va loin.

Il avait des relations avec un secrétaire de l'ambassade, chez qui sa sœur, je crois, était placée comme gouvernante. Le secrétaire, que son gouvernement avait chargé de chercher un jeune Français pour tenir là-bas un emploi de confiance, s'était adressé à lui, à tout hasard, faute sans doute d'avoir des relations suffisantes en dehors du ministère français des Affaires étrangères, à qui il valait mieux ne rien demander. On leur aurait envoyé quelqu'un qu'ils auraient été forcés de garder, même s'ils avaient été mécontents de ses services, ou s'ils n'avaient pas été tout à fait sûrs de sa loyauté.

J'allai donc un matin en compagnie de Karl Merck à l'ambassade du Bergensland. Je m'efforçais de n'être pas trop aimable avec le tailleur, afin de ne pas trop m'apercevoir du contraste de mon attitude actuelle avec ma froideur passée.

C'était très gênant de marcher dans la rue avec lui, parce qu'il était extraordinairement petit, et qu'il avait la manie de se mettre toujours au pas. Je me souviens que, pendant tout ce trajet, je fis mon possible, sans en avoir l'air, pour contrarier cette manie...

Nous arrivâmes à l'ambassade, et sur un mot que tendit Karl Merck au domestique, on nous introduisit auprès du secrétaire, qui me fit subir un petit interrogatoire sur ma famille, et sur mon instruction. Puis il m'accompagna chez « le patron ».

Je me trouvai en présence d'un homme très grand, complètement rasé, qui ressemblait à un énorme garçonnet. Le secrétaire lui répéta tous les renseignements sur moi-même que je lui avais fournis. Le grand petit garçon répétait sans cesse : « Oui, oui, » en hochant la tête avec nonchalance.

— Eh bien! dit-il, d'une voix condescendante et fatiguée, qu'on lui donne

trois. Oui, oui ! faites-lui donner trois... Monsieur Humbert, me dit-il, trois mille francs je vous fais remettre... Ceci, pour les frais de votre départ... Puis il se leva, et alla, sans mot dire, appuyer son front, contre la vitre de la haute croisée.

L'ambassade était installée dans un vieil hôtel du faubourg Saint-German. Les pièces étaient très hautes et très austères. Quand l'ambassadeur fut resté quelques instants à la fenêtre, il revint, reprit place derrière son grand bureau, inclina la tête, les yeux fermés, en faisant la grimace comme quelqu'un qui souffre des dents pendant son sommeil ; puis il me regarda, les yeux brusquement grands ouverts :

— Cette mission que vous avez n'a pas un caractère secret... Non, non... mais cependant, bien évidemment, monsieur Humbert, il vaudrait mieux, en tout cas, ne pas parler à droite et à gauche...

Chaque fois qu'il disait : monsieur Humbert, il aspirait fortement l'*H*, sans qu'on pût voir si c'était par mépris ou par politesse.

J'ACHETAI UNE ÉPÉE QU'UN GARÇON ME VENDIT.

Puis il se mit à échanger quelques mots avec le secrétaire, qui lui donnait le titre de « prince ».

On me remit donc trois mille francs, sur lesquels je voulus laisser trois cents francs au petit tailleur, mais il n'accepta rien. Je ne sais pas s'il touchait quelque chose de l'ambassade, je ne le crois pas. Je suis persuadé qu'il agissait ainsi

par pure obligeance. Il aimait rendre des services aux gens, mais il était d'un physique tellement peu avenant qu'on ne lui en savait aucun gré.

Il y avait bien longtemps que je n'avais eu à ma disposition une somme aussi importante. A la vérité, mon chiffre de dettes était presque aussi élevé. Mais ces dettes criardes, aussitôt que je fus nanti de numéraire, cessèrent de crier comme par enchantement.

J'écrivis à mes créanciers des lettres posées, par lesquelles je les remettais paisiblement au semestre suivant, pour un acompte. J'allai dans un grand magasin, où j'achetai du linge, des habits et des chaussures, afin de faire bonne figure à la Cour. Je trouvai au rayon de costumes d'homme jusqu'à une culotte courte en drap blanc pour la tenue de gala.

Le secrétaire d'ambassade m'avait bien recommandé ce détail. Et j'achetai dans un café de la rue de Vaugirard une épée qu'un garçon me vendit. Il l'avait eue, je crois, d'un étudiant qui lui devait de l'argent, et il affirmait que c'était la propre épée d'un homme illustre dont le nom, à vrai dire, tel qu'il le prononçait, était inconnu, mais pouvait bien être celui, passablement altéré, de M. de Talleyrand.

Le tailleur me confia un petit livre où j'appris quelques rudiments de la langue du Bergensland, qui ressemblait d'ailleurs beaucoup à l'allemand.

Après avoir fait mes adieux à ma petite amie actuelle, qui travaillait dans les modes, et lui avoir remis une certaine somme, pas très importante d'ailleurs (quatre-vingts francs), je pris le Nord-Express, où mon voyage était payé.

CHAPITRE II

Comment tout cela allait-il finir ? Je me disais que c'était une aubaine extraordinaire, mais je ne voulais pas trop y réfléchir : j'avais peur. J'avais beau être tombé, avant ces événements, à une condition si humble que tout changement d'existence ne pouvait être qu'avantageux, je me sentais effrayé par l'aventure, par l'inconnu. J'ai toujours été un jeune homme tranquille, et si je suis devenu un bohème, ce n'est certes pas par goût : c'est plutôt parce que ma famille s'était trouvée ruinée et que j'étais assez paresseux ; mes penchants véritables me faisaient désirer une existence régulière et calme où, très loin devant soi, on aperçoit une route monotone, mais sûre.

J'avais été élevé dans la peur des tournants et de l'imprévu.

J'étais, depuis quelques heures, installé dans le train. Nous approchions de la frontière d'Allemagne. Je m'étais levé à diverses reprises pour regarder le pays que je ne connaissais pas. Ce n'était pas précisément par curiosité, mais plutôt par

JE VIS UN JEUNE HOMME QUI SEMBLAIT CHERCHER A ME PARLER.

un besoin raisonnable, impérieux et légèrement fatigant, de ne pas laisser perdre un spectacle nouveau pour moi. Mes yeux s'ingénièrent à admirer ces campagnes, et à leur trouver quelque différence avec d'autres points de vue que déjà, au cours d'autres voyages, j'avais consciencieusement admirés.

Pendant un petit congé d'inattention que je m'accordais, je vis, en regardant à mes côtés, un jeune homme qui semblait chercher à me parler. Il était mince et de haute taille. Ses cheveux blonds pâle, presque blancs, avaient la même couleur que sa peau, et s'en distinguaient seulement par leur reflet soyeux. Le jeune monsieur me déclina ses nom, titre et qualités : Henry, comte de Tolberg, troisième secrétaire d'ambassade du Bergensland. Il m'avait aperçu à la légation, le matin où j'y étais allé avec Merck. Il se rendait dans le Bergensland, où il allait passer de petites vacances.

Le comte de Tolberg parlait le français avec un léger accent, mais de la façon la plus correcte. Il mit la conversation sur les théâtres de Paris, particulièrement sur les petits théâtres. Je lui répondis de mon mieux. Je n'avais été dans aucun de ces endroits depuis plusieurs années, mais je pouvais néanmoins en parler, d'après ce que j'avais lu dans les journaux. Puis le jeune comte me donna des détails sur la Cour du Bergensland. Il me parla du roi. Le roi du Bergensland, d'après le comte de Tolberg, était un homme fort intelligent et un peu original. Il se cloîtrait pendant des semaines dans un pavillon de chasse, se contentant de voir ses ministres de temps à autre. Quelquefois il se murait pendant des semaines, sans se montrer à une autre personne qu'à Herner, son « premier ».

— Le peuple, ajouta le comte de Tolberg, ne le voit jamais, mais ce qu'il perd en affection, il le gagne en prestige. C'est un roi mystérieux. On le vénère, on le craint un peu comme un personnage légendaire.

Dès qu'il ne parlait plus de Paris et qu'il ne se croyait pas obligé d'affecter la frivolité française, le jeune comte me paraissait un esprit bien plus charmant et plus profond.

— Le « premier », ajouta-t-il, le baron de Herner, passe aux yeux de bien des gens pour le véritable roi, et, au juste, c'est le roi qui fait de lui tout ce qu'il peut être. Herner a la bride libre, mais on ne la lui lâche pas. Et on peut très bien lui retirer la faveur royale. D'ailleurs, Herner sait à quoi s'en tenir sur la haute valeur du roi. Ce Herner, vous le verrez très souvent. Vous serez en rapport direct avec lui. Grande puissance intellectuelle, mais peu de charme. Très peu de ces qualités de sentiments qui rendent une intelligence agréable.

C'était vraiment un peu étonnant de voir ce jeune diplomate, qui me connaissait depuis une heure, me parler avec autant de liberté des choses de son pays et s'exprimer aussi franchement sur le compte du premier ministre, personnage considérable que j'allais approcher et à qui je pourrais — en savait-il quelque chose ? — rapporter ses paroles.

Mais le comte de Tolberg avait très bien compris que je ne le trahirais pas. Il avait eu en moi une confiance spontanée qui me rapprocha singulièrement de lui.

— Vos fonctions, me dit-il encore, vous mettront également en rapport avec deux fidèles de Herner : le ministre de l'Intérieur, Von Mulen, et le ministre de la Guerre, le général de Fritz. Les trois ministres semblent tenir entre leurs mains les destinées du Bergensland. Au fond, c'est le « premier » tout seul qui compte pour quelque chose. Quant au Parlement, dont la présence donne une allure de monarchie constitutionnelle à notre gouvernement, il ne fait, dans la réalité, qu'accroître le pouvoir absolu du roi. Le roi semble dirigé par ses députés et c'est lui qui gouverne par eux. Ce sont ses serviteurs fidèles. Les députés chez nous sont décorables. On ne se prive donc pas de les décorer et de les anoblir au fur et à mesure des besoins...

— C'est très curieux, me dit tout à coup le comte de Tolberg, énonçant tout haut cette remarque que j'avais faite à part moi l'instant d'auparavant, com-

ment se fait-il que je vous dise tout cela ? Tout à l'heure, j'étais venu à vous simplement pour causer, et à mesure que vous m'avez écouté, je vous ai fait des confidences plus intimes et plus graves. Dès que j'ai senti que vous n'étiez pas le premier venu, je me suis mis à parler, à parler, et j'ai même trouvé des choses que je n'avais pour ainsi dire jamais formulées. J'ai eu soudain des visions sur les gens de « là-bas », qui ne m'étaient jamais apparues aussi nettement.

Il dit encore, sans me regarder, comme se parlant à lui-même.

— Comme on est reconnaissant à ceux qui vous accroissent ainsi... La jeune femme que j'aimerais entre toutes serait celle qui m'obligerait, par son charme, par la façon dont elle m'écouterait, à être toujours meilleur et toujours plus intelligent que je ne suis.

Au ton attendri du jeune diplomate, je vis bien que la jeune femme qu'il aimerait entre toutes était peut-être celle qu'il aimait à l'heure présente. On n'a pas un air charmé et aussi languissant quand on parle d'une dame au conditionnel.

— J'ai connu... jadis... une femme comme cela, dit-il encore. (Déjà, dans le besoin de parler de cette amie, il la rapprochait de lui et lui faisait quitter le monde hypothétique pour l'amener tout doucement dans le passé réel...) Cette personne que j'ai connue, dit-il, avait de ces beaux yeux qui vous forçaient à la sincérité absolue. Quand ils vous regardaient, on ne pouvait même pas se mentir à soi-même... Et sa joie ! Et son rire ! Quel rire impétueux, généreux !... Je vous semble incohérent dans mes propos et j'ai l'air de vous dire cela pêle-mêle ; mais dans mon esprit, mes paroles ont un lien... J'ai fermé un instant les yeux ; son visage charmant m'est apparu ; je l'ai vue sourire ; je l'ai entendue rire...

... Elle ne riait pas toujours... Pendant qu'elle était grave, son visage d'un ovale merveilleux avait une douceur asiatique. Il était comme ces visages de femmes japonaises, brodés sur des étoffes précieuses. Ils ressemblent à de grandes fleurs de soie.

— Pardonnez-moi, lui dis-je, mais ce qui me semble étrange, c'est que vous puissiez me parler avec autant de plaisir d'un être qui n'est plus, qui semble avoir disparu de votre vie. Il est étrange que vous ayez si peu de tristesse en songeant à sa disparition.

Il me regarda.

— Vous avez bien compris, dit-il en souriant, que cet être existait encore. C'est vraiment un peu tôt pour vous faire des confidences aussi intimes, mais ma foi, tant pis ! j'y arriverai fatalement, et comme j'ai hâte d'y arriver et que je ne vous ai peut-être abordé que pour cela, je vais tout de suite vous parler d'elle...

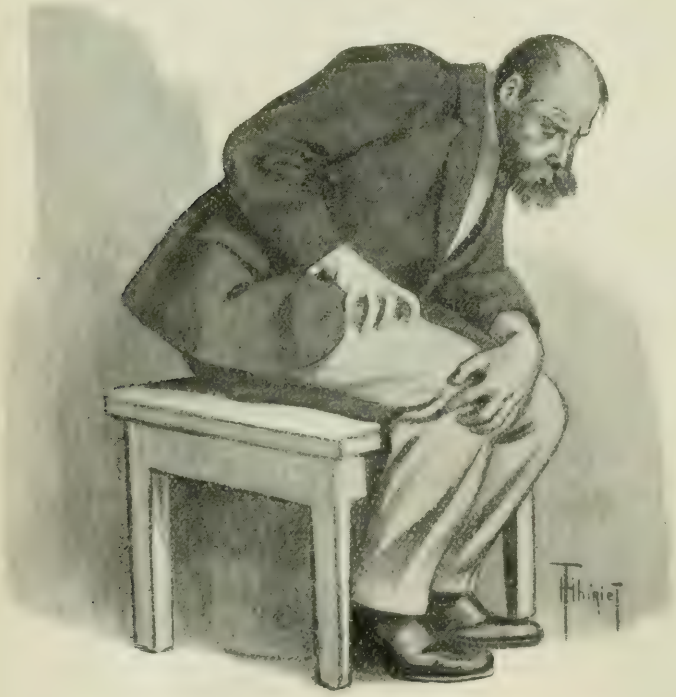
CHAPITRE III

Vous allez la voir à la Cour. Il est d'ailleurs probable qu'on vous dira sur son compte et sur le mien toutes sortes d'histoires... des choses qui ne sont pas. Il est bien évident que si ces choses étaient, je vous dirais qu'elles ne sont pas. Je ne viens pas poser ici au galant homme. Il m'est arrivé d'être au mieux avec une femme et de le dire à des amis dont j'étais sûr, mais il se trouvait que la dame l'avait toujours dit avant moi à des amies, car les femmes n'ont aucune discrétion... Mais si jamais tout ce qu'on dit de moi et de cette personne arrivait réellement, je crois très sincèrement que je ne le révélerais pas à mon meilleur ami. Ce n'est pas par galanterie qu'on tait ces choses-là, c'est par une sorte de pudeur. Le don qu'une femme fait de soi-même est aux yeux de celui qui l'aime quelque chose de grave, de digne de respect. Quand c'est une autre personne qui en parle, cela paraît tout autre chose.

— Si je reviens à Schoenburg, continua le jeune comte avec plus d'abandon encore — car ces confidences nous rapprochaient de plus en plus — si je reviens, vous pensez que c'est uniquement pour la revoir. Il y a cinq mois que je ne l'ai vue. Bien entendu, nous nous écrivions tous les jours.

Quand je vous ai parlé du premier ministre, je vous ai dit d'abord de lui moins de mal que je n'en pensais, car j'ai tellement de raisons de le détester que je fais tout mon possible pour le juger avec bienveillance. D'ailleurs, il ne faut jamais être malveillant. Je considère que la malveillance empêche d'être clairvoyant et que perdre sa clairvoyance, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme.

Le comte de Tolberg aimait assez mêler à son langage certains de ces aphorisme qu'il énonçait avec hésitation, comme si c'étaient des idées qui lui venaient à l'instant même et qu'il essayait de formuler. Mais je pensais bien qu'il les avait trouvées déjà depuis longtemps et qu'il ne les ex-



UN MALHEUREUX ENFERMÉ DANS UN ASILE D'ALIÉNÉS.

primait pas pour la première fois. Il forçait un peu les transitions pour arriver à placer au bon endroit ces vérités ingénieuses dont il savait l'intérêt. Il faisait visiblement des frais. Il sortait en mon honneur toutes les richesses de son esprit. Cet empressement à me plaire ne pouvait m'être antipathique ; il était d'ailleurs assez ingénu et très gracieux.

— J'ai toutes les raisons, me dit-il, de détester ce Herner. Bertha, la personne dont je vous parle, a un mari, un malheureux enfermé depuis quatre ans dans un asile d'aliénés. Elle voudrait divorcer, mais la chose n'est pas très facile chez nous, surtout pour une personne de l'entourage du roi. Herner fait tout son possible pour entraver les projets de mon amie... Je ne crois pas qu'il l'aime, mais il lui a fait la cour et il verrait un avantage positif à l'épouser. Or, il sait que si elle divorce, ce sera plutôt moi qu'elle épousera. Il cherche donc par tous les moyens à l'empêcher de revenir à Schoenburg ; auparavant, tous nos attachés voyageaient et rentraient chez eux à leur guise ; maintenant, — ceci a été fait en mon honneur, — il a voulu les obliger à demander des congés réguliers. Heureusement qu'avec notre ambassadeur, il a trouvé à qui parler... Vous l'avez vu à Paris, notre ambassadeur ?

— Oui, ce grand garçon qui balance constamment la tête ?

— Il a l'air nonchalant, n'est-ce pas ? Mais je vous assure qu'il veut bien ce qu'il veut... Comme il est prince et de famille presque royale, Herner est obligé de le ménager. Heureusement que l'ambassadeur me soutient, parce que j'ai dans le premier ministre un ennemi capable de tout, et terrible, beaucoup trop terrible pour moi. Je ne manque pas de courage, mais je ne peux en avoir qu'à l'occasion. Je ne suis pas combatif, je crois que je donnerais très bien une minute d'héroïsme, mais je ne suis pas un homme à lutter constamment... J'ai l'âme trop faible... Je ne dis pas cela par veulerie ou par lâcheté. Je me l'affirme de temps en temps parce que je ne suis pas fâché de m'en rendre compte, et parce que je sais ainsi mieux ce que je peux attendre de moi : une force rapide, presque indomptable... mais aucune opiniâtreté. Je sais que, dans bien des cas je ne peux pas compter sur moi : c'est un grand avantage d'être renseigné là-dessus.

— Voulez-vous me permettre de vous dire, bien que ce soit un peu prétentieux de ma part, que vous aurez un allié là-bas ?

— Je vous remercie. Soyez persuadé que ce que vous dites n'a rien de prétentieux. On vous donnera à Schoenburg un poste de confiance dont l'importance doit dépendre de la valeur de l'homme qui l'occupera. Vous pourrez me rendre de grands services... Je les accepterai, si je ne dois pas gêner ainsi vos intérêts, et si je ne compromets pas votre situation à la Cour. Je vous remercie donc, et croyez bien que lorsque je vous ai abordé, je l'ai fait sans arrière-pensée... Ce n'était pas pour m'assurer un allié...

— Vous n'avez pas besoin de me le dire. Quand je vous connaîtrais depuis dix ans, je ne saurais pas mieux que maintenant à quel point vos sentiments sont désintéressés...

Je m'arrêtai. Nous abandonnâmes, d'un accord tacite, ce sujet de conversation. Il nous semblait que nous nous étions déjà dit pour ce jour-là suffisamment de choses agréables.

CHAPITRE IV

Il y avait près d'un jour que nous étions en route, et nous approchions de Schoenburg. Mon compagnon et moi, nous avions passé des heures charmantes... Mais à mesure que le train nous rapprochait de Bertha, je sentais le comte plus distrait.

J'étais un peu ébloui par tout ce qu'il me racontait au sujet de l'emploi que j'allais occuper à la Cour, et ce qui m'étonnait dans cette fortune subite, c'était d'avoir été choisi, moi, un inconnu, pour une fonction qui pouvait devenir très importante. J'allais jusqu'à me demander si c'était bien là un effet unique du hasard, et si je n'avais pas

NOUS APPROCHIONS DE SCHŒNBURG.

été appelé à ce poste pour une raison secrète. N'y avait-il pas quelque mystère dans ma naissance, une aventure romanesque ? Mais, aussi loin que je pouvais remonter dans ma famille, on n'avait jamais connu, chez ces paisibles marchands de Mâcon, de landgraves, de ducs ou d'archiducs en voyage.

Le comte de Tolberg m'expliqua pourquoi ces gens du Bergensland avaient fait choix d'un étranger pour tenir l'emploi qui m'était destiné ; c'est parce qu'ils savent bien qu'un homme qui n'était pas de chez eux ne pourrait jamais parvenir, quelle que fût son influence, aux plus hautes fonctions officielles.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a peu de personnes là-bas, en dehors du roi, du premier ministre, de l'ambassadeur et de moi, qui sachent très bien le français. Moi, je n'ai pas comme vous l'avantage d'être *barré* d'avance pour les situations élevées. Si grand que devienne votre pouvoir, — et il deviendra grand, j'en suis sûr, — vous ne serez jamais qu'un fonctionnaire sans titre.

Cependant, nous arrivions à une gare qui se trouvait à une demi-heure de Schoenburg, et nous aperçûmes sur le quai une grande jeune femme brune. Tolberg tressaillit en l'apercevant. Elle le regardait avec un visage faible, comme exsangue... Ses lèvres tremblaient ; c'était une expression si violente qu'on ne savait si elle était de joie ou de douleur.

Il sauta sur le quai, alla lui prendre la main, et l'attira doucement jusqu'au wagon, enfantinement, comme un petit garçon va chercher une petite fille. Ils se regardèrent en silence. Au bout d'un instant, Tolberg me désigna de la main : « Un très bon ami. » On ne prononça aucun nom ; je m'inclinai et je m'éloignai dans le couloir, mais en évitant de mettre, à les laisser seuls ensemble, une précipitation trop indiscrète.

CHAPITRE V

Cependant il était temps de quitter mon ulster et ma casquette de voyage et de remettre dans ma valise, avant de la boucler, mes livres et mes journaux.

Quelle émotion à la pensée que dans un instant on va se trouver en présence d'une grande ville inconnue !... Puis c'est toujours une déception. La ville nouvelle est pareille à d'autres : ces omnibus, ces grelots, cet hôtel en face de la gare... Il y a trop peu de temps que les chemins de fer existent ; toutes les gares sont de la même époque ; c'est la même civilisation qui a édifié ces bâtiments, aménagé ce grand espace vide devant la station. Et ces trottoirs où des employés d'hôtel, pour se servir de langues diverses, emploient toujours les mêmes formules ce racolage... Ils vous parlent un langage sonnu ou inconnu avec la même expresdion de visage. Les gares les plus étrangères ont le même costume, un uniforme banal et triste, pour accueillir le voyageur.

Dans le brouhaha de l'arrivée, j'avais perdu de vue le comte de Tolberg. En passant dans le couloir qui conduit à la sortie, je le vis à deux pas de moi, et il eut le temps de me dire en souriant :

— N'ayons pas l'air de trop bien nous connaître.

Quant à son amie, à qui il avait parlé de moi, elle me regarda si gentiment que mon cœur en battit, et que dans un élan intérieur je lui vouai une de ces affections qui durent la vie entière...

Je remarquai qu'ils s'en allaient chacun de leur côté, et, malgré moi, je suivais des yeux la jeune femme, pendant qu'elle montait en voiture, lorsque je m'entendis appeler par mon nom... J'avais devant moi un homme à barbe grise, de petite taille, qui me regardait de tout son œil gauche, et d'une partie de son œil droit, sur lequel tombait une paupière désemparée, comme un de ces stores à l'italienne qui ne fonctionnent plus.

C'était le précepteur des neveux du roi. On l'avait dépêché à ma rencontre parce qu'il savait un peu de français. Il parlait notre langue avec plus d'intrépidité que de bonheur. Il se lançait dans une conversation française avec une audace que rien ne décourageait ; les obstacles ne le rebutaient pas ; il en rencontrait à chaque mot ; mais il en triomphait en remuant le bras, en tapant du pied, à moins qu'il n'abandonnât résolument sa phrase pour aborder la phrase suivante. A défaut de vocables exacts, ses gestes étaient si abondants, si expressifs, qu'on finissait par le comprendre. Mais il valait mieux ne faire aucune attention aux mots qu'il prononçait et qui, non seulement ne servaient en rien à l'intelligence du texte, mais encore lui nuisaient fortement ; car il employait constamment des expressions les unes pour les autres, supprimait les négations, en ajoutait d'intempestives, et quand il se trouvait dans un encombrement inextricable, raidissait tous les muscles de son visage, puis s'écriait : « Voilà ! » avec un air de triomphe...

Il me fit monter dans un landau, et je vis tout de suite, au ton qu'il prit avec le cocher et le valet de pied, qu'il cherchait à se donner à mes yeux une grande importance. Mais ses desseins n'étaient pas secondés par les domestiques qui ne lui parlaient pas précisément comme à un prince du sang.

Dans la voiture, M. Bölmöller, qui n'avait pas été long à me dire son nom et ses titres, se mit à me parler pêle-mêle, sans nuances, avec des gestes énormes, de tous les personnages de la Cour.

ELLE ME REGARDA SI GENTIMENT QUE MON CŒUR EN BATTIT.

C'était peut-être parce qu'il savait que je me trouverais en relations avec ces différentes personnes, et que je pourrais leur répéter à l'occasion tout le bien qu'il me disait d'elles. Il était assez capable de ces calculs ingénus. Mais je crois plutôt qu'uniquement occupé de lui-même, il n'avait aucune opinion précise sur les gens, et qu'il en adoptait au hasard une quelconque, de préférence favorable, pour ne pas se compromettre.

Il me parlait depuis cinq minutes à peine, et j'avais déjà renoncé à l'écouter. Je regardais à travers les vitres du landau la ville que nous traversions. Le temps était froid et gris. Approchions-nous du palais ? Les chevaux trottaient à bonne allure le long d'un boulevard bordé de petites maisons basses, qui avaient chacune devant elles un petit jardin.

En me penchant un peu, j'apercevais au loin une vague place. Etait-ce là ? Je ne voulais rien demander à mon voisin. J'aimais mieux en avoir la surprise.

Oui, c'était certainement ce grand bâtiment carré où je voyais de loin un soldat en faction. Elle était un peu sévère, cette bâtisse, mais elle avait une certaine grandeur... J'étais tout de même déçu que ce fût cela. J'attendais je ne sais pas quoi, mais autre chose...

Cependant, le landau passa devant le palais, sans y entrer. Le factionnaire, reconnaissant la livrée royale, avait présenté les armes, à tout hasard.

Puis soudain, quelques minutes après, comme je ne m'y attendais plus, comme j'y avais presque renoncé, nous arrivâmes... Le cocher tourna brusquement sur une place, entra sans prévenir sous une grande porte, et traversa la cour pavée du palais royal. La voiture s'arrêta dvant un perron très haut, et qui, bien que les marches fussent basses, devait être dur à escalader par les grandes chaleurs.

Il n'y avait personne dans le vestibule d'entrée, et j'en eus, malgré moi, une petite déception. Assurément, je ne pensais pas que le roi et toute la Cour dussent venir à ma rencontre. Mais personne !... J'avais ressenti une sorte de vanité inconsciente de tout ce que m'avait dit mon ami Tolberg, au sujet de l'importance possible de mes fonctions...

Bölmöller, pour faire venir quelqu'un, toussa avec autorité. Mais cet appel resta sans effet, et si une grande femme âgée fit son apparition l'instant d'après, ce fut bien, semble-t-il, le résultat d'un hasard. Cette femme avait des boucles de cheveux gris, comme un vieux portrait, mais en quantité vraiment anormale. Elle me parla dans la langue du pays comme si j'allais comprendre d'emblée, avec la tranquillité de Bölmöller lui-même, quand il se lançait dans une conversation française. Bölmöller me traduisit ses paroles avec sa bonne volonté ordinaire. Puis, de guerre lasse, ils se dirigèrent, sans insister davantage, vers un petit escalier, en me faisant signe de les suivre.

Ma chambre était au troisième. Le toit en était mansardé ; il était assez élevé en certaines parties ; cette chambre était en somme une grande et imposante mansarde. On l'avait meublée avec des vieux meubles qui avaient sans doute une grande valeur ; mais je ne m'y connaissais pas. C'étaient des meubles étrangers, et des vieux meubles, c'est encore plus étranger que les meubles neufs. Ils ont été mêlés à trop d'existences inconnues. On avait cardé à neuf le matelas, qui bombait un ventre énorme. Je pensais que je serais mal couché pendant une ou deux nuits. Et cela m'attrista. A ce moment, je regrettai ma vie de Paris, médiocre et à peu près tranquille.

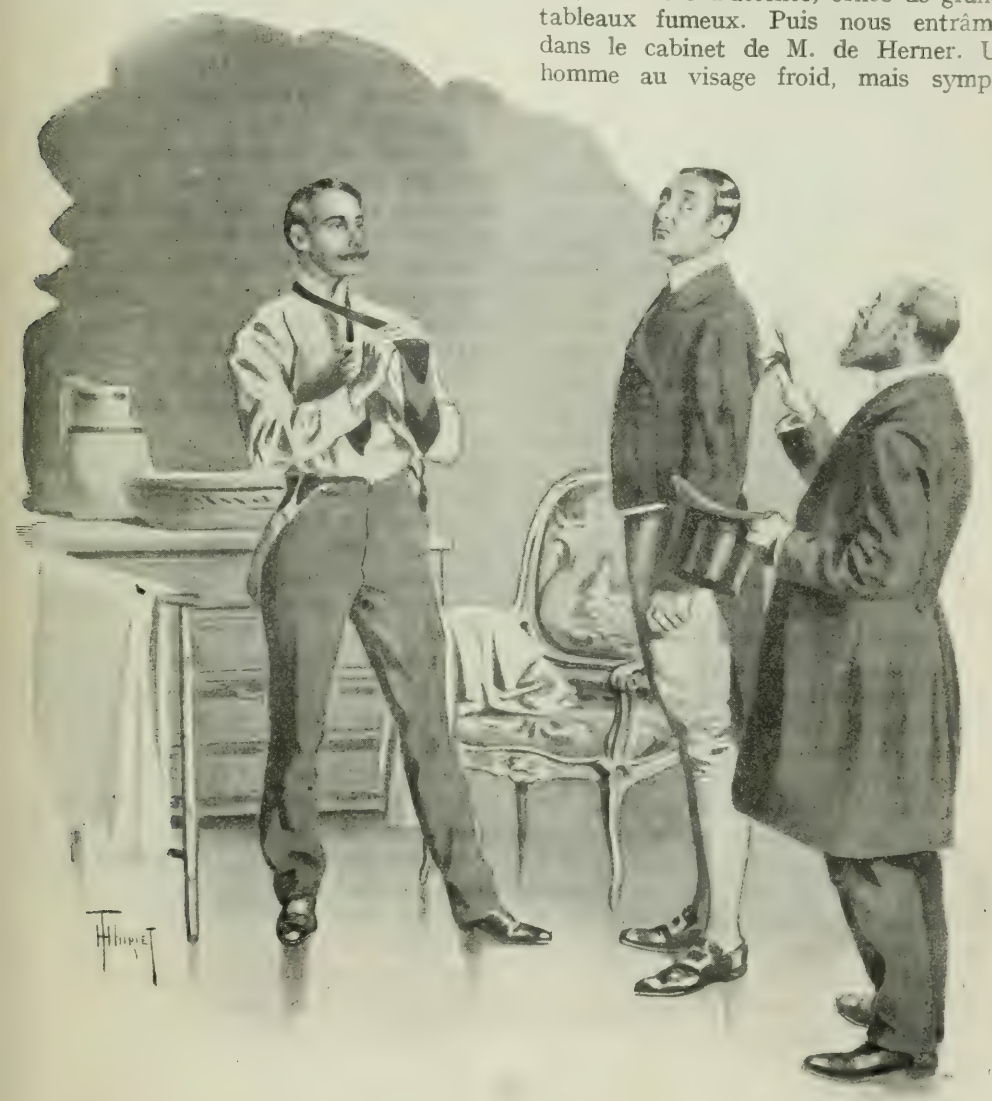
La femme âgée nous avait quittés, et j'avais commencé à faire ma toilette après avoir ouvert mon petit sac de voyage (ma malle était restée à la gare). Bölmöller continuait à me parler avec animation. Il me parlait à propos de tout, de la forme d'une brosse, de l'eau du pays, qui était très saine. Je ne l'écoutais pas ; cependant j'avais pour lui un petit attachement, un peu de l'affection de Robinson pour Vendredi. Je sentais bien que je le lâcherais aussitôt que j'aurais trouvé mieux. Mais, pour le moment, c'était le seul être que je connusse dans ce palais inconnu.

Je mettais fin à un premier nettoyage hâtif, quand on frappa à la porte. Un grand domestique, plus dédaigneux encore que le cocher pour la personnalité de Bölmöller, vint proférer quelques mots que mon interprète me traduisit d'une façon à peu près claire... Le premier ministre me faisait demander.

Et, pour la première fois, j'eus un sentiment de crainte, à l'idée que j'allais comparaître devant quelqu'un, qu'on allait m'interroger, comme pour un examen, et que peut-être je ne ferais pas l'affaire.

Je suivis le grand domestique. Bölmöller m'accompagna jusqu'au premier étage. Là, il me serra la main, en me disant : « Je n'entre pas, » du ton d'un homme occupé ailleurs. Il ajouta qu'on se reverrait un peu plus tard à la table de l'intendant.

Je traversai, précédé du valet de chambre, une salle d'attente, ornée de grands tableaux fumeux. Puis nous entrâmes dans le cabinet de M. de Herner. Un homme au visage froid, mais sympa-



UN GRAND DOMESTIQUE, PLUS DÉDAIGNEUX ENCORE, VINT PROFÉRER QUELQUES MOTS.

thique, se leva d'une table de travail et me tendit la main. C'était le premier ministre.

Je fus surpris de son air de jeunesse. J'ai su depuis qu'il avait quarante ans bien passés, mais il paraissait trente-cinq ans à peine. Il avait une figure un peu longue, une moustache châtain clair, des cheveux de même couleur un peu crépus. Mais je regardais surtout ses yeux bleus, nets plutôt que froids, et je vis avec satisfaction que son regard ne me gênait pas comme certains regards, même d'amis, que j'affronte avec une certaine gêne.

Il parlait français avec des hésitations que, fort adroitement, il masquait par des silences, qui semblaient être de songerie ou de réflexion. Je le regardais pendant qu'il parlait et je me disais que Tolberg avait peut-être tort, que ce Herner n'était pas le mauvais homme qu'il semblait dire, et que, quoi qu'il en pensât, le jeune comte se laissait influencer par ses rancunes dans le jugement qu'il portait sur le premier ministre. Sans que la sympathie naturelle que j'avais ressentie si vite pour mon compagnon de voyage diminuât, je commençais à regretter de lui avoir promis mon aide ; cette promesse me donnait déjà un peu à mes yeux une allure de traître vis-à-vis de ce Herner qui m'accueillait si bien.

Il me pria de dîner chez lui le soir même. Il me donna l'impression d'un homme que la satisfaction de commander ne satisfaisait pas complètement, et qui s'ennuyait ; et je fus flatté que ce grand de la terre songeât à moi pour se distraire.

Je n'avais pas mon habit qui était resté dans ma malle. Mais le baron de Herner me dit en souriant que le dîner où il me conviait n'avait rien de protocolaire. Puis il me tendit la main, et me dit : « A sept heures. »

Bölmöller, de son côté, m'avait donné rendez-vous à la table de l'intendant. Où pourrais-je le prévenir ?... Je le rencontrai sur le palier du premier, où il se trouvait comme par hasard. Cette curiosité me déplut. Je commençais déjà à me détacher de lui. Et je m'en aperçus moi-même au ton un peu méchant de regret poli que je pris pour lui dire que je ne dînerais pas le soir en sa compagnie. J'ajoutai, de l'air le plus naturel du monde, que j'étais invité chez le premier ministre. Il me répondit, du même air, qu'il n'y avait jamais dîné, qu'il ne savait pas comme on y mangeait... Lui n'avait jamais mangé qu'à la table du roi, — assez fréquemment, ajoutait-il et la chère y était fort remarquable. Ce petit Bölmöller n'était pas très fin ; mais quand il était piqué par l'envie, il trouvait des répliques assez ingénieuses.

A partir de ce moment, il fut pour moi une manière d'ennemi ou tout au moins de rival, un rival que je méprisais et dont j'avais honte, mais que je ne pouvais me retenir d'humilier le plus souvent possible, tout en me répétant que c'était un être sans importance, dont vraiment je n'aurais pas dû m'occuper.

Je remontai dans ma chambre. Ma malle était arrivée, et je m'en aperçus avec une certaine tristesse : car alors, je n'avais plus d'excuse pour rester en costume de voyage. Il fallait mettre une redingote. Je déteste m'habiller, et je suis toujours partagé entre la paresse de changer de vêtements et même de me laver, et un cruel souci de convenance et de propreté.

En même temps que ma malle, je trouvai le valet de chambre qui m'était affecté, un suisse de mauvaise mine, qui paraissait plutôt « en dessous » ; la vérité est que je n'ai jamais rien eu à lui reprocher, mais il ne m'inspirait pas confiance : il semblait animé d'une préoccupation secrète et ce ne fut qu'au bout de quelques semaines que je la découvris. Deux ou trois fois des enveloppes de lettres se perdirent ; et il me mentait visiblement quand je l'interrogeais sur leur disparition.

Je m'aperçus un jour que c'était un innocent collectionneur de timbres-poste.

QUELQUES VIEILLARDS BIEN DÉCRÉPITS, AGRÉMENTÉS DE PIPES ALLEMANDES...

CHAPITRE VI

Pour aller chez le premier ministre, ainsi que le suisse me l'expliqua, il fallait sortir du palais par le jardin, et suivre un petit canal bordé d'arbres. Le jardin du palais, avec ses grandes pelouses voluptueuses, ses arbres puissants et doux, était plus tiède que les rues de la ville. Pourtant, le canal, très abrité, donnait la même impression de climat indulgent et calme. C'était à cet endroit une ancienne petite rivière, dont on avait régularisé le courant.

De vieilles maisons, d'un côté, descendaient jusque dans l'eau. De l'autre côté, la berge était plantée d'arbres, et aussi de bancs peints en vert, qui s'ornaient nécessairement de quelques vieillards bien décrépits, agrémentés de pipes allemandes. Ils ressemblaient aux vieux de tous les pays, quand ils sont si âgés qu'ils ne changent plus et qu'ils ont l'air désormais d'être là pour toujours, jusqu'au moment où le destin les balaie en passant, avec l'air de ne pas s'en apercevoir.

Sur l'autre rive, on voyait l'intérieur des maisons populaires. Le couvert était mis dans des salles à manger modestes, et on allait encore recommencer une soirée. Des ménagères allaient lentement remplir des seaux. Un petit garçon, plein de conviction, montrait à un autre petit garçon sa main pleine de billes.

A l'endroit où le canal tourne, m'avait dit le suisse, vous trouverez un petit pont, que vous traverserez. Puis vous passerez sous une espèce d'arche. De l'autre côté de cette arche, c'est la rue de la Paix, la plus belle rue de Schoenburg. La place Neuve, où se trouve l'hôtel privé du baron de Herner, est à une centaine de pas.

J'avais encore près d'un quart d'heure avant le dîner, et j'en profitai pour regarder les magasins. Ils étaient très luxueux, et les vitrines regorgeaient d'objets en cuir et en nickel. Je vis, comme à Bruxelles, ces marchands de tabac grandioses, qui me donnaient envie de me remettre à fumer, avec leurs longs cigares odorants rangés, comme les dos de belles reliures, dans les boîtes enluminées.

Je croisai des officiers, élégants et pleins d'autorité, et je me souvins avec satisfaction que j'étais « du gouvernement ». Je ne fus pas loin de me dire que ces officiers étaient « mes soldats ».

Je vis encore un grand restaurant rempli déjà de dîneurs dont les âmes s'exaltaient aux airs entraînants, que jouait sans relâche un brillant orchestre, composé d'une douzaine de dames de différents âges, qui toutes laissaient pendre sur leur dos des cheveux dénoués, de la même longueur et du même blond.

J'étais amusé par cette ville si brillante et qui s'animait si gaîment vers le soir. Je regrettais presque d'être obligé d'aller passer la soirée chez cet hôte de marque, qui m'honorait beaucoup, mais qui m'obligeait à faire des frais. Je me promis bien de revenir en bon paresseux jouisseur dans ce restaurant en fête, où m'arriverait quelqu'une de ces aventures galantes et peu compliquées qu'on espère toujours en arrivant dans une ville étrangère.

Cependant l'heure était venue. Sans enthousiasme, je gagnai la Place Neuve, et je trouvai bientôt la marque que l'on m'avait indiquée pour reconnaître l'hôtel du baron : un haut-relief en pierre, au-dessus de la porte, représentant un jeune guerrier avec des ailes, chevauchant un cheval cabré... Je me dis même, tout en sonnant à la porte, que j'aurais peut-être dû m'informer de la personnalité exacte de ce guerrier ailé ; c'était

peut-être quelqu'un de très connu dans la mythologie, et qu'il était de mauvais ton d'ignorer... Quand la porte se fut ouverte, je me trouvai dans une petite cour assez simple. Une femme à boucles grises (c'était décidément les boucles d'ordonnance dans ce pays-là), se tenait sur le pas d'une porte vitrée. Elle me conduisit dans un salon plutôt sévère, où je trouvai le premier ministre en compagnie de deux invités, et de sa mère, la baronne de Herner, une dame pas trop âgée. Je reconnus dans la figure de cette personne comme une épreuve antérieure de la longue figure du baron, et les mêmes yeux bleus, mais plus durs. Elle m'adressa en bon français quelques paroles auxquelles, me sembla-t-il, je répondis d'une façon assez convenable et pas trop embarrassée... Mon entrée dans le grand monde se faisait d'une façon plus aisée que je n'aurais cru : ce fut, je crois, grâce à ce petit détail accidentel : en me dirigeant du côté du salon, j'avais renversé quelque chose — je ne savais pas trop au juste — qui se trouvait sur une table de l'antichambre, et je me demandais, pendant les présentations : Est-ce un bronze ? ou est-ce un objet plus fragile ? Ce qu'il y a de terrible, c'est que je ne l'ai jamais su, et je me demande encore si ce n'est pas à cette maladresse qu'il fallait attribuer la froideur que me témoigna plus tard, au cours de certaines entrevues, la baronne de Herner.

J'examinais cependant les deux autres invités, un jeune officier aux yeux fatigués et mielleux, — le neveu du ministre, — et un monsieur qui était, paraît-il, le poète national du Bergensland.

UNE FEMME A BOUCLE GRISES SE TENAIT SUR LE PAS D'UNE PORTE.

C'était un individu d'un âge chimérique, entre trente et quatre-vingts ans, sans couleur indicatrice de cheveux ou de barbe, car, privé même de sourcils, il n'avait, en fait de poils, que de très longs cils blonds ou blancs. On n'était pas sûr qu'il eût un grand talent, mais comme c'était le seul poète bien élevé parmi ceux qui traitaient de sujets nobles, on l'avait, à tout hasard, décoré de tous les ordres civils, et l'on attendait

qu'il eût terminé un hymne guerrier pour lui décerner tous les ordres militaires.

Ce poète, vivant seul au milieu de profanes, avait perdu l'habitude de songer à la poésie. Il ne s'en occupait qu'une fois l'an, au moment de son poème de circonstance pour la fête du roi, en dehors, bien entendu, des occasions extraordinaires, telles que visites de souverains étrangers ou désastres amenant une fête de charité et justifiant une intervention lyrique.

Ce dîner, de hautes sphères officielles, ressembla beaucoup, pour les sujets de conversations qui y furent traités, à des dîners de milieux plus modestes. On y parla de la vitesse des automobiles qui commençaient à envahir le pays. On m'interrogea naturellement sur Paris que tous les convives connaissaient pour y être allés au moins une fois.

Le poète parlait assez passablement notre langue, à part un abus du mot *Monsieur* qui arrivait après chaque virgule. Il évoqua avec un sourire attendri ce gai quartier latin où j'avais tiré une vie si pénible, cet endiablé bal Bullier, où je n'avais jamais mis les pieds, et cet admirable Collège de France, que je connaissais pour être passé devant. L'officier, naturellement, parla des petits théâtres, avec des petits rires sifflants qui se prolongeaient en dehors de toute mesure. Il raconta des scènes de pièces qui l'avaient réjoui au delà des prévisions de l'auteur, et nous redit des mots qu'il répéta de telle sorte que je fus seul à m'en amuser, parce que j'étais le seul à comprendre qu'ils ne voulaient rien dire.

Le baron de Herner parlait peu. Je remarquai seulement qu'il mangeait pas mal, mais sans trop faire attention à ce qu'il mangeait. Il ne me faisait pas l'effet d'un jouisseur. Rien chez lui, d'ailleurs, n'était luxueux.

Je me dis ce soir-là que si cet homme aimait le pouvoir, c'était sans doute pour la volupté froide d'être le maître, et non pour en tirer des avantages matériels et des joies physiques. Il n'y avait pas à craindre de lui les exactions où se laisse entraîner un débauché, mais il n'avait pas non plus ces moments de générosité attendrie dont sont capables les gens qui mangent bien.

Après tout, je ne savais pas si ce haut personnage était vraiment l'homme que je dis et si certains de ses actes ne sont pas en contradiction avec la définition de son caractère. Je me suis mis en garde, depuis pas mal de temps déjà, contre le danger qu'il peut y avoir à définir les gens trop tôt ; car on est amené par la suite à examiner leurs actes avec le parti pris d'un homme qui a classé, localisé un sujet, et qui, sous aucun prétexte, ne veut avoir la peine de recommencer son petit travail.

Quand le dîner fut terminé, nous passâmes au fumoir, où Mme de Herner, que le cigare ne gênait pas, nous accompagna. Le baron de Herner me prit à part et se mit à me parler avec assez d'abandon.

Je pensais, non sans satisfaction, que j'avais à ses yeux plus d'importance que l'officier, et même que le poète national. Il me dit que je serais attaché à sa personne et à la personne du roi, et que mon travail consisterait à analyser tous les journaux et autres documents français qui arrivaient à l'ambassade. Dès le lendemain, nous irions ensemble voir le roi qui, bien que la saison fût un peu avancée, était encore à la campagne, dans sa résidence d'été.

J'étais obligé de faire de grands efforts pour ramener mon attention. Car, tout occupé à me dire : « Le ministre me parle ! » j'avais peine à écouter ce qu'il me disait.

Ce qui l'intéressait le plus dans les journaux français, ce n'était pas seulement la politique extérieure de la France mais le mouvement socialiste... « Nous n'avons pas encore beaucoup de socialistes chez nous, me dit-il. Nous avons, en revanche, pas mal de réfugiés russes, qui réussissent à tromper la surveillance de notre police. Ils complotent contre la famille impériale russe et, pour se faire la main, contre notre bien-aimé roi. Nous avons surpris l'année dernière des préparatifs d'attentat. Le hasard est venu en aide à nos policiers, qui n'auraient

certainement rien trouvé sans le secours du ciel.

» Je suis servi par des brutes prétentieuses. Je ne me risque même pas à leur reprocher leur manque d'initiative... Quand ils s'avisent d'en avoir, ils sont encore plus dangereux. »

La soirée ne se prolongea pas très tard. Le premier ministre se levait de très bonne heure. Je sortis avec le poète et le militaire, et nous allâmes bourgeoisement prendre de la bière, dans ce grand café éclatant de lumières où l'orchestre de dames continuait à faire rage. Le neveu du baron se fit apporter du jambon, en disant qu'il mourait de faim, et que c'était toujours ainsi chaque fois qu'il mangeait chez sa grand' tante. Je vis bien, aux plaisanteries que le poète national fit à son tour sur ce sujet, que c'était un thème familier aux invités du premier ministre.

Je leur offris un rire plus timide, plus prudent, juste ce qu'il fallait pour n'avoir pas l'air de désapprouver leurs sarcasmes.

L'officier nous proposa de nous emmener chez une nommée Irma. Mais le poète dit qu'il était fatigué. Je sus plus tard qu'il était le prisonnier d'une gouvernante, une petite femme desséchée, d'une cinquantaine d'années dont on retrouvait les longs cheveux pâles dans maint sonnet du maître...

Quant à moi, je refusai également l'invitation de l'officier. Je ne voulais pas rentrer trop tard au palais pour le premier soir. Je revins, accompagné de mes deux nouvelles connaissances, jusqu'à ma royale demeure. Le chemin était un peu plus long qu'en venant, parce qu'à cette heure tardive, je ne pouvais pas rentrer par le fond du jardin. Le poète, en suivant ma route, ne se détournait pas trop de son chemin. Quant à l'officier désœuvré qui ne pouvait pas se résoudre à aller se coucher, c'était la providence des gens qui ont peur de rentrer seuls le soir. C'est en cette considération qu'on le tolérait l'après-midi, à des heures

IL SE MIT A ME PARLER AVEC ASSEZ D'ABANDON.

plus claires de la journée, où sa présence n'avait pas cette utilité tutélaire.

Les portiers des palais royaux dorment aussi lourdement que ceux de la rue Saint-Jacques, où jadis, les yeux vers le prochain angle de rues, il m'était arrivé souvent de me livrer à des constatations indignées sur la profondeur spéciale du « premier sommeil »...

A Schoenburg, au moins, j'avais pour me rassurer, le factionnaire de garde, qui donnait des coups de crosse dans la porte, pendant que je tirais sans espoir une sonnette argentine, trop faible pour troubler le doux sommeil du concierge, capable seulement de compléter d'un léger bruit de clochettes un songe de verdure et de bergerie.

Quand la porte, enfin condescendante, s'entrebâilla, je pus me mettre en campagne, au travers de la cour obscure, avec d'innombrables relais d'allumettes. Grâce à cette course au flambeau à rebours (où c'est le porteur qui change de torche, et non la torche de porteur), j'arrivai jusqu'à ma chambre, en essayant de faire le moins de bruit possible pour mon premier soir, bien qu'en somme, j'eusse une excuse, puisque je venais de chez le premier ministre : c'était un service commandé.

Je pénétrai avec un peu d'angoisse dans ma grande chambre sombre. Je fis le tour du grand lit à baldaquin, qui s'entourait de rideaux sinistres. Je les secouai au passage pour faire tomber les guerriers armés. Il y avait dans les recoins du plafond des ombres qui étaient peut-être des trous, et où devaient nicher des araignées énormes et venimeuses. Je constatai avec plaisir que les draps étaient en vieille toile très douce. La servante âgée m'avait mis sur ma table une Bible, qui, avec sa reliure de maroquin, me parut mieux faite que le marbre de la cheminée pour supporter ma montre. Il y avait un sucrier, et de l'eau dans la carafe. Mais était-ce de l'eau filtrée ?

CHAPITRE VII

Le lendemain, à dix heures, je montai en voiture, dans un landau découvert, à côté du premier ministre. Nous allions voir le roi.

J'avais endossé cette fois la redingote officielle. Le baron de Herner était dans le même costume. Je constatai avec un certain plaisir que mon haut-de-forme, dont c'était d'ailleurs la première sortie, était plus brillant que le sien.

J'étais un peu surpris de l'abandon avec lequel me parlait le premier ministre. Il faut croire que j'inspirais vraiment de la confiance aux gens. Le comte de Tolberg m'avait parlé avec la même liberté. Le hasard m'avait amené à être le confident de ces deux ennemis. Comment

LE LANDAU TRAVERSA LA VILLE EN PASSANT SOUS UNE VIEILLE TOUR.

tout cela allait-il tourner ? Pour le moment, je m'abandonnais à une quiétude paresseuse. Le jour où un conflit se produirait, il serait peut-être temps de s'en préoccuper. En prévision de complications, qui n'arriveraient peut-être jamais, je n'allais pas gêner, par un air de trop grande réserve, l'expansion dont ce grand personnage voulait bien me favoriser..

Le landau traversa la ville, en passant sous une vieille tour qui commandait une des entrées. C'était par là qu'avaient pénétré dans la ville, à je ne sais plus quelle époque, des soldats étrangers de je ne sais quelle nation... Toujours est-il qu'on s'était battu dans le faubourg, qu'il était mort un grand nombre d'hommes, et que les cloches, comme dans toutes les histoires de ce genre, n'avaient cessé de sonner.

La campagne était très paisible, coupée de canaux et de longues allées d'arbres. De temps en temps, nous croisions un bicycliste obstiné, ou un grand tombereau attelé de quatre bœufs, ou une voiture de maraîchers, que traînaient trois chiens agiles. Le premier ministre me parlait du roi et se réjouissait qu'il fût bien portant. Si, par malheur, il lui arrivait un accident, le royaume passerait entre les mains de sa belle-sœur, la femme de son frère défunt, qui gouvernerait au nom de son fils aîné, âgé pour l'instant de quatorze ans. Et cette princesse, qui venait des États de l'Allemagne, amènerait avec elle toute une séquelle de gens de son pays... Le baron de Herner me surprenait. Il dérangeait fortement la conception que je m'étais faite des hommes d'Etat, que je me représentais comme des personnages mystérieux et fermés, évitant d'employer un langage simple et net pour parler des affaires publiques.

Celui-ci n'y allait pas par quatre chemins et me donnait carrément son avis sur les hommes et sur les choses...

En sortant d'une allée d'arbres, j'aperçus tout à coup, sur une sorte de monticule de verdure, un château d'architecture antique, mais qui était un château reconstitué, ainsi qu'en témoignait la blancheur de sa pierre. C'était la résidence d'été. Je sentais toujours en moi beaucoup de curiosité, mais aucune émotion : j'avais désormais ma petite habitude des grands de ce monde. C'est curieux comme on prend vite pied dans les grandeurs.

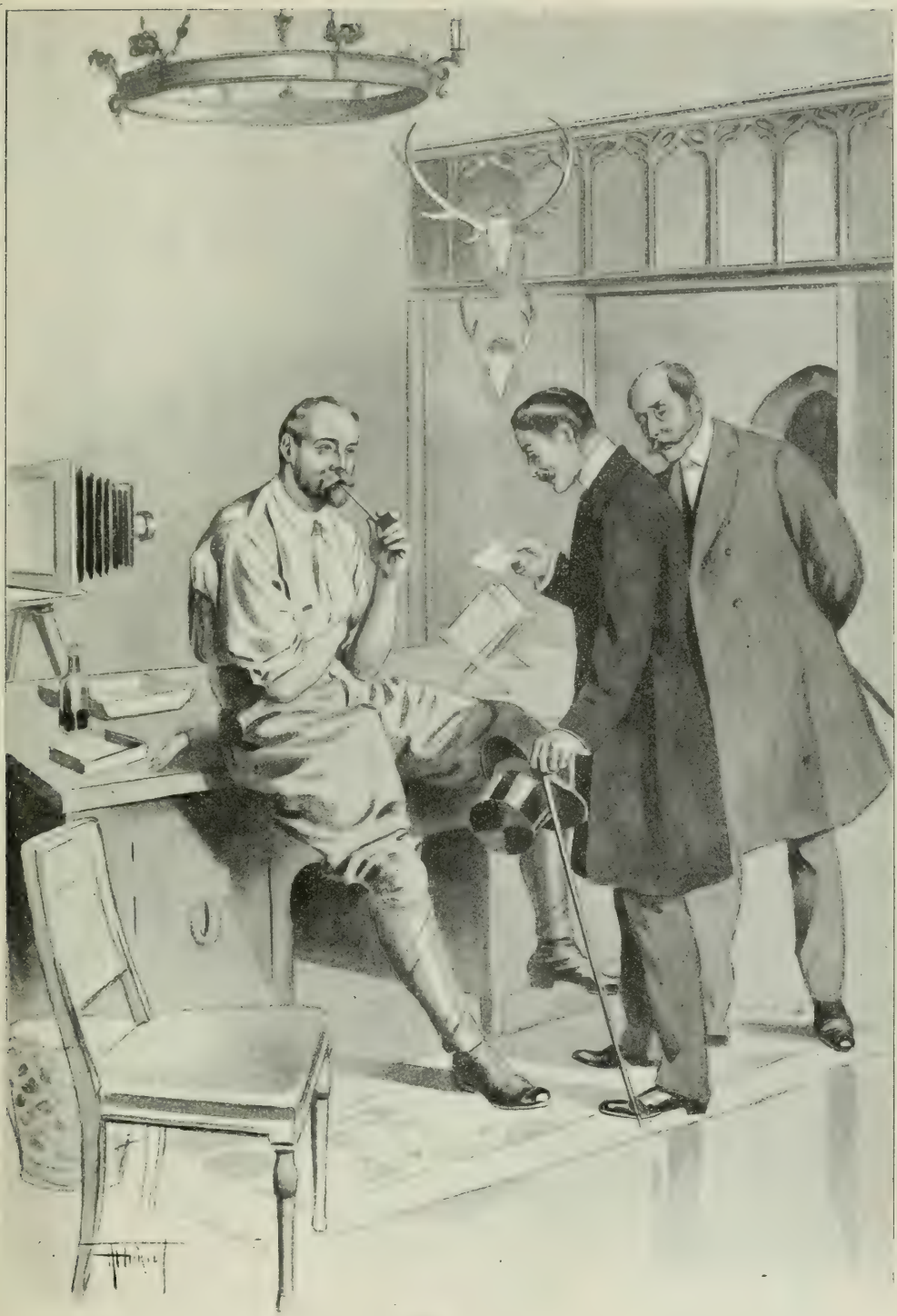
Nous étions entrés dans une cour d'honneur et nous allions gravir le perron qui conduisait au salon de réception quand nous entendîmes un : Hep ! qui n'avait rien de protocolaire. C'était le roi qui nous appelait d'une des salles du rez-de-chaussée, où il faisait de la photographie. Je reconnus le visage du monarque, dont j'avais vu plusieurs portraits.

Il nous invita d'un geste à entrer dans son atelier. Il était vêtu d'une culotte de drap beige, de molletières de cuir fauve et d'une chemise de soie écrue, dont les manches étaient relevées jusqu'au coude. Sans la moindre formule de bienvenue et en s'adressant à moi, comme s'il me connaissait depuis longtemps, il nous montra des épreuves qu'il venait de terminer, dont l'une représentait un coin de forêt, et l'autre un cheval en liberté, en train de bondir dans un pré. Moi, je regardais ces épreuves avec une attention exagérée ; mais je ne pensais qu'à examiner Charles XVI, qui m'apparaissait comme un bon garçon enjoué.

Je crois que je n'aurais vu en lui rien d'autre si l'opinion favorable que m'avait exprimée sur son compte le jeune Tolberg ne m'avait prévenu en sa faveur. Il y avait chez ce gros homme beaucoup plus de philosophie que d'insouciance, ou plutôt c'était une insouciance naturelle qu'encourageaient sa volonté et sa raison. Il pensait qu'il ne fallait pas agir au delà du nécessaire, qu'il fallait plutôt surveiller les événements que les provoquer. Il s'occupait des affaires de l'Etat, juste assez pour ne pas les négliger.

D'ailleurs il avait trouvé chez Herner une activité très précieuse, du moment qu'il était là pour la réfréner.

Je ne sais pas s'il s'était fait toutes ces réflexions et s'il s'était volontairement conformé à cette philosophie. Il me



IL NOUS MONTRA DES ÉPREUVES QU'IL VENAIT DE TERMINER.

semble plutôt qu'il l'avait instinctivement adoptée...

Je n'ai jamais vu un homme capable d'un travail aussi extraordinaire et aussi rapide. Il lui est arrivé dans certains moments, où il y avait intérêt à se renseigner rapidement sur la situation, de faire avec moi l'analyse dont j'étais chargé, et il me laissait littéralement en route, moi qui ai pourtant le travail facile. Et cet homme, merveilleusement doué pour accomplir en deux journées un travail surhumain, était capable également de rester des mois entiers dans l'inaction, à vivre une vie presque animale, sans songer à rien et sans avoir le moindre remords de sa paresse.

Il baissa sans façon ses manches sur ses poignets, remit tout seul une veste de chasse qu'il avait posée sur une table.

Herner, qui connaissait ses habitudes, ne fit aucun mouvement pour l'aider à l'endosser. Puis nous sortîmes tous les trois dans la cour. Il me regarda un instant, me demanda comment je trouvais Schoenburg. Puis il s'éloigna avec son ministre pour causer des affaires courantes... Je les regardais marcher l'un à côté de l'autre. La marche du roi n'avait rien de vulgaire ni de majestueux. On l'eût pris pour un propriétaire de campagne qui parlait affaire avec un notaire de la ville. Mais le propriétaire et le nonotaire « dégottaient » assez bien. Et tout à coup, au moment de prendre congé, après que cet homme en veston eût tendu la main à cet homme en redingote, il y eut dans la simple différence des saluts, le salut profond de celui-ci et une inclinaison de tête de celui-là, il y eut quelque chose de barbare et d'antique, une subite inégalité, que leur promenade côte à côte de tout à l'heure rendait étrange et inconcevable.

Je restai donc seul avec cet homme, mon semblable d'aspect, et qui se trouvait en vertu de certaines conventions un être surnaturel. Il passa familièrement sous le mien son bras symbolique et m'entraîna vers la salle à manger.

Ce fut pour moi une après-midi admirable, une de ces journées où l'on fait feu des quatre pieds pour éblouir quelqu'un, avec l'angoisse de tout gâter soudain par une parole inférieure. C'est une conquête que l'on veut faire par des moyens loyaux et sans tricherie, pour avoir une sorte de contrôle de sa propre valeur.

J'étais obligé, de temps en temps, de me répéter, pour ne pas l'oublier, qu'il était un roi.

Il avait lu plusieurs de mes livres de prédilection : mais il y en avait quelques-uns qu'il ne connaissait pas encore. Je pus lui en parler. Et quand je lui récitai certains des passages que j'aimais, nous éprouvâmes de ces émotions communes qui vous rapprochent tant.

J'étais très exalté et un peu inquiet. Je me disais que ce roi qui s'ennuyait, et qui paraissait se plaire en ma compagnie, me garderait peut-être auprès de lui. Or, c'était un compagnon un peu fatigant, à cause des frais continuels qu'il fallait faire. J'avais peur de ne pas pouvoir me soutenir et de lui plaire moins.

Après déjeuner, nous étions allés nous promener dans un jardin inculte, dont le roi aimait beaucoup la sauvagerie, soigneusement entretenue par un habile jardinier. Nous y passâmes près de trois heures à dire des vers et à raconter des histoires héroïques. Quand nous rentrâmes dans la maison, je vis qu'un petit tonneau de promenade était attelé dans la cour..

— Je vais vous reconduire jusqu'aux portes de la ville, me dit Charles XVI. Je n'entre pas à Schoenburg dans un tel équipage.

Comme nous allions monter en voiture, un homme d'une quarantaine d'années, très distingué d'allures, entra dans la cour. Le roi alla à lui avec empressement, et lui serra la main avec une vive amitié. Ils se dirent quelques mots, et revinrent lentement vers la voiture. Le roi était tout songeur... Il me présenta à son ami qu'il me nomma : le comte de Herrenstein, lui dit : « A tout à l'heure, » et monta en voiture avec moi.

Il ne me disait rien. Je ne savais si je devais me taire, ou s'il fallait lui parler.

Je lui fis remarquer que le paysage ressemblait bien au cadre d'un roman dont nous avions évoqué certains passages. Il approuva avec un peu trop de précipitation pour un homme qui s'intéresse vraiment à ce qu'on lui dit.

Quand nous arrivâmes à une centaine de pas de la vieille porte de ville, le roi arrêta la voiture et me dit qu'il me ferait chercher un de ces jours prochains.

Je le suivis un instant du regard ; puis je vis qu'au lieu de rentrer au château, il quittait la grande route, et prenait un petit chemin sur la gauche. Où allait-il ?... Alors, quoi ? Charles XVI me faisait déjà des cachotteries ?

NOUS ÉTIONS ALLÉS NOUS PROMENER DANS UN JARDIN INCULTE.

CHAPITRE VIII

Le comte de Herrenstein, me dit le premier ministre qui m'avait interrogé d'un ton adroitement aisé et naturel, sur mon entrevue avec le roi, ce comte de Herrenstein est une espèce de misanthrope sans ambition apparente, qui est très lié avec Sa Majesté. Il est le confident de certaines affaires sentimentales de sa vie... et d'une liaison que, cela va sans dire, nous connaissons aussi. C'est une histoire qui remonte à très loin. Le roi ne vous en parlera pas, même s'il vous accorde sa confiance amicale comme il a l'air d'en prendre le chemin...

Je n'avais cependant pas trop insisté sur le plaisir que Sa Majesté semblait avoir eu à me voir. Un secret instinct m'avertissait que cette amitié du roi pouvait porter ombrage au premier ministre. Mais il savait à quoi s'en tenir, et le ton simple et dégagé qu'il avait pris pour m'en parler, ne voulait pas précisément dire qu'il n'attachait à ces marques d'amitié aucune importance.

— Le roi, même s'il se lie avec vous, ne vous parlera pas de cette histoire, que jadis, dans le feu de sa passion, il a racontée au comte de Herrenstein. Il ne vous en dira rien, non par manque de confiance, mais parce que maintenant ce n'est plus qu'un devoir douloureux dont il ne peut plus parler avec joie.

« Il a aimé pendant plusieurs années une femme attachée à lui. Cette femme a vieilli... Mais le roi est bon : il ne peut pas supporter de voir souffrir les gens. Il est beaucoup plus à elle maintenant qu'à l'époque lointaine où elle était séduisante.

« Von Hölen, mon prédécesseur, qui était un peu mon maître (quoique je sois peut-être moins dur que lui), me disait qu'il ne fallait pas faire attention à des souffrances isolées. Il me disait qu'il y en avait beaucoup sur la terre. Il disait encore qu'un homme d'Etat ne devait jamais regarder autour de lui, trop près de lui... Von Hölen est mort pauvre et détesté. Il avait une dureté inflexible. Il a refusé des grâces qu'un Torquemada eût accordées. Le jour de sa mort, des habitants de Schoenburg n'ont pas eu honte d'illuminer leurs maisons.

« Or, il laissait le royaume plus prospère que jamais, deux fois plus riche qu'à la mort de son prédécesseur, le sage et indulgent Berzach.

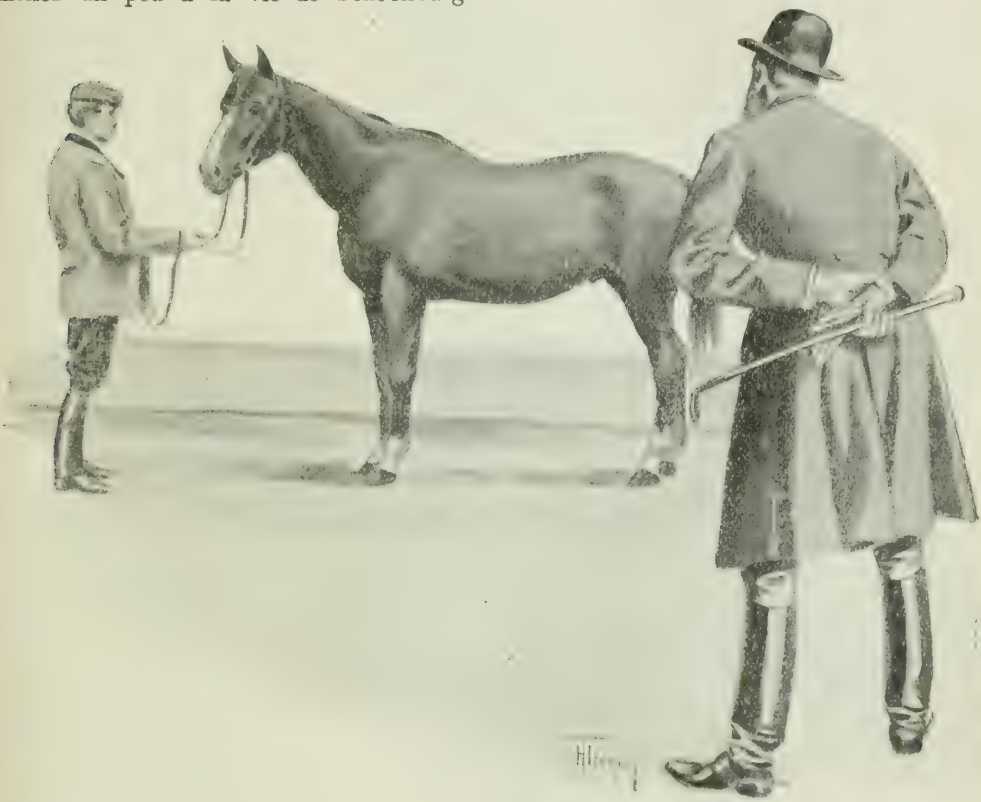
« Au fond, continua M. de Herner, il est assez bon pour le roi qu'il ait eu cette histoire dans sa vie. Il a été beaucoup mieux préservé des aventures par la douce et puissante influence de cette femme, qu'il n'en eût été détourné par le souci de la majesté royale. Il n'y a aucune pose dans sa vie, ni la moindre affectation de fantaisie. C'est simplement un esprit libre. Or, un esprit libre, qui agit simplement, s'expose à commettre mille folies...

« Analysez-moi donc ce paquet de journaux. Il n'y a rien d'important ces temps-ci. Mais ce sera pour vous comme un exercice, qui vous servira à vous constituer pour l'avenir une méthode de travail rapide. Dans ces derniers mois, comme je n'avais personne, j'avais eu recours à cet imbécile de Bö'möller. Vous n'avez aucune idée de ce qu'il m'a livré ! C'était un fatras, une confusion abominable. Des nouvelles sans intérêt étaient *résumées* en un texte deux fois plus long que le texte français.

« Je vous ai fait allouer huit cents francs par mois, ajouta M. de Herner. C'est un peu plus que ce qu'on a dû vous dire à Paris. Mais nous ne vous connais-

sions pas. Et, d'autre part, j'ai pensé qu'il ne vous serait pas toujours agréable de prendre vos repas au palais. Venez quand il vous plaira à la table de l'intendant, où votre couvert sera toujours mis. Mais ne vous privez pas du plaisir d'aller déjeuner ou dîner en ville. Je ne suis d'ailleurs pas fâché que vous vous mêliez un peu à la vie de Schoenburg.

J'étais assez content que cette latitude me fût laissée d'aller prendre mes repas à droite et à gauche : évidemment je me plairais mieux à la table de l'intendant, du moment que l'on ne m'obligeait pas à y figurer. Sans parler de la petite économie qui en résulterait pour moi. (Depuis que j'étais un monsieur



C'ÉTAIT TOUJOURS LUI QUI EXAMINAIT LES CHEVAUX.

Vous êtes un homme discret. Je sais que rien de ce qui se passe au palais devant vous ne sera divulgué dans la ville. Mais il n'est pas mauvais que l'état d'esprit de la capitale soit pénétré par quelqu'un du palais. »

Je remerciai le baron de Herner, comme je remercie les gens, en balbutiant quelques paroles indécises. (Mais je sais aussi que ce genre de confusion, que je n'affecte pas, que j'utilise peut-être, est aussi apprécié que quelques phrases correctes et clichées.)

« à son aise », je me sentais devenir un peu plus regardant.)

La veille, en revenant de chez le roi, j'avais dîné au palais. Je m'étais présenté à sept heures dans la salle à manger de l'intendance, encore vêtu, par paresse de me déshabiller, de la redingote neuve, endossée pour aller chez le roi. J'étais prêt à m'excuser d'être venu en tenue si cérémonieuse... Mais je vis que tout le monde était en habit, et je dus m'excuser de n'avoir pas eu le temps de me mettre en toilette de soirée.

Bien que le roi ne fût pas au palais et qu'en son absence aucun protocole n'ordonnât le frac, ces gentilshommes de chambre, et officiers du palais, par goût de l'étiquette, persistaient à revêtir leurs habits de demi-gala.

Il y avait là l'intendant qui portait encore plusieurs titres surannés, tels que « grand officier de bouche », un très haut vieillard incapable, que secondait, heureusement pour lui, son épouse, Hedwige de Brahmhausen, une grande femme aux cheveux très blancs, dont l'air de race était un peu trop classique, et qui se montrait d'une âpreté sans exemples avec les fournisseurs.

Le grand écuyer était célibataire. C'était un homme de quatre-vingt-deux ans, long plutôt que haut, car une définitive courbature l'empêchait de se redresser de toute sa taille. Il était arrivé à cette époque critique, où un vieil homme, jadis blond, cesse de se teindre, de sorte que pour exprimer la couleur de sa moustache, de ses favoris et de ses longs cheveux du front qui arrivaient de très loin par derrière, il était bon d'attendre patiemment que cette sorte de mue eût cessé.

Comme il avait la vue très basse, il ne montait plus à cheval, mais c'était toujours lui qui examinait les chevaux qu'on amenait aux écuries du roi, lui qui jugeait de leur silhouette en leur caressant la tête, en leur tâtant le garrot et la croupe, et qui s'assurait, en leur palpant les canons, que leurs membres étaient sains... A table, il mangeait les yeux fermés, très lentement, sans un instant d'arrêt. Il buvait à tout petits coups, les lèvres crispées au bord du verre, en sifflant ; ce petit sifflement était le seul bruit qui émanât de lui, car il ne parlait jamais.

Le chevalier Finck, gentilhomme de chambre et grand majordome du roi, — je me perdais dans leurs titres, — était un gros garçon blond et rasé, dont les yeux, tout rapprochés, s'embusquaient derrière un tout petit binocle sans monture. Il avait l'air d'un principal clerc affairé et curieux. Il était particulièrement odieux à Sa Majesté, à cause de ses prévenances excédantes, et du sourire écœurant avec lequel, à partir d'un certain titre, il écoutait les gens. Aussitôt que le roi était de retour, on violentait tous les usages pour envoyer ce gentilhomme de chambre en voyage, investi de n'importe quelle mission.

Le grand écuyer et le chevalier Finck étaient célibataires. Le deuxième gentilhomme de chambre était marié. Sa femme remplissait je ne sais quel office auprès de Mme de Brahmhausen. Ce couple qui, avec Bölmöller (et l'officier qui se trouvait commander le peloton de garde), complétait la table de l'intendant, semblait chargé d'apporter « la note de jeunesse » dans cette assemblée de vieilles gens.

Lui, fils d'un député récemment anobli, elle, fille d'un usinier des environs de Schoenburg, ne se lassaient pas depuis six mois, de la joie de manger, et d'habiter au palais royal. Aussi remplissaient-ils en conscience leur rôle d'oiseaux joyeux, et répondaient-ils avec une grande bonne humeur, d'ailleurs peu communicative, à toutes les questions qu'on leur posait.

Personne ne parlait français à cette table, en dehors de Bölmöller, et, à cet égard, je savais ce qu'il fallait attendre du précepteur. Il ne me parla pas moins avec volubilité, pour étonner, je crois, les autres, et j'eus la condescendance d'avoir l'air de le comprendre. Le reste du temps, je suivis la conversation animée des convives. Je crois, d'ailleurs, que l'on se rend mieux compte du caractère des gens quand on n'entend pas ce qu'ils disent, et qu'aucun verbe menteur ne vous induit à vous tromper sur l'aloi de leur regard et la sincérité de leur sourire.

Après le dîner, on allait prendre le café dans un petit salon indien. L'intendant offrait aux fumeurs des cigares où un brin de paille était piqué. Mme de Brahmhausen allumait, pour son usage personnel, une cigarette de tabac jaune, fine et démesurément longue. Puis on arrivait fatalement à conduire au piano la jeune personne, qui exhalait sa gaîté en une demi-douzaine de valses hongroises.

Il y avait longtemps à ce moment qu'on avait couché le grand écuyer. Enfin on se disait bonsoir, et l'on rentrait dans ses appartements.

Quand je ne dînais pas au palais, j'allais à ce grand restaurant de la rue de la Paix, qui m'avait attiré dès le soir de mon arrivée, et qui s'appelait la Grande-Taverne. Je n'avais toujours pas trouvé la petite aventure sentimentale, — pas trop gênante et pas trop attachante, — que j'attendais depuis mon arrivée à Schoenburg. Plus le temps passait, plus je me sentais disposé à me montrer facile sur le charme et la classe sociale de la personne inconnue en question.

Je n'avais rencontré en fait de jeune femme que la jeune mariée du palais. Pas une minute, je ne songeais à troubler l'union du jeune ménage. Il n'y avait pas de femme chez le premier ministre. Je n'avais pas revu depuis mon arrivée le comte de Tolberg, et je n'étais pas pressé de le revoir, parce que je sentais bien que c'était de ce côté-là que viendraient certaines complications... Je pensais retrouver à la taverne cet insupportable officier, neveu du ministre, qui m'avait parlé d'une nommée Irma, et qui devait avoir des amies. Mais il était en permission, et s'était en allé pour quelques jours à la campagne. Ces considérations me déterminèrent à choisir une table à la taverne, dans les environs de l'orchestre des dames. Quelques-unes étaient encore jeunes, et possédaient quelques charmes, abstraction faite, bien entendu, de leurs blonds cheveux, qu'il valait mieux ne pas faire entrer en ligne de compte dans la liste de leurs attraits naturels.

Après trois soirs de patience, je fis la connaissance de la plus agréable de ces dames, qui se trouvait être le chef d'orchestre elle-même.

JE FIS LA CONNAISSANCE DE LA PLUS AGRÉABLE DE CES DAMES.

C'était une dame belge de trente-deux ans, qui avait beaucoup voyagé, qui avait donné des leçons de piano, des leçons de français et fait travailler des animaux dans des music-halls. Elle avait un bel engagement pour diriger un orchestre dans une exposition d'appareils agricoles.

Elle allait quitter Schoenburg le mois d'après ; ce qui me décida à faire avec elle plus ample connaissance.

CHAPITRE IX

Mon aventure avec le chef d'orchestre ne modifia pas ma vie. Il y avait dix jours que j'avais vu le roi pour la première fois, et il ne m'avait pas rappelé. Le ministre était content de moi. Je faisais régulièrement, à sa satisfaction, mon travail d'analyse. Mais j'avais trop vite réussi dans mes fonctions. Je commençais à trouver ma vie monotone... La suite prouvera qu'il ne faut pas se lasser de sa tranquillité, ni demander au destin un peu d'imprévu : il nous fait trop bonne mesure...

J'étais arrivé à Schoenburg un jeudi, et j'avais vu le roi le lendemain de mon arrivée : il ne me fit demander qu'une dizaine de jours après, c'est-à-dire le lundi, non de la semaine suivante, mais de la semaine d'après ; le petit tonneau, conduit par un jeune cocher anglais, vint me chercher dans la matinée.

A ce moment, je me trouvais chez le premier ministre, et j'étais en train de lui lire un résumé que je venais de terminer. Il y avait dans son cabinet le secrétaire d'Etat de l'Intérieur, Von Müllen, un gros homme en baudruche qui s'était élevé aux honneurs comme un énorme ballon sans poids. Le comte de Fritz, petit homme carré d'épaules, arriva l'instant d'après. Il avait la réputation d'un grand tacticien, ayant suivi pendant une dizaine d'années les manœuvres des armées étrangères. Mais comme il n'avait jamais, à proprement parler, fait la guerre, il était difficile de dire de lui que c'était un grand capitaine. On se bornait donc à le traiter de « haute personnalité militaire ».

Il venait apprendre à Herner l'exécution d'un soldat des garnisons du sud, qui avait frappé un de ses chefs et dont la grâce, sur les instances de Herner, avait été rejetée par le roi.

Quand j'arrivai chez le roi, je fus un peu déconcerté par son accueil, très aimable, certes, mais pas aussi amical que j'avais pensé. Peut-être après son amabilité de la dernière fois, s'était-il repris... Je me demandais si j'avais fait quelque chose qui lui eût déplu... Peut-être Herner m'avait-il desservi auprès de lui, et cette préoccupation m'assombrit pendant une partie du repas.

Il y avait avec nous l'ami du roi, le comte de Herrenstein, un homme très grand et mince, aux yeux tristes ; je l'avais déjà entrevu à ma dernière visite.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que je me sentis rassuré. Si le roi était de moins bonne humeur, c'était à cause d'une affaire qui ne me regardait pas. Il pensait à l'exécution de ce soldat dont Herner, la veille, après une longue discussion, lui avait arraché l'arrêt de mort. Le premier ministre avait mis en avant de bonnes raisons, et la nécessité de faire un exemple dans cette garnison où l'état d'esprit était très fâcheux.

— Il a tort, fit le roi, en brisant avec énergie la coquille d'un œuf qu'il venait de gober ; il a tort !

Puis il nous dit des choses, assez belles vraiment. Il émit des idées très modernes et très « civilisées », qui prenaient d'autant plus d'importance qu'elles étaient exprimées par un roi.

— Aucune raison, affirmait-il avec énergie, ne doit prévaloir contre la nécessité d'affirmer que la vie humaine est sacrée...

Le comte de Herrenstein, moins par conviction que pour calmer les remords du roi, fit valoir les arguments les plus

célèbres : la nécessité pour la société de se défendre...

Mais le roi répondit que le premier devoir d'une société était de ne pas donner l'exemple immoral du meurtre.

— La boutade bien connue : « Que messieurs les assassins commencent », est une des paroles les plus misérables qu'on ait pu prononcer. Le plus coupable n'est pas celui qui commence, mais celui qui continue, et la société est beaucoup plus coupable que l'assassin, parce qu'il est ignorant et corrompu, tandis qu'elle est savante et policée. En attendant qu'elle veuille bien commencer à être civilisée, la société se ravale au niveau de cet être barbare... Si la suppression de la peine de mort augmente dans quelques années le nombre des crimes, tant pis : tout vaut mieux que de propager pendant des temps infinis, cette monstrueuse idée que la société intelligente a le droit de tuer...

Puis il parla contre la guerre.

— Quand on parle de supprimer la guerre, dit-il, on est traité de naïf et d'utopiste. Il est peut-être vrai qu'actuellement ce soit encore une utopie, mais c'est prolonger le règne de l'utopie que de la traiter éternellement comme telle...

Le bon roi nous dit assez de choses très judicieuses et très élevées. A nous faire part de ses remords, il les éloignait peu à peu. Nous étions passés insensiblement des régions troublées de la vie dans le domaine plus serein de la spéculation et de la littérature.

LE COMTE NOUS REGARDAIT AVEC UN SOURIRE TRISTE.

Le comte de Herrenstein, après le déjeuner, se mit au piano. Ce grand homme mince, au visage un peu bronzé, parlait peu, mais écoutait très bien. La musique qu'il jouait, avec beaucoup d'émotion sur le visage, était d'une passion concentrée, coupée de silences profonds. Le morceau finissait toujours lamentablement... Les mains du pianiste demeuraient accablées et comme mortes sur les touches. Elles glissaient du clavier, le comte de Herrenstein tournait sur le tabouret, et nous regardait avec un sourire triste...

J'aimais mieux être seul avec le roi.

D'abord leur musique ne m'intéressait pas. J'étais ému et transporté pendant une demi-minute. Puis je me mettais à penser à autre chose qui n'avait aucun rapport avec ce qu'on jouait. La fin du morceau arrivait subitement alors que j'étais à mille lieues de là. Il fallait se composer tout de suite un visage admiratif. Comme je n'avais pas pris part à leurs émotions, j'avais des tendances à croire qu'elles étaient « chiquées ». Puis je faisais un retour sur moi-même... Quand je m'exaltais en compagnie du roi sur un poème, c'était pourtant bien sincère. Et cependant les gens qui ne comprenaient pas notre émotion pouvaient être portés à en nier le bon aloi. Mais si l'émotion du roi et du comte de Herrenstein était sincère aussi, il était un peu vexant pour moi d'en être exclu. Heureusement que nous allâmes, l'instant d'après, dans le jardin sauvage, où Charles XVI me pria de dire des vers. L'autorité du roi me dispensait de me faire prier. Le comte de Herrenstein m'écouta les yeux fermés, en hochant de temps en temps la tête d'un air meurtri.

Cependant le caractère de Charles XVI se précisait de plus en plus. Un jour, plus tard, dans un moment d'emportement où il ne se surveillait plus, le premier ministre s'oublia devant moi jusqu'à dire que son maître était un gros paresseux. Il y avait du vrai dans ce jugement un peu brutal. On pouvait discerner certainement beaucoup de paresse dans cette habitude distinguée de rechercher sans grand choix des sensations d'art. C'était par une paresse plus grave qu'il n'avait pas disputé à la féroce autorité de Herner la vie du soldat condamné. Mais la faculté qu'il avait d'appliquer ses principes libertaires diminuait la foi qu'il avait en eux. Il se contentait de corriger légèrement le conservatisme de ses prédécesseurs, représenté à la Cour par le baron de Herner.

Il devait d'autant plus se repentir d'avoir cédé à son premier ministre que l'exécution du soldat Hassen fit très mauvais effet dans la ville où le régiment était en garnison. Des bandes de manifestants parcoururent les rues et allèrent jusqu'à pousser des cris de mort devant la maison de l'officier qui avait présidé le conseil de guerre ; des arrestations furent faites par la police, et quelques-uns des manifestants étaient sous les verrous. Il s'agissait de les déférer devant un tribunal.

Leurs partisans qui comptaient sur un acquittement réclamaient la cour d'assises. Mais le préfet du district, — représentant de Herner, — voulait les envoyer devant des juges professionnels dont on avait quelques raisons d'escompter la sévérité.

J'eus l'occasion de voir pendant cette période agitée un Herner que je ne connaissais pas. Cette espèce de férocité autoritaire que je croyais purement théorique, je la vis « sortir » sur son visage, comme sort une maladie éruptive longtemps couvée. Un matin, j'étais allé le chercher pour lui dire que le préfet en question était à Schoenburg et l'attendait au palais. Je le trouvai chez lui en compagnie de sa mère, et leur ressemblance me frappa encore plus vivement qu'au premier jour. Mais la vieille dame avait encore quelque chose de plus âpre. Ces deux êtres m'étonnaient beaucoup, car avant de les connaître, je ne croyais pas qu'il existât des méchants qui fussent vraiment des méchants. Je croyais qu'il y avait des envieux ou des maladroits. et que les gens qui semblaient agir méchamment ne pensent pas dans le fond d'eux-mêmes être vraiment méchants A vrai dire, le baron de Herner avait toujours cette excuse qu'il semblait agir pour le bien de son pays ; mais il avait vraiment un goût de la vengeance qui était monstrueux, quelque mauvaise opinion qu'on pût avoir de l'humanité. Il aimait obliger les gens parce que c'était une façon de leur manifester sa puissance. Mais il n'aimait pas le goût de la joie d'autrui. Bien qu'il ne tînt pas au luxe ni à la bonne chère, il détestait tous ceux qui pouvaient s'offrir ces jouissances, à cause du plaisir qu'ils en éprouvaient.

CHAPITRE X

En matin que j'étais en train de lire mes journaux français dans le petit bureau que m'avait fait aménager, à côté du sien, le baron de Herner, on frappa à ma porte, et l'on entra sans que j'aie eu le temps de dire : « Entrez ! »

Un jeune homme en vêtement clair se tenait devant moi, me souriant d'un bon sourire. C'était Henry de Tolberg.

— Eh bien ! monsieur le secrétaire particulier, il me semble que l'on oublie ses amis, une fois qu'on est dans les grandeurs ! C'est moi qui m'excuse, continua-t-il en souriant. Aussitôt mon arrivée... cette personne que vous connaissez est allée passer quelque temps chez une tante à elle qui habite un vieux château terrible à vingt lieues d'ici. Il se trouve que je ne suis pas trop mal vu dans la maison et que cette tante a bien voulu m'inviter aussi, de sorte que nous avons passé deux heureuses semaines, qui, malheureusement, sont passées... Mais ce qui nous console, c'est que nos affaires avancent. Quelqu'un de très bien en cour a parlé à la belle-sœur du roi. Et le comte de Herrenstein a dû parler

ON ENTRA SANS QUE J'AIE EU LE TEMPS DE DIRE : « ENTREZ ! »

au roi lui-même, qui n'a encore rien dit mais qui, je crois, va souscrire au divorce. Je ne crois pas que le premier ministre fasse une forte résistance, étant donné les difficultés de l'heure actuelle, qui doivent primer pour lui toute autre préoccupation. Et sans aller jusqu'à prévoir sa disgrâce possible, nous sommes peut-être autorisés à penser que, pour le moment, il cherche à ménager son crédit auprès de Charles XVI, et qu'il ne se soucie pas de heurter la volonté royale pour une affaire qui n'intéresse pas la chose publique... Je sais les arguments dont il s'est servi jusqu'à présent pour justifier sa résistance. Il n'y a eu que deux divorces à la Cour depuis la nouvelle loi... Et ces deux divorces ont fait mauvais effet dans le public. L'un, c'est celui de la princesse Breimingen, qui, après s'être séparée de son mari, parce qu'il était infidèle, a trompé elle-même son second mari d'une façon encore plus scandaleuse, de sorte que le tribunal ne sait que faire de leurs petits enfants... L'autre divorce présente avec celui de mon amie une analogie d'espèce un peu grossière, en ce sens que le mari de la surintendante, avec qui elle a divorcé, était, comme le mari de mon amie, enfermé dans une maison de santé. On reproche à la surintendante d'avoir épousé un homme très riche, alors que les affaires de son premier mari étaient en fâcheux état. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a rien de semblable dans le cas de mon amie. Son mari a une fortune personnelle beaucoup plus considérable que la mienne. Cette fortune retournera tout entière, en cas de divorce, à la famille du malheureux interné. Le baron de Herner le sait bien ; mais cela ne l'empêche pas d'exploiter auprès du roi le fâcheux effet des deux divorces précédents... Le roi ne se doute pas naturellement des véritables raisons du premier ministre. Mais on les a dites au comte de Herrenstein, et nous espérons bien que Sa Majesté en sera informée par lui...

— Je pourrai peut-être lui en parler aussi, m'écriai-je, sans trop penser à ce moment à la petite vanité de déceler mon intimité avec le roi.

Depuis quelque temps, sans que j'eusse contre le baron de Herner des griefs personnels, je me sentais moins lié à lui. Il était vraiment trop différent de moi, avec son énergie presque brutale, son tempérament vindicatif, — qui surtout offensait chez moi cette impuissance de rancune, cette tendance à chercher et à comprendre les raisons de l'adversaire, si funeste à un homme d'action qui a besoin au contraire, pour lutter, de toute la force de sa conviction.

Je savais très bien que le baron de Herner était un de ces êtres avec qui, dans certains cas, on ne peut pas s'expliquer. Les relations ne sont jamais sûres avec les hommes de ce genre. On est toujours sous la menace d'une rupture possible. Ce sont ces gens dont le vulgaire dit qu'ils ont un mauvais caractère. J'avais dans ma jeunesse un camarade plus âgé que moi, qui « se fâchait » pendant des mois pour un rien. Toute discussion avec lui me faisait trembler. Je craignais toujours qu'elle se terminât par une de ces brouilles si longues, et si pénibles pour mon cœur d'enfant.

Plus âgé, mais toujours aussi sensible, j'avais pris le sage parti de fuir ces sortes d'amis.

Je ne pouvais donc plus hésiter entre Tolberg et le baron, d'autant qu'il ne me semblait pas qu'il existât entre le baron et moi des liens de reconnaissance assez puissants pour que la démarche que j'allais faire auprès du roi, et qui contrecarrait les plans de Herner, pût être considérée comme un acte de trahison envers un bienfaiteur.

D'ailleurs si j'avais pu avoir une hésitation sur la conduite à tenir, elle eût été dissipée le soir même, car j'eus l'occasion de revoir Bertha.

C'était au bal du ministre de l'Intérieur. J'avais reçu une invitation et j'avais d'abord hésité à m'y rendre. C'était une des dernières soirées que le chef d'orchestre passait à Schoenburg avant son départ pour Vienne. Son engagement avec la Grande-Taverne avait pris fin. L'orchestre de dames s'était dispersé, et avait fait place à des Hongrois chanteurs qui criaient comme des

malheureux, de sept heures du soir à une heure du matin. Le chef d'orchestre, qui n'avait pas eu une soirée à elle depuis trois ans, aurait voulu aller au théâtre de Schoenburg, où l'on jouait ce soir-là un drame émouvant. Je n'ai d'ailleurs jamais vu d'âme aussi naïve et aussi simple que celle de cette dame voyageuse, qui depuis son adolescence avait vécu dans tant de villes, et joué de divers instruments dans une cinquantaine de cafés, sous des costumes les plus divers. Je lui expliquai en dînant avec elle que les exigences de ma profession m'obligeaient à me rendre à un bal. Elle avait une âme de fonctionnaire modèle, et comprit admirablement mes raisons.

A dix heures, vêtu d'un frac, d'une culotte de gala, et orné, Dieu me pardonne! d'une épée au côté, je me rendis au ministère de l'Intérieur. Les réceptions de M. Von Müllen étaient justement renommées. Le ministre avait une fortune colossale, et Mme Von Müllen passait pour une personne fort distinguée. C'était une grande blonde languissante, toujours un peu malade, et qui, assise dans un fauteuil comme dans un palanquin, régnait sur une foule d'invités dociles.

J'étais un peu préoccupé à l'idée de rencontrer Tolberg en présence du baron de Herner. Mais le premier ministre ne fit qu'une apparition très brève. Il paraissait absorbé. Il me serra la main en passant, et me dit : « Nous irons demain chez le roi. Nous avons une lettre importante à envoyer à Paris. »

ORNÉ, DIEU ME PARDONNE ! D'UNE ÉPÉE AU COTÉ.

Il me serra encore une fois la main, comme à son ordinaire, aimablement, mais sans trop d'expansion. Ce fut assez cependant pour me donner quelques remords.

Au moment où il sortait de la salle d'entrée, — je le suivais du regard, — je le vis se croiser avec Bertha, qui entrait. Il s'inclina devant elle. Elle le salua d'un léger signe de tête. Puis il sortit sans se retourner. Le cœur me battit. Je crois qu'à cette rencontre, j'avais eu plus d'émotion qu'eux-mêmes.

Je n'osais aller présenter mes hommages à la jeune femme avant l'arrivée de Tolberg : c'était par un vague souci de convenance, mais surtout par timidité. En attendant l'arrivée du jeune comte, je me promenai dans les salons. La première impression de luxe qui m'avait ébloui en entrant, se trouvait passablement modifiée quand on examinait en détail ces fonctionnaires étriqués et ces industriels à la forte encolure. Quant à l'aristocratie du Bergensland, elle n'était guère plus distinguée dans la

majeure partie de ses échantillons, dont la noblesse était pourtant de vieille souche. Elle présentait cependant quelques beaux produits, comme Bertha et le comte de Tolberg. Mais Mme Horf, la femme du banquier, qui était la fille d'un marchand de bois, avait un visage extrêmement délicat, des gestes harmonieux, et des attaches très fines. Et le fils Kiefer, dont le père avait débuté dans la vie en vendant des journaux dans les gares, le fils Kiefer, gagnant du Prix des Habits-Rouges, au concours hippique, avait la noble dégaîne d'un gentilhomme de race.

Bölmöller se cogna dans moi. Il portait une épée, ce qui me donna le désir de retirer la mienne. La devanture de son œil droit tombait de plus en plus, vu sans doute l'heure avancée. Mais son œil gauche redoublait de lumière. Il s'était fait friser les cheveux, et onduler la barbe ; il avait emprisonné dans des bas de soie des mollets qui n'étaient pas, semblait-il, de la même dimension. Il se tenait dans les environs du buffet, qu'il butinait inlassablement, telle une abeille diligente.

J'eus également la satisfaction de voir le grand écuyer qui s'était assis dans la salle de jeu, auprès d'une table de whist. On ne savait toujours pas si ses yeux étaient fermés ou si quelque regard glissait à travers une mince rainure. Je ne l'avais jamais vu qu'à table ; mais je pus constater que, même en dehors des repas, ses vieilles mâchoires obstinées continuaient leur lent travail de mastication. Il avait mis une culotte comme la plupart des invités ; mais il n'avait pas cherché à dissimuler sa noble et invraisemblable maigreur. Et ses longs canons desséchés ne remplissaient point l'étui pourtant bien étroit de ses bas de soie blancs. De temps en temps, il passait sur son crâne et sur son visage sa longue main tremblante, claquait des dents deux ou trois fois, et recommençait à ruminer.

Comme j'étais en train de regarder les joueurs, quelqu'un me frappa l'épaule. Je vis, en me retournant, la figure souriante du jeune comte de Tolberg.

— On vous demande par là-bas.

Puis il m'entraîna doucement jusque dans un salon voisin, où Bertha nous attendait en compagnie d'une vieille parente. La jeune femme me sourit, en me voyant, comme à un véritable ami. Quand elle me souriait ainsi, aucune autre considération n'existait plus. Je crois que j'aurais trahi Herner, même si j'eusse été uni à lui par des liens de la plus inextricable reconnaissance.

Bertha vous souriait comme une compagne d'enfance. Il semblait qu'on l'eût toujours connue... Tolberg ayant pris à son bras la dame âgée et l'ayant menée pieusement vers le buffet, je restai seul avec l'amie de mon ami. J'étais heureux, au fond, de penser qu'elle était à un autre. Rien ne m'obligeait à me faire aimer d'elle. Je pouvais donc l'aimer en toute sécurité. Je m'abandonnais à la joie d'être séduit. Je l'écoutais parler, et lui parlais en toute confiance. Elle m'interrogea sur mes impressions de Schoenburg, et je lui contai avec une sincérité éperdue et heureuse, comme à un confesseur, tout ce que j'avais éprouvé depuis mon arrivée dans la ville. Je lui parlai du roi, du premier ministre, en lui disant, ce qui me soulagea beaucoup, tous les scrupules que j'avais éprouvés à l'idée que je serais peut-être obligé de trahir mon maître, même au profit d'un homme que j'aimais beaucoup, comme Henry de Tolberg. Toute réticence avec elle était impossible. Il me semblait, quand je lui parlais, que mon âme était de verre, et que rien ne lui eût échappé de mes plus secrètes intentions.

Elle me dit à son tour toutes ses préoccupations, et elle ne fut jamais plus charmante que pendant ces confidences. Elle apparaissait le plus souvent comme une personne très sage, très judicieuse, et à d'autres moments, elle avait dans le regard l'ingénuité d'une petite fille de douze ans. Elle disait enfantinement : « N'est-ce pas ? Je ne pouvais pas faire autrement ? » Elle n'avait jamais l'air sûre d'elle-même. Et cependant elle ne donnait jamais l'impression qu'elle hésiterait, quand elle se trouverait en présence de certains devoirs... Je sais très bien qu'on se fait de belles illusions

BERTHA NOUS ATTENDAIT EN COMPAGNIE D'UNE VIEILLE PARENTE.

sur les vertus d'une femme quand on la voit pour la première fois, et qu'elle est très belle ; mais je dois dire que rien dans la suite n'est venu infirmer cette bonne opinion que j'avais eue de Bertha.

Quand Tolberg revint, après avoir mis la vieille dans un lieu sûr, — à un baccara, je crois, — on décida que l'on souperait tous les trois à la même table. Ce n'était peut-être pas prudent à cause de Herner. Sans doute il se trouverait quelqu'un, à la suite de cette soirée, pour mettre le premier ministre au courant de notre intimité. C'était dangereux pour moi, et pour mon avenir à la Cour de Schoenburg. D'autre part, en affichant mon amitié avec Tolberg et Bertha, je me mettais en moins bonne position pour les servir utilement à la Cour. Mais ni l'un ni l'autre nous ne pûmes écouter les conseils de la prudence, tant nous étions contents d'être ensemble. Ce qui pouvait nous arriver de pis, semblait-il, c'eût été de nous quitter.

D'ailleurs, le baron ne sut jamais que j'avais passé la soirée avec son ennemi, et la femme qu'il aimait. Il paraissait inévitable qu'il l'apprît ; nous fûmes aperçus par plus de cinquante personnes de son entourage, et il ne sut jamais rien de cette sorte d'escapade. Il est vrai que les événements graves qui se passèrent les jours suivants eurent de quoi détourner son attention.

J'étais allé, en entrant, présenter mes hommages à la maîtresse de maison. Elle m'avait salué avec condescendance, comme on salue un vassal ignoré. Mais je fus ramené à elle pour une entrevue plus sérieuse par son mari lui-même, le ministre de l'Intérieur et des Finances. J'ai honte de dire que cet homme d'Etat qui suivait un régime très sévère contre l'embonpoint, passait la soirée à conduire des dames au buffet, pour s'alimenter lui-même, tout heureux de pouvoir tromper, à la faveur de cette fête, l'attention de sa femme et de son médecin.

M. Von Müllen arrivait à s'exprimer en français, mais au prix d'efforts énormes, qui le mettaient littéralement en sueur. Sa femme savait certaines phrases plus coulantes. Mais je crois, d'après le long sourire monotone qu'elle avait en vous écoutant, qu'elle ne comprenait strictement rien de ce qu'on lui répondait. Une longue conversation était difficile entre nous. J'avais pris le parti de sourire comme elle, sans rien dire. Mais je ne savais pas comment m'en aller. Une dame passa en ce moment, qui ne sut jamais pourquoi la ministresse, dans son besoin de me quitter à tout prix, se précipita sur elle avec tant de bonne grâce.

On soupait par tables de huit et de quatre couverts ; Tolberg, après s'être assuré une table de quatre, eut l'excellente idée de me procurer une compagne de souper, qui n'était vraiment gênante pour personne. C'était une jeune femme de Leipzig, vaguement cousine de Bertha, et qui ne parlait et ne comprenait que l'allemand. Je pus être galant avec elle à peu de frais, grâce à quelques épithètes aimables que j'avais apprises durant les dix stériles années d'allemand que j'avais tirées au collège. Quand mes souvenirs me faisaient défaut pour distraire la dame allemande, je me rattrapais en lui mettant le plus de victuailles possibles sur son assiette.

Nous nous étions attablés dans un salon, qui n'était pas le salon d'honneur, et où le personnel, composé d'extras, ne gênait pas les invités ; ceux-ci se servaient eux-mêmes de deux ou trois plats froids, qu'on avait posés et laissés à leur discrétion sur la table.

Cette dame de Leipzig eût été assez jolie, si elle avait eu des sourcils moins larges et moins épais. Elle mangea beaucoup et but tout le champagne. « Soyez sage en la reconduisant chez elle, » me dit Bertha, en regardant dans une autre direction, pour n'avoir pas l'air de parler d'elle. « Son mari, qui est un haut fonctionnaire allemand, n'est presque jamais chez lui. Je ne crois pas qu'elle tienne beaucoup à lui. Mais je suis sûre qu'elle ne pense pas à avoir des amants. Elle travaille constamment à des ouvrages de broderie. Elle ne sait pas ce que c'est de s'ennuyer, ni de se distraire. Quand elle a fini de broder des taies d'oreiller, elle commence un chemin de table. Ne la détournez pas de sa vie tranquille. »

Je me mis à rire, et je protestai de mes intentions pures. Et la vérité est que je ne songeais pas à mal avant que Bertha ne m'eût parlé de cela. Mais à partir de ce moment, je me mis à penser qu'il allait peut-être se passer quelque chose dans la voiture. Et je versai un peu de champagne à la dame de Leipzig, dont les bonnes joues rouges et les yeux animés brillaient à l'envi. J'écoutai un peu distraitement ce que me dirent mes amis, et je commençai à me demander jusqu'à quand durerait la fête... Je ne savais pas à quel hôtel était descendue cette dame. Peut-être était-ce tout près du ministère... J'étais toujours très distrait quand on se leva après souper. J'écoutai mal le rendez-vous que me donna Tolberg. Bertha dit en allemand à son amie que j'allais la reconduire. Puis elle me répéta en français : « Vous allez reconduire ma cousine à son hôtel. » Je ne pus m'empêcher de rougir et je m'inclinai respectueusement.

J'allai chercher au vestiaire le manteau de soirée de la dame de Leipzig, et, avec beaucoup de trouble, je l'aidai à passer les manches.

Qu'allait-il arriver ? Je préférais ne pas y penser, ne rien prévoir, attendre tout du hasard. Au cas où l'aventure irait assez loin, ça deviendrait tout de suite plus compliqué.

ELLE EÛT ÉTÉ ASSEZ JOLIE, SI ELLE AVAIT EU LES SOURCILS MOINS LARGES.

Je ne pouvais pas l'emmener au palais, et je n'avais pas de chambre en ville. J'étais peu familiarisé avec les hôtels du pays. Descendre à son hôtel avec elle me paraissait assez difficile. Elle y était sans doute trop connue : c'était compromettant. Le mieux était de se fier au hasard.

Nous trouvâmes à la porte du ministère une de ces calèches de forme surannée qui font à Schoenburg le service de nos voitures de remise. Je donnai au cocher l'adresse de Münscher Hof, où la dame me dit qu'elle habitait ; je ne savais pas au juste si c'était loin ou près, et je n'osai le demander au cocher, avec les quelques mots que je savais de la langue du pays. Il fallait donc, dans le doute, ne pas perdre de temps, et mettre tout de suite à profit les instants disponibles. Je pris la main de ma compagne, et la lui serrai doucement. Puis je m'approchai d'elle, et je lui dis : « Ich liebe Sie », sans autre préparation ; mais ma connaissance imparfaite de la langue allemande m'interdisait l'art savant des gradations et des nuances. D'ailleurs cette façon de brusquer les choses fut assez efficace, et je créai par cette prompte

entrée en matière un trouble que ma délicatesse française, avec ses ménagements timides, n'aurait pas su provoquer. A la faveur de cette émotion, je m'approchai plus près encore : ma compagne me rendit mes baisers en soupirant.

J'avais passé mon bras derrière son dos quand elle se mit à sangloter. Je voulus lui dire tendrement : Ne pleurez pas !.. Mais je ne savais plus du tout comment on dit *pleurer* en allemand. Je me bornai à répéter : Nein !... Nein !... Elle commença à pleurer si fort que je la lâchai décidément. Et je ne sus que lui tapoter doucement les mains pour la calmer, en souhaitant désormais que le Münscher Hôtel fût très près de là.

La voiture s'arrêta enfin. Il me sembla convenable de prendre cette dame dans mes bras et de lui baiser les joues avec beaucoup de tendresse et de ferveur. Puis, je sus lui dire en allemand : « Je viendrai vous voir. » Je la fis descendre de voiture avec les précautions dont on entoure une personne très souffrante. J'attendis quelques instants que la porte fût ouverte. Puis je baisai la main de la personne avec tout le tact et toute la galanterie française.

Comme le cocher me ramenait au palais, je me pris à me demander si cette crise de larmes était, comme je l'avais pensé, une révolte ou bien simplement une manifestation nerveuse, qui n'atténuait en rien le consentement qu'on avait semblé me donner.

Il me fut insupportable de penser que je m'étais trompé, et que ma réserve discrète, au lieu de toucher cette dame, avait pu lui causer une certaine déception.

Agacé par cette idée, et ne pouvant terminer la soirée sur cette impression fâcheuse, je donnai un contre-ordre au cocher, et je me fis conduire à l'hôtel où habitait le chef d'orchestre.

CET HOMME USAIT LES VÊTEMENTS EN LES BROSSANT.

CHAPITRE XI

Il faisait grand jour depuis longtemps quand mon domestique suisse entra dans ma chambre, et me dit en toute hâte que le premier ministre m'attendait au bureau. J'étais rentré au palais à quatre heures passées : je me levai précipitamment, très ému d'être en faute.

Je me débarbouillai aussi vite que je pus, pendant que le suisse emportait mon costume de gala pour le brosser. Cet homme usait les vêtements en les brossant. Ce n'était pas par zèle, c'était par distraction. Il rêvait à ses collections de timbres et continuait à frotter avec ardeur. Rien ne lasse, au contraire, la patience comme de penser à ce qu'on fait.

Le baron de Herner m'attendait dans son cabinet.

— Eh bien ! me dit-il, sans mauvaise humeur, mais d'un air toujours préoccupé, je pense que l'on s'est couché tard cette nuit ? Cela vous amuse à ce point les réceptions officielles ? Moi, je ne peux pas m'y voir. Il est vrai qu'en ce moment je ne suis guère disposé à m'amuser... Nous aurons beaucoup à faire aujourd'hui. Les socialistes du royaume ont reçu une adresse des socialistes français et des socialistes allemands. Il faut que nous écrivions à nos ambassadeurs... Nous avons aussi à écrire au gouvernement français pour une autre affaire de moindre importance : un petit traité de commerce relatif à certains trafics entre des possessions que nous avons en Afrique et des colonies françaises avoisinantes. Notre ambassadeur à Paris doit rédiger le document ; mais je tiens à lui faire parvenir un projet tout préparé. Je ne suis pas fâché de montrer à notre représentant qu'il y a une direction à Schoenburg et qu'il n'est pas seul à mener nos affaires en France, comme il a des tendances, ce digne prince, à se l'imaginer quelquefois...

Vraiment, je ne suis pas un homme de parti... J'ai toujours une telle fidélité pour les gens avec qui je me trouve que je me sens devenir infidèle à ceux que je viens de quitter. Etais-je assez loin du premier ministre pendant cette soirée de la veille ! Et maintenant que je me trouvais avec lui, maintenant qu'il me parlait si librement, et vraiment avec tout l'abandon dont il était capable, il me semblait de nouveau que c'était une trahison que de servir mes amis en contrecarrant ses volontés. C'est avec un cruel ennui que je pensais que, tout à l'heure, il faudrait parler au roi du divorce de Bertha. En somme, je suis de ces gens dont le vulgaire dit avec mépris qu'ils sont toujours de l'avis des personnes avec qui ils sont...

Eh bien ! puisque je suis de ces gens-là, je suis qualifié pour prendre leur défense. Nous ne sommes peut-être pas si méprisables... Nous souffrons d'être dans la nécessité de faire de la peine à autrui, non pas à un autrui vague, mais à un autrui que nous avons approché. Et vraiment cette impuissance à nuire à son prochain — qualifiée de faiblesse honteuse par ceux qui s'en trouvent lésés — n'est pas un sentiment si répréhensible. Et quand deux parties sont en différend, nous avons des tendances à croire qu'il n'est pas forcé que l'une d'elles ait nécessairement tort, et l'autre nécessairement raison.

— J'ai encore d'autres préoccupations très graves, dit le baron de Herner. Je vous dirai cela en chemin, car il commence à se faire tard.

Il me fit prendre quelques papiers, et nous descendîmes à la hâte. Le landau officiel nous attendait dans la cour.

ON A VU SA VOITURE FERMÉE SE DIRIGER DU COTÉ DU CHATEAU DE REINIG.

Le baron de Herner pensait tout haut devant moi. C'étaient des propos coupés de silences. Il suivait son idée obscurément. Puis, quand elle était élucidée, il la formulait à haute voix :

— J'ai reçu des nouvelles inquiétantes, me dit-il au bout d'un instant... des nouvelles incomplètes, naturellement, comme celles que sont capables de me donner les braves gens qui font partie de ma police.

Il haussa les épaules, puis ajouta :

— Nous avons toujours eu peur d'employer de véritables crapules à ce service-là. Alors, nous n'avons à notre disposition pour cette besogne louche que des serviteurs loyaux, mais imbéciles.

— C'est bien scabreux, lui dis-je, d'employer des coquins.

— Pourquoi ? dit-il. Moi, je supporte très bien d'avoir affaire à des coquins intelligents.

— Mais c'est une méfiance continuelle...

— Eh bien! on se méfie, voilà tout! Il ne faut pas avoir peur de se méfier... Je sais bien que les hommes d'Etat sont souvent lâches et paresseux. C'est par paresse qu'ils veulent avoir à leur service des gens sur qui ils peuvent se reposer, comme ils disent... Eh bien! on ne doit pas se reposer ; on doit se ménager tout au plus. On doit faire faire par d'autres le travail qu'on n'est pas absolument obligé d'exécuter soi-même. Ainsi on a plus de temps à soi. Mais il faut garder pour soi le plus de responsabilités possibles, et il ne faut pas craindre d'être sur le qui-vive. C'est, au contraire, une position qui me plaît, dit-il avec un grand air de satisfaction.

« Quand je serai le maître un peu plus que je ne le suis, quand je serai débarrassé des gens qui sont autour du roi, qui nuisent à mon crédit et diminuent ma puissance, je crois que je saurai m'entourer d'aides utiles, et aller dénicher n'importe où elle se trouve la vraie capacité. Et les canailles que j'emploierai ne me trahi-

ront pas, je vous en réponds. Les gens n'ont pas le droit de se plaindre d'être trahis ; ils n'ont qu'à faire attention. »

Le premier ministre resta ensuite quelques instants sans rien dire, mais il paraissait surexcité.

Ah ! je ferai de belles choses, si je continue à être le maître... Mais il ne faut pas, dit-il en s'assombrissant, qu'il arrive malheur au roi. C'est mon seul soutien. Nous avons parfois des dissentiments, mais il sait, lui, ce que je vaux... Si le roi disparaissait, — j'ai peur d'y penser, — ce serait un malheur pour moi et pour toute la politique que je représente...

Le premier ministre revenait si souvent sur cette disparition du roi, que je finis par lui demander si la santé de Charles XVI donnait des inquiétudes.

— Sa santé ? Non, me répondit-il. Dans cette famille de Tornhausen, dont il est, ils sont forts comme des bêtes de somme. C'est là que d'autres familles régnantes débilitées viennent chercher des princesses qui soient des mères un peu solides, et qui revivifient les souches appauvries... Non, ce qui m'inquiète pour le roi, ce n'est pas sa santé, c'est son insouciance, la liberté imprudente de sa vie, son habitude de s'en aller à droite, à gauche, sans vouloir être gardé... J'ai peur de toutes ces affaires sentimentales dont il fait la confidence à son ami Herrenstein... Il lui faut un confident, et c'est ce maudit Herrenstein... Je ne dis pas cela par jalousie, car je ne le crains pas, mais s'il ne s'était pas trouvé là, c'est peut-être à moi que le roi aurait raconté toutes ses aventures, et je pourrais veiller au grain... Tout ce que je sais, c'est qu'il y a encore du nouveau ; mes policiers me l'ont appris, ou plutôt fait deviner, car ces idiots sont capables de me fournir tout au plus de vagues indices. Je crois que le roi a une autre histoire en tête. On a vu sa voiture fermée ces jours-ci se diriger du côté du château de Reinig, où habite la jeune sœur de son amie. Oh ! il est tellement compliqué !... C'est qu'il pourrait être maintenant amoureux de celle-là ! Il en est bien capable !... C'est la seule femme qu'il voyait en dehors de sa maîtresse ; c'était la seule qu'elle lui laissait voir, et c'était probablement encore une de trop.

« Le danger, — car, moi, le reste, ça m'est égal, il peut bien faire ce qui lui plaît, — le danger, c'est que dans ses allées et venues, il est toujours seul ou à peu près. Il ne veut pas de la surveillance de notre police... Mais il a derrière lui une autre surveillance qui ne lui fait pas défaut : c'est celle des anarchistes réfugiés... Tout ce que mes limiers ont pu me dire, c'est qu'ils ont vu deux ou trois fois des promeneurs un peu suspects sur la route que devait suivre le roi. Ces anarchistes russes qui s'attachent à la piste du roi sont malheureusement d'autres gaillards que mes gens de la police. Ce sont des étudiants très instruits, pour la plupart assez fins, et surtout des hommes qui ne craignent rien. S'ils prennent des précautions, ce n'est pas pour garer leur vie, c'est pour préserver ce qu'ils appellent « leur œuvre ». Ils sont dangereux. Nous ne sommes pas suffisamment armés contre ces gens-là. »

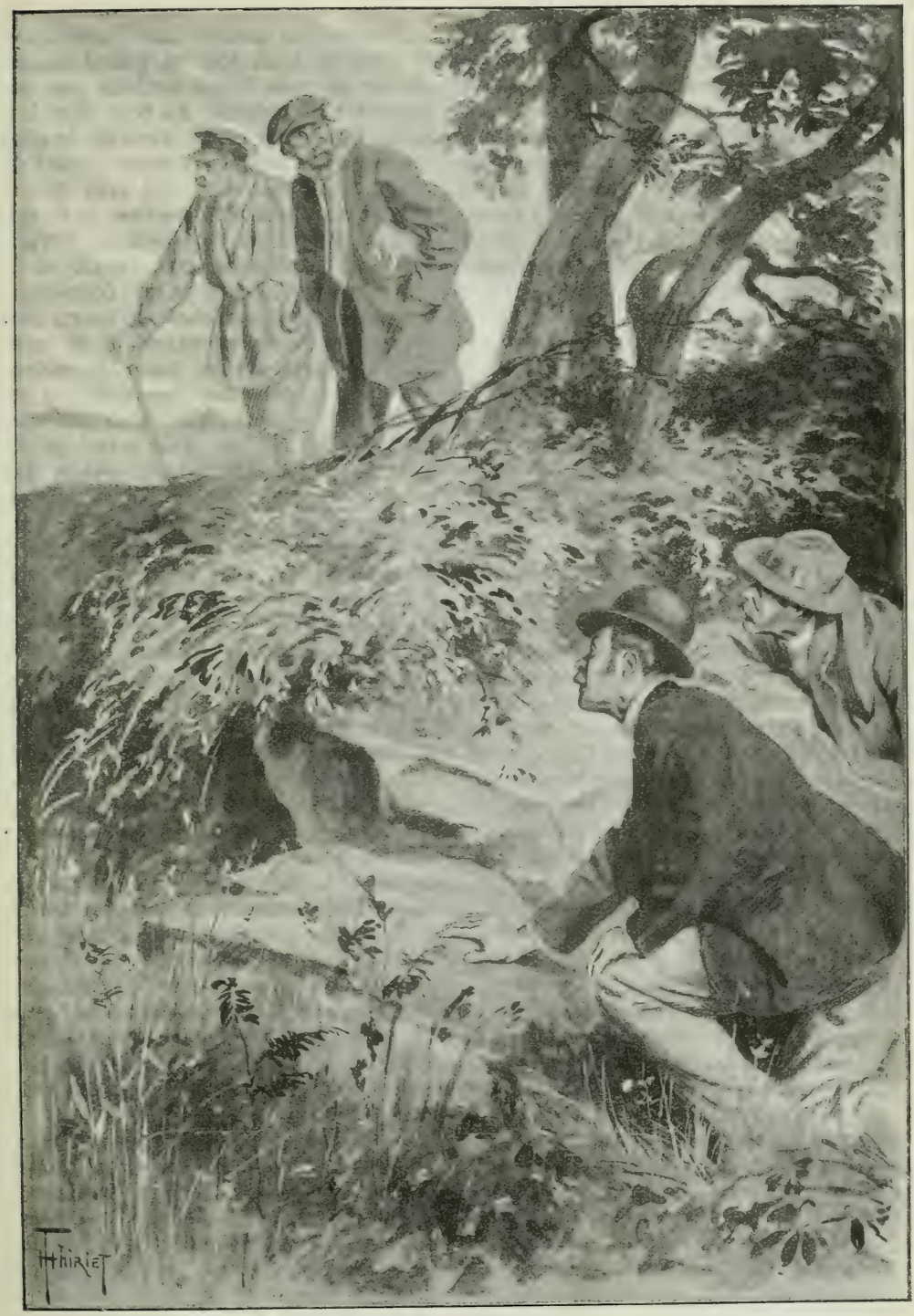
La voiture était maintenant à l'entrée de la très longue allée herbue qui menait à l'entrée du château royal.

— Chaque fois que je rentre dans cette allée, me dit le ministre, je me demande ce qui va m'arriver quand je serai au bout... ce que je vais apprendre.

— Mais n'avez-vous aucune crainte pour vous ? Car, en somme, le même accident qui peut atteindre le roi menace également le premier ministre...

Si j'avais eu affaire à une âme inquiète, je n'aurais sans doute jamais posé cette question ; mais, sans en savoir exactement les termes, j'étais sûr d'avance de la réponse qui me serait faite. Et peut-être y eut-il eu de ma part un peu de courtisanerie instinctive à fournir au premier ministre l'occasion de prononcer de belles paroles courageuses.

— Si c'est moi qui reçois la bombe, me dit-il en souriant, ça sera tout de suite fini, et je ne serai pas là pour voir ce qui se passera après. Et puis le roi sera toujours là. Je ne veux pas faire de fausse modestie, et dire qu'il me remplacera facilement ; je ne le crois pas. Mais c'est un homme de grande valeur, et s'il n'a



ILS ONT VU DES PROMENEURS UN PEU SUSPECTS.

personne pour le seconder, eh bien ! il gouvernera tout seul. Et même, ajouta le baron de Herner en souriant, ce ne sera pas peut-être un monarque aussi tolérant qu'on pourrait le croire. Il sait très bien que tant que je serai là, il ne risque rien à être tolérant... et que mon autoritarisme corrigera son indulgence excessive. Mais une fois qu'il sera seul, il ne se laissera plus aller à être aussi facilement débonnaire. Non, répéta Herner, pour beaucoup de raisons, il vaut mieux que ce soit moi qui m'en aille, si l'un de nous deux doit disparaître. D'abord, ajouta-t-il, avec cette expression de méchanceté soudaine, cette sauvagerie originelle, qui faisait parfois irruption en lui, l'idée que cette... —il eut la force de retenir le mot violent qui venait à ses lèvres, — ... que cette princesse Elsa peut venir au pouvoir avec sa tourbe de Bavarois, l'idée que tout ce que j'ai fait sera défait en un instant par une bêtise du sort... que je n'aurai pas fait voter ma loi de justice qui réglera une fois pour toutes la jurisprudence de nos procès politiques, et ne nous exposera plus à laisser juger des manifestants par des jurés stupides ou poltrons, l'idée que ces gens qui n'étaient rien seront les maîtres, et mes maîtres, je crois que je serais capable de me faire anarchiste à mon tour...

Il ne plaisantait pas. Il avait pris sa canne dans sa main crispée, et tapait avec violence le fond de la voiture... Il se calma un peu l'instant d'après.

— Vous voyez, me dit-il, avec un sourire un peu forcé, ce que c'est que la passion du pouvoir. J'en suis possédé, et je trouve, en dépit des philosophes, que je ne suis ni bas ni ridicule. Il faut connaître ces choses-là pour s'en rendre compte. On n'en jouit pas, mais on y tient. On y tient d'autant plus violemment qu'on n'en jouit pas, et que l'on sait bien qu'une fois parti du pouvoir, on n'en gardera aucun bon souvenir. Quand on est au pouvoir, on méprise la considération des gens. Mais aussitôt qu'on est déchu, et qu'elle vous fait défaut, on souffre de ne plus sentir autour de soi cette estime, cette déférence, cette crainte...

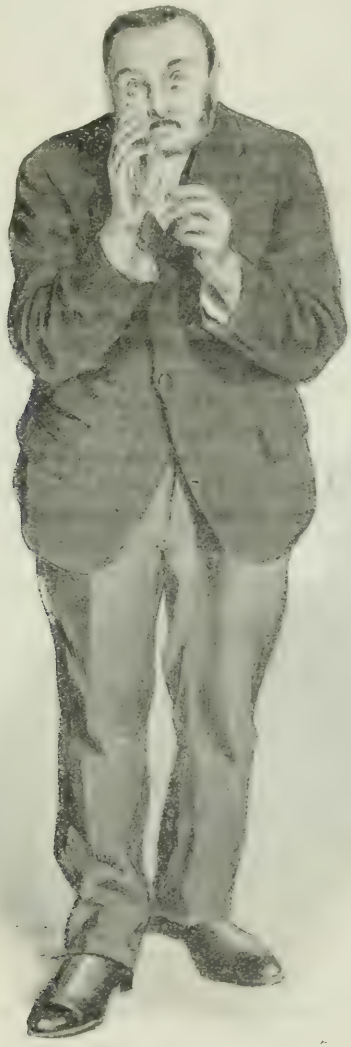
Nous étions arrivés dans la cour, et le ministre avait jeté un regard inquiet autour de nous. Il ne semblait pas que le roi fût au château. Au bout d'un instant, la porte du perron s'ouvrit, et nous vîmes s'avancer jusqu'à nous le valet de chambre du roi, celui qui était spécialement attaché à sa personne, et le suivait dans tous ses déplacements. C'était un petit bonhomme qui n'avait ni la solennité ni le style d'un domestique d'apparat. Avec ses cheveux courts mal plantés, sa petite moustache et de rares poils de barbe sur les joues, il ressemblait plutôt, dans son veston noir, à un cireur de bottes endimanché. Il vint dire au baron de Herner, d'un grand air de discrétion, que Sa Majesté n'était pas rentrée depuis la veille... Le fait en lui-même n'avait rien d'inquiétant; mais ce qu'il ajouta parut alarmer le ministre, déjà si disposé à l'inquiétude. Le roi, même dans ses fugues, gardait généralement quelques précautions d'homme rangé, et quand il s'absentait ainsi, prévenait son domestique qu'il rentrerait ou ne rentrerait pas. Mais cette fois, il n'avait rien dit en partant, et quand il ne disait rien, c'était qu'il avait l'intention de rentrer.

Il y avait donc de quoi s'inquiéter. Le petit valet de chambre ajouta cependant ce détail qui calma un peu l'anxiété du ministre, c'est que le roi, il s'en souvenait maintenant, était parti en voiture après l'avoir envoyé en course à la ville. Il était donc possible que Sa Majesté eût décidé qu'elle passerait la nuit dehors, changeant ainsi d'avis pendant le temps qui s'était écoulé entre le départ du domestique et son propre départ du château... Cette hypothèse ne tranquillisa pas le baron.

— Il y a là quelque chose de pas naturel, me dit-il quand le domestique se fut éloigné... Il a dû se passer un événement anormal. Comment expliquez-vous que le roi ne m'ait rien fait dire à moi ? Nous avions aujourd'hui des décisions très graves à prendre ensemble... Humbert, me dit-il d'un ton énervé, il ne s'agit pas de chercher à me rassurer. Demandez-vous avec moi, sans avoir peur

d'envisager les éventualités les plus graves, quelles sont les possibilités. Mon avis est que nous ne perdions pas notre temps à rester là ; il est certainement allé au château de Reinig ou au château de Kreusach, où habite sa maîtresse. C'est sur la même route. Il faut aller le chercher là.

Je fis cette timide objection que l'on risquait de mécontenter le roi, en allant ainsi à sa recherche. Mais le baron ne s'y arrêta pas. Il ne craignait jamais de mécontenter les gens. C'était sa force. Il préférait agir d'abord, quitte à s'excuser après. Mais il ne voulait pas être entravé dans ses actions par des craintes de ce genre, qui pouvaient d'ailleurs être chimériques. « Ce n'est pas pour mon plaisir « ou pour satisfaire une vaine curiosité « que je vais à sa recherche. Le roi le « sait bien. »



IL N'AVAIT NI LA SOLENNITÉ NI LE STYLE D'UN DOMESTIQUE D'APPARAT.

Il appela le cocher qui nous avait amenés et qui attendait des ordres pour savoir s'il devait dételer ou retourner à la ville... Puis il changea d'avis et fit atteler le petit tonneau. Je compris qu'il aimait mieux ne pas emmener de domestique avec nous.

CHAPITRE XII

NOUS PARTÎMES PAR UNE ROUTE ENCAISSÉE ET SOMBRE.

Nous partîmes donc tous les deux dans la campagne, par une route encaissée et sombre qui devait plaire au roi ; car, avec plus de naturel, elle était un peu dans le goût de son jardin sauvage. Parfois les deux talus de verdure qui bordaient ce chemin comme deux murailles s'abaissaient tout à coup et nous traversions une carrière abandonnée.

— Quand je pense, disait le ministre, qu'il passe sa vie à s'en aller tout seul dans ces chemins et qu'on peut si facilement l'attendre dans une de ces carrières !

— Mais hier, il n'est pas sorti seul ?

— C'est ce qui me rassure un peu. Je suis assez tranquille sur le compte du cocher. C'est un « serviteur loyal », comme tous nos gens... Pourtant, quand j'y réfléchis, cette circonstance, qu'il n'était pas seul dans sa voiture, m'inquiète maintenant au lieu de me rassurer. Je suis très étonné qu'il n'ait pas envoyé son cocher au château pour me prévenir, puisqu'il l'avait sous la main.

Le baron était décidément très énervé. Il avait poussé un peu trop le double poney qui nous emmenait, si bien que l'animal, à une montée, donna des signes de fatigue. Il était plus sage de nous arrêter quelques instants à une auberge qui se trouvait à mi-côte. Pendant que le cheval soufflait un peu, le baron nous fit servir du fromage et du pain. J'en mangeai avec un bonheur véritable. J'étais parti le matin sans prendre le café au lait qui était si bien servi au palais, où

l'on avait de bonnes habitudes allemandes.

Il y avait longtemps que midi avait sonné, et en présence des graves occupations qui agitaient le gouvernement du Bergensland, je n'avais pas osé parler de déjeuner. Le premier ministre, plus absorbé, fit moins honneur à ce frugal repas. Il parlait à une vieille paysanne, qui tenait l'auberge. Je ne connaissais pas encore suffisamment la langue du pays pour comprendre tous les termes de la conversation. Mais je devinais, d'après les gestes du baron de Herner, qui lui montrait alternativement les deux directions de la route, qu'il lui demandait si elle n'avait pas vu passer la voiture du roi. Cet interrogatoire ne paraissait donner aucun résultat.

L'air paisible et la tête oscillante, elle se tenait sans rien dire devant le baron, qui, de guerre lasse, s'était mis à manger, visiblement aussi préoccupé qu'auparavant.

Puis soudain la vieille femme, toujours avec son air paisible, se mit à dire quelque chose que je ne compris pas. Mais je vis le baron de Herner lever brusquement la tête, son visage pâlir, les yeux largement ouverts. Je le vis interroger la paysanne avec véhémence ; puis il me dit : Venez...

Je lui demandai avec une curiosité ardente, et sans y mettre de formes :

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?...

Il paraissait ne pas m'entendre, et je n'osai pas répéter ma question.

Il poussait maintenant à grands coups de fouet le petit cheval, qui montait au galop la côte...

— Ce qu'elle m'a dit ?... Vous voulez le savoir ?... Elle m'a dit simplement, sans se douter de l'effet qu'elle allait me faire : « Qu'est-ce que c'était donc que « ce bruit qu'on a entendu hier soir par « là-haut ? Ça a tonné comme un gros « coup de canon. On aurait dit que les « rochers allaient crouler... et j'en suis « restée sourde pendant un grand quart « d'heure ! »... Voilà ce qu'elle m'a dit.

Je hasardai cette hypothèse qu'il s'agissait peut-être de travaux de mine, de rochers qu'on faisait sauter dans les carrières...

Mais le baron me répondit d'une voix altérée que les carrières étaient abandonnées depuis longtemps dans toute la région.

— C'est de ce côté qu'elle a entendu le bruit... Hier soir, à neuf heures, à l'heure où la voiture, dit-il en baissant la voix, devait passer par ici pour rentrer au palais.

Depuis que les carrières n'étaient plus exploitées, cette route était absolument déserte. Elle conduisait de Schoenburg au village de Simstadt, une petite ville ancienne dont le commerce était tombé. Et les rares transactions qui se faisaient entre cette localité et la capitale utilisaient plutôt une autre route plus commode et plus courte, qui suivait le cours du canal.

Nous étions arrivés au haut de la côte. Et la route continuait pendant un demi-kilomètre jusqu'à un nouveau tournant... Le baron me le désigna de l'extrémité de son fouet, qui tremblait au bout de son bras.

— Il y a là une autre carrière...

Et il cessa de fouetter le cheval ; on eût dit qu'il craignait d'arriver trop vite à cet endroit... Le coude était très brusque. Comme nous allions tourner une arête de rocher, le poney stoppa, et fit un écart. Je sautai à terre, et j'allai le prendre à la bride. Mais en passant devant la voiture, j'aperçus toute l'étendue de la carrière, et je vis qu'elle était pleine de corbeaux qui couvraient le sol, comme un tapis funéraire.

— Des corbeaux...

A son tour, le ministre sauta en bas de la voiture...

— Attachez le cheval...

J'attachai le cheval à un arbuste qui avait poussé sur le talus, entre deux rochers.

Le ministre, le fouet à la main, s'avançait vers les corbeaux, qui formaient un tas plus serré au milieu de la route. Il brandit son fouet. Des oiseaux s'envolèrent, et pendant un instant, l'air s'obscurcit de leurs ailes, comme si le crépuscule était venu tout à coup. Puis

nous vîmes, épars sur le sol, une roue de voiture, presque intacte, la tête et l'avant-main d'un cheval, à l'état de squelette, des morceaux de bois peints en bleu, à la couleur des carrosses royaux.

Le baron de Herner allait et venait au milieu de la route, regardait et inventoriait tous ces débris avec un calme effrayant. En dehors du chemin, sur le sol de la carrière, nous aperçûmes d'autres débris encore plus impressionnants. C'étaient cette fois des morceaux de squelettes humains.

L'explosion avait dû être terrible. Elle avait emporté très loin le corps des deux hommes, et il ne restait plus des chevaux qu'une moitié de carcasse complètement dénudée. Il était facile de retrouver, entre les deux squelettes humains, quel était celui du roi. Le cocher Hofman, avec qui il était parti la veille, était de petite taille, et bien qu'il eût la moitié des jambes emportée, nous pûmes voir facilement, en comparant la longueur des épines dorsales, que cet autre assemblage d'os qui se trouvait plus près de la route, presque sur le bord, était tout ce qui restait du roi.

Il n'avait pas été, semblait-il, atteint par un projectile, mais la commotion l'avait tué. Il était tombé couché sur le côté. Un des bras, déchiqueté avait une position anormale et contournée. Il est probable que dans leur besogne immonde les corbeaux avaient changé la position des membres.

Nous revenions en silence auprès de notre voiture, quand le baron aperçut autre chose. Il quitta la route, et se dirigea vers un renfoncement de la carrière. Arrivé là, il me fit signe de la main... Il était arrêté devant un troisième corps, plus affreux à voir que les autres, parce que les corbeaux ne l'avaient pas encore achevé... Les os de la tête étaient déjà dénudés. Le corps était encore couvert de ses vêtements, et nous vîmes qu'il était vêtu à la russe, avec des bottes et des culottes bouffantes. La plupart des réfugiés étaient habillés de la sorte. Ils arrivaient d'ordinaire, même les étudiants, avec des costumes de moujiks, et trouvaient ainsi moyen, faute d'autres ressources, de se faire embaucher pour les travaux des champs.

Nous étions certainement en présence de l'homme qui avait lancé la bombe. Il avait dû être blessé mortellement par quelque projectile. Il était mort plus tard que les autres. C'est ce qui expliquait que les corbeaux ne se fussent approchés de lui que quelques heures après.

Il ne nous restait plus qu'à reprendre le chemin de la ville, à prévenir les magistrats et à faire faire les constatations officielles. J'allai détacher le cheval, et, le baron et moi, nous reprîmes place dans la voiture.

Le ministre ne disait rien. Il avait posé le fouet dans le porte-fouet, et laissait le petit cheval aller à sa guise. Nous descendîmes la côte, et nous repassâmes devant la petite auberge. Le baron de Herner paraissait de plus en plus absorbé. Deux ou trois fois, la voiture s'arrêta. A ce moment il avait un sursaut, comme un cocher qui s'éveille, et remettait le cheval en mouvement, en secouant nerveusement les rênes.

Tout à coup, il arrêta le poney de son plein gré, se tourna de mon côté, et se mit à me regarder dans les yeux. Puis il me dit :

— Descendons.

Il attacha lui-même le cheval à une branche d'arbre. Ensuite il me prit le bras, et me fit marcher à ses côtés. Il était dans un état de surexcitation extraordinaire. Il avait les larmes aux yeux et ne pouvait parler.

Nous marchâmes quelques instants en silence. Il me serrait fébrilement le bras Puis il se mit à me regarder comme l'instant d'avant, à me regarder profondément,

— Humbert, me dit-il, les dents serrées, Humbert, je ne veux pas quitter le pouvoir ! Je ne veux pas m'en aller bêtement et stupidement parce que le sort me force à m'en aller... Je ne veux pas céder la place à ces gens. Je veux rester le maître... Vous m'entendez ?

Il me prit le bras et nous marchâmes de nouveau en silence.

— Il n'y a que nous qui ayons vu... ce que nous avons vu... Il n'y a encore que

nous qui sachions ce que nous savons. Tout le monde ignore que la succession du royaume est ouverte : quand on la proclamera ouverte, c'est parce que nous l'aurons dit... Il est déjà arrivé, continua-t-il, que le roi s'absente pendant plusieurs semaines pour une destination mystérieuse. Dans ces cas-là, il ne prévenait que moi. Et c'était moi qui disais simplement aux ministres : « Sa Majesté est partie pour quelque temps. » Et je n'avais d'autres comptes à rendre à personne...

« Nous sommes les seuls témoins de la disparition du roi... Il n'y avait là que l'as-

IL ÉTAIT ARRÊTÉ DEVANT UN TROISIÈME CORPS.

sassin, et il ne parlera plus. J'ai tout lieu de croire qu'il n'y a pas eu de complot. Les crimes anarchistes ont souvent ceci d'effrayant que, comme un crime de droit commun, ils sont conçus et exécutés par un seul être, qui ne s'en ouvre à personne. Et l'assassin anarchiste est d'autant plus difficile à retrouver que nul lien connu, comme dans les crimes passionnels, ne le rattache à la victime, et qu'il n'est pas dénoncé, comme le voleur, par le produit d'un vol, dont il sèmerait des traces derrière lui... En admettant que cette fois le criminel ait eu des complices, ils croiront que le coup est manqué.

« ...Nous allons remonter là-haut pour plus de sûreté, dit le baron. »

Je commençais à deviner ce qu'il avait l'intention de faire. Nous revînmes à la terrible carrière, d'où nous ne nous étions pas trop éloignés. Il poussait de nouveau fortement le malheureux petit cheval, pour qui c'était décidément une rude journée. Il fallait maintenant ne pas perdre de temps... Il ne passait d'ordinaire personne sur la route ; mais il pouvait passer quelqu'un ce jour-là. Et justement, comme nous arrivions à la carrière, nous vîmes un chemineau en arrêt auprès des débris de la voiture royale. Le baron me fit signe de ne pas descendre du petit tonneau. Il mit simplement son cheval au pas, l'arrêta en arrivant près du chemineau, et regarda d'un air indifférent tous ces os et ces morceaux de bois.

Le chemineau lui dit quelques mots que je ne compris pas, mais dont je pus, grâce à des gestes de l'homme, reconstituer le sens. Il agita les deux poings avec la prétention visible d'imiter le galop d'un cheval. Puis il tourna les mains l'une autour de l'autre, pour donner l'impression d'une chute finale. Il fit une sorte de moue philosophique et prit sans transition un ton beaucoup plus apitoyé pour parler de ses affaires personnelles et de ses embarras financiers, que le baron soulagea avec empressement par l'offre d'une large pièce blanche.

Puis nous feignîmes de continuer notre route, au pas, comme des gens qui font souffler leur cheval. Ce damné chemineau ne s'en allait pas. Il marchait avec une lenteur !

Enfin nous le vîmes tourner le coin de la route...

Notre tâche, assez pénible, allait commencer.

IL FALLUT ABANDONNER DANS CE COIN DE CARRIÈRE CE QUI RESTAIT DU MALHEUREUX ROI.

CHAPITRE XIII

Nous prîmes d'abord les débris de bois et nous les portâmes dans un recoin de la carrière, derrière un tas de pierres, qui les dérobait à la vue des passants.

Nous roulâmes jusqu'à cet endroit la seule roue qui restât du carrosse royal.

Puis il fallut emporter les ossements ; il fallut abandonner dans ce coin de carrière ce qui restait du malheureux roi. Nous n'avions aucun outil et la terre était trop dure pour que nous puissions donner à ces misérables restes une sépulture même improvisée. Mais le baron de Herner n'était pas sentimental. Il avait aimé le roi ; ce fut cependant sans émotion apparente qu'il mania avec moi ces ossements. D'ailleurs, moi-même qui avais approché le roi, et qui avais été tellement séduit par lui, j'exécutai ce travail macabre sans autre émotion que celle d'un dégoût physique, car il restait

encore après ces os quelques rognures de chair que les corbeaux avaient laissées.

Le baron était désormais d'une tranquillité parfaite. Cette tranquillité me surprenait. Il ne suffisait pas d'avoir pris l'audacieuse résolution qu'il avait adoptée. Il me semblait que ce plan téméraire était difficile à exécuter. Ce mensonge pouvait durer deux mois, six mois, mais il arriverait bien un moment où l'on s'étonnerait de cette absence prolongée... Il voulait d'abord rester au pouvoir suffisamment de temps pour consolider son œuvre. Après, il s'occuperait de la suite. Je crois qu'il pensait qu'il serait toujours temps de faire mourir le roi *officiellement*... Un souverain, comme jadis Louis II de Bavière, pouvait trouver la mort dans une partie de bateau... Mais d'ici là, le baron de Herner, seul maître du pouvoir, aurait dicté au Parlement les lois nécessaires, les lois de justice, les organisations militaires nouvelles. Il pourrait même modifier la constitution du Bergensland en ce qui concernait les familles régnantes, prévoir l'éventualité d'une régence, et l'interdire par avance aux princesses de famille étrangère, de façon à écarter définitivement du pouvoir cette princesse bavaroise et la séquelle ennemie qui l'entourait.

Le baron était tout entier à cette confiance exagérée que l'on éprouve quand on a échappé par son propre effort à un danger qui vous avait fortement effrayé. Il n'était pas loin de se croire invincible et invulnérable.

Nous étions remontés en voiture. Il fouettait le cheval et le stimulait de la voix avec bonne humeur. Et vraiment les gens qui nous auraient rencontrés n'auraient pas pu, en nous voyant, soupçonner ce que nous venions de faire. Nous avions l'air de deux bons amis en promenade d'agrément.

Comme nous passions devant l'auberge, le baron se sentit pris d'une belle fringale. Il mit pied à terre et se fit servir tout ce qu'on put trouver dans la cuisine, du saucisson et une omelette au lard.

CHAPITRE XIV

Par bonheur, le cocher Hofman, célibataire, ne laissait pas après lui une famille que sa disparition pût inquiéter. On prévint tout de suite les gens du château que Sa Majesté serait absente pour un long mois. Le ministre laissa entendre à ses collègues du cabinet qu'il connaissait la retraite du roi, que sa Majesté lui avait à lui seul révélée... Il voulait se réserver, au cas où surgirait une difficulté inopinée, la faculté de pouvoir aller, soi-disant, trouver le roi dans cette retraite mystérieuse, et de rapporter sa décision. Il avait pour les cas graves quelques blancs-seings du roi dont il pouvait faire usage ; je crois d'ailleurs qu'au point où il en était arrivé, la perspective de commettre un faux ne l'eût pas effrayé.

Dès le soir même, il me fit venir chez lui et travailla avec moi à cette loi de procédure qu'il était très pressé de faire voter par le Parlement. C'était une simple question de travail matériel et de formalités, car les représentants du peuple, pour une forte majorité, étaient entièrement au service de Herner.

Nous travaillâmes jusqu'à une heure assez avancée. Ma nuit précédente et ma journée avaient été très dures ; mais je ne sentais aucune fatigue. J'étais trop surexcité pour dormir ; ce travail que nous fîmes ensemble nous calma tous les deux. Ce fut lui le premier qui se sentit las. Il me dit d'aller me coucher.

— NOUS AVONS AVEC NOUS PLUSIEURS OFFICIERS DE LA GARNISON.

Au moment de nous quitter, il me serra la main comme à son ordinaire. Puis il parut se souvenir des événements de la journée, et il me donna sur l'épaule une tape plus amicale... mais qui n'était pas spontanée, et je sentis que cette forte association, qu'avait créée entre nous cette grave journée, n'était peut-être pas une union véritable ; nous ne nous quittions pas comme des amis, mais comme des complices.

Le lendemain, je reçus la visite de Tolberg, qui voulait savoir si j'avais parlé au roi. Je lui dis, sans trop de gêne, que le roi était parti pour un temps indéterminé. Ce qui me rendait ce mensonge assez facile, c'est que j'y étais absolument obligé.

— Alors je n'ai plus aucun espoir, dit Tolberg, d'un air de détresse. La demande de divorce doit passer d'ici très peu de temps au tribunal suprême. Si elle n'y arrive pas avec un avis favorable du roi, elle sera rejetée ; le ministre leur fera connaître l'avis du gouvernement et si même, par esprit de justice, ils passaient outre et l'acceptaient, Herner ferait agir le prêtre. Il n'y a plus aucun espoir d'arriver à notre but en suivant les formes régulières. Perdu pour perdu, j'essaierai d'autres moyens... Vous savez que tout un parti s'est formé contre le premier ministre. Ce parti s'était flatté d'agir sur l'esprit du roi et de ruiner la faveur de Herner. Mais notre souverain ne gouverne plus. Vous voyez qu'il choisit le moment où la situation est très critique à l'intérieur pour disparaître tout à coup. Puisque nous ne pouvons plus compter sur lui pour défendre le droit, nous compterons désormais sur nous-mêmes.

Je ne demandais qu'à ne pas recevoir les confidences de Tolberg. Ma situation était déjà compliquée. Mais les gens avaient décidément en moi une confiance intarissable.

— On conspire sérieusement contre Herner, me dit Tolberg, en baissant la voix. Nous avons déjà avec nous plusieurs officiers de la garnison de Schoenburg Le départ du roi peut très bien activer les choses. Il nous permettra de dissiper les hésitations de quelques personnes d'importance, qui voulaient bien marcher contre le premier ministre, et qui n'auraient jamais pris les armes contre le roi. Car vous ne vous y trompez pas, Humbert, l'absence du roi dans les circonstances présentes produira certainement un très mauvais effet.

Je ne pouvais pas arrêter Tolberg dans ses indiscrétions, et lui dire que le fait de savoir tout ce dont il m'instruisait allait rendre assez fausse ma situation auprès du premier ministre. Je ne devais ni ne pouvais révéler les liens d'intimité forcée qui existaient entre Herner et moi. Je laissai donc parler le jeune diplomate, en me disant que je me souviendrais le moins possible de tout ce qu'il me racontait là.

— Nous aurons avec nous la princesse Elsa, continua Tolberg. Elle est assez populaire à Schoenburg. Le prince Henry, son défunt mari, le frère du roi, était très aimé du peuple, et l'on sait qu'elle a très bien élevé ses deux enfants... Mais j'allais oublier de vous dire pourquoi surtout j'étais venu ce matin. Bertha est de nouveau installée chez elle. Elle veut que toute affaire cessante, vous veniez dîner ce soir avec nous.

Je pensai que je les étonnerais beaucoup en refusant, et je promis à Tolberg de venir, tout en me disant à part moi que j'enverrais un contre-ordre.

Je considérais toujours que mon intimité avec ce couple était une sorte de trahison à l'égard de Herner. N'avais-je pas encore moins le droit de le trahir, depuis qu'il m'avait associé à son terrible secret ? Agacé de ces complications, j'eus presque envie d'envoyer tout le monde promener, et de retourner à Paris... Ce n'étaient pas des velléités bien sérieuses. Non seulement je n'en fis rien, mais je n'envoyai même pas de contre-ordre à Bertha, et je me rendis tout de même chez elle, au mépris de toute autre considération, simplement parce que je m'ennuyais et que c'était un plaisir pour moi de dîner en compagnie de mon ami et de cette jolie jeune femme.

J'avais revu le baron de Herner dans

— C'EST BIEN MONSIEUR HUMBERT ? ME DIT-ELLE...

la matinée. Il paraissait fatigué cette fois. L'après-midi, il ne vint pas au palais. Il avait fait venir chez lui deux magistrats, avec qui il rédigeait en termes juridiques son fameux projet de loi. Moi, mon travail d'analyse terminé, j'étais allé me promener au Jardin des Plantes. Je m'ennuyais. Le chef d'orchestre était parti la veille pour Vienne. Peut-être la dame de Leipzig était-elle à son hôtel. Je m'y rendis, en me répétant que c'était absurde, que j'allais encore me lancer dans une histoire stupide, que le meilleur qui pouvait m'arriver était qu'elle ne fût plus là. Elle n'était plus là, hélas ! et je n'eus pas la force de m'en féliciter.

Après une heure passée au Jardin des Plantes, je revins me promener dans la rue de la Paix, avec l'espoir secret de retrouver le capitaine de Lincke, le neveu du premier ministre, celui qui connaissait une nommée Irma. Mais le capitaine ne devait pas être revenu de permission. Il n'était pas à la terrasse de la Grande-Taverne, ni au café Grinzel où se réunissaient habituellement les officiers.

Il y avait au palais une magnifique bibliothèque remplie de ces chefs-d'œuvre des temps passés que je connaissais si mal. Je m'étais dit bien des fois : « Si j'ai une journée de libre, je viendrai me plonger là-dedans. » Je fis quelques pas timides vers le palais, puis je m'arrêtai... « Non ça ne vaut plus la peine il est trop tard. »

Mon maître, le baron de Herner, était le véritable roi de Schoenburg, et je détenais en somme une partie de sa puissance, puisque je connaissais son secret. Et je me trouvais triste et sans ressources morales dans les rues de cette ville que je pouvais considérer comme m'appartenant un peu. C'est ce jour-là que je me blasai pour jamais sur les charmes du pouvoir.

Je vis enfin qu'il était six heures et demie et que je pouvais me rendre, en marchant doucement, chez Bertha, où l'on m'attendait vers sept heures. Il fallait traverser la longue promenade publique, où trois fois par semaine la musique de la garde venait jouer à cinq heures. La musique était partie ; mais on n'avait pas encore retiré les chaises. Des enfants s'y étaient installés et imitaient les musiciens en jouant de la trompette dans leurs poings, pendant qu'un autre enfant, debout au milieu du cercle, battait la mesure avec un bâton de cerceau. Je les regardai un instant avec l'intérêt lassé que j'étais disposé à accorder ce jour-là à n'importe quel spectacle, quand je sentis qu'on me touchait le bras... Je vis alors une femme, aux traits fatigués, mais dont le regard profond m'impressionna.

— C'est bien monsieur Humbert ? me dit-elle... Cet enfant que voici, le fils de la concierge du palais, vous a désigné à moi. Je vous cherche depuis trois heures et je désespérais de vous trouver.

Elle me fit signe de venir un peu à l'écart.

— Excusez-moi d'arriver brusquement ainsi. Vous ne me connaissez pas, mais moi je sais qui vous êtes... Le roi m'a souvent parlé de vous... Je suis affolée depuis hier. J'attendais le roi hier à déjeuner, et il n'est pas venu. J'ai passé une journée abominable... sans personne à qui me confier. Ma jeune sœur, qui habite le château de Reinig, est partie précisément en Angleterre avant-hier avec le comte de Herrenstein, le seul ami que j'aie en dehors du roi. Je leur ai envoyé une dépêche. Mais je n'étais pas sûre de leur itinéraire et je n'ai reçu aucune réponse. Ce matin je n'ai plus pu y tenir. Je suis arrivée comme une folle au château royal. Le gardien m'a dit que le roi était parti pour un mois... deux mois... parti sans me prévenir ! Je me suis permis de venir vous trouver... pardonnez-moi... je suis seule... je me suis permis de venir vous demander si vous saviez quelque chose... Le roi vous aime beaucoup, monsieur : peut-être vous a-t-il fait part de ses projets ?...

Je répondis que je ne savais rien et que je croyais que le roi avait dû s'absenter pour une raison politique, une raison que connaissait sans doute le premier ministre.

— Je n'ose pas aller lui parler, dit cette pauvre femme avec angoisse.

— Je ne pense pas qu'il puisse vous

dire quoi que ce soit... C'est sûrement un motif grave qui a déterminé le roi à s'absenter si vite...

— Et sans me prévenir ! Non, je ne puis concevoir qu'il ne m'ait pas prévenue !

— Peut-être a-t-il chargé le ministre de vous faire dire quelque chose; et le ministre, qui, je le sais, a de gros soucis, a-t-il négligé de s'acquitter tout de suite de la commission...

Je disais ce que je pouvais pour la rassurer. Je lui conseillai même d'aller voir le ministre au palais le lendemain. D'ici là, je me proposais de prévenir le baron de Herner, qui saurait bien imaginer un faux message du roi pour la rassurer, et arrêter en même temps ses investigations. Car il semblait impossible à cette pauvre femme que le roi pût la quitter ainsi et la première idée qui lui était venue, en ne le revoyant plus, fut qu'il avait été victime d'un accident. Il valait mieux que son esprit ne s'arrêtât pas plus longtemps à une telle hypothèse.

— Je regrette vivement, lui dis-je, de ne pas pouvoir rester avec vous ; mais je suis attendu. Est-ce que vous allez de ce côté ?

Elle me répondit qu'elle allait n'importe où, qu'elle passerait la nuit dans un hôtel quelconque, et qu'elle attendrait fiévreusement le lendemain et l'heure d'aller voir le ministre.

Je connaissais à peine cette femme ; mais je la connaissais assez pour que l'idée qu'elle allait passer une nuit d'angoisse me fût insupportable.

— Le roi a chargé le ministre de vous prévenir, lui dis-je. Je puis vous le dire tout de suite. Le ministre m'en avait parlé à moi, et c'est moi, sans doute, qu'il vous aurait envoyé. Je ne devrais pas vous dire cela ; mais je vous vois si anxieuse que je crois pouvoir prendre sur moi de devancer l'ordre qu'on me donnera...

Elle me remercia et je sentis qu'elle était un peu soulagée. Mais quel soulagement passager ! Et je me disais qu'avant trois mois celui qu'elle aimait *mourrait* pour elle et pour les autres.

Comme elle était exténuée, je lui offris mon bras. Je la regardai à la dérobée. C'était presque une vieille femme. Son visage n'avait plus d'éclat, mais ses yeux étaient restés admirables. Il y avait dans l'expression de cette figure fine une telle douceur, une faiblesse si éternelle, que l'idée qu'elle pût souffrir vous était tout de suite intolérable.

Elle me dit qu'elle connaissait quelques personnes à Schoenburg, mais qu'elle n'irait certainement pas les voir. Elle me parlait avec un parfait abandon, comme si nous nous étions toujours connus.

Elle me dit encore qu'elle me reverrait le lendemain au palais, et me fit promettre d'aller la voir chez elle, à son château de Kreuzach.

J'étais arrivé devant chez Bertha ; mais je fis encore quelques pas avec la maîtresse du roi pour la mettre sur le chemin du Grand Quai, où il y avait des hôtels convenables.

CHAPITRE XV

Quand j'arrivai chez Bertha, je la trouvai avec Tolberg et un monsieur pesant, qui ressemblait beaucoup à certain gros vieillard que j'avais eu jadis comme professeur de mathématiques. Ce monsieur, qui marchait avec une certaine difficulté, était un colonel de chevau-légers, en garnison à Schoenburg. Je compris tout de suite qu'il faisait partie de la conspiration. Tolberg se hâta de me présenter comme un homme sûr. Il dit que j'étais secrétaire du premier ministre, mais que l'on pouvait se fier à moi. Très gêné, je crus nécessaire de faire une déclaration un peu émue, où je disais que mon ami Tolberg me connaissait assez pour savoir que je ne les trahirais point, mais qu'en aucun cas je ne pouvais les seconder. Ma qualité d'étranger... et je ne voulais pas non plus jouer un rôle de traître. Et puis le premier ministre n'avait jamais eu à mon égard de mauvais procédés.

Cette déclaration produisit un certain froid. Au bout d'un instant Bertha dit : « C'est très compréhensible. » Tolberg balbutia quelques mots dans le même sens. Quant au colonel, il finit aussi par approuver après quelques instants, en donnant toutefois à mes paroles un sens un peu moins noble que celui que je désirais leur voir attribuer.

— Oui, c'est bien naturel, un étranger n'a pas besoin de courir tous les risques qui nous menacent, pour une affaire qui naturellement ne lui tient pas à cœur

UN COLONEL DE CHEVAU-LÉGERS EN GARNISON A SCHŒNBURG.

LE CHEF MILITAIRE DE LA CONSPIRATION N'AIMAIT PAS A SE COUCHER TARD.

comme à nous. Tolberg m'en voulait de s'être lui-même un peu trop avancé, en promettant à la conjuration mon concours. Seulement, il n'était pas homme à « bouder ». Il détestait être en froid avec ses amis. Et sa bonne humeur un peu forcée devint au bout d'un instant une cordialité véritable. Bertha, avec plus de grâce encore, s'ingénia à être aimable et y réussit si bien que, bientôt à nouveau conquis par elle, je m'efforçais de noircir dans mon esprit la figure de Herner, et je me demandais si vraiment il n'y aurait pas à le trahir une raison de justice. Mais je commençais à me connaître, et je savais bien que ces idées disparaîtraient aussitôt que je me retrouverais en présence du baron.

Le colonel, qui n'était pas attaché à moi par les mêmes liens d'amitié, garda vis-à-vis de moi une grande réserve ; il ne fut pas question de la conspiration et l'on s'abstint de prononcer le nom du premier ministre. Mais le colonel avait une passion, sa haine du ministre de la Guerre. Il ne put s'empêcher de parler de M. de Fritz, et je vis clairement quel mobile l'avait poussé à se mettre du complot. Le général de Fritz était son camarade de promotion. Une âpre rivalité

les avait enfiévrés pendant toute leur carrière. Un moment, le colonel avait dépassé son émule. Il avait été attaché à l'ambassade de France. Mais pendant le long séjour que le colonel avait fait à Paris, de Fritz avait intrigué. Il s'était fait désigner plusieurs fois pour suivre les manœuvres françaises... Tous deux avaient écrit des ouvrages de tactique, qu'ils réfutaient mutuellement dans des revues avec tant de férocité qu'ils risquaient de se démolir l'un l'autre et de ruiner mutuellement leur autorité. Heureusement, ces articles n'étaient lus que par eux.

J'écoutai avec tant de bonne volonté les diatribes du colonel et les histoires interminables destinées à illustrer l'incapacité du ministre de la Guerre, je prêtai une oreille si complaisante à d'oiseuses anecdotes qu'il avait rapportées de son séjour à Paris, que l'attitude du gros homme à mon égard changea beaucoup vers la fin du repas. D'autant que pour suivre un régime spécial, il buvait sans arrêt un thé très fort, additionné d'un rhum qui augmentait à vue d'œil son animation et son expansivité.

Après le dîner, on passa dans un petit fumoir. Tolberg et le tacticien se mirent un peu à l'écart, et je pus causer avec Bertha, qui me parla de Herner.

L'amour du premier ministre était surtout fait de dépit. Cet homme puissant s'était exaspéré parce qu'on lui résistait. C'était du moins l'impression qu'elle avait eue, et qui me semblait assez juste, étant donné le caractère du premier ministre, qui ne m'avait jamais paru troublé par le souvenir d'une femme.

Bertha occupait à Schoenburg une sorte de pied-à-terre. Elle habitait d'ordinaire dans le château de son mari. Et ses façons discrètes et familières avec Tolberg, l'espèce de tranquillité confiante qui les unissait, me faisaient croire qu'il y avait entre eux une intimité complète.

Nous autres Français, nous nous posons toujours ces questions, avec nos habitudes de curiosité libertine. Mais il est rare que nous sachions à quoi nous en tenir, parce que nous n'examinons pas avec assez de désintéressement les sujets ainsi mis en observation. Exemple : le désir de voir un mari trompé nous fait désirer que « cela soit ». Et nous souhaitons, par contre, que cela ne soit pas, par la crainte jalouse de savoir un amant heureux.

Moi, j'étais très content de penser que Bertha et Henry « étaient bien ensemble », parce que je les aimais beaucoup tous les deux, et parce que je me disais qu'ils étaient heureux. Et, en même temps, je regrettais moins de ne pas leur pouvoir venir en aide, en avançant leur mariage ; je pensais en effet que, tout réduit qu'il était par cette contrainte où ils vivaient, leur bonheur n'en était pas moins considérable. Je trouvais le jeune homme bien imprudent d'engager sa vie dans une conspiration qui me paraissait pleine de périls.

J'entendis bientôt que Bertha partageait mes angoisses, et qu'elle s'était efforcée de le détourner de ce projet dangereux. Et pourtant elle se désespérait de ne pas vivre constamment avec lui.

— Vous ne m'avez jamais vue qu'en sa présence, me dit-elle en souriant. Il faut me voir quand il n'est pas là. Ce n'est pas une vie. Tout m'affole, au point que, moi qui l'aime tant, qui sais ce qu'il vaut, qui connais sa loyauté d'homme et sa fidélité... d'ami, je vais jusqu'à le soupçonner des trahisons les plus invraisemblables... Mais quand il n'est pas là, je n'ai pas mon bon sens, je mène une vie absurde, une vie de cauchemar.

« ... Non, je ne peux plus vivre ainsi. Il m'a souvent proposé de nous en aller ensemble. Mais de quoi vivrions-nous ? Il n'a de ressources que ce que lui donne sa famille, des gens terribles, d'un rigorisme de vie indomptable, et qui ne lui enverraient plus rien s'il arrivait un scandale pareil. Et puis je me dis aussi qu'il ne peut pas sacrifier son avenir. Vous me répondrez qu'il risque autant en conspirant ; je le lui ai répété maintes fois. Mais il me dit alors que c'est un jeu où il peut gagner... En somme, quand il n'est pas là, je souffre tant d'être séparée

de lui que je me sens prête à jouer le terrible jeu dont il parle. Mais quand je l'ai là, près de moi, continua Bertha, je tremble de peur à l'idée que je peux le perdre... »

La soirée tirait à sa fin. Le chef militaire de la conspiration n'aimait pas à se coucher tard. Au moment où il s'en allait, Bertha et Tolberg me dirent : « Restez encore, vous n'êtes pas pressé... » Tolberg avait d'abord fait mine de s'en aller avec nous. Je me dis que ma présence lui fournissait peut-être, vis-à-vis du colonel, un bon prétexte pour rester encore.

— Vous voyez, Henry, dit Bertha, votre ami Humbert est de mon avis. Il pense que c'est une folie de se lancer dans cette conspiration...

— Mais non, dit Tolberg, ça ne sera pas si dangereux... Nous avons à peu près renoncé à l'idée d'un coup de force. Nous ne sommes pas assez sûrs des militaires. Nous nous exposerions à faire battre nos soldats les uns contre les autres. Une pareille révolution serait très impopulaire. Nous vivons dans un pays de commerçants tranquilles et d'industriels timorés. En admettant que nous triomphions, jamais ces gens-là ne seraient de bons soutiens pour un gouvernement qui les aurait terrorisés...

« ...En somme, l'homme que nous visons, c'est le premier ministre seul. Celui-là, l'idée de le tuer ne nous effraie pas. Mais il nous semble inutile, pour

JE M'APPRÊTAI A PRENDRE CONGÉ.

l'atteindre et pour le jeter à bas du pouvoir, de sacrifier la vie d'un tas de braves gens qui n'en peuvent mais.

« On va tâcher de s'en débarrasser avec une simplicité tout orientale... J'ai l'air d'être un sauvage, parce que je parle de ces projets de mort avec une apparence de légèreté. Si j'en parle ainsi, c'est qu'en vérité, je ne peux pas croire à la réalisation de ces choses barbares et anormales. Dans les conseils que nous tenons, j'ai toujours, au moment où ces questions viennent sur le tapis, un petit air détaché, qui, à la longue, va me faire une réputation de férocité froide.

— Un beau barbare, dit Bertha, un terrible justicier! Non, je ne crois pas non plus que vous soyez fait pour conspirer. Vous avez trop de sagesse.

— J'ai ce que beaucoup d'autres conjurés n'ont pas, dit Tolberg; j'ai une conviction... Oui, je crois fermement que la réussite du complot vous rendra heureuse... Et voilà qui me fournit une bonne raison d'agir, la meilleure.

Il s'approcha d'elle si tendrement que je m'avisai tout à coup qu'il était tard. Je m'apprêtai à prendre congé d'eux...

— Attendez, je vais avec vous, dit Tolberg, avec un peu d'embarras.

— Mais non, mon cher. Nous n'allons pas du même côté.

— Ah! ce Humbert, dit-il en riant, qui ne veut pas être vu en compagnie d'un conspirateur.

— C'est vrai que ce n'est pas prudent, dis-je en feignant d'adopter cette idée.

— Si vous n'êtes pas trop fatiguée, chère Bertha, nous allons bavarder un peu.

— Un quart d'heure, dit Bertha.

— Pas plus, dit Tolberg.

Petite comédie charmante, qui ne trompait personne. Mais nous restions ainsi des gens bien élevés et de bonne tenue.

CHAPITRE XVI

Le lendemain, de grand matin, j'attendais le ministre au palais, et je le mettais au courant de mon entrevue avec la maîtresse du roi.

— Vous la recevrez vous-même, me dit-il, et de ma part, officiellement, vous lui confirmerez ce que vous lui avez dit hier. Je préfère ne pas la voir. Elle m'interrogerait. Il lui faudrait des détails complémentaires : avec moi, elle insisterait. Vous ne saurez, vous, que ce que je vous ai dit : « Le roi est parti, et des raisons politiques très graves obligent le premier ministre à taire la raison de son absence. » Ce n'est pas absolument vraisemblable. Mais nous n'avons pas le choix. Et vous, au moins, vous n'avez pas d'explications à donner...

— Vous savez, ajouta Herner avec entrain, que mon projet de loi va très bien, qu'il est entièrement rédigé, et qu'il sera soumis au Parlement d'ici quelques jours !

La maîtresse du roi arriva quelques instants après. Elle fut très déçue de ne pas voir le premier ministre, de qui elle espérait évidemment recevoir des détails plus circonstanciés sur l'absence du roi. Elle dut se contenter de ce que je lui répétai. Je lui promis d'aller la voir le plus tôt que je pourrais à Kreuzach, et de la mettre au courant de tout ce que j'aurais appris.

— Peut-être vais-je trouver une lettre en rentrant, me dit-elle.

— C'est possible... Mais n'ayez pas de déception si vous n'en avez pas. Car j'ai bien l'impression que les intérêts auxquels le roi obéit sont supérieurs aux siens propres, et à toute considération. Il faut évidemment qu'il garde un silence absolu sur tout ce qui concerne ce voyage. Il ne veut pas qu'on sache où il se trouve, et même la poste n'est pas tout à fait sûre. Il est donc infiniment probable que toutes les nouvelles du roi vous arriveront par l'intermédiaire du premier ministre. Comme il ne m'a rien remis pour vous ce matin, il est à peu près certain qu'il n'est rien arrivé entre ses mains ; il faut donc encore prendre patience. Soyez certaine que s'il arrive quelque chose, je ne serai pas long à vous en avertir.

Elle partit sur ces mots. Quelques instants après, comme je rêvais, le front appuyé contre la fenêtre, je la regardai traverser la cour. Je me rendis compte, bien que je ne l'eusse pas connue avant, qu'elle avait vieilli considérablement depuis le départ du roi.

Ce n'était pas seulement la souffrance ; c'était qu'elle n'était plus soutenue, maintenant qu'il n'était plus là, par cette surveillance désespérée d'une femme qui ne veut pas changer. Lui parti, elle s'était affaissée tout à coup. Et, toute en noir au milieu de la cour, elle avait plutôt l'air de porter le deuil d'un fils que celui d'un amant.

J'allai rendre compte au baron de tout ce qui s'était dit dans cette visite. Il m'écouta avec une espèce d'air méchant qu'il avait quelquefois, et qui m'était odieux. C'est dans ces moments que je me disais : « Je vais, sans me presser, prendre mes dispositions pour rentrer à Paris. Je ne veux plus lier partie avec cet homme-là. »

Depuis la mort du roi, je n'étais pas retourné à la table de l'intendant. La vie du palais, une petite vie paisible et bien réglée, s'y poursuivait avec les mêmes rites. Ce jour-là, cependant, il y avait deux convives supplémentaires, et deux convives de marque. C'étaient les deux élèves de Bölmöller, les deux neveux du roi, et je me pris à penser que l'aîné,

âgé de quatorze ans, était, sans qu'aucun de ces gens s'en doutât, le véritable roi du pays.

Je n'avais jamais vu les deux jeunes princes, ni la fameuse princesse Elsa qui habitait d'ailleurs en dehors de Schoenburg, à deux lieues de la ville. Les deux enfants étaient pâles et blonds. Ils étaient habillés à la mode anglaise, avec de grands cols blancs, de courtes vestes noires et des pantalons gris. Je crus comprendre qu'on avait dû d'abord les servir à une table séparée, mais qu'ils avaient demandé à manger avec tout le monde ; ce qui avait amené un bouleversement dans le placement des convives. Du coup, la femme du second gentilhomme de chambre, la fille de l'usinier, en était devenue muette. Le chevalier Finck déployait toutes ses grâces pour éblouir les petits garçons. Quant au vieil écuyer, dont les aïeux, depuis plusieurs siècles, avaient mis en selle tous les princes du sang, il était tout ragaillardi par la présence de ces Altesses royales. Il était malheureusement le dernier de cette lignée de cavaliers, et il s'abstenait de parler d'un fils indigne, établi pharmacien à Varsovie. Mais il recevait cependant par la poste des paquets mystérieux, et des poches profondes de sa culotte de peau de daim, il tirait, pour en faire hommage aux chevaux du roi, d'inépuisables réserves de boules de gomme.

Bölmöller ne manquait pas, pour affirmer son autorité de précepteur, de dire à ses nobles élèves : « Cet après-midi, il faut que nous fassions ceci... ou que nous allions là... » Mais les jeunes princes complètement indifférents à ses paroles, semblaient ne pas se douter qu'il existât de par le monde un individu du nom de Bölmöller.

Les deux jeunes gens, après le déjeuner, s'approchèrent de moi, et entamèrent une conversation. Ils parlaient le français difficilement ; mais je connaissais assez leur professeur pour les excuser d'avance.

Ils me posèrent des quantités de questions sur la tour Eiffel, sur la vitesse des automobiles, sur les différents uniformes de l'armée française.

Le plus jeune, le prince Frédéric-Georges, me demanda si j'avais des timbres français de l'Empire. Il avait la même passion que mon valet de chambre. Puis le prince Frédéric, l'aîné, après s'être recueilli comme pour un grand effort, me dit, tout d'une traite, cette longue phrase : « Vous nous ferez l'amitié de venir déjeuner au château. La princesse, notre mère, aura plaisir à faire votre connaissance... » Puis il s'arrêta, tout essoufflé.

Je les remerciai et promis d'aller les voir. Ensuite, après avoir recueilli protocolairement les salutations des personnes qui se trouvaient là, ils sortirent, et je les vis traverser la cour l'instant d'après, à grandes enjambées athlétiques, tandis que Bölmöller, qui trottait derrière eux à petits pas, se donnait l'allure d'un homme pressé, pour ne pas avoir l'air de leur courir après.

Je pris l'habitude, tous ces jours-là, de revenir à la table de l'intendant, où je trouvais une bonne petite tranquillité de pension de famille. J'entendais parler ces gens sans trop les comprendre. C'était distrayant et ce n'était pas fatigant. Ma vie était confortable. Je passais mes matinées dans un bureau clair qui donnait sur la cour et qui était attenant à une spacieuse bibliothèque, dont les grandes fenêtres ouvraient sur le magnifique parc du château. Si l'on m'avait décrit à Paris cette existence et ce décor, j'en aurais été enthousiasmé, et je n'eusse rien rêvé de plus tentant qu'une telle vie, au milieu de richesses intellectuelles admirables et d'une somptueuse verdure. Or, je m'ennuyais mortellement. Mes journées étaient interminables. J'avais cru, au moment de la mort du roi, et du mensonge de Herner, que mon existence allait être bouleversée. Et maintenant, il me semblait que rien ne s'était passé. Et je n'avais même plus l'impression que le roi était mort. La fiction créée par Herner avait pris pour moi tout l'aspect d'une réalité.

Un matin, j'étais dans mon cabinet en train de parcourir les journaux de Paris et je songeais, tout en lisant, que j'étais malheureux sans avoir, en réalité,

TOUTE EN NOIR AU MILIEU DE LA COUR.

de sérieuses raisons de l'être. Or, je l'avais déjà constaté, le sort n'aime pas que nous nous attristions pour des choses aussi imprécises. Il nous envoie dans ce cas un bon sujet d'alarmes, bien positif et bien sérieux pour que nous ne perdions pas notre temps à être ennuyés pour rien.

CHAPITRE XVII

TOLBERG entra, presque sans frapper. Il était affairé, plutôt que soucieux. Il s'assit près de mon bureau, me tendit la main, et me dit sans préambule :

— J'ai quelque chose de très grave à vous confier. Les événements ont marché depuis que nous nous sommes vus. L'attentat contre... est décidé. C'est aujourd'hui, ce soir, qu'il doit se produire. Nous avons pensé qu'il fallait profiter de la présence des réfugiés russes à Schoenburg pour exécuter ce que nous avons projeté. On mettra cette histoire sur leur compte, et les gens du complot ne seront pas inquiétés. Cette combinaison manque un peu d'élégance. Elle n'en a pas moins été adoptée par nos conjurés, qui ne sont pas tous courageux.

« Il se peut très bien que je sois désigné pour lancer la bombe. Le tirage au sort a lieu tout à l'heure, et nous ne sommes que six qui tirons. Il s'agit de savoir qui se postera sur la route de Boern. C'est là que le ministre passera vers sept heures. Dans l'hypothèse où ce serait moi qui serais désigné, j'ai voulu vous prévenir et vous remettre cette lettre fermée, où vous verrez quelques instructions...

— Ainsi c'est donc vrai ? lui dis-je. Ces résolutions barbares auxquelles vous ne pouviez croire...

— J'y crois encore à peine maintenant. Pourtant j'ai pas mal de chances d'être choisi. Un numéro sur six. Aux petits chevaux, où j'ai souvent joué, j'avais une chance sur neuf de gagner, en misant sur les numéros pleins. Et il m'est arrivé quatre ou cinq fois de gagner du premier coup en entrant dans la salle de jeu. Ici, mes chances sont encore plus fortes... Une chance sur six d'être chargé de tuer quelqu'un... Et pourtant je n'y crois toujours pas. C'est par un effort de raison que j'ai pris ces quelques dispositions que je suis venu vous communiquer.

» S'il m'arrive malheur, je vous prie d'ouvrir cette lettre... Vous voyez, je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de rire, en vous disant ces choses graves, et dont la solennité, malgré moi, me paraît absurde et enfantine.

— Et à quelle heure saurez-vous si vous êtes désigné ?

— Tout de suite ; mais vous avez l'air, vous, de croire que « c'est arrivé » ?

— Prévenez-moi aussitôt que vous le saurez, pour que je sache à quoi m'en tenir. Je rirai plus volontiers avec vous si vous n'êtes plus en jeu.

— Une fois que je ne serai plus en jeu, dit Tolberg, je serai plus sérieux. Car, au fond, que ce soit moi ou un autre qui agisse, à ce moment, l'assassinat sera en train... Quelque noble nom qu'on donne à de tels actes, il s'agit d'un assassinat... Et c'est ce qui fait que j'ai tout de même une petite peur d'être choisi... N'y pensons pas, et allons tirer au sort.

Le baron de Herner ne devait pas venir ce matin-là. Il y avait conseil de cabinet, et les ministres s'étaient réunis chez Von Müllen, qui souffrait d'une attaque de goutte. Je pus donc sortir de mon bureau avec Tolberg, et traverser la cour avec lui. Je l'accompagnai jusqu'à la porte d'entrée, et je lui fis promettre de venir me prévenir tout de suite, aussitôt qu'il saurait à quoi s'en tenir. Puis je remontai dans ma chambre, pour mettre en lieu sûr, dans un petit coffret que j'avais, le pli que le jeune comte m'avait confié.

Je déjeunai ce jour-là à la terrasse de la Grande-Taverne. Il fut convenu que Tolberg, dès qu'il aurait du nouveau, viendrait me le dire en passant. J'étais installé devant ma table depuis un quart

IL FALLAIT PROFITER DE LA PRÉSENCE DES RÉFUGIÉS RUSSES.

d'heure, et mon déjeuner tirait à sa fin, quand j'aperçus la tête fine et blonde de mon ami. Il fut quelque temps sans me voir, et il me sembla tout de suite, d'après son air, qu'il n'avait rien à m'annoncer de ce que je craignais. Pourtant je pouvais me tromper et précisément cet air-là... A ce moment, ses yeux rencontrèrent les miens et il me fit tout de suite de la tête un petit *non* rassurant.

Puis il vint jusqu'à ma table. Je n'avais pas de voisins immédiats, et il n'était pas obligé de me parler tout bas.

— Eh bien ! Voilà ! ce n'est pas moi ! et je n'en suis pas fâché... J'ai eu une petite émotion quand on a mis la main dans le chapeau pour tirer le nom. Mais je n'étais pas le plus ému. Il me restait assez de sang-froid pour regarder les autres. A part un préparateur de chimie, qui a fabriqué l'engin, et qui est une espèce d'illuminé, mes compagnons montraient des pâleurs impressionnantes, ou des sourires forcés qui n'étaient pas beaux à voir. Celui dont le nom a été tiré était précisément un de ceux qui souriaient ainsi. Quand on a dit son nom, il nous a regardés d'un air égaré, en souriant davantage... Je ne crois pas que l'engin soit en de bonnes mains. Sur ces six hommes, il y en avait au moins trois qui n'étaient pas courageux, et qui sont venus là avec une confiance de joueurs, en comptant que le sort ne les désignerait pas.

— Dans ces conditions, dis-je à Tolberg, je puis vous rendre le pli que vous m'avez confié. Mais je l'ai mis dans ma chambre en lieu sûr. J'irai vous le rapporter cet après-midi.

— Non, dit Tolberg, gardez-le. Toutes ces histoires-là ne sont pas finies. Le coup d'aujourd'hui manquera peut-être. Et je peux être désigné demain pour une autre affaire. Si je suis désigné à l'improviste, je pourrais très bien n'avoir pas le temps nécessaire pour vous porter ça. Et je suis plus tranquille de le savoir ainsi entre vos mains. Sur ce, je vais aller faire une surprise à mon amie qui ne m'attendait pas à déjeuner. Bien entendu, elle ne savait rien de tout ce qui se passait ce matin. Et, comme je ne suis pas très sûr de mon courage, j'avais prévu l'éventualité où je serais désigné, et je ne voulais pas être obligé d'aller déjeuner avec elle avec ce petit secret sur le cœur.

Nous nous serrâmes la main. Je terminai rapidement mon déjeuner, et je rentrai au palais, où m'attendait mon travail d'analyse, que la visite de Tolberg m'avait empêché de finir le matin.

En rentrant, je trouvai sur la table un mot du premier ministre. Il avait reçu des nouvelles de France, au sujet de la petite affaire coloniale qui divisait le Bergensland et le gouvernement français. Il y avait une réponse à préparer, et le ministre me recommandait de l'attendre au palais dans l'après-midi. Alors je pensai à ce que m'avait appris Tolberg. Jusqu'à ce moment, je n'avais été préoccupé que du sort de mon ami. Maintenant que le tirage au sort l'avait mis hors d'affaire, je pensai tout à coup que la vie de Herner était menacée, que je le savais, que j'allais passer l'après-midi avec cet homme, et que je ne lui dirais rien...

Je n'avais pas le droit de parler : la confiance de Tolberg m'avais mis en possession de ce secret : il fallait le garder pour moi comme un confesseur.

Et, d'autre part, c'était un peu ma faute si Tolberg avait eu la légèreté de me le confier. Je ne lui avais jamais dit exactement quels étaient mes rapports avec le ministre. Je lui avais toujours parlé en termes défavorables de son ennemi... Ce n'était pas par duplicité ; mais vraiment, quand je me trouvais avec Tolberg et Bertha, je pensais toujours, et de très bonne foi, beaucoup de mal de Herner.

Après tout, mon devoir était bien simple, et ne souffrait pas la discussion. Il m'était interdit de parler ; je n'avais rien entendu ; je ne savais rien... C'était une dure épreuve à passer, mais il fallait la subir.

Si je parlais, Tolberg avait, de mon fait, les torts les plus graves envers son parti. En se confiant à moi, il avait commis une imprudence qui était presque une trahison. Cette imprudence, c'est moi qui l'avais provoquée. Mon ami, à mes yeux, pour moi qui savais bien ce qui s'était passé, n'avait eu d'autre tort que d'avoir

en moi une confiance excessive. Est-ce que je pouvais trahir cette confiance ?

Quand Herner arriva, la paix s'était faite en moi. Je n'avais plus aucune hésitation sur la conduite à tenir. Un événement fortuit m'avait mis en possession d'un secret que sous aucun prétexte, je n'avais le droit de livrer. De même, quelque temps auparavant, le ministre lui-même m'avait confié un secret très grave, et je savais bien que ce secret était en sûreté absolue !... Tant pis pour cet homme, après tout ! C'était dans la vie un terrible joueur. Il faisait des coups audacieux. Il avait une politique dangereuse, dont il subissait tous les risques. Et puis, toutes ces affaires-là ne me regardaient pas. J'étais un étranger. Je n'avais qu'à laisser ces gens s'égorger entre eux, et à ne pas m'en mêler.

Herner était assis à son bureau. Il m'avait dit : « Je vais, au sujet de cette réponse, jeter sur le papier quelques idées qui me sont venues en route. Nous reprendrons cela ensemble, et nous verrons s'il y a quelque chose à en tirer. »

Je le regardais écrire. Je pensais qu'il allait mourir, que je le savais et que je ne ferais rien pour empêcher cela. Jamais il ne m'avait paru si intelligent, si brillamment doué que ce jour-là. Il s'arrêtait par moments d'écrire et regardait fixement devant lui. Et je sentais en lui une puissance exceptionnelle de réflexion. Il donnait l'impression d'une vitalité d'esprit intense. Et je pensais : « Tout cela va s'arrêter, va être détruit. Cette chose mystérieuse, la vie humaine, qui vient d'on ne sait où, nous allons la supprimer, et en faire nous ne savons quoi. »

Je me dis avec beaucoup de force : « Cet homme de valeur est un homme malfaisant. Il gêne d'autres êtres : il fera périr d'autres êtres ; c'est lui qui a tué le soldat Hassen, en somme... puisque le roi voulait le gracier, et que lui, Herner, n'a pas voulu.

J'AI EU UNE PETITE ÉMOTION QUAND ON A MIS LA MAIN DANS LE CHAPEAU.

« Mais ce soldat Hassen, il ne le connaissait pas. Il n'avait contre lui aucune haine personnelle. S'il l'a tué, c'est qu'il pensait que sa mort était nécessaire.

« Moi, je pense que l'on n'a pas le droit de tuer — pour quelque raison que ce soit.

« Oui, mais si l'on n'a pas le droit de tuer le soldat Hassen, on n'a pas non plus le droit de tuer le ministre Herner.

« Le ministre Herner, qui est un homme dont je connais la haute valeur, a pris sur lui de laisser tuer le soldat Hassen, et je l'ai désapprouvé. Aujourd'hui, c'est moi qui vais laisser tuer le ministre Herner. Et par qui est-il condamné ?

« Par une bande de mécontents, par ce faible et charmant Tolberg, qui s'est laissé entraîner dans cette affaire, et qui d'ailleurs poursuit la ruine du ministre pour la satisfaction d'intérêts privés. Herner est condamné par ce gros professeur de stratégie, cette solennelle nullité, que son ambition déçue et sa haine personnelle du ministre de Fritz ont amené à conspirer. »

Et je pensais à ces hommes tremblants et lâches, qui tiraient au sort dans un chapeau. C'était de ces gens-là que j'étais le complice, puisque je laissais leur crime s'accomplir...

Mais je pensais aussi à ce chimiste ardent dont m'avait parlé Tolberg.

Celui-là n'était pas poussé par un bas intérêt, et il y avait sans doute encore dans le parti d'autres hommes honnêtes et réfléchis qui avaient jugé, dans leur conscience, que la mort de ce ministre autoritaire était utile à l'Etat et à l'humanité, que cette mort servirait d'exemple à d'autres despotes, et que, grâce à ce sacrifice humain, nécessaire, on éviterait à beaucoup d'autres malheureux le sort du soldat Hassen.

En somme, ce n'était pas seulement quelques mécontents médiocres que je trahirais, c'étaient ces citoyens libertaires qui, pour des raisons que je ne connaissais pas, et que je n'avais pas à connaître, avaient décidé la mort du ministre Herner.

Je ne pouvais pas trahir ces gens-là.

ON ÉVITERAIT A BEAUCOUP D'AUTRES LE SORT DU SOLDAT HASSEN.

Je ne pouvais pas trahir mon ami Tolberg. Ces raisonnements me semblaient irréfutables. Cependant, quand le ministre se leva et me dit : « Je vois que cette réponse est plus difficile que je ne pensais. Nous l'écrirons demain ; il se fait tard; il faut que j'aille dîner à la campagne, chez ma mère », quand il se dirigea vers la porte, je me levai aussi, déterminé à sauver cet homme, en dépit de tous les raisonnements et de tous les devoirs, simplement parce que j'avais sa vie entre les mains, et que je ne voulais pas le laisser mourir.

CHAPITRE XVIII

Il fallait empêcher Herner de s'en aller sur cette route où l'attendait l'assassin. Mais quel moyen employer ? Je ne savais qu'inventer, et le temps pressait ; la voiture du ministre était dans la cour. Allons ! Allons ! il n'y avait pas à chercher de petites ruses, à lui demander, par exemple, de prendre un autre chemin pour me conduire à tel endroit où soi-disant j'étais obligé d'aller. Je ne connaissais pas assez la topographie du pays pour trouver sur-le-champ ce prétexte, d'ailleurs bien misérable. Et puis, à supposer que le ministre évitât la mort à l'aller, il était probable que l'homme embusqué l'attendrait au retour... Ou bien le coup recommencerait le lendemain... Non, puisque j'avais décidé de le sauver, il fallait le sauver tout à fait.

Pourquoi avais-je trahi les conjurés ? Car, en somme, je les trahissais. Etait-ce pour m'épargner un moment douloureux ? Non, c'était pour sauver la vie d'un homme. Je me répétais donc qu'il fallait le sauver tout à fait.

Je descendais l'escalier avec lui, affolé de ne rien trouver pour le retenir. C'est ce désarroi qui me fit brusquer les choses et m'amena à en dire plus que je n'aurais voulu.

Comme il arrivait dans le vestibule d'entrée, je lui touchai le bras...

— Monsieur le ministre...

Il s'arrêta, étonné.

— Monsieur le ministre, j'ai besoin de vous parler... Dans une circonstance que je n'ai pas besoin de rappeler, vous avez fait appel à ma discrétion, — qui, d'ailleurs vous était due et acquise, — m'empressai-je de dire. Aujourd'hui, il se passe quelque chose... quelque chose de très grave... Je sais que votre vie est en danger... Je vous prie de ne pas chercher à savoir comment je le sais...

Il m'avait écouté avec ce visage hautain de ces hommes autoritaires qui veulent bien, de leur plein gré, vous parler comme à un égal, et vous demander des services, mais voient avec humeur qu'on leur rende un service qu'ils n'ont pas demandé.

— Il ne faut pas que vous alliez ce soir où vous comptiez aller. C'est tout ce que je puis vous dire.

— Alors vous me défendez de vous interroger? Vous oubliez qu'un complot dirigé contre moi intéresse la sûreté de l'Etat, et que j'ai le devoir de me renseigner...

Il avait dit ces quelques mots avec cet air mauvais qu'il avait quelquefois, et qui m'éloignait tant de lui.

— Au fait, reprit-il, si vous ne voulez pas parler, c'est votre affaire... Et je vous remercie, ajouta-t-il, comme avec un effort... Je vous remercie, répéta-t-il encore en me serrant la main.

... Rien au monde ne donnerait à nos relations cette cordialité naturelle qui leur avait toujours manqué. Mais cela, je le savais déjà, je ne m'attendais à rien d'autre. Et je n'avais jamais songé à gagner le cœur étranger de Herner. S'il y eut une surprise pour moi, ce fut au contraire de trouver chez lui des marques de gratitude plus répétées que je n'aurais cru. Et je dois dire même que j'en fus un peu inquiet, d'autant qu'il ne me dit rien des mesures qu'il comptait prendre pour assurer sa sécurité. Il m'était venu le soupçon terrible qu'il connaissait mes relations avec Tolberg, et qu'il pouvait deviner que mon ami était du complot. Il quitta le palais l'instant d'après, et me laissa en proie à l'inquiétude et à un remords grandissant.

J'évitai ce soir-là de sortir du palais et d'aller dîner au restaurant. J'aurais pu rencontrer Tolberg, et je ne me sentais pas le courage d'affronter sa vue.

J'aime beaucoup les gens qui disent : « Il faut avoir le courage de ses actes et en accepter la responsabilité. » Je n'ai pas autant de confiance en moi, et je n'ai pas, comme ces gens, la hardiesse de penser que le parti que j'ai choisi est nécessairement le seul auquel il fallait s'arrêter.

Je dînai donc à la table de l'intendant. Mais ce soir-là, les convives ne m'égayèrent pas. Quand le dîner fut terminé, j'eus hâte de m'en aller dans la ville, pour apprendre quelque chose. Au palais, au siège du gouvernement, on ne savait rien de rien ; les fonctionnaires royaux vivaient à mille lieues de la ville et à mille ans en deçà de leur époque.

Je me promenai dans cette rue de la Paix, que j'avais foulée, quelque temps auparavant, avec tant d'indépendance et de tranquillité. Et dans quels événements n'avais-je pas été jeté ! J'étais comme un promeneur innocent et rêveur que le hasard conduit au milieu d'un terrible jeu de quilles.

Dans la rue de la Paix, qui est comme « le boulevard » de Schoenburg, c'était, ainsi que tous les soirs, une animation tranquille. Les crieurs vendaient des journaux du soir ; mais ces journaux n'annonçaient rien. Ils ne pouvaient rien annoncer encore. Peut-être, si j'avais pu aller dans un bureau de rédaction, eussé-je appris quelques nouvelles. Mais à part un courriériste de théâtre, vaguement critique, que j'avais rencontré au café, je ne connaissais personne dans les journaux. J'eus un moment l'idée d'aller chercher le courriériste aux bureaux de son journal, *la Presse* de Schoenburg, afin de tâcher d'entendre là, sans avoir l'air de rien, si on ne parlait pas d'un complot éventé, de mesures de police. Une timidité m'arrêta... Il y avait bien au palais un employé chargé des rapports avec la presse. Mais je le connaissais très peu ; je savais d'ailleurs que toutes les communications sérieuses étaient faites directement par Herner, et que cet employé était un homme sans importance et qu'il n'avait que le titre de ses fonctions... Décidément, je n'apprendrais rien avant le lendemain. J'étais partagé entre l'idée de rentrer immédiatement, de tâcher de m'endormir le plus tôt possible pour que cette nuit fût plus vite finie, et le besoin de ne pas me retrouver seul, de

IL M'AVAIT ÉCOUTÉ AVEC CE VISAGE HAUTAIN.

rester longtemps dans cette foule étourdissante, où pourtant je n'évitais rien des obsédantes idées qui venaient me hanter tour à tour. Je pensais constamment à Tolberg, dont j'avais, dans une circonstance si grave, trompé la confiance... Je pensais à ces conjurés qui avaient patiemment préparé cette œuvre essentielle, pour laquelle ils risquaient leur vie, et je voyais surtout, comme en un rêve de malade, cette tête ardente de chimiste, que m'avait décrite Tolberg, cette tête d'apôtre passionné.

...Je l'avais trahi, lui et les autres. Et je me disais que si j'avais sauvé le ministre, c'était par faiblesse... Mais ce qui me calmait un peu, c'est que je sentais bien que cet acte de faiblesse, je le recommencerais encore, je le recommencerais toujours.

Cependant ma trahison n'allait-elle pas les atteindre d'une façon plus grave ? Peut-être avais-je commis un autre crime que de leur dérober leur victime. Peut-être... certainement le ministre allait chercher à les atteindre. Mais oui ! Il ne pouvait pas faire autrement ! C'était une folie de penser qu'il s'en tiendrait là et que, mis en éveil, il n'allait pas, pour la sûreté de l'Etat, pour sa sûreté personnelle, faire disparaître ce danger permanent, en mettant la main sur les coupables.

Il n'avait pas, comme moi, des raisons pour les ménager. Je me figurais sans doute que, pour me faire plaisir, pour ne pas troubler mes relations avec mes amis, il allait se priver de prendre contre les conjurés les mesures nécessaires !

Voilà pourtant ce qu'oublient toujours les gens à qui l'on confie un secret. Ils le répètent à une autre personne, qui a encore moins de raisons qu'eux-mêmes d'être discrets. A mesure qu'un secret s'éloigne de son origine, les raisons de ne pas le trahir s'affaiblissent...

J'étais malheureux de ne rien savoir, de n'être pas fixé sur la portée de mon acte. J'étais comme un chasseur qui a tiré dans la nuit, qui a cru entendre un cri humain et qui doit attendre jusqu'au jour pour savoir s'il n'a pas blessé ou tué quelqu'un...

Déjà, dans la rue de la Paix, les passants se faisaient plus rares. Encore une heure et j'allais sentir la solitude autour de moi... Je me dirigeai vers le palais, lorsque quelqu'un me toucha le bras. Je me retournai brusquement. J'étais un peu troublé, et je ne reconnus pas tout de suite le lieutenant, neveu de Herner, avec qui j'avais dîné chez le premier ministre.

Il revenait de permission. Il était allé passer quelques jours avec sa mère, et s'était, disait-il, tellement ennuyé à la campagne, qu'il revenait avant l'expiration de sa permission. Il avait hâte de reprendre pied à Schoenburg, où sa vie désœuvrée le réclamait.

— Mon cher ! la campagne ! me dit-il avec son accent extraordinaire. Vraiment vous ne pouvez pas vous figurer ! C'est la mort !

Il m'emmena dans un restaurant de nuit. Et je me laissai entraîner. Il arrivait vraiment au bon moment. Je crois que, cette nuit-là, j'étais disposé à lasser son noctambulisme, et à écouter ses propos oiseux jusqu'au jour.

— Vous savez, mon cher, cette petite chanteuse, qui était à l'Alhambra avant mon départ... Ah ! non ! c'est vrai, vous ne l'avez pas connue. Ce n'était pas avec vous... Elle chante... (*il fit une moue dédaigneuse*)... la figure... (*autre moue méprisante*), mais enfin (*geste d'acquiescement résigné*), c'est suffisant. Ici, mon cher, nous ne sommes pas gâtés. Je pensais qu'elle avait dû quitter la ville, et je l'ai justement rencontrée en descendant de la gare. Malheureusement, je n'avais pas la veine, elle doit souper ce soir avec des camarades. Mais je crois que peut-être elle sera chez elle vers une heure du matin, et que l'on pourra prendre une tasse de thé. Mon cher, pourquoi vous ne prenez pas de ce rosbif ?

Je vous assure ; c'est vraiment très convenable. C'est meilleur que chez mon oncle, ajouta-t-il, en riant d'un gros rire...

Mais à propos de mon oncle, — il changea de ton, il prit un air intéressé qui fixa tout de suite mon attention, et

me donna comme un petit frisson, — à propos de mon oncle, vous ne me parlez pas des nouvelles de ce soir ? Il paraît que cet oncle vient d'échapper à un grand danger. J'ai vu tout à l'heure l'officier qui est de garde à la prison militaire. On a arrêté ce soir un des conspirateurs, qui se trouvait porteur d'un engin. Oui, on l'a trouvé sur la route de Boern, que suivait tous les soirs mon oncle pour aller voir la vieille grand'-tante... Mais ce conspirateur, vous ne devinerez jamais qui c'est ? C'est une connaissance à moi, mon cher, un garçon charmant, un de nos attachés à l'ambassade de Paris. Hé parbleu ! je crois que vous le connaissez aussi, c'est le comte de Tolberg...

ON A ARRÊTÉ UN DES CONSPIRATEURS.

CHAPITRE XIX

Quand j'essaie de me rendre compte à distance de l'impression que firent ces paroles, je crois me souvenir que j'avais la tête comme vide, et que ces mots : « le comte de Tolberg » résonnèrent en moi, sans que je pusse en saisir le sens. Je restai là, les yeux perdus et sans pensée, avec l'impression vague qu'il était arrivé un grand malheur.

— Qui est-ce qui aurait pu se douter de cela? répétait l'officier. On disait qu'il y avait entre les deux une rivalité de femme. Mais ce petit Tolberg est fou de s'en aller faire des choses pareilles. Sans compter que l'oncle n'est pas commode. Une histoire comme cela avec l'oncle, mais on y laisse sûrement sa tête...

Comment ? par quelle monstrueuse combinaison du hasard était-ce Tolberg qui s'était trouvé sur la route de Boern et non l'homme que, le matin, le sort avait désigné ?

Tolberg m'avait-il menti ? Etait-ce lui dont le nom était sorti du chapeau ? Me l'avait-il caché pour ne pas m'alarmer, ou pour m'empêcher de le détourner de son projet ?

Mais non, ce n'était pas lui... Je revoyais très bien sa figure du matin... ce n'était pas celle d'un homme qui ment.

— Vous savez qu'il faut nous dépêcher, si nous ne voulons pas arriver trop tard chez la petite.

J'étais sur le point de m'excuser, de prétexter une fatigue subite, car j'avais besoin maintenant de me retrouver seul. Mais le lieutenant insista tellement que je l'accompagnai, peut-être parce que je craignais qu'il ne devinât mes terribles soucis. Et je me disais aussi depuis un instant que le lendemain il faudrait aller en personne, coûte que coûte, voir Tolberg. Le lieutenant ne venait-il pas de me dire qu'il connaissait l'officier de garde ? C'était sans doute un moyen d'avoir un accès auprès du prisonnier...

Je tenais à voir Tolberg parce que je voulais tout lui dire. Il fallait qu'il sût de moi-même que c'était par ma faute qu'il avait été arrêté.

Ce n'était pas seulement chez moi un besoin éperdu de franchise : il ne fallait pas qu'un autre que moi lui révélât qui l'avait trahi. D'autant que moi, je pourrais plaider ma cause... Certes, j'étais un grand coupable, mais j'avais des circonstances atténuantes. Je n'avais pas trahi pour trahir ou parce que j'y avais un intérêt... Il fallait que Tolberg se rendît compte de tout cela au moment même où il serait mis au courant de ma trahison... Car, ces circonstances atténuantes, Tolberg ne pouvait les imaginer lui-même... On n'excuse un ami que si on a confiance en lui. Or, le fait de ma trahison devait lui faire perdre toute espèce de confiance...

Voilà ce que je me disais pendant que l'officier égayait notre route par toutes sortes de facéties, telles que de racler violemment avec son sabre les devantures des boutiques, ou de lancer des pierres dans les vitres des réverbères. Il accomplissait comme des rites ces plaisanteries consacrées. Il sonna au passage à quelques portes. Mais comme j'étais trop absorbé pour faire du succès à ces petites manifestations, il y renonça, et marcha sagement à mes côtés, en chantant toutefois un air en vogue pour entretenir sa gaîté et ne pas la laisser s'éteindre.

Nous avions pris quelques rues étroites du vieux Schoenburg, et nous arrivions sur la place, où était l'Alhambra. Elle était, cette petite place, toute changée, méconnaissable, maintenant que se trouvaient éteintes les brillantes giran-

NOUS AVIONS PRIS QUELQUES RUES ÉTROITES DU VIEUX SCHŒNBURG.

doles du café-concert. Les petites maisons voisines reprenaient leur âge et leur aspect modeste.

— C'est par ici, dans la seconde rue, me dit l'officier. Vous voyez son nom sur l'affiche.

A côté de l'affiche du concert, se trouvaient les affiches particulières des différentes attractions. La chanteuse en question s'intitulait : Mam'selle Jane ; elle chantait en français, en allemand et en anglais... Cette promenade nocturne, vers des logis inconnus, ressemblait à un rêve. Je ne pensais plus à rien. Je suivais l'officier. Il frappait maintenant à des volets. Je ne m'étais pas arrêté, croyant à une nouvelle farce. Mais il paraît que nous étions arrivés. Au bout d'un instant, une porte s'ouvrit, et la chanteuse elle-même nous fit entrer.

Elle avait gardé sa jupe courte, qu'elle mettait pour chanter ses chansons polyglottes, et danser des danses de différents pays. Il n'était pas aisé de dire à quelle nationalité elle pouvait appartenir. Et son âge, la couleur de ses cheveux étaient également assez difficiles à déterminer. Elle ne connaissait de la langue française que les paroles de ses chansons, et je vis, d'après différents essais de conversation qu'elle tenta avec le lieutenant, qu'elle parlait très mal l'allemand et l'anglais. Elle finit par nous dire qu'elle était de New-York ; mais nous sentîmes que ce n'était pas absolument irrévocable.

Elle avait préparé du thé ; mais elle n'avait que deux tasses, et l'officier eut la faveur de boire dans la même tasse qu'elle. Je m'en consolai en pensant que ma tasse ne servirait qu'à moi.

Mam'selle Jane était venue s'asseoir sur les genoux de mon compagnon, qui riait d'un gros rire embarrassé, et la baisait sur ses cheveux blonds ou roux, de provenance incertaine. Au bout d'un instant, il voulut par politesse qu'elle vînt s'asseoir aussi sur moi, et je dus m'appliquer à ne pas donner trop d'énergie à mon geste de dénégation.

Je ne sais pas ce que cet officier, dans son for intérieur, pensait de Mam'selle Jane, mais il sentait bien qu'elle ne me plaisait pas outre mesure, et son impression personnelle en fut influencée. Cinq minutes se passèrent dans le silence et dans l'indécision, pour savoir dans quelle langue on allait prendre congé.

Quand nous sortîmes de là, le lieutenant commença à se moquer de cette chanteuse; ce qui me déplut un peu, bien qu'à ce moment je fusse assez loin de ce qu'il me disait. Il semblait qu'il voulût rompre toute attache avec cette femme, et ne pas garder vis-à-vis d'un « Parisien » la responsabilité d'une telle présentation.

Quand il m'eût reconduit jusqu'à ma porte, il ne me quitta pas avant que nous ayons pris jour pour souper avec des amies à lui.

Je compris qu'il allait remuer ciel et terre pour m'amener de jolies personnes, afin d'effacer de mon esprit la fâcheuse impression qu'y avait laissée sans doute cette chanteuse de l'Alhambra.

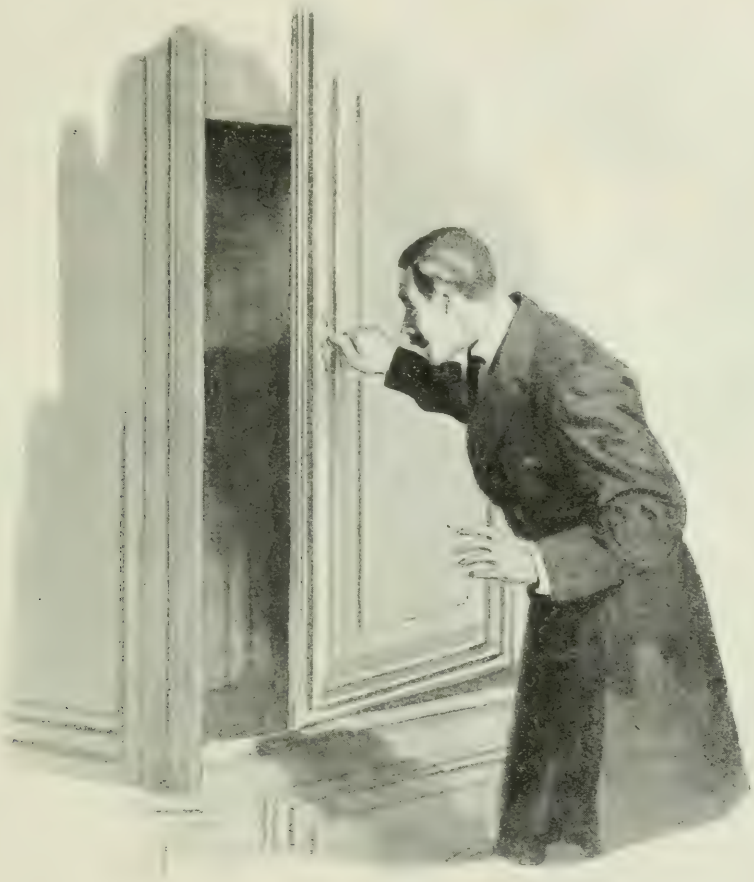
En traversant la cour du palais, je pensais à ce que serait ma journée du lendemain. Mais j'étais un peu soulagé par la résolution que j'avais prise d'aller trouver Tolberg, et de lui raconter tout ce qui s'était passé. Je pensais avec plus d'appréhension à ce qu'il faudrait dire à Bertha : si Tolberg était homme à me pardonner, malgré la faute que j'avais commise, je savais bien qu'il n'y avait aucune miséricorde à attendre de la jeune femme. J'avais perdu son amant ; j'étais un être exécrable, que rien à ses yeux ne pourrait absoudre... Soudain, je pensai au pli que Tolberg m'avait confié... Etais-je encore qualifié pour en prendre connaissance ? A qui pourrais-je rendre ce dépôt ? Pourrais-je le faire parvenir à Tolberg ? Il ne m'avait pas autorisé à le remettre à Bertha. Le mieux était d'attendre d'avoir vu le prisonnier, et de lui demander à lui-même ce qu'il fallait faire de cette lettre.

Oui, mais le jeune homme n'avait-il pas spécifié que je devais ouvrir l'enveloppe s'il lui arrivait malheur ce soir-là ? Ces instructions concernaient peut-être des mesures à prendre sans retard. Il me semblait que j'obéissais mieux à la

volonté de mon ami, en m'assurant dès le soir même de ce que pouvait contenir cette enveloppe.

Je ne veux pas par sévérité chercher à ma conduite des motifs trop bas, mais je crois bien que dans cette lutte d'arguments, ma curiosité intervint discrètement, et, sans avoir l'air, fit pencher la balance.

Aussitôt que j'eus décidé d'ouvrir la lettre, je montai à ma chambre avec une certaine hâte. Je me dépêchai, une fois entré, d'allumer ma bougie et j'allai jusqu'à mon armoire où j'avais enfermé mon coffret. J'eus une commotion de surprise : l'armoire avait été ouverte, le petit coffret avait été brisé, la lettre de Tolberg ne s'y trouvait plus...



L'ARMOIRE AVAIT ÉTÉ OUVERTE.

CHAPITRE XX

Vraiment, on n'avait pas idée d'une pareille audace. Et il n'y avait pas de doute possible : Herner et sa police avaient passé par là.

Je demeurai d'abord comme accablé. Puis, je me calmai au bout d'un moment. Le ministre, par cet acte d'hostilité stupide, se mettait en guerre contre moi. Vraiment ce n'était pas d'une habile politique. C'était même un coup d'une imprudence stupéfiante... Il se mettait mal avec moi, avec moi qui connaissais ses secrets et qui pouvais le perdre d'un seul mot ! Je lui parlerais le lendemain.

Je me couchai rapidement ; mais, irrité et énervé, j'eus beaucoup de mal à m'endormir.

Je recommençai dix fois mon entretien avec le ministre. Je lui parlai avec une telle animation qu'à plusieurs reprises, incapable de rester au lit, je me relevai pour parcourir la chambre à grands pas et pour répéter à voix haute ma diatribe à l'adresse de Herner. Puis je fus pris d'un grand mal de tête ; j'essayai de m'endormir en faisant tous mes efforts pour oublier mes agitantes préoccupations. Je ne les perdis pas en trouvant le sommeil. Mes songes se passèrent à chercher Herner, et à le manquer...

Je ne dormis que trois heures à peine, et je me réveillai sans courage, effrayé du poids de la terrible journée qui commençait. La veille, j'avais trop de choses à dire au premier ministre. Je me voyais lui parlant d'abondance, et l'écrasant sous des discours irréfutables. Et maintenant, mal disposé et faible, je me demandais comment j'allais commencer ce décisif entretien, si je n'allais pas tout compromettre en m'y prenant mal, si, en lâchant tout de suite mon arme principale, je n'allais pas me démunir dangereusement et me trouver sans moyens de défense quand il s'agirait de sauver Tolberg... Pourtant il fallait parler dès ce matin. A la vérité, j'avais eu un instant l'idée de ne rien dire pour le moment. C'était bien toujours cette politique d'attente — ou de paresse — que me conseillait ma lâcheté matinale.

Mais tout de même je ne pouvais pas ne pas m'être aperçu de la perquisition — ou du cambriolage — que Herner avait eu l'audace de faire pratiquer chez moi. Il fallait absolument, que ce fût sur un ton d'irritation ou de digne reproche, obtenir une explication.

Malgré mon indécision et ma crainte, j'avais une certaine hâte de me retrouver en présence de Herner. C'était de la curiosité ; c'était aussi une satisfaction d'avoir de justes griefs contre quelqu'un.

Je descendis à mon cabinet d'assez bonne heure et j'attendis le ministre avec une émotion impatiente. La petite pièce claire où je travaillais était attenante à son bureau. La plupart du temps, la porte de communication restait ouverte. C'était le baron qui la fermait quand il recevait quelqu'un. Un moment, je guettai par la fenêtre ; mais je réfléchis qu'il arrivait quelquefois à pied par le jardin. Alors, pour tromper l'ennui agacé de cette attente, je me mis à faire rapidement ma besogne quotidienne, à dépouiller les journaux français, que je trouvais chaque matin rangés sur ma table de travail par les soins du garçon de bureau.

J'étais arrivé à faire ce travail assez vite. Au début, j'y mettais une conscience exagérée. C'était complet et confus. Maintenant je me perdais moins dans les détails. Mon résumé était plus clair et plus court. Les premiers jours, j'éprouvais un véritable scrupule à ne pas mentionner certaines nouvelles, qui me pa-

raissaient d'abord sans intérêt et qui toujours, à la réflexion, prenaient de l'importance.

C'est cette timidité de caractère qui vous empêche de vider un tiroir rempli de vieilles lettres ; on se dit toujours que précisément la lettre que l'on a jugée insignifiante, et que l'on jette au panier, sera justement, par la suite, celle que l'on regrettera d'avoir sacrifiée.

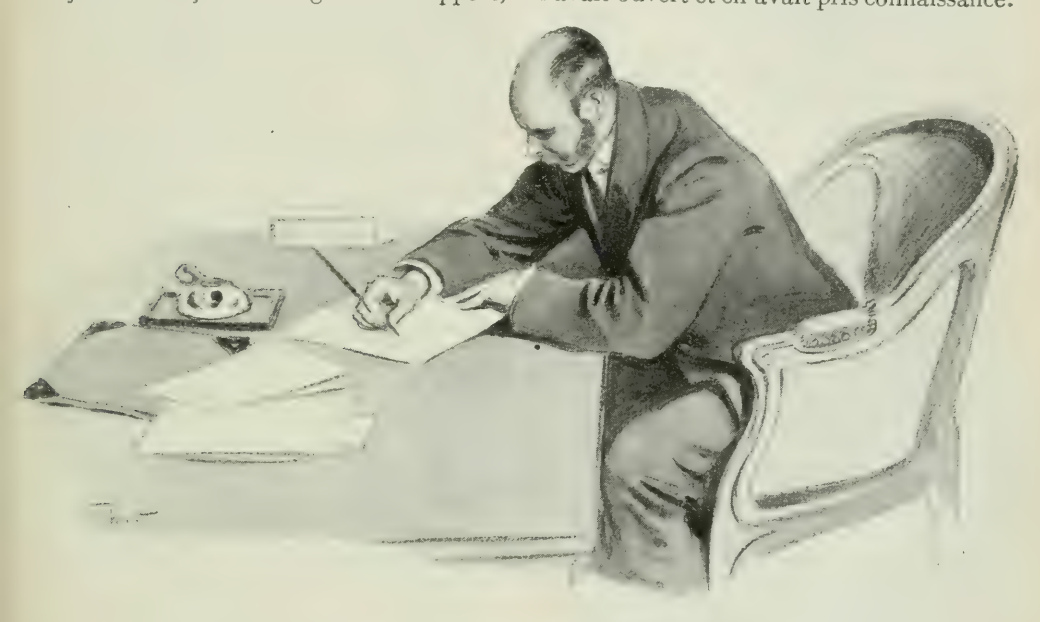
J'avais achevé la lecture des journaux, et je commençais à rédiger mon rapport, quand j'entendis s'ouvrir la porte du cabinet à côté et le ministre dit quelques mots au garçon de bureau... C'était le moment. Ce cabinet à côté était effrayant comme un cabinet de dentiste, où l'on va entrer d'un instant à l'autre. Et c'était moi qui donnerais le signal. Irais-je trouver Herner tout de suite ou un peu plus tard ?... Soudain sa voix se fit entendre.

— Humbert !

Je passai dans son bureau. Il continuait à écrire sans lever la tête.

Au bout d'un instant, il se renversa dans son fauteuil, me regarda gravement et me dit :

— On s'est servi vis-à-vis de vous d'un procédé inqualifiable. J'avais envoyé hier chez vous le chef de la police. Car, ainsi que je vous l'ai dit hier, l'intérêt de l'Etat me commandait d'avoir des éclaircissements complets. Cet animal — je vous ai déjà dit que je n'étais servi que par des brutes — a pris sur lui de se livrer chez vous à une perquisition. Il m'a rapporté triomphalement un pli qu'il avait trouvé dans un petit coffret. Il l'avait ouvert et en avait pris connaissance.



IL CONTINUAIT A ÉCRIRE SANS LEVER LA TÊTE.

Ce qu'il contient est assez grave, puisqu'il émane de l'homme arrêté, qui prend des dispositions dernières, et qui donne ainsi la preuve que son crime était prémédité. Je vous rends ce papier, qui était déjà dans les mains du procureur, et je vous donne l'assurance que je ferai tout mon possible pour qu'il n'en soit pas fait état dans le procès... Je voulais vous dire également que j'avais beaucoup réfléchi depuis douze heures à ce que je vous dois, et que les raisons que j'avais de vous vouloir du bien ont encore augmenté depuis la journée d'hier. Je ne pourrai pas l'oublier... Apportez-moi le résumé.

J'allai chercher le résumé sans répondre, et sans penser à quoi que ce fût. Pendant qu'il parcourait sous mes yeux ma note analytique, je me dis qu'il fallait tout de même lui parler de Tolberg.

— Monsieur le ministre, vous pensez bien qu'en faisant ce que j'ai fait hier, j'ai agi sans arrière-pensée, et que je ne cherchais pas à obtenir une récompense. Cependant il s'est passé cette chose effroyable que mon acte a causé la perte d'un homme que j'aime beaucoup. Je sais très bien qu'il vous serait difficile d'arracher cet homme à la rigueur des lois. Mais je pense cependant avoir acquis le droit d'intercéder en sa faveur...

— A l'heure qu'il est, me répondit Herner, il m'est impossible de faire quoi que ce soit. Il est entre les mains de la justice. Et la justice ne le lâchera pas. Mais je verrai s'il est en mon pouvoir de concilier la nécessité politique d'un châtiment et le désir que j'ai de vous être agréable. Terminez-moi ce résumé. Je vous reverrai avant mon départ.

Il m'accompagna jusqu'à ma porte, qu'il referma, ayant probablement du monde à recevoir. Resté seul, je me mis à repasser dans mon esprit tout ce qu'il m'avait dit. J'avais d'abord eu une impression de contentement, en voyant que l'entretien ne prenait pas une tournure hostile. Ce n'est pas que je redoute les « attrapages ». Mais je m'y sens inférieur. Je les conduis mal, sans aucune progression. Je lâche mes arguments principaux, et si, même sans être réfutés, ils ne produisent pas sur l'adversaire tout l'effet que j'attendais, je me sens tout à coup comme un soldat désarmé, qui a brûlé toute sa poudre. J'étais donc assez heureux de cet entretien pacifique, et qui semblait tout de concessions. Mais ceci posé, et en y réfléchissant, je ne pouvais me dissimuler que j'avais été *roulé*.

Il eût fallu ne pas connaître le ministre pour croire un instant que cette perquisition s'était faite, comme il le disait, sans son aveu. Je savais fort bien qu'il n'était jamais arrêté dans ses projets par la crainte de mécontenter les gens ; son système, je m'en étais déjà aperçu, était d'agir d'abord, et de s'excuser après... Il était évident qu'il cherchait à me ménager, à cause du secret dont j'étais le détenteur.

Je n'avais aucune confiance dans les assurances qu'il m'avait données au sujet de Tolberg. Il avait évité soigneusement les promesses formelles ; il m'avait parlé de cette affaire avec une prudence très habile, de façon à me laisser le droit d'espérer, sans prendre aucune espèce d'engagement.

Cependant, il m'avait laissé voir assez clairement le besoin qu'il avait de me ménager. Mais si la connaissance de son secret m'était utile comme une menace, je me demandais avec un peu d'effroi comment il faudrait m'y prendre si j'avais besoin tout à coup de me servir de cette arme. A qui devrais-je m'adresser, si l'attitude du ministre m'obligeait à le trahir ?

L'idée de me trouver subitement en lumière m'effrayait beaucoup. Je ne suis pas dénué d'ambition. Et c'était sans appréhension que dans mes rêves de gloire, je me voyais arriver aux plus grands honneurs. Mais alors j'y arrivais tout doucement, paisiblement, par la force de mon mérite, et non brusquement par la volonté soudaine du hasard.

CHAPITRE XXI

Je résolus, en attendant, de demander au ministre la permission d'aller voir Tolberg en sa prison. La combinaison à laquelle j'avais songé tout d'abord, et qui consistait à obtenir l'accès de cette prison par l'intermédiaire de l'officier de garde, me parut à la réflexion trop aléatoire. Non, le mieux était de profiter des bonnes dispositions apparentes de Herner, et de m'adresser carrément à lui. Je terminai rapidement mon résumé et je frappai à sa porte. Il était seul dans son bureau. Vraiment, je m'illusionnais beaucoup quand je m'imaginais dominer cet homme, parce que le hasard m'avait mis en possession de son secret. Jamais je ne serais maître de lui. Je l'abordais toujours avec la même timidité craintive. Je dus faire, comme à l'ordinaire, un grand effort pour entamer la conversation. C'est à peine si j'entendais les premières paroles que je lui disais. Une fois que j'étais lancé, mon ton s'affermissait un peu.

— Monsieur le ministre...

Il me semblait que lorsque je lui disais : Monsieur le ministre, il avait l'air de penser : Allons ! qu'est-ce qu'il a encore ?

L'idée d'être un importun, que l'on tolère par obligeance ou par politesse, m'a toujours horriblement gêné.

— Monsieur le ministre, j'ai à vous demander une faveur...

J'essayais, par la façon dont je prononçais le mot faveur, — avec une certaine fermeté, — d'indiquer que je n'étais pas un solliciteur, que cette faveur était presque un droit, et que ce n'était que par politesse que je consentais à employer cette expression... Mais quand j'y réfléchis, je crois que ces nuances n'étaient perceptibles que pour moi-même, et qu'elles eussent échappé au plus fin des auditeurs.

TOLBERG LUI AVAIT FAIT PARVENIR UNE LETTRE.

— Je ne veux pas vous cacher les liens d'amitié qui m'unissent à Henry de Tolberg. Vous pouvez vous imaginer la peine que j'ai éprouvée quand j'ai appris son arrestation. Je vous prie de m'autoriser à aller le voir dans sa prison.

— Avant de vous accorder cette permission, me dit-il après un instant de silence, je suis obligé de vous demander si cette visite est une simple manifestation d'amitié, ou bien si vous avez quelque communication spéciale à lui faire. Dans le premier cas, si c'est une visite purement amicale, je vous demanderai de bien vouloir l'ajourner, et la remettre à quarante-huit heures, afin que le juge ait terminé sa première enquête. Vous savez qu'il est seul maître d'accorder des permis de visite, et je ne voudrais pas empiéter sur ses attributions. D'ici deux jours, je pourrai, sans avoir l'air de venir troubler de mon autorité l'instruction de cette affaire, lui demander une carte d'accès auprès du détenu... Maintenant, s'il s'agit d'une communication urgente au comte de Tolberg, c'est une autre affaire. Vous comprendrez que je ne puis pas vous laisser aller auprès de lui sans savoir en quoi consiste cette communication. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'ai, dans cette affaire politique, publique, le devoir de tout savoir.

— Je n'éprouve aucun embarras, monsieur le ministre, à vous exposer ce que je compte dire au comte de Tolberg. Je veux qu'il sache à quoi s'en tenir sur mon rôle dans cette affaire. Je veux qu'il sache que c'est moi qui l'ai trahi. Mais je lui dirai pourquoi... C'est en somme une confession que je veux lui faire. Je suis coupable envers lui. Je veux qu'il le sache, et qu'il sache dans quelle mesure j'ai pu l'être. Je serai très soulagé quand je lui aurai dit cela.

— Humbert ! Humbert ! me dit le baron, avec un accent familier et presque affectueux. Quel garçon compliqué vous faites ! A quoi cela servira-t-il que vous alliez lui raconter cela ? Il ne saura jamais que s'il a été arrêté, c'est à la suite des révélations que vous m'avez faites. Vous ne l'avez pas trahi pour le trahir. Vous avez fait votre devoir en me prévenant du péril qui me menaçait. Et vous ne saviez pas que c'était sur lui que ça retomberait. Vous n'avez rien à vous reprocher dans cette affaire-là. Il est absurde d'aller lui faire cette confession...

... En lui disant que le coup est venu de vous, vous allez l'affliger davantage.

... D'autre part, moi, j'ai un intérêt politique sérieux à ce que ces gens-là et tout le monde croient que ma police a tout découvert. Nous savons à quoi nous en tenir, nous, sur l'imbécillité de ces limiers. Mais je ne suis pas fâché de leur donner ainsi un peu de prestige, et de laisser croire au peuple et aux fauteurs de troubles que le gouvernement est bien gardé.

... Ah ! mon ami, vous voulez vous soulager ! Vous ne pouvez pas vivre avec des remords ? Savez-vous qui vous me rappelez ? Vous me rappelez ce pauvre roi que nous avons connu. Il aurait été un profond politique, s'il avait eu un peu plus de force d'âme... Mais il ne pouvait pas vivre avec un souci... Il ne faut pas être aussi douillet que ça pour sa tranquillité d'esprit. On vit très bien avec des soucis. Le tout est d'en prendre l'habitude. Que d'initiative et de temps on laisse perdre quand on a peur des soucis et qu'on cherche à les éviter !

Je quittai le baron de Herner en me disant, résigné et presque satisfait, que je n'étais qu'un enfant auprès de lui. Je me sentais brisé et un peu lâche. J'avais depuis la veille trop discuté avec moi-même. Je sentais le besoin de faire en moi un peu de trêve. La pensée que j'avais trahi Tolberg, qu'il était en prison, qu'il serait condamné et qu'il mourrait peut-être, cette pensée affreuse était comme endormie... Je me disais aussi pour le moment, en suivant docilement l'idée du ministre, qu'il valait mieux ne rien dire à Tolberg, et ne pas l'affliger du récit de ma trahison.

En somme, Herner me l'avait clairement expliqué : son intérêt n'était pas de dire à Tolberg que c'était moi qui l'avais dénoncé. Je pensais alors à lire le pli que m'avait confié Tolberg, et qui

avait passé par les mains du chef de la police. Il ne contenait, heureusement, que des choses insignifiantes : l'indication de quelques sommes d'argent à recouvrer, les adresses où il fallait les faire parvenir...

Il me disait aussi de remettre à Bertha quelques objets, des bagues et des chaînes d'or. Rien ne précisait, heureusement, les relations du jeune homme et de la jeune femme... Pourtant, il fallait aller la voir. C'était pour moi une terrible épreuve! J'allais la voir... moi, la cause de son malheur ! quelle figure allais-je faire auprès d'elle ?...

Mais, puisqu'il le fallait... il le fallait ! comme dit l'autre...

Je me rendis chez elle après déjeuner, et je la trouvai beaucoup plus courageuse que je n'aurais pensé. Tolberg — je ne sais comment — lui avait fait parvenir une lettre où il lui racontait en peu de mots qu'il était pris... mais il ne paraissait pas découragé.

Que pouvait-il espérer, grand Dieu ?... Et je reconnus chez Bertha une confiance qui me fit mal, cette folle confiance que veulent avoir, malgré tout, ceux dont le malheur est irrémédiable.

Enfin Tolberg serait très probablement condamné à mort, et si je réussissais à obtenir sa grâce, il ne s'en tirerait pas à moins d'une détention perpétuelle... Lui et Bertha seraient séparés pour toujours ; ils ne semblaient s'en douter ni l'un ni l'autre.

Et c'était moi qui étais cause de tout cela ! Cette pensée que je chassais continuellement rentrait toujours en moi, au bout de quelque temps, et j'avais toujours, en la retrouvant, la même impression de détresse.

Oh ! comme j'aurais été soulagé si j'avais pu faire ma confession à Bertha !... me faire maudire par elle !...

Je n'avais pas l'énergie de mon maître, le baron de Herner, cette tranquillité souveraine avec laquelle il vivait en plein mensonge : il était aussi confortablement installé dans sa puissance royale que si elle n'eût pas reposé sur une duperie.

Pourtant cette fiction aurait un terme. D'ici deux, trois ou six mois, il faudrait agir. Mais Herner était de ceux qui emploient toute leur force à ne songer qu'au présent... Et, moi, la confiance de Bertha dans les événements me désespérait. Je ne me consolais pas en constatant en elle cet état d'esprit. Au contraire, il redoublait ma détresse, car je voyais à quel point ses espérances étaient précaires !

Elle me dit que Tolberg avait déjà fait choix d'un avocat, un de leurs amis du barreau de Schoenburg, un jeune homme très écouté et très avantageusement connu dans le parti libéral.

On connaissait assez son dévouement pour savoir qu'il plaiderait le procès de Tolberg, et ne chercherait pas à faire une manifestation politique, utile, sans doute, pour la propagande du parti, mais qui ne manquerait pas d'être funeste à notre malheureux ami.

J'allais la quitter, et je finissais par être un peu rassuré malgré moi, gagné par son besoin d'optimisme et par sa vaillance, quand elle me parla du comte de Herrenstein, leur ami. Et je vis avec désespoir qu'un des grands éléments de sa confiance était que ce comte de Herrenstein intercéderait auprès du roi !

Ainsi donc, c'était dans le roi que cette pauvre femme espérait ?...

— J'ai écrit, me dit-elle, au comte de Herrenstein... Malheureusement il ne doit pas être ici en ce moment, car je n'ai reçu aucune réponse à une lettre que je lui ai envoyée il y a cinq ou six jours et qui a dû le suivre en voyage.

A ce moment il me vint une idée que je communiquai à Bertha. Je pourrais peut-être, par une personne que je connaissais, savoir à peu près où se trouvait Herrenstein. Le comte de Herrenstein était parti avec la sœur de Mme de Linstein. Peut-être la maîtresse du roi connaissait-elle son adresse actuelle. Je résolus d'aller la voir dès le lendemain... J'avais pensé tout à coup que si la conduite de Herner me forçait à « manger le morceau », c'était au comte de Herrenstein, à l'ami du roi défunt que j'irais d'abord tout raconter. Et cet homme, qui m'avait toujours paru intelligent et réfléchi, me donnerait certainement le meilleur conseil.

CHAPITRE XXII

Je n'avais pas revu Mme de Linstein depuis le matin où elle était venue au palais. Ne recevant aucune nouvelle, elle m'avait écrit une lettre désespérée que j'avais communiquée au premier ministre. Herner m'avait alors chargé pour elle d'un faux message du roi, message verbal où Sa Majesté indiquait pour son retour une date approximative, et naturellement assez éloignée.

Je me rendis donc le lendemain, dans l'après-midi, au château de Kreuzach. Il était situé à une lieue de la gare de Mizdagen qui se trouvait elle-même à une demi-heure de Schoenburg. J'avais prévenu Mme de Linstein de ma visite, mais comme je craignais qu'elle en conçut une fausse joie, je lui avais dit en même temps que le message dont j'étais porteur était à peu près semblable au précédent.

Le lendemain, à la première heure, je pris le train pour Mizdagen. Je me souviens qu'il y avait dans le compartiment un gros homme blond, accablé de chaleur. Il contemplait la campagne comme s'il ne devait plus jamais la revoir, d'un regard profond et alangui de jeune captive. De temps en temps, par désœuvrement, il empoignait un journal, tout plein, je le devinais, de nouvelles du complot, et il le lisait, lui, citoyen du Bergensland, avec une belle indifférence de matière gouvernable.

Quand le train entra en gare de Mizdagen, je vis de l'autre côté de la barrière Mme de Linstein, qui m'attendait dans sa voiture, et j'eus, en la voyant, un mouvement d'étonnement charmé. Ce n'était plus du tout la femme vieillie et fatiguée que j'avais rencontrée à Schoenburg. Avec sa claire robe d'été, son grand chapeau blanc, c'était une femme de trente ans, svelte et souple. Peut-être lui fallait-il son cadre habituel, ce pays de Kreuzach où elle ne sortait jamais ? Il m'avait semblé déjà que la robe qu'elle portait à Schoenburg était d'une coupe un peu ancienne, tandis qu'à Kreuzach, je la retrouvais habillée avec un goût parfait. C'était l'endroit où elle vivait ; c'est à ce décor habituel que s'accommodait instinctivement sa mise.

Elle me prévint tout de suite que je dînerais avec elle au château, qu'il y avait un train à dix heures et demie du soir, et qu'au besoin, elle me ferait reconduire à Schoenburg par sa voiture.

— J'étais heureuse, me dit-elle avec fougue, heureuse, heureuse, quand j'ai reçu votre lettre. Je pensais, sans doute, que vous m'apportiez des nouvelles du roi, mais j'étais aussi contente de vous revoir.

Elle n'était pas seulement jeune de visage et d'allures. Elle avait un sourire et un abandon de petite fille, et ce n'était pas pénible comme chez certaines dames âgées qui jouent au petit enfant : c'était d'une ingénuité et d'une innocence éternelles.

Je n'eus pas besoin de lui demander le renseignement que j'étais venu chercher ; ce fut elle qui me le donna dans la conversation. Elle avait précisément reçu des nouvelles de sa sœur et du comte de Herrenstein. Sa sœur lui disait qu'ils étaient encore à Londres, mais qu'ils allaient partir tout de suite pour l'Ecosse ou pour l'Irlande ; ce n'était pas encore fixé.

— Monsieur de Herrenstein, me dit-elle, a un peu les goûts vagabonds du roi, mais il est toutefois moins bohème... Je me souviens d'un voyage que Charles XVI et moi nous avons fait en France. Il avait tellement acheté de tableaux, de tapisseries et de vieux meubles, qu'il ne lui restait pour ainsi dire plus d'argent, et comme nous ne voulions pas

écrire ici, nous avons voyagé en seconde classe, pour ménager, jusqu'au retour, les quelques centaines de francs que nous avions encore... Le roi, figurez-vous, avait pris le nom de comte de la Sourdière, un nom qu'il avait trouvé dans un livre... Mais c'était encore un trop beau pseudonyme pour le train que nous menions. A Avignon, nous avons entendu un garçon d'hôtel dire à un de ses camarades : « Ça, un comte ! Il est comte comme moi ! » Je le répétai au roi qui en rit beaucoup, et qui, désespéré de ne pas avoir la noblesse d'allure nécessaire, prit dorénavant le nom de Capionnet.

« Herrenstein, quoique plus triste, est aussi un nomade, et elle doit être bien désorientée, ma petite sœur, qui est une personne fort tranquille. Elle a perdu, il y a deux ans, son mari, une espèce de gentilhomme chasseur, un homme très laid, très rude, qui ne lui parlait jamais. Ce qui ne l'a pas empêchée de le pleurer comme une pauvre petite bête abandonnée.

« Aussitôt ses affaires de succession terminées, elle a vendu ses terres, et nous lui avons trouvé ce château de Reinig qui est tout près d'ici. Le roi avait beaucoup d'amitié pour elle. Quant au comte de Herrenstein, il lui faisait une cour assez vive.

Mme DE LINSTEIN M'ATTENDAIT DANS SA VOITURE.

Je ne pensais pas, toutefois, que les choses iraient aussi vite, et quand j'ai appris qu'ils étaient partis ensemble, j'ai été stupéfaite et même un peu vexée. Marie est un peu plus jeune que moi, beaucoup plus jeune, et ce départ ressemblait à une petite trahison.»

Mme de Linstein continua de parler ainsi pendant le déjeuner, qui fut fort agréable.

Ce château de Kreuzach était d'ailleurs une résidence d'un charme rare. Le petit salon intime où nous déjeunions ne donnait pas sur le petit jardin traditionnel et ennuyeux, orné comme des pantoufles en tapisserie. Il prenait jour sur une espèce de cour de ferme où vivaient des quantités de poules de races naines et de petits coqs dorés, somptueux et gracieux comme des petits maîtres... Mme de Linstein aimait beaucoup regarder les animaux, sans faire aucune réflexion, simplement pour les voir remuer et vivre, pour jouir du caprice de leurs allées et venues, de leurs arrêts soudains, de leurs effarements gratuits, de leurs cris arbitraires.

— C'est le roi, me dit-elle, qui m'a donné ainsi ce goût des êtres vivants. Quand nous voyageons ensemble, nous restons pendant des heures entières à des terrasses de café, à voir passer des gens que nous ne connaissons pas et dont nous imaginons la vie. Il me dit souvent qu'il est un souverain dans le genre de Néron, aussi répréhensible aux yeux des hommes d'Etat sérieux, mais, ajoute-t-il, plus pratique et, somme toute, un peu moins bête. « Il n'est vraiment pas nécessaire de mettre le feu à Rome, disait-il, pour voir dans la vie des choses intéressantes. »

Notre après-midi se passa à parler du roi. A force de dissimuler, j'oubliais qu'il n'existait plus. Et puis je pensais moins au roi qu'à Mme de Linstein. Je ressentais auprès d'elle la même impression qu'auprès de Bertha. J'étais bien heureux qu'elle fût si attachée au roi — ou à son souvenir — afin de n'être pas obligé de lui faire la cour. Ainsi je pouvais subir son charme en toute tranquillité, sans avoir la préoccupation de me dire : « Si je ne fais pas la cour à cette aimable dame, que va-t-elle penser de moi » ?

J'admirais à quel point j'avais pu me tromper sur son compte. Dès notre première entrevue, je l'avais jugée d'une tendresse très attachante, mais d'une séduction périmée, et très impropre, désormais à distraire un esprit exigeant. J'ai été longtemps, comme beaucoup de gens, une victime du besoin de juger. Je ne pouvais pas m'empêcher de donner une cote à chaque personne avec qui j'entrais en relations. Il était urgent de me former tout de suite une opinion sur son intelligence et sur sa valeur morale. De même, quand on me demandait mon appréciation sur quelqu'un, il m'eût semblé déshonorant de ne pas en fournir une sur l'heure, complète et bien conditionnée. Jamais je n'aurais osé ruiner mon renom de dégustateur rapide, en répondant que je ne connaissais pas suffisamment cette personne, et que j'attendais de l'avoir vue une ou deux fois avant de porter un jugement sur elle. Le pis est que ces jugements hâtifs se réforment difficilement. L'important pour nous est que, par la suite, les actes ou les paroles de la personne jugée ne soient pas en désaccord avec notre verdict. Ou bien nous préférons ne pas tenir compte de ces actes, pour ne pas risquer de nous démentir, ou bien nous leur donnons une interprétation qui soit plus en conformité avec le dossier de la personne incriminée. Rien n'égale notre hâte à donner force de loi aux jugements que nous portons sur notre prochain, surtout s'ils sont défavorables.

Je dois me rendre cette justice que je revenais assez facilement sur mes appréciations quand je n'en avais pas fait part à quelqu'un d'autre qu'à moi-même. En ce qui concernait Mme de Linstein, je n'eus aucune peine à modifier ma première impression, et je la modifiai même avec joie.

Elle me parlait avec un parfait abandon. Elle me disait même des choses qu'elle ne s'était jamais dites à elle-même, qui gisaient confusément en elle et que ma présence l'aidait à formuler.

— Je vois bien maintenant, disait-

LE CHATEAU DE KREUZACH ÉTAIT UNE RÉSIDENCE D'UN CHARME RARE.

elle, — et je m'en suis particulièrement rendu compte depuis qu'il n'est plus ici, — je vois à quel point j'ai dû « embêter » le roi... Non, je ne vous demande pas de geste de dénégation. Je sais très bien que je ne vous fais pas l'effet d'une femme « embêtante ». Mais lui, je l'ai embêté : le mot n'est pas trop fort. C'est très délicat, vous savez, la garde d'un amant. C'est aussi compliqué que la garde et l'éducation d'un enfant. Les hommes voudraient nous persuader qu'il faut les laisser libres. Mais ce sont eux qui le disent. « On est tout disposé à fuir, affirment-ils, la domination d'une femme trop exigeante et trop jalouse, tandis qu'on ne trahit pas une maîtresse, dont la confiance vous a touché. » La vérité est qu'on la trahit avec toutes sortes de remords, mais qu'on ne s'en prive pas.

« Si j'aime le roi, me dit-elle encore, ce n'est pas parce qu'il est un roi. Peut-être ai-je commencé à l'aimer pour cela. Après, je n'y ai plus pensé, et je l'ai aimé « parce que c'était lui », et chaque jour davantage. Je ne dis pas qu'à l'origine je n'aie pas rêvé de venir à la Cour, d'être la reine, — réelle ou effective, — mais au fur et à mesure que je l'ai aimé, j'ai senti le besoin de l'avoir à moi davantage, et j'ai pensé qu'il serait mieux à moi, si je n'allais pas à la Cour, d'autant, ajouta-t-elle, avec son petit air d'enfant têtue, d'autant qu'à la Cour il aurait vu « des femmes », et que ce n'était pas la peine. »

Elle avait prononcé ce mot : *des femmes*, de la façon la plus amusante, comme on parle d'êtres dangereux, venimeux, haïssables. Et je sentis que chez cette femme de grand sens et de sensibilité affinée, il y avait un *autre* petit être indomptable, qu'on ne changeait pas, avec qui on ne discutait pas — et qui avait dû — non pas ennuyer, — mais fortement embêter le roi. Et je pensai que Mme de Linstein me mentait peut-être ou se mentait quand elle me présentait comme un système réfléchi ce besoin de possession continuelle et exclusive.

Je ne lui parlai pas de la fameuse affaire du complot. Comme je ne pouvais tout lui dire, et lui révéler quelles armes j'avais contre le premier ministre, je préférai ne pas aborder ce sujet ; il m'est impossible d'entamer avec des amis un sujet de conversation sur lequel je suis obligé à des réticences.

Une heure avant dîner, la voiture vint nous prendre pour nous faire faire un tour dans une forêt fraîche et noire qui se trouvait près du château. J'en rapportai une impression de tristesse, à la pensée que Charles XVI était mort, que l'espoir de cette femme serait à jamais trompé, et que jamais, comme elle en formait le projet, je ne pourrais venir passer des journées, dans cette heureuse retraite, avec elle et ce roi délicieux. Mais il n'y avait rien d'immédiat à craindre, et ce dont je souffre surtout, c'est de l'approche du malheur, et de la nécessité d'agir.

Après le dîner, Mme de Linstein vint me reconduire à la gare. Elle était tout près de moi dans la voiture. Et je fus pris tout à coup du désir de lui prendre la main. Je m'étais dit soudain que le roi était mort et que cette femme n'était à personne. C'était aussi grossier que cela. Il y a chez moi aussi un être instinctif, élevé à la sauvage. Heureusement pour moi, il n'a pas beaucoup d'énergie... Je pris la main de Mme de Linstein... Elle me la laissa. Mon cœur battit violemment... Je me penchai vers elle, et je vis son bon sourire amical. Nos deux êtres sauvages ne s'étaient pas rencontrés.

UN VIEIL HOMME BOITEUX PASSE EN CRIANT LES JOURNAUX DU SOIR.

CHAPITRE XXIII

Ce petit incident, tout intime, me gâta ma journée, — pas longtemps d'ailleurs, — car si je suis assez clairvoyant dans la façon de me juger, je ne suis pas d'une sévérité extrême, et je me pardonne facilement.

D'ailleurs, d'autres préoccupations plus graves allaient m'assaillir, car à Schoenburg les événements s'étaient précipités pendant le temps qu'avait duré ma visite à Kreuzach

En rentrant dans la capitale, je m'étais rendu dans la rue de la Paix, où l'on devait me connaître, car je m'arrêtais tous les soirs à la Grande-Taverne, après avoir stationné à la devanture du marchand de tabac qui, maintenant que je le connaissais davantage, me paraissait moins somptueux. Après avoir rêvé devant les boîtes de cigarettes historiées et dorées, et devant les cigares à deux francs cinquante, enfermés dans des tubes de verre, je me décidais, d'ordinaire, à faire un tour, pour me dégourdir les jambes; mais j'avais à peine dépassé d'une vingtaine de pas la devanture de la Grande-Taverne, que je ressentais une petite fatigue qui m'obligeait à revenir sur mes pas et à atterrir à la même table du coin, qui m'était toujours laissée libre, peut-être par quelque superstition populaire.

Devant moi, un vieil homme boiteux passa, en criant les journaux du soir. Je lui remis une pièce d'argent. Après un assez long calcul, et après avoir fait séjourner dans sa bouche une autre pièce plus petite, avec quelques sous, il me rendit toute cette monnaie humide. Puis il reprit sa course, en boitant avec un entrain nouveau.

A la première page de la *Schoenburger Zeitung*, je vis une nouvelle sensationnelle : le Parlement était convoqué pour la fin de la semaine, et la Haute-Cour de justice devait juger Tolberg et ceux de ses complices que l'enquête pourrait découvrir jusqu'au jour de la convocation.

Je voyais bien le plan du ministre : le jugement que rendrait la Haute-Cour serait sans appel, et la condamnation des conspirateurs aurait ainsi plus d'importance. Elle contenait en soi, si elle était sévère, une approbation de la politique ministérielle. Aussi Herner ferait-il son possible pour qu'une condamnation capitale fût prononcée contre mon malheureux ami.

Je ne devais pas soustraire une minute à l'accomplissement de ma tâche, qui était de sauver celui que j'avais mis en péril. Certes ma démarche au château de Kreuzach, je l'avais faite pour Tolberg, mais il me semblait que j'y avais pris trop de plaisir et consacré trop de temps. Voilà comme je suis ! Je passe des journées entières dans la nonchalance, puis, tout à coup, le remords de ma paresse me saisit, et je suis pris d'une activité fiévreuse, bousculée, et le plus souvent stérile...

Le ministre ne grâcierait pas Tolberg, c'était certain. Sans doute, il ne se mettrait pas en état d'hostilité ouverte avec moi. Il imaginerait quelque subterfuge pour rendre la grâce impossible, ou ferait sournoisement précipiter l'exécution, comme il avait fait pour le soldat Hassen... Il s'arrangerait avec moi après. Il savait que j'étais de composition assez facile...

Il me semblait toujours lire en lui le mépris qu'il avait de moi et de ma valeur comme homme d'action.

Dès demain, je partirais pour l'Angleterre, et je retrouverais le comte de Her-

renstein. Je passerais par Ostende et Douvres : j'y serais en quarante heures.

Je me levai pour rentrer chez moi, et j'avais déjà jeté au garçon la petite pièce encore mouillée que m'avait remise le marchand de journaux, et déjà le garçon avait sorti d'entre ses lèvres une autre pièce de cuivre, que je préférai lui abandonner...

A ce moment se dressa devant moi un personnage très troublé et très agité ; c'était mon domestique suisse, le collectionneur de timbres-poste. Il attendit que le garçon se fût éloigné, puis il me dit à demi-voix :

— Il faut que je parle à Monsieur... tout de suite. Seulement, il vaudrait mieux qu'on ne me voie pas avec Monsieur...

Je pensai que le meilleur endroit pour nous rencontrer était l'hôtel de Vienne, où j'irais prendre une chambre pour la nuit. Je dis donc à mon suisse de s'y rendre en tâchant de dépister les gens qui pouvaient le suivre. Moi, de mon côté, avec les mêmes précautions, je gagnerais l'hôtel par un chemin différent.

Il me dit encore avant de me quitter :

— Comme Monsieur ne rentrera probablement pas au palais après ce que je lui dirai, il pourra emporter son petit coffret, que j'ai avec moi. J'ai pris également ce portefeuille que Monsieur avait laissé dans son veston.

Je remerciai le brave suisse de son zèle, d'ailleurs inutile ; car, depuis la fameuse perquisition si énergiquement désavouée par le baron de Herner, je ne laissais plus rien d'intéressant dans le petit coffret. J'avais pris sur moi la lettre qui contenait les dernières dispositions de Tolberg. J'avais déposé deux mille francs dans une banque de Schoenburg, qui m'avait remis un carnet de chèques. Je portais sur moi le reste de mes économies, soit quatre ou cinq cents francs.

J'avais donc tout ce qu'il fallait pour prendre la fuite.

Je demandai rapidement au suisse :

— Dites-moi, en deux mots, de quoi il s'agit. Vous me donnerez des explications plus détaillées quand nous serons à l'hôtel.

— On veut arrêter Monsieur, me répondit-il.

On a beau s'y attendre un peu, une pareille phrase est toujours désagréable à entendre.

CHAPITRE XXIV

Nous nous séparâmes. Il se rendit à l'hôtel en suivant les quais, et moi je passai par la vieille ville dont les rues tortueuses convenaient mieux à un homme traqué. Tout en marchant, je me disais que Herner avait choisi en somme le meilleur parti, et en tout cas celui qui s'accordait avec sa politique habituelle. Il me faisait emprisonner pour raison d'Etat. Il reculait l'instant où je comparaîtrais devant le juge d'instruction jusqu'au jour où le procès de Tolberg serait terminé, et mon malheureux ami exécuté. A ce moment, il en serait quitte, pensait-il, pour me faire des excuses, pour me raconter par exemple que le juge lui avait forcé la main, en lui représentant que le fait de détenir chez moi les dernières volontés de Tolberg, l'inculpé, faisait de moi un homme suspect, qu'il valait mieux mettre en lieu sûr. Puis, après s'être ainsi excusé, il me comblerait de présents compensateurs, à moins que, pendant ma captivité, il ne trouvât un moyen définitif de me réduire éternellement au silence.

J'avais souvent pensé que le baron de Herner était capable de tout, et qu'il pouvait me faire disparaître pour toujours... J'étais un témoin bien gênant pour lui, et vraiment c'était de sa part une bienveillance surprenante que d'avoir toléré jusqu'à ce moment cette continuelle menace suspendue au-dessus de son œuvre.

J'arrivai à l'hôtel sans avoir vu de figures suspectes sur mon passage. D'ailleurs, il commençait à être très tard, et il n'y avait personne dans les rues. Seule, une silhouette me fit tressaillir... J'avais aperçu devant l'hôtel un homme qui marchait de long en large... Ce n'était que mon brave suisse que je reconnaissais toujours assez mal au premier abord... Je demandai au veilleur de nuit une chambre. Je craignis d'abord de ne pas l'obtenir, parce que je n'avais pas de bagages. Mais je m'aperçus que l'air méfiant de ce veilleur venait de son ennui d'être réveillé. Il monta avec moi au deuxième ; je lui donnai, chemin faisant, toutes sortes d'explications pour justifier mon manque de bagages. J'avais mon appartement en réparations, et j'étais obligé de venir passer un jour ou deux à l'hôtel... Mais j'ai rarement rencontré un confident d'une telle indifférence ; c'en était presque blessant. Je crus bien faire en demandant également une chambre pour mon suisse : heureusement, il n'y en avait pas. C'était, en effet, une assez mauvaise idée que de l'empêcher d'aller coucher au palais, où son absence, coïncidant avec la mienne, eût sans doute été remarquée. Ce que j'en disais, c'était pour que le veilleur ne s'étonnât pas de le voir rester avec moi à conférer dans ma chambre. Mais ce veilleur ne s'étonnait, et même ne s'occupait de rien.

Depuis que nous avions causé à la taverne, et qu'il avait vu l'importance que j'accordais à ses révélations, mon ami le suisse s'était pénétré de l'intérêt de sa tâche. Il parlait avec un air de grande perspicacité, en faisant de petits yeux fins.

— Vers trois heures, ou plutôt vers quelque chose comme trois heures dix, il est venu au palais un homme de la police, qui a demandé après Monsieur. C'était tout justement un des hommes qui s'étaient permis de venir fouiller, l'avant-veille, dans les affaires de Monsieur. Il s'est donc adressé à moi avec un air de rien, et m'a demandé où était Monsieur, et si Monsieur était pour rentrer bientôt ; moi, comme de juste, j'ai

dit que je n'en savais rien. Seulement cet homme de police était allé dans les cuisines parce qu'il connaissait une fille qui est par là, même qu'il plaisante un peu avec elle. La fille lui a donné à boire et il s'est mis à bavarder.

Ce suisse avait habité Paris pendant quelques années ; il avait été employé dans un restaurant des Ternes. Aussi, son français, qu'il parlait avec un fort accent allemand, se distinguait par de belles tournures faubouriennes.

— Moi, j'avais bien vu où il s'en allait, et je l'avais pisté. De sorte que la fille de cuisine, avec qui on est bien camarades tous les deux, m'a dit tout ce qu'il a bavardé, et qu'il comptait revenir jusqu'à tant qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait, et qu'il y aurait du nouveau dans la maison.

« Alors moi, comme Monsieur pense, j'ai eu peur pour Monsieur. Je ne savais pas du tout où prévenir Monsieur. J'ai été bien content que Monsieur ne revienne pas dîner. Dans la soirée, comme l'homme est revenu tournailler dans la cour, je suis sorti du palais. Je voulais rester par là aux alentours, pour empêcher Monsieur de rentrer. Mais j'ai vu d'autres vilaines figures qui se promenaient dans les coins de rue. Je me suis dit que si on me voyait guetter Monsieur, bien sûr qu'on me soupçonnerait de quelque chose. C'est alors que j'ai eu l'idée que Monsieur venait de temps en temps prendre le café à cette taverne, où je l'avais vu bien des fois en passant. J'ai donc pu trouver Monsieur, et je crois que ce n'était pas inutile... »

Je serrai la main de ce fidèle serviteur, et je le retins quelques instants pour arrêter mon plan de campagne. Puis l'idée me vint de prévenir Bertha de mon départ. J'envoyai donc le suisse chez elle,

JE PASSAI PAR LA VIEILLE VILLE DONT LES RUES TORTUEUSES...

avec un mot. Je savais qu'elle avait un concierge très dévoué et que nous ne risquerions pas d'être trahis. Et je recommandai à mon homme de venir tout de suite me donner la réponse. Mes fenêtres donnaient sur la rue. Je resterais en observation de façon qu'au cas où il n'aurait pas de message important à me remettre de la part de Bertha, il n eût pas besoin de se faire ouvrir la porte de l'hôtel par ce veilleur avide de sommeil.

Pendant son absence, j'examinai différents projets de fuite.

Le moyen le plus pratique était de prendre le train. Mais il était évident que Herner aurait du monde à la gare pour ne pas laisser partir ainsi son ami Humbert, et insister, par des moyens énergiques, pour le faire rester dans le Bergensland.

M'en aller en voiture jusqu'à une petite station de la ligne, c'était une grosse perte de temps ; le train rapide, en effet, ne s'arrêtait, une fois Schoenburg passé, qu'assez loin de la capitale. Il faudrait attendre le train omnibus qui mettrait très longtemps à me conduire jusqu'à la prochaine gare importante.

Et puis, toutes ces combinaisons n'empêchaient pas l'arrêt forcé à la gare frontière, et là, je trouverais mille dangers...

Partir à bicyclette jusqu'au pays voisin le plus proche était encore une idée, mais il aurait fallu faire cinquante-cinq kilomètres après être sorti de cette damnée capitale qui se trouvait dans une espèce de bas-fond. De quelque côté que l'on franchît les remparts, il fallait monter deux ou trois kilomètres de côte escarpée, et une fois là-haut, on n'était pas au bout de ses peines. Ce n'étaient que côtes abruptes et descentes rapides. Je devrais faire les montées à pied pour ne pas m'épuiser, et les descentes de même, pour ne pas me casser le cou...

Dans ces conditions, il était presque aussi pratique de ne pas se charger d'une bicyclette et de s'en aller à pied... Mais cinquante-cinq kilomètres.... Je n'étais pas entraîné à ce genre d'exercice, n'ayant rien de ces proscrits intrépides, dont la vie se passe en périlleuses évasions et en fuites héroïques.

Le suisse revint quelque temps après, me rapporter un mot de Bertha où elle me souhaitait bon courage. Puis je pris congé du fidèle serviteur. Nos mains se joignirent avec une émotion un peu traditionnelle.

J'avais songé un instant à m'en aller avant le jour, mais il y avait dans les rues des rondes d'agents qui me remarqueraient mieux à cette heure trouble. D'autre part, je ne pouvais pas rester très longtemps à l'hôtel, car je pensais que tous les hôtels et garnis seraient certainement fouillés à la première heure... Pourtant je me résolus à attendre. Je tombais d'ailleurs de fatigue et je m'étendis sur le lit, simplement pour reposer mes membres, et décidé à ne pas m'endormir.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. Je promenai des regards égarés dans cette chambre inconnue. Puis je me rappelai brusquement que j'étais traqué. J'avais sans doute perdu un temps précieux. La visite des gens de Herner dans les hôtels avait dû commencer. Peut-être leur avait-on signalé l'arrivée d'un voyageur suspect...

Je descendis avec précaution, et je vis que le vestibule était encombré de gens, mais le bruit de leurs voix n'avait rien d'inquiétant. C'était une bande de touristes qu'un employé d'agence menait comme un troupeau.

Si je me joignais à eux ? On n'aurait sans doute pas l'idée d'aller me chercher au milieu de cette compagnie. Ils s'apprêtaient à prendre le train. Restait à s'enquérir de la direction qu'ils comptaient prendre et à demander au conducteur de l'expédition s'il lui était possible d'accepter un voyageur supplémentaire en cours de route.

Mais je vis tout de suite qu'il était assez difficile de parler à cet homme considérable et fort affairé. Il était d'ailleurs d'une politesse obséquieuse, vous écoutait quelques secondes avec une grande attention, en caressant sa barbe blonde, puis, brusquement, s'excusait en gestes désespérés d'être obligé de vous quitter

un instant, un tout petit instant... On croyait tenir cet être brumeux et insaisissable : tout à coup sa longue barbe fuyait loin de vous... Ce ne fut qu'à la cinquième ou à la sixième reprise que je pus savoir de lui qu'il s'en allait avec Compagnie, ce touriste supplémentaire qui lui verserait directement les frais de son voyage.

Quelques instants après, je montai dans le grand omnibus qui attendait la bande pour la conduire à la gare.

IL ÉTAIT D'AILLEURS D'UNE POLITESSE OBSÉQUIEUSE.

des Anglais du côté de la frontière du nord. Il parlait un français indigent, où le mot « certaiment, certaiment » revenait plusieurs fois par phrase. Je crois qu'avec son air de ne pas comprendre, il avait joyeusement adopté cette combinaison d'emmener, sans en référer à sa

Mais à peine le véhicule s'était-il mis en marche que je fus saisi d'une crainte subite. Evidemment, à la gare, je serais protégé par les gens qui m'entouraient, mais le succès n'était pas certain...

C'était précisément parce que les policiers de Herner n'étaient pas des gail-

lards extrêmement malins, que le jeu avec eux était difficile et incertain. Pouvait-on savoir d'avance ce que ces mauvais joueurs s'aviseraient de prévoir ou de deviner ?

Je fis arrêter l'omnibus, en expliquant hâtivement au chef de l'expédition que j'avais oublié des papiers importants à l'hôtel, que j'allais retourner les prendre avec une voiture, et que je les retrouverais tous à la gare.

On me descendit place de l'Hôtel-de-Ville, et je fis au monsieur blond un signe amical qui voulait dire pour lui : « Au revoir ! » et pour moi : « Adieu ! Adieu ! »

Ma fuite commençait donc par une fausse manœuvre, et j'étais un peu humilié vis-à-vis de moi-même dans mon orgueil de tacticien. Je finis par m'avouer qu'il était tout de même très bon d'avoir eu recours à cette voiture d'agence pour sortir de l'hôtel.

Qui sait s'il n'y avait pas, dans la rue, quelque mouchard qui épiait ma sortie et à qui ainsi j'avais pu échapper ?

Cependant, le problème de mon évasion restait entier. J'étais arrivé tout doucement sur un pont, au point de la ville où j'étais certainement le moins caché. Soudain mes regards tombèrent sur le fleuve où glissaient constamment des trains de bateaux. Peut-être trouverais-je un bateau à vapeur pour me conduire dans une grande ville de l'Etat voisin... Mais si les embarcadères étaient surveillés...

C'est alors que l'idée me vint de m'embarquer sur un des longs radeaux qui transportent des bois. Je descendrais le fleuve vers le nord jusqu'à une des prochaines stations du bateau à vapeur. Et je prendrais le petit steamer qui me conduirait assez rapidement jusqu'à Ruitz, la capitale de l'Etat voisin, où je serais à l'abri des atteintes de Herner.

Cependant, avant de descendre sur la berge, je crus bon d'envoyer un mot au premier ministre, pour l'informer de mon départ qui ne devait pas, jusqu'à nouvel ordre, ressembler à une fuite. J'entrai dans un bureau de poste voisin et j'écrivis à Herner une de ces lettres à timbre double qui sont en usage à Schoenburg, et qui correspondent à nos *petits bleus* de Paris.

Je dis au ministre que j'étais obligé de demander un congé de deux jours pour une affaire privée d'une haute importance. Je m'excusai de n'avoir pu l'attendre pour obtenir l'autorisation de m'absenter, mais le temps m'avait pressé... A mon retour, je me réservais de lui donner par le détail les raisons de ce départ précipité.

J'ajoutais que je reviendrais avant trois jours. Si j'avais indiqué un laps de temps plus grand, ma lettre n'eût pas gardé le caractère de « plausibilité » que je désirais lui conserver.

Les bateaux qui se trouvaient amarrés à la rive avaient l'air d'avoir renoncé à la navigation et s'être fixés là pour toujours. Il semblait que rien ne vécut dans cette cité marinière, hormis un homme peu vivant, obèse sous sa casquette galonnée, et qui marchait lentement au bord du fleuve... Je me méfiais des personnes qui, par des ramifications quelconques, se rattachaient à l'administration du Bergensland. Et je me dirigeais dans une autre direction, quand j'aperçus derrière des tonneaux un tout petit enfant dont l'extrême jeunesse me parut rassurante, et qui avait toute chance de ne pas être un suppôt de Herner. Je demandai à ce petit, en langue du pays, si quelque bateau devait quitter le port dans la matinée. Mais il répondit à mes questions avec une prolixité qui m'accabla. Puis il me fit signe de le suivre jusqu'à d'autres tonneaux, entre lesquels je découvris un homme d'un grand âge, que l'on avait mis au sec à cet endroit Ce vieillard, avec beaucoup moins de paroles, arrivait à être tout aussi inintelligible que son jeune compagnon.

Il fallut donc me rabattre, au mépris de toute prudence, sur l'homme à casquette galonnée. Je lui demandai, d'un air détaché, s'il n'y aurait pas moyen de faire une petite promenade sur le fleuve dans un de ces bateaux marchands.

Il me répondit que j'aurais meilleur temps de prendre le bateau à vapeur, — ce que je savais fort bien.

Très embarrassé, je dis : Oui ! Oui...

Puis l'idée me vint de dire à ce brave douanier (ou garde-côtes, ou employé de la Régie) que la fumée du bateau me donnait mal au cœur. Ce qui le fit rire énormément. Il me conseilla de l'accompagner pour faire un tour sur le port, où certainement nous trouverions un bateau en partance.

Nous vîmes, en effet, tout près du pont, sur un bateau, deux sacs de charbon remuer, s'animer peu à peu sur un tas d'autres sacs analogues. Mon compagnon s'adressa à eux, malgré leur état quasi léthargique. Ils répondirent qu'ils attendaient un remorqueur et qu'ils seraient partis d'ici dix minutes.

Le médium continua ses questions en leur demandant s'ils voulaient emmener un monsieur qui désirait voir la rivière. L'un des sujets répondit une petite phrase que je compris mal, mais où il était question d'un litre.

UN HOMME OBÈSE, SOUS SA CASQUETTE GALONNÉE, MARCHAIT LENTEMENT AU BORD DU FLEUVE...

Le médium me dit : « Ils veulent bien vous emmener, vous en serez quitte pour leur payer la goutte ».

C'était, pour un homme traqué, s'en tirer à bon compte. Il me semblait que tout le monde connaissait ma situation de fugitif, et que le moindre secours devait se payer d'une bourse pleine d'or.

Quand je sus que je partirais dix minutes après, il me sembla que ce court laps de temps me serait fatal et qu'il me paraîtrait interminable. Comment l'occuper ?

J'offris un verre au fonctionnaire. Une petite buvette s'apercevait parmi les tonneaux. Je l'invitai à m'y accompagner, et je vis tout de suite que dans ce modeste établissement, il était loin d'être un inconnu.

Ces dix minutes me parurent non pas un siècle, mais simplement les trois quarts d'heure qu'elles durèrent réellement. Nous étions entrés à la buvette pour faire une petite collation, manger un morceau de fromage et du pain ; mais j'avais compté sans l'appétit du fonctionnaire. Il fit sortir des flancs de cette humble construction toutes sortes de trésors qu'on ne pouvait y soupçonner : de courtes saucisses froides, du poisson frit, une boîte de thon mariné, de la graisse d'oie, du bœuf fumé... On entendit le sifflet du remorqueur, mais il envoya un gamin pour dire que l'on m'attende, et il me força à finir avec lui toutes ces provisions indigestes. Je mangeai pour ma part le moins que je pus, mais suffisamment pour me donner des inquiétudes ; ce n'était vraiment pas un régime pour un proscrit en fuite, et qui ne doit pas être retardé dans son expédition par des préoccupations de digestion.

Enfin j'arrivai à payer la patronne, et nous nous levâmes. Mais il voulut à toute force me conduire jusqu'au bateau. Il marchait maintenant encore plus lentement, soit qu'il fût un peu alourdi par ce repas, soit qu'il tînt à me raconter avant mon embarquement l'histoire complète des personnes qui tenaient la buvette, leurs parentés, leurs succès commerciaux et leurs revers.

CHAPITRE XXV

Je m'attendais à essuyer les reproches des deux hommes du bateau charbonnier, pour retarder ainsi leur voyage. Mais leur vie n'était que retards continuels, subis avec la plus grande patience. Je vis que l'équipage s'était augmenté d'une femme du peuple aux cheveux jaunes, et d'un petit garçon de quatre ans aux cheveux blancs. On avait sorti en mon honneur deux chaises de paille qu'on avait placées auprès d'un tas de charbon. Je remarquai avec désespoir que le bateau se trouvait entouré de tous côtés par d'autres bateaux et je me demandai comment il allait sortir de là En écartant les uns, en repoussant les autres, on y arriva cependant, et bientôt nous nous éloignâmes de la rive en glissant sur l'eau si lentement que nous n'avions pas l'air de marcher, que nous franchissions les ponts sans nous en apercevoir, et que nous nous trouvâmes tout à coup dans la campagne sans avoir eu l'impression de quitter Schoenburg.

C'est à partir de ce moment que je commençai à sentir un peu d'agacement, parce que je n'avais rien à faire, aucune décision à prendre pour le moment, et des résolutions assez graves à examiner pour plus tard.

Je regardais la femme aux cheveux

IL ME SEMBLAIT QUE CE VAPEUR QUI S'APPROCHAIT NE M'ATTENDRAIT JAMAIS.

jaunes qui faisait du filet. L'un des hommes était monté à bord du remorqueur ; l'autre homme, à quelques pas de moi, taillait un morceau de bois avec son couteau.

Je me dis tout à coup que les rives du fleuve devaient être fort belles ; je les regardai et les trouvai belles, en effet. Pendant quelques instants je me forçai à goûter le plaisir de me trouver sur un bateau qui glissait lentement entre deux rives agréables.

Cependant il fallait se préoccuper de la suite. A quel endroit pourrais-je prendre le bateau à vapeur ? Avait-il déjà passé ? ou s'il n'avait pas passé, ne nous rattraperait-il pas avant le prochain embarcadère ? J'interrogeai l'homme du bateau. Il me dit posément :

— Le bateau a passé quand nous étions en train de quitter le pont.

Et comme je réfléchissais aux conséquences de ce retard, il interrogea de loin sa femme.

— C'est-y que le bateau à vapeur a passé ?

Elle répondit avec une grande sûreté :

— Mais non, qu'il n'a pas passé...

Il me regarda et me dit :

— C'est qu'il n'a pas passé...

Je lui demandai :

— Est-ce qu'il ne va pas passer devant nous avant le prochain embarcadère ?

Il me répondit :

— Oh ! non, monsieur ! Il ne nous passera pas. Il n'y a certes aucun danger qu'il nous passe. Vous pouvez être tranquille, monsieur.

Et il ajouta :

— C'est suivant où que c'est, l'embarcadère...

Je poursuivis :

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où peut être l'embarcadère ?

— Si, monsieur, répondit-il, je sais très bien.

Et il cria à sa femme :

— Sais-tu où qu'c'est, la prochaine station du bateau à vapeur ?

La femme fit : Non ! de la tête.

— Non, monsieur, fit l'homme, je ne peux pas vous dire...

Cependant nous arrivions dans un de ces villages de grande banlieue qui dressent au bord de l'eau quelques buvettes et des brasseries. Nous aperçûmes deux pontons qui devaient bien servir à quelque chose. On fit signe à un remorqueur de stopper. On hêla une petite barque, et je pris congé de l'homme au couteau en lui glissant une large pièce.

— Tenez, me dit-il, voilà justement le sifflet du vapeur... Vous voyez que j'avais raison ! Nous arrivons juste !...

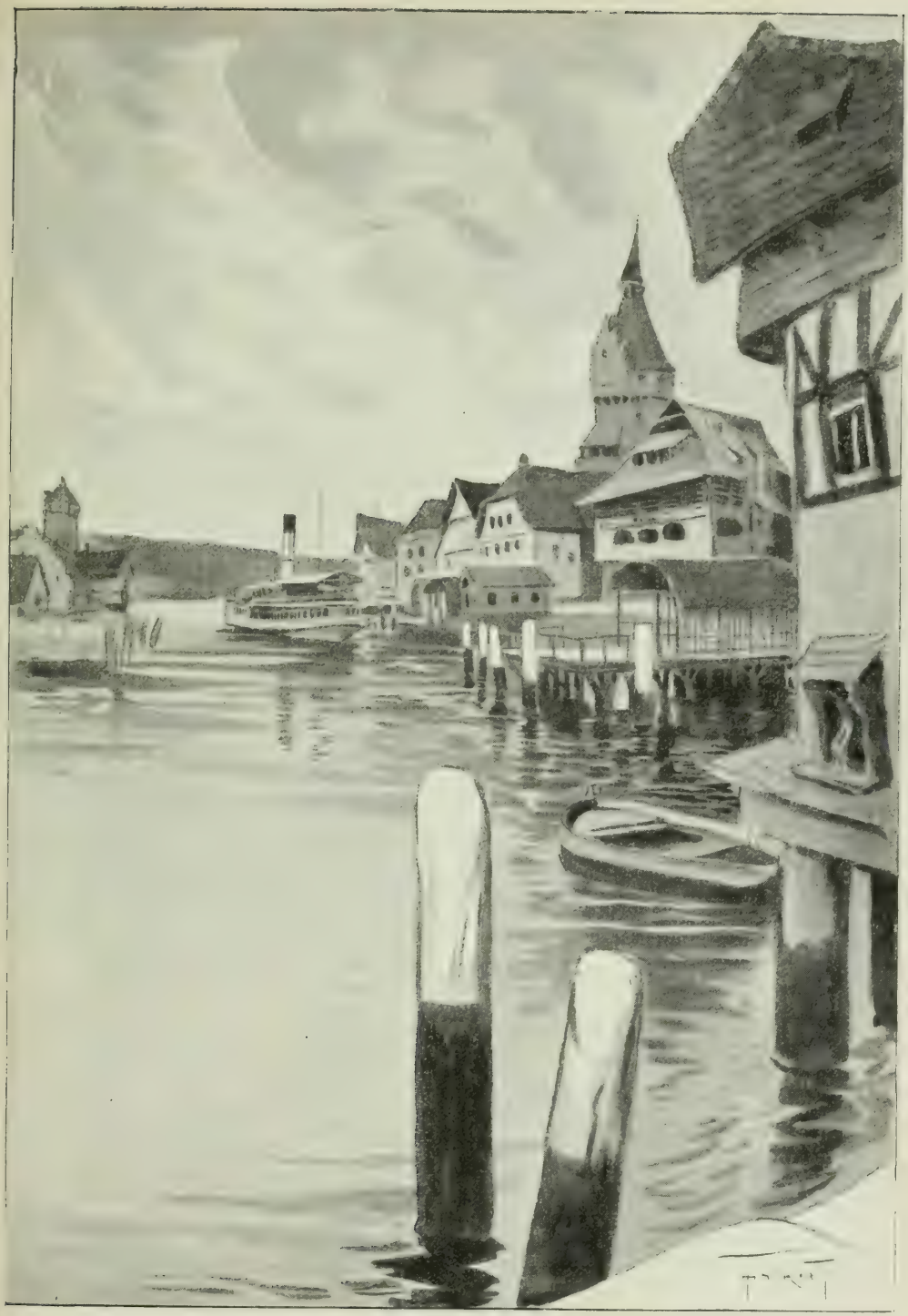
Je ne cherchai pas à comprendre en quoi il avait raison. Je me dépêchai de descendre dans la barque. Il me semblait que ce vapeur qui s'approchait du ponton ne m'attendrait jamais. Mais je vis bientôt qu'avec lui, comme avec les hommes du bateau charbonnier, on pouvait prendre son temps.

A peine avait-il touché le ponton que je me précipitai à bord, en bousculant presque des personnes qui débarquaient. Mais une fois que je fus sur le pont, s'écoula un temps tellement long qu'il me sembla qu'il n'était plus question de départ, et s'il n'était pas resté du monde sur le bateau, j'aurais pensé que nous étions au point terminus.

J'étais énervé ; les circonstances étaient mal choisies pour que je pusse me faire à toutes les lenteurs de cette vie fluviale. Il me semblait à chaque instant que je n'étais pas en sûreté tant que nous touchions à la rive, et je m'attendais à voir surgir des cavaliers qui feraient signe au bateau de ne pas s'éloigner du bord.

Enfin, nous quittâmes la rive, à mon grand soulagement, et j'eus un peu de tranquillité d'esprit pour regarder autour de moi. C'était un vapeur de dimensions très modestes. Le personnel du bord se composait d'un capitaine qui se tenait à la roue ; d'un chauffeur invisible, et d'un vieillard, le plus loup de mer de la bande, dont les fonctions ne nécessitaient pas cependant une expérience navale considérable, car elles consistaient simplement à poinçonner des billets.

J'étais le seul passager de la plateforme réservée. A l'arrière, toute une



LES MAISONS AVAIENT L'AIR DE PETITES VIEILLES CURIEUSES ACCOURUES POUR VOIR PASSER LES BATEAUX.

famille de touristes s'était endormie, accablée par la beauté des rives. L'avant était assez bien garni. C'étaient surtout des gens de la campagne : une paysanne avait à côté d'elle un panier qui gloussait. Ça sentait bon les œufs crottés...

Au fur et à mesure que le bateau s'éloignait de la ville, les stations s'espaçaient, les aspects du paysage variaient sous un ciel un peu nuageux. Nous traversâmes un bourg amusant, dont les maisons avaient l'air de petites vieilles curieuses accourues des deux côtés de la rivière pour voir passer les bateaux. Puis ce furent des kilomètres inutiles sur une eau, toujours la même, entre des plaines uniformes dont on aurait pu, sans inconvénient, supprimer d'énormes morceaux.

Nous devions arriver vers quatre heures à Sinshausen, la ville frontière. C'était du moins ce qu'indiquait un document placardé à bord et qui s'intitulait de la façon la plus arbitraire : *Horaire du bateau*. Il indiquait, pour les différents embarcadères de la route, des heures de passage, en dehors de toute réalité, et des noms de stations inconnues sur n'importe quelle ligne de bateaux du monde.

Nous arrivâmes en vue de Sinshausen vers cinq heures. A cet endroit, le fleuve, rigide comme un canal, s'en allait sans dévier pendant quelques kilomètres, et j'aperçus, de très loin, le ponton de la ville-frontière. Dès lors, je fus pris d'une angoisse terrible, et je me dis que j'aurais dû descendre du bateau à la station d'avant, qui se trouvait à quatre lieues de la frontière. J'aurais bien trouvé une carriole pour me transporter en lieu sûr. Comment n'avais-je pas songé à cela ? Mon signalement n'était-il pas aux mains de ces personnes mystérieuses dont je voyais la toute petite silhouette noire sur le ponton ?

Je fus sur le point de faire une démarche imprudente auprès du timonier, et de lui offrir de l'argent pour me déposer sur la rive avant notre arrivée au ponton.

Heureusement, je fus arrêté par cette idée que les gens du ponton pouvaient me voir opérer ce débarquement. Je fus donc un peu soulagé, selon mon habitude, quand je fus bien persuadé que le mal était fait et qu'il était trop tard pour y porter remède.

Cependant, le ponton approchait toujours, et les silhouettes se précisaient. Mon inquiétude diminuait un peu en constatant que ces trois personnes — elles étaient bien trois — semblaient remuer nonchalamment, aller de droite à gauche.

Il me sembla que si elles m'avaient attendu, elles seraient figées sur place, ainsi que j'étais, sur le bateau ; elles auraient eu les yeux fixés sur le vapeur qui s'approchait, comme mes yeux à moi restaient fixés sur le ponton. Il est vrai que l'instant d'après je pensais exactement le contraire, et je me dis que cette attitude paresseuse était sans doute préméditée... Il était temps que le bateau arrivât...

Quand il fut à cent pas du ponton, je m'aperçus qu'une des silhouettes incriminées était une vieille femme qui balayait le ponton et que les deux autres étaient des employés de cette Compagnie de navigation, ainsi que leur nonchalance inimitable aurait dû m'en avertir... Mais je n'en avais pas fini avec mes angoisses. Bien qu'il n'y eût aucun voyageur à embarquer dans cette petite station, le bateau s'y éternisait. Je fus sur le point de descendre dans la ville et de gagner la frontière à pied. Cependant aucune ombre inquiétante ne s'entrevoyait à l'horizon. Ce fut seulement au moment où nous quittions la rive que j'eus une alerte sérieuse. Des gens tournaient en courant le coin de la rue, en faisant signe au capitaine d'arrêter... Mais il s'agissait tout simplement d'un petit paquet dont une femme du pays voulait nous charger.

Quand le bateau eut gagné le milieu du fleuve, je me sentis envahi d'un bonheur incroyable. J'avais pu quitter le Bergensland !... J'aurais voulu faire des folies, me promener voluptueusement sur le pont, avec un gros cigare aux lèvres, moi qui ne fumais jamais !

A ce moment, je pensai que je devais

avoir faim. Il n'y avait rien à manger à bord. Le bateau allait s'arrêter dans une station très proche, au ponton-frontière du pays où nous étions.

Je trouvai à cette station une petite buvette convenablement fournie en bière, en pain et en jambon. Le bateau resta assez longtemps, mais cette fois, il me sembla qu'il partait trop tôt, tant je goûtais la tranquillité de cette halte exempte de périls.

Le nombre des passagers de la plate-forme réservée ne s'était pas augmenté. J'étais toujours seul, n'ayant comme compagnon que le peu loquace capitaine, qui, aux rares questions que j'essayais de lui poser, répondait, sans me regarder, par des petites phrases courtes, que je ne tentais pas de comprendre, n'ayant fait l'interrogation que par sociabilité, et sans attacher le moindre intérêt à la réponse.

Il était près de huit heures quand le bateau arriva enfin à Ruitz, au point terminus. Depuis longtemps, des chantiers de bois, des usines annonçaient l'approche de la grande ville. Puis, ce fut la glissade lente, presque solennelle, entre deux quais anciens, bordés de parapets de pierre. Le bateau se mit à mugir. Une cloche lui répondit, sur la rive, pour appeler les déchargeurs. Notre petit vapeur prenait tout de suite une importance, et avait l'air de quelqu'un...

IL ÉTAIT PRÈS DE HUIT HEURES QUAND LE BATEAU ARRIVA ENFIN A RUITZ.

CHAPITRE XXVI

Il est dans ma nature de ne pouvoir pas plus supporter la quiétude que l'inquiétude. Je prends assez bien mon parti d'un gros ennui, bien défini et « arrivé » ; mais les menaces de la destinée m'affolent ; et aussitôt qu'elles cessent, ce calme et ce silence m'effraient et je pense tout de suite à ce qui pourrait survenir de nouveau. Aussitôt que je fus rassuré sur le succès de ma fuite, je fus obligé de penser à Tolberg, et je me dis qu'il ne fallait pas perdre un moment pour gagner Londres, faire mes révélations au comte de Herrenstein, et mettre tout en œuvre pour arrêter par un coup de théâtre le procès de mon ami.

Le comte de Herrenstein était vraiment la seule personne à qui je pusse me confier. Je lui remettrais entre les mains le secret dont j'étais porteur... Je trahissais maintenant Herner pour Tolberg, comme j'avais trahi Tolberg pour Herner.

S'il était prouvé que Herner était un imposteur, la justice ne suivrait pas son cours, dès qu'il serait établi que la convocation du Parlement signée soi-disant du roi, émanait du premier ministre, toute la procédure de la Haute-Cour serait, de ce fait, viciée. Il faudrait recommencer le procès, et les juges, sans doute, auraient moins de sévérité contre les ennemis d'un fourbe et d'un usurpateur qui, lui-même, serait certainement traduit en justice.

La disgrâce de Herner, c'était l'arrivée au pouvoir de la princesse de Bavière, c'est-à-dire du parti de Tolberg.

Après avoir quitté le bateau, j'errai pendant quelques instants, un peu au hasard, dans les rues de Ruitz. Je n'avais pas dormi la nuit précédente, et j'étais comme une loque. Et malgré moi je songeais avec terreur à la nuit qu'il faudrait passer dans le train. Mais il se trouva que le sort m'accorda le répit que je n'aurais pas voulu me donner. Le rapide était passé une heure auparavant, et le prochain ne passerait que le lendemain matin, à huit heures.

Une heure après je reposai dans une chambre confortable du Grand-Hôtel de Ruitz.

Le lendemain, en partant à l'heure dite, par l'express qui devait trente heures plus tard me déposer à Ostende, je trouvais que ça me manquait un peu de n'avoir plus à mes trousses les limiers du baron de Herner. J'avais hâte d'arriver à Londres, et je ne pensais qu'au terme du voyage. Cette journée de chemin de fer qui serait suivie le lendemain d'une journée de chemin de fer et de bateau, la pluie qui ne cessa de tomber, le sommeil exaspérant d'un vieux monsieur qui était dans mon compartiment, tout cela me faisait presque regretter mon petit bateau. Puis, je pensais que ma vie de cour était sans doute terminée ; que je n'avais pas beaucoup d'argent devant moi, qu'il faudrait retourner à Paris, que je me retrouverais seul dans la vie, que je n'avais pas de compagne, et que — c'était là le plus triste, — je ne tenais même pas à en avoir une...

J'étais déjà allé à Londres. Je m'y étais plu beaucoup. Les théâtres, les restaurants, la vie des rues m'amusaient. Je n'y avais pas fait un long séjour, et je m'étais bien promis d'y retourner ; mais les ressources me manquaient pour cela. Maintenant le destin m'y renvoyait dans des conditions vraiment désagréables, avec une tâche à accomplir. Je ne jouirais pas de la ville. Il était probable qu'aussitôt les révélations faites, je

retournerais tout de suite avec Herrenstein à proximité du Bergensland.

De nos jours, les voyages sont trop longs, parce qu'ils sont plus courts que naguère. Jadis un voyage, c'était une partie de la vie.

Maintenant, un voyage en chemin de fer, qu'il dure dix heures ou deux jours, est un entr'acte qui sépare deux phases de notre existence. C'est de la vie qui ne compte pas, de la vie sacrifiée. Cette impression de la longueur du voyage, on l'a bien davantage quand on se rend à un endroit pour y accomplir une action précise. Il semble que l'on n'arrivera jamais au bout de cette journée inoccupée, et si l'on a le malheur de compter le temps, c'est interminable. Les heures ont soixante minutes, dont chacune est aussi longue qu'une heure. On est pris de désespoir en songeant à ce qui vous reste à « tirer », et il nous semble miraculeux que cela puisse finir.

J'arrivai à Douvres le lendemain, vers deux heures, par une pluie infatigable. Cette bonne pluie anglaise était allée chercher notre bateau à Ostende et l'avait accompagné jusque sur les côtes britanniques.

Le train de Londres était rangé contre un mur. On rencontrait deux ou trois employés qui avaient l'air de ne s'occuper de rien, mais le service se faisait tout de même. Et le train partit quand il le fallut, avec quelques minutes de retard, afin de n'avoir pas l'air de raffiner sur l'exactitude.

JE VIS APPARAITRE UNE JEUNE FEMME EN PEIGNOIR BLANC.

J'arrivai à Londres, et je quittai tout de suite la gare, léger comme un voyageur sans bagages. Je n'avais qu'un petit sac de voyage. Un cab me conduisit à Easton Hotel, où j'avais hâte d'arriver pour demander si le comte de Herrenstein était toujours là.

Ce fut un grand soulagement quand on m'apprit qu'il n'avait pas quitté Londres. Il était sorti pour le moment ; il faisait une promenade en voiture, mais il avait dit qu'il reviendrait pour le dîner. Il dînait d'ordinaire vers huit heures et demie, dans ses appartements.

J'avais déjeuné d'assez bonne heure sur le bateau d'Ostende. J'allai prendre mon repas du soir dans la salle à manger de l'hôtel. J'avais résolu de voir Herrenstein dès le soir même. J'allai me poster devant la porte, pour voir le comte à sa descente de voiture.

Puis je réfléchis qu'il serait peut-être gêné d'être aperçu par moi, s'il était en compagnie de quelque femme. Je dis donc à un jeune homme pâle qui se tenait au bureau :

— Quand le comte de Herrenstein rentrera, vous me ferez prévenir dans ma chambre.

— Mais, monsieur, me répondit-il, il doit être rentré.

Je lui fis alors passer ma carte avec un mot. Je m'excusai de le déranger, et je l'avertissais que j'avais une communication très grave et urgente à lui faire.

En somme, tout s'était passé sans encombre depuis mon départ de Schoenburg. Je n'avais subi que des retards insignifiants, et j'avais la chance de retrouver à Londres, sans avoir besoin de prolonger mon voyage, l'homme que j'étais venu chercher...

Cependant, l'employé que j'avais envoyé chez le comte de Herrenstein ne redescendait pas, et je commençais à être un peu étonné, car je m'attendais à être reçu tout de suite et avec empressement...

Un quart d'heure se passa... Peut-être ne tenait-il pas à me voir ? Pourquoi donc ? Par quel mystère que je ne soupçonnais pas ?... Peut-être, après tout, n'avait-on pas fait la commission..... J'allais envoyer un autre messager, quand l'employé redescendit et me fit une réponse bien étonnante : le comte ne pouvait pas me recevoir ce soir, et il me demandait de lui donner par écrit des détails complémentaires sur l'objet de ma visite.

J'envoyai un bout de billet : je ne pouvais m'expliquer que de vive voix. J'insistai sur le grand intérêt privé et politique qu'il y avait à me recevoir au plus tôt. Si j'avais fait spécialement le voyage de Schoenburg à Londres, c'était — le comte le pensait bien — pour une affaire des plus sérieuses.

Comme ce comte de Herrenstein se faisait prier ! Pour qui me prenait-il ?... Je n'étais tout de même pas le premier venu, et j'avais parlé à d'autres personnages !...

Peut-être l'avais-je jugé trop favorablement, et avais-je eu le tort de le considérer comme un homme de con ance à qui je pouvais dévoiler des secrets aussi capitaux... N'était-ce qu'un amateur d'art distingué, légèrement snob ?... Aurait-il un bon conseil à me donner dans cette terrible affaire ? Mais j'avais fait le voyage ; il fallait lui parler maintenant... D'ailleurs, c'était le seul salut qui me restait...

Cependant l'employé apparut au haut de l'escalier, et me dit que je pouvais monter.

Les appartements de cet hôtel étaient meublés avec une élégance française un peu surannée. Le salon, où je fis encore une station assez longue, et qui était attenant à la chambre du comte, s'ornait d'une table de palissandre et de chaises en bois doré, capitonnées en satin rouge. L'Hôtel Easton était un vieil hôtel cossu, et je comprenais assez que le comte l'eût choisi pour un voyage clandestin...

Au bout d'un quart d'heure environ, la porte s'ouvrit et je vis paraître une jeune femme en peignoir blanc, blonde, petite, assez grasse, et qui ne ressemblait que d'une façon assez lointaine à Mme de Linstein.

Cette personne, qui s'exprimait en

français avec une certaine difficulté, avait un air poli, mais un peu hostile. Elle me dit que le comte était très souffrant, et qu'il me priait, si c'était possible, de lui confier à elle tout ce que j'avais à dire... Je répondis avec une courtoisie un peu froide et légèrement impatientée, que les secrets que j'apportais n'étaient pas les miens, et qu'il ne m'était

— Le comte est très souffrant. Il ne peut pas supporter la lumière... Il vous prie de l'excuser s'il vous reçoit dans l'obscurité...

C'était vraiment un peu déconcertant, mais en somme cela pouvait s'expliquer. Ce qui m'inquiéta le plus, ce fut le ton un peu bizarre de la dame quand elle me posa ces conditions.

J'APERÇUS DANS UN FAUTEUIL, LES TRAITS DÉCOMPOSÉS, SA MAJESTÉ CHARLES XVI.

possible de les confier qu'au comte de Herrenstein. La dame garda un instant le silence, puis elle disparut à nouveau dans la chambre à côté. Nouvelle attente énervante. Je finissais par penser que je ne verrais jamais le comte de Herrenstein.

La porte, au bout d'un instant assez long, se rouvrit. Je vis apparaître une seconde fois la jeune femme. Elle avait un air embarrassé... Elle allait m'introduire auprès du comte de Herrenstein. Puis elle ajouta, d'un air plus gêné encore :

N'était-ce pas un faux comte de Herrenstein que j'allais rencontrer dans cette chambre... Les imaginations les plus folles me passèrent par la tête...

Je me laissai cependant conduire jusque dans la chambre, et je pris place sur un fauteuil. Le comte était en face de moi, et je ne voyais rien dans cette pièce parfaitement noire. La lumière du salon n'y pénétrait pas, car les deux pièces n'étaient pas attenantes, comme je l'avais cru : un petit cabinet les séparait.

N'était-ce pas imprudent de parler ?..

Avais-je vraiment devant moi le comte de Herrenstein ?... Je me lançai subitement dans mon récit, pour faire cesser en moi toute indécision. Puis, le plus lentement que je pus, je racontai ma visite au château royal le matin du jour où le ministre et moi nous avions trouvé la maison vide. Je dis l'inquiétude de Herner en voyant que Sa Majesté n'était pas rentrée, surtout après les renseignements qu'il avait reçus sur les complots anarchistes. Puis, j'arrivai à notre expédition pour retrouver le roi. J'eus un moment d'hésitation, quand il fallut parler de notre horrible découverte, car je m'étais souvenu à ce moment des liens d'amitié qui unissaient Herrenstein au roi défunt, et je baissai la voix pour lui annoncer cette vieille et affreuse nouvelle... Dès que je parlai des débris de la voiture, il me sembla qu'il remuait, et je sentis son attention aux aguets dans les ténèbres. Je continuai d'une voix plus basse encore ; je parlai des ossements, de ce qui restait des deux hommes... Ses soupirs oppressés devinrent des sanglots. J'entendis alors une phrase dont je ne m'expliquai pas le sens ; une voix désespérée répétait : « Herrenstein est mort ! Herrenstein est mort ! »

Je me levai :

— Mais alors vous n'êtes pas ?...

Il ne me répondit point, mais il tourna un bouton d'électricité, et j'aperçus devant moi, sur un fauteuil, les traits décomposés, les yeux malheureux, Sa Majesté Charles XVI, roi du Bergensland...

CHAPITRE XXVII

Le jour où le roi s'était décidé à quitter son château, et à disparaître pour un temps indéterminé, sa liaison avec Marie, sœur de Mme de Linstein, durait depuis longtemps déjà.

Le roi, je l'ai dit, était faible, et il aimait les femmes. Il eut un moment de folie un soir qu'il la reconduisait de Kreuzach au château voisin...

Marie n'avait jamais eu d'ami dans sa vie. Elle s'attacha imprudemment à cet homme tendre, si riche d'esprit, si inventif dans la câlinerie, si distrayant vraiment, et qui animait tant la vie d'une femme que les heures passées loin de lui paraissaient vides et désolées. Ce fut bientôt pour elle un besoin impérieux d'être toujours avec lui, de l'avoir tout à elle. En somme cette même maladie de jalousie qui possédait sa sœur aînée, — sa sœur et tant d'autres, — une jalousie sauvage et sans merci, s'éveilla dans son cœur. Mme de Linstein, pour défendre son bien, faisait aux autres femmes une guerre farouche. Marie, ennemie insoupçonnée, lui fit une guerre aussi âpre pour lui prendre son amant, et le garder tout à fait à elle. L'affection ancienne, le sentiment familial très profond qu'elle avait pour Mme de Linstein, tout cela fut réduit à rien Elle combattit sa rivale avec d'autant plus de succès que l'autre, ne se doutant de rien, se trouvait sans défense.

Pour détourner les soupçons de la maîtresse en titre, on avait imaginé un flirt entre la jeune femme et le comte de Herrenstein qui, dans cette affaire, n'était que le confident du roi. Chaque soir, Herrenstein reconduisait Marie au château de Reinig. La jeune femme, en s'en allant, embrassait sa sœur,et tendait la main au roi, et le sensible Charles XVI était torturé, en voyant la détresse qu'exprimait le visage de Marie, navrée de le laisser ainsi « avec une autre ».

Depuis longtemps, chaque fois qu'ils pouvaient se trouver ensemble, c'était entre eux des scènes déchirantes. Elle le suppliait de l'emmener avec lui pendant quelques semaines, pour recommencer avec elle un de ces voyages qu'il avait faits jadis avec Mme de Linstein et dont celle-ci, avec une cruauté inconsciente, avait tant parlé à sa jeune sœur.

Le roi avait passé des heures abominables à refuser d'abord, à promettre enfin, à souffrir du remords d'avoir promis.

Tout ceci se passait au moment où j'étais à Schoenburg et où j'avais été présenté au roi. Les paroles mystérieuses qui s'étaient échangées entre Charles XVI et le comte de Herrenstein le jour de mon arrivée au château, cet entretien secret, avaient trait à ces débats douloureux. Puis comme il fallait en finir, comme il ne supportait plus cette vie, à la suite d'une scène presque tragique qui s'était passée au château de Reinig, il avait, excédé, décidé de partir brusquement, en chargeant Herrenstein de deux messages : l'un pour Mme de Linstein, l'autre pour le baron de Herner.

Le roi avait pris le train le même soir avec Marie, pendant que le malheureux Herrenstein montait dans le landau royal que les nihilistes attendaient au passage dans la carrière abandonnée

L'explosion avait tout anéanti : le messager et les messages. La lettre qu'il portait à Herner, celle qu'il devait remettre à Mme de Linstein, et où le roi indiquait à sa maîtresse qu'une raison politique mystérieuse l'obligeait à s'en

aller. C'était en somme la même défaite que nous avions trouvée, le ministre et moi, quand il s'était agi de calmer les inquiétudes de Mme de Linstein. Il allait justement, au moment où j'arrivais à Londres, écrire au ministre pour lui dire qu'il prolongeait son voyage, et mes révélations, comme bien l'on pense, modifièrent ses projets.

Le baron de Herner n'eut donc pas la surprise de recevoir la lettre d'un mort... Mais il ne perdait rien pour attendre, et on lui ménageait d'autres stupéfactions.

Quand le roi m'eut tout raconté, il fit venir son amie. Il l'avait priée de le laisser seul avec moi, en lui disant qu'il se passait des événements graves à Schoenburg. C'est pendant ces quelques instants qu'il me fit toutes ces confidences, comme au seul ami qu'il eût au monde. Je crois qu'il eut un grand soulagement de trouver un ami qui fût un homme. Il avait eu pendant quelques semaines quelques moments très malheureux, et il n'avait rien osé en laisser paraître pour ne pas gâter chez Marie la joie de l'avoir à elle sans partage.

Mais lui ne supportait pas le remords d'abandonner ainsi Mme de Linstein.

Il eût voulu prendre le temps de préparer la jeune femme à l'idée de son retour à Schoenburg. Je sentis qu'il fallait être énergique à sa place.

Je lui représentai que Marie était déjà préparée par ma visite. Les nouvelles que j'étais censé apporter fournissaient, pour justifier notre retour immédiat, des raisons impérieuses, et que nous ne pourrions plus retrouver les jours suivants.

On fit venir la jeune femme, et le roi lui dit devant moi que le lendemain même il était obligé de retourner dans ses Etats.

Elle le connaissait, et savait bien que si même il était disposé à rester avec elle, s'il retournait là-bas, il ne romprait pas tout de suite avec Mme de Linstein. Elle se disait donc qu'au moins pendant quelque temps, il lui faudrait se priver de vivre avec le roi... Elle nous écouta sans mot dire, en hochant faiblement la tête. Puis elle sortit de la chambre...

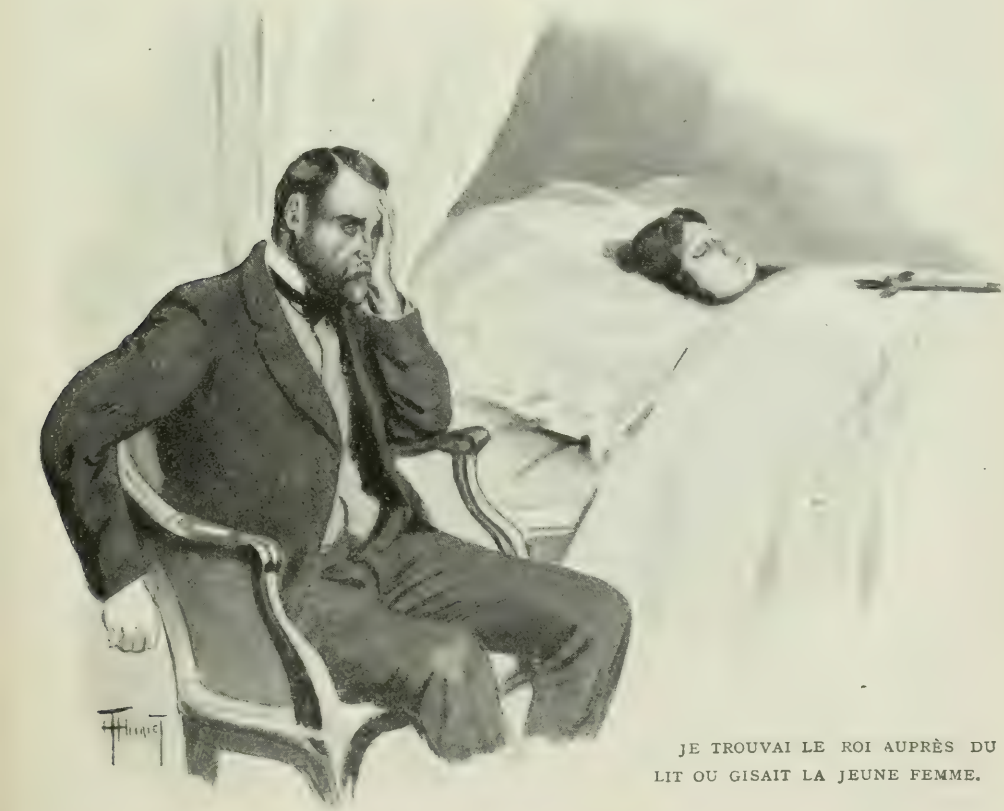
CHAPITRE XXVIII

Qu'est-ce que vous dites, Mossieu ? me demanda avec un fort accent allemand le baron de Gentz, qui représentait, à Londres, l'Etat du Bergensland... Est-ce que vraiment c'est possible... Sa Majesté serait à Londres ?.. Non, Mossieu, je ne puis croire...

Et il tournait dans ses courtes mains gantées de gris perle la lettre que m'avait confiée le roi. Il se résigna enfin à l'ouvrir, et son nez écrasé se mit à soupirer d'émotion dans la touffe de sa moustache et de sa barbe...

— Oui, oui, il faut aller tout de suite au ministère des Affaires étrangères... le ministre lui-même je dois voir pour cette affaire. Si la jeune femme s'est tuée cette nuit, si la police est déjà prévenue, il n'y a aucun temps à perdre, Mossieu, pour arrêter cela... Oui, oui, Mossieu, nous l'arrêterons, dit-il en haussant les épaules, comme si j'avais mis en doute sa puissance... Mais à la vérité, quelle surprise, Mossieu, que le bien-aimé souverain soit à Londres !...

Il ajouta que certes il viendrait le voir avant une heure.



JE TROUVAI LE ROI AUPRÈS DU LIT OU GISAIT LA JEUNE FEMME.

Je lui dis alors que le roi préférait ne recevoir aucune visite, qu'il viendrait lui-même à l'ambassade dans le courant de l'après-midi. Mais il priait l'ambassadeur de ne dire un mot à qui que ce fût de sa présence à Londres, sauf au ministre anglais, si c'était nécessaire. J'ajoutai que sous aucun prétexte il ne fallait en référer à Schoenburg. A la vérité, Sa Majesté, tout à sa douleur, ne m'avait fait aucune de ces observations, mais c'est moi qui avais pris cela sous ma responsabilité. Je me formais peu à peu ; je prenais de l'initiative ; j'acquérais des qualités d'homme d'Etat.

Quand je rentrai à l'hôtel, je trouvai le roi à la place où je l'avais quitté, auprès du lit où gisait la jeune femme. Cette nuit même, au moment où il me reconduisait après notre conversation, nous avions entendu un coup de feu. Aussitôt qu'elle avait su qu'elle ne vivrait plus avec le roi, Marie avait couru à la mort comme un prisonnier court à une porte ouverte. Elle n'avait laissé sur sa table aucun mot d'écrit. Elle savait très bien que l'on comprendrait.

Ce n'était pas une méchante femme, mais elle voulait être heureuse à tout prix, et ce besoin avide, comme animal, d'être satisfaite, l'avait rendue coupable de toutes les cruautés. Ainsi elle montra qu'elle n'avait pas la force de renoncer au bonheur

Ce qui sauva le roi, c'est qu'il était le roi. Mais si sa vie n'avait pas été occupée par d'autres choses que par l'amour, je crois qu'il se serait tué, lui aussi, plutôt que d'aller retrouver, auprès de de Mme de Linstein, un autre remords. Mais il n'était pas un amant autant que Marie était une amante. Quand l'amour prend ces pauvres êtres désœuvrés, il les prend tout entiers.

CHAPITRE XXIX

La veille au soir, je n'avais pu que parler assez brièvement au roi. Il avait lu dans les journaux les grands événements du Bergensland. Il avait eu connaissance de la convocation du Parlement, et il s'était dit que Herner agissait bien en poursuivant cette affaire avec rigueur. Comme il laissait toujours à son premier ministre une grande initiative et une grande liberté, il ne s'était pas étonné qu'il eût utilisé, pour convoquer la Haute-Cour, les blancs-seings qu'il lui avait laissés.

A la vérité, il avait été un peu étonné de ne recevoir aucune nouvelle du ministre, car dans le message qu'il avait chargé Herrenstein de porter au château royal, il donnait deux adresses où des télégrammes pouvaient lui être adressés par Herner, en cas de besoin urgent.

Il s'était dit cependant que le ministre avait dû agir avec rapidité et n'avait pas eu le temps de prendre l'ordre du souverain, dans une circonstance évidemment d'une haute gravité, mais où l'avis du roi n'était pas douteux.

Herner était sûr, étant donné les idées de Charles XVI, esprit libéral, mais monarque, en somme, assez ferme, que les mesures énergiques prises par le Gouvernement seraient certainement approuvées par le roi.

Le silence de Herrenstein l'avait d'autant moins surpris que le comte, d'après leurs conventions, ne devait écrire ou télégraphier que dans le cas d'un gros ennui. L'absence de nouvelles signifiait : bonnes nouvelles.

Le roi me donna l'assurance que la peine capitale qui serait certainement prononcée contre Tolberg serait commuée en un bannissement perpétuel. Il ajouta qu'il prendrait telles dispositions pour que Bertha pût suivre son ami dans son exil.

J'emmenai le roi le plus tôt que je pus loin des tristes souvenirs de l'hôtel Easton. Mais je comprenais bien qu'il ne pouvait pas rentrer tout de suite à Schœnburg et retrouver Mme de Linstein à qui il faudrait cacher toute sa douleur.

Nous restâmes quelques jours à Bruxelles. Charles XVI était dans un tel état d'esprit qu'il n'eût pas toléré la vie des champs. Dans la vie des villes, sa tristesse était moins accablante ; il jouissait malgré lui de tout ce qu'il voyait des hommes et des choses. Il avait une faculté singulière pour reconstituer la vie des gens rien qu'en les voyant passer... C'est cette faculté de profiter des êtres, de prendre plaisir à leurs gestes, de saisir tout leur charme apparent ou caché, qui faisait de lui un amant si attaché, si constant et si naturellement infidèle. Sa passion était d'une clairvoyance admirable ; il distinguait en une femme toutes ses séductions qui le retenaient très sûrement à elle. Mais il était sensible à d'autres charmes pour peu qu'il s'en approchât. L'être aimé était aimé par lui mieux que par n'importe quel amant, mais il n'était pas aimé exclusivement. Ses maîtresses avaient peut-être raison de le garder aussi jalousement, comme un Turc garde ses femmes.

Je me souviens qu'un soir où il avait été particulièrement triste, il m'avait dit avec une sincérité profonde que jamais il ne goûterait plus de joie dans la vie. Ce soir-là, nous nous rendîmes ensemble dans une sorte de music-hall d'été. Une petite fille de seize ans qui vendait des bouquets s'approcha du roi, dont la tristesse se fit tout de suite un peu plus atten-

drie. Il la pria de s'asseoir à une table, dans le jardin. Il la retint à causer avec lui pendant une heure, et je crois qu'il l'aurait emmenée à l'hôtel ; mais il n'osa pas, à cause de moi...

Je ne voulais pas trop le presser pour rentrer à Schoenburg. Mais je pensais que le procès de Tolberg devait être commencé. Je craignais qu'une fois la sentence rendue, Herner ne précipitât les choses. Qui sait même si, pour se débarrasser de son ennemi, il n'était pas homme à imaginer quelque suicide ?... Mais le roi, à qui je fis part de mes craintes, me répondit qu'elles étaient sans fondement.

— Vous ne connaissez pas Herner comme je le connais. Certainement c'est un homme que rien n'arrête, mais il est incapable d'un crime inutile. Ainsi, vous, par exemple, mon brave Humbert, il ne vous aurait jamais tué parce qu'il avait la ressource de vous coffrer...

Rien ne l'avait tant égayé que l'histoire de ma fuite. Il répétait qu'il aurait bien voulu voir Humbert en prisonnier, et que, d'ailleurs, il s'offrirait un jour cette joie-là.

Enfin, une dizaine de jours après avoir quitté Londres, il me dit un matin :

— Nous allons rentrer à Schoenburg.

Le rapide nous y amenait le lendemain au point du jour. Nous descendîmes de la gare à pied. Le roi traversa sa bonne ville endormie. C'était la première fois de sa vie qu'il la voyait à cette heure.

En passant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le roi, qui me tenait familièrement par le bras, s'arrêta. Il regarda autour de lui toutes ces vieilles maisons silencieuses. Ce n'était pas uniquement le froid du matin qui lui mouillait les paupières. Charles XVI aimait bien son vieux Schoenburg...

La sentinelle du palais ne reconnut pas cet homme de forte taille, qui rentrait à cette heure matinale, le col de son ulster relevé.

Nous montâmes jusqu'à ma chambre, qui était telle que je l'avais laissée. Le roi trouva qu'on m'avait mal logé. Comme il restait de l'eau dans le pot à eau, Sa Majesté se débarbouilla. Puis, pendant que le palais dormait encore, nous descendîmes tous les deux dans mon cabinet dont je fermai soigneusement la portet

C'est là que le roi, sans être vu, devai· attendre l'arrivée de Herner.

Comme il était fatigué, il s'étendit sur un canapé où il sommeilla, tandis que trop énervé pour dormir, je m'asseyais à mon bureau, et je commençais machinalement à dépouiller les piles énormes de journaux qui, en mon absence, s'étaient amoncelés sur ma table.

Vers six heures, j'entendis le bruit des garçons de bureau qui arrivaient. L'un d'eux ouvrit la porte du cabinet de Herner, et s'en vint jusqu'à la porte du mien. Mais je lui criai que je m'étais enfermé pour travailler, et qu'il ferait le cabinet plus tard.

Vers neuf heures, je me mis à la fenêtre et je guettai impatiemment la venue de Herner. Le roi s'était levé et s'était mis à mes côtés, et nous vîmes ensemble le premier ministre qui traversait la cour et se dirigeait vers le perron d'entrée, d'où il s'apprêtait à gagner innocemment son cabinet... c'est là que l'attendait une surprise assez considérable.

De Londres, j'avais écrit à Herner une seconde lettre où j'expliquais que mon absence serait un peu plus longue que je n'avais prévu.

Je suis sûr que le ministre n'avait pas cru à mon histoire, et qu'il était bien persuadé que j'avais voulu fuir...

J'avais laissé le roi dans mon petit bureau, et je m'installai dans le cabinet du ministre. Quand il ouvrit la porte, il eut un sursaut d'étonnement. Ma rentrée bouleversait évidemment toutes ses prévisions.

Il se remit assez promptement pour me dire :

— Ah ! vous voilà de retour ? et me tendre la main avec une parfaite aisance.

— Monsieur le ministre, lui dis-je, avec une certaine émotion, je suis revenu encore plus tôt que je ne pensais... C'est que je venais réclamer de vous l'exécution d'une promesse...

Il semblait m'écouter distraitement et classer des papiers avec attention.

— J'ai vu, continuai-je, que le comte

de Tolberg avait été jugé et condamné. Vous m'avez dit que, pour le principe, vous teniez à avoir une condamnation contre lui, mais vous m'avez promis qu'après la condamnation, vous prendriez en sa faveur une mesure de clémence...

Il sembla regarder avec une application scrupuleuse des papiers quelconques qu'il était en train de ranger.

— Sans prendre aucun engagement, répondit-il au bout d'un instant. J'ai dit et je répète que je ferai mon possible pour vous donner satisfaction. Dès demain je réunirai les ministres, et nous verrons si nous pouvons remettre le dossier à la compagnie des grâces. Je pense qu'avec mon appui, ce sera chose faisable.

— Monsieur le ministre, lui dis-je, excusez-moi si je réclame de vous une promesse plus formelle.

J'avais pris un ton ferme que je ne me connaissais pas. Ah ! je n'avais pas peur de parler à un ministre, quand j'avais un roi derrière moi !...

Il fut étonné de cette assurance. Il me regarda et me dit, avec une certaine hauteur, que je n'avais qu'à me fier à lui. Et il se demandait de quel droit...

Je répondis que ce droit, je le tenais de lui-même.

Il avait bien voulu m'honorer de sa confiance en me faisant le dépositaire d'un certain secret...

Il y avait bien longtemps qu'il m'avait compris, mais il attendait pour se mettre en colère que je me fusse expliqué nettement et sans équivoque. Maintenant il était forcé de comprendre...

— C'est ce qu'on appelle du chantage, me dit-il.

Et je vis s'allumer dans ses yeux ce même éclair de sauvagerie et de brutalité qui les faisait briller quand il parlait d'un de ses ennemis : la princesse Elsa, par exemple. Il était maître de laisser ou de ne pas laisser pénétrer la colère en lui, mais aussitôt qu'elle y entrait, il en était saisi tout entier.

— Chantage ou non, répondis-je, je désire avoir de vous, monsieur le ministre, la promesse que je vous ai demandée.

— Vous n'aurez rien, me dit-il ; je ne cède pas aux menaces.

Je restai un moment sans rien dire. J'étais maître de mon coup de théâtre. J'avais demandé au roi la lettre de grâce de Tolberg, et je n'avais qu'à la tendre à Herner, il serait confondu, comme dans ces mélodrames où le traître vaincu courbe la tête, et se jette ensuite dans un précipice, en criant : « Vous ne m'aurez pas vivant ! »

Mais la vérité, c'est que c'était assez de comédie, et que je sentis malgré moi, à ce moment, une sorte de respect pour cet homme qui méritait sans doute qu'on se vengeât, mais non qu'on se jouât de lui. Et je sentis aussi qu'en apprenant que son souverain était encore en vie, il allait éprouver une grave émotion.

De sorte que je ne lui dis plus rien des choses dramatiques que j'avais préparées, et que les larmes me vinrent aux yeux, malgré moi. Je lui mis la main sur l'épaule, et lui criai, la gorge serrée, le plus vite que je pus :

— Le roi est vivant ! Il est là !...

CHAPITRE XXX

Vous voilà, usurpateur ! avait dit Sa Majesté.

Le ministre et son roi s'étaient regardés en silence, et j'avais compris en les voyant quels liens profonds les unissaient auprès de ce Bergensland, dont l'un avait la garde héréditaire et à qui l'autre s'était consacré.

Le roi vivant, il ne restait de la culpabilité de Herner que l'histoire de quelques faux, dont on ne parla point. Une personne de plus était dans la confidence, et connaissait la conduite audacieuse du premier ministre. J'aimais mieux cela. Quand j'étais seul avec Herner à porter ce secret, je trouvais qu'il pesait un peu lourd sur mes épaules.

Mme de Linstein apprit avec une grande douleur la mort de sa sœur et de son ami Herrenstein, victimes d'un accident d'automobile en Angleterre.

Ainsi que le roi l'avait promis, la peine

L'ÉDUCATION DE L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF ENTRE MES MAINS, C'ÉTAIT POUR HERNER UNE GRANDE SÉCURITÉ.

de Tolberg fut commuée en un bannissement. On ne pouvait pas grâcier complètement un homme dont la culpabilité était aussi indéniable, mais la clémence royale n'avait pas dit son dernier mot. Un jour d'oubli viendrait où l'on pourrait faire mieux.

En attendant, Charles XVI fit connaître officieusement à la Chambre des divorces qu'il était favorable au divorce de Bertha. Sa Majesté eut la bonté de distraire de sa cassette privée une somme de vingt-cinq mille livres, dont il me faisait soi-disant présent, et que je remettrais en mon nom propre à Tolberg, pour l'aider à vivre à Paris, jusqu'au jour où sa famille s'humaniserait... Le roi connaissait à peine Tolberg et s'intéressait d'une façon très superficielle aux malheurs de Bertha, mais il se plaisait beaucoup à me faire plaisir.

Jamais banni ne s'embarqua si joyeusement pour l'exil que le comte de Tolberg. Bertha ne prenait pas le train en même temps que lui, pour ménager les apparences, mais elle devait le rejoindre à Erstadt, la première station du rapide. Quand j'accompagnai mon ami à la gare, il m'apprit comment il avait remplacé, au dernier moment, celui des conjurés que le sort avait primitivement désigné, et qu'une maladie avait rendu indisponible.

A quelques jours de là, je fus mandé au château de la princesse Elsa, et je m'y rendis avec un certain frémissement.. Je savais que c'était une jeune femme. On m'avait bien dit qu'elle n'était pas très jolie ; mais c'était une princesse et j'avais fait souvent ce rêve fantaisiste et inavoué qu'il se passerait quelque chose entre elle et moi....

Mais elle était décidément trop courte, trop rouge de teint, et trop duvetée sous les joues et dans le cou.

Elle me dit qu'elle avait causé avec le roi, et que je lui serais très agréable si je voulais me charger de l'éducation des jeunes princes. Bölmöller avait perdu toute espèce de prestige aux yeux de ses élèves.

On l'avait nommé je ne sais pas quoi, inspecteur général de quelque chose d'insignifiant. L'éducation de l'héritier présomptif entre mes mains, c'était une grande sécurité pour Herner, qui, ainsi, ne craignait plus les menées des Bavarois.

Tout va désormais paisiblement à la Cour et chez Mme de Linstein. Le roi, très assagi au point de vue sentimental, s'occupe un peu plus des affaires publiques, et continue à guerroyer contre l'autoritarisme de son premier ministre... Mais il prétend que Herner fera un jour un libéral excellent ; de même que les anciens libéraux font d'excellents ministres autoritaires.

— Il est bon, me dit le roi, d'avoir pratiqué les deux opinions...

IMP. KAPP, PARIS

UN AVIATEUR

Copyright 1911, by
Pierre LAFITTE & Cie

UNE AUTOMOBILE A LA PORTE DU PARC MUGIT ET MADEMOISELLE NICOLE PARUT (P. 43).

VALENTIN MANDELSTAMM

UN AVIATEUR

ILLUSTRATIONS DE KOISTER

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE
PIERRE LAFITTE & Cie
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
PARIS

UN AVIATEUR

PREMIÈRE PARTIE

I

LA PREMIÈRE ASCENSION DE GILLES LEBRISARD

Dans son enfance la plus bégayante, encore au temps des robes, des bavettes et du voiturin, Gilles manifestait déjà un amour curieux de tout ce qui touche les domaines atmosphériques.

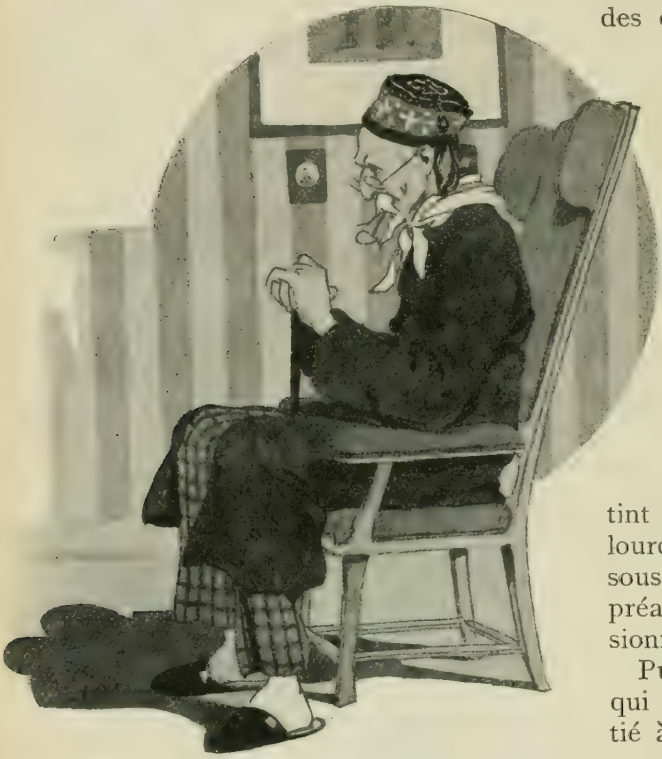
Issu du sieur Thomas Lebrisard, notable commerçant (tissus et lainages), et de son épouse légitime, la dame Céleste Roumerie, sans profession, — par suite de quel atavisme ce rejeton de fieffés bourgeois, timorés, inertes, nourris de père en fils et de mère en fille dans l'abondance, la routine et le culte solide de l'or, apportait-il, en venant à naître, la passion d'un sport téméraire entre tous, de la plus aventureuse des sciences, ce désir unique et incandescent de ceux qui sont prédestinés, et dont la vocation est aussi clairement tracée à l'avance que si une ligne de rails se déroulait sous l'élan de leur vie?

Tenait-il du grand-père Roumerie? bonhomme aux joues creuses, avec un nez en bec-de-corbin et des yeux luisants, lequel, ayant fait, dans son printemps, la guerre au Mexique, parfois se laissait aller à dire que les jeunes gens doivent jeter leur gourme, voir du pays et des hommes, et ne pas borner leurs regards au seul horizon du Livre de Caisse. D'ailleurs, bien qu'il eût fait fortune à vendre des boutons de guêtres en celluloïd, on le regardait volontiers dans la famille comme un esprit libertin, et Mme Lebrisard, redoutant qu'il inculquât de tels principes

DANS SON ENFANCE, GILLES MANIFESTAIT DÉJA UN AMOUR CURIEUX DE TOUT CE QUI TOUCHE LES DOMAINES ATMOSPHÉRIQUES (P. 5).

au petit-fils quand celui-ci aurait l'âge de raison, désapprouvait avec autorité l'ancêtre.

Elle ne savait point, la chère personne, combien cette précaution était, en fait, illusoire! Et vraiment, si les paroles, un spectacle, des écrits tels que l'histoire de la malle volante, incluse aux merveilleux contes d'Andersen, ou, plus tard, les exploits de Robur le Conquérant, avaient pu frapper cette imagination et désobturer certains alvéoles de ce cerveau, l'expérience prouve qu'en pareil cas la graine est dans l'homme, enfouie par un mystérieux semeur; les incidents la font germer plus ou moins vite, voilà tout; et ne fallait-il pas avoir « ça dans le sang » pour suivre, baby joufflu, d'un œil si attentif, les cerfs-volants manœuvrés par de rapides gosses, pour invoquer si impérieusement, des deux bras, les grappes d'aérostats multicolores que promènent, au bout d'une ficelle, des camelots en général surannés, et pour accueillir avec un respect si total, une si claire extase, le grand ballon de baudruche opaque, orné d'un coq en exergue, que Mme Lebrisard, retour du Louvre, lui apporta un soir?



LE GRAND-PÈRE ROUMERIE AVAIT FAIT LA GUERRE AU MEXIQUE (P. 5).

Or, dès qu'il fut mis en possession de cette chose élastique et qui détient le pouvoir de s'élever au plafond, l'ayant auscultée et palpée, il tint à y fixer, de ses doigts balourds, un esquif en papier où, sous sa direction, la bonne avait préalablement figuré un excursionniste élémentaire.

Puis, lorsqu'en des époques qui suivirent, Gilles se fut initié à l'art du dessin, il coloriait non sans goût ces effigies et fit preuve d'un sens assez inventif créant un parachute de papier pelure, qu'on déclanchait par un jeu de fils et grâce à quoi la nacelle, libérée, descendait doucement, venait, comme un papillon, se poser sur le tapis avec son équipage peint.

— Celui-ci deviendra ingénieur, prophétisa le grand-père.

— Aéronaute! rectifiait nettement Gilles Lebrisard.

*
* *

Qui de nous n'a éprouvé, en certains rêves, l'illusion d'un pouvoir

volant? Il y a quelque chose de surhumain à se sentir libéré de la pesanteur, et peut-être, selon les paroles d'un moine médiéval, tonnant contre ceux qui cherchent à inventer de telles machines, Dieu interdit aux hommes de voler parce que « cela les ferait trop ses pareils ».

Il semble, au cours de ces phantasmes, que l'on échappe au temps comme à la gravité. Une âme légère, une âme d'oiseau vit en nous. Les lois mortelles ne nous tiennent plus tributaires. Notre domaine c'est l'air impondérable et bleu. D'un coup d'aile, nous effaçons la laideur de cette vie terrestre, nous laissons bien loin de nous les tares assujettissantes dont le détail s'estompe dans la brume du lointain.

Et Gilles Lebrisard, aéronaute-né, faisait, plus fréquemment que tout autre, ce songe qui, à son intelligence nocturne, se présentait ainsi:

Soutenu par des antennes mécaniques, qu'il manœuvrait, sans besoin de gestes, par sa seule volonté, il évoluait très haut dans l'espace.

C'était, sur sa tête, une voûte de ciel constellé; à ses pieds, dans une ombre profonde, il percevait une agitation, des rumeurs assourdies par la distance.

Alors, se rapprochant un peu du sol, il distinguait un promontoire, la mer, et, sur un îlot rocheux, une citadelle crénelée, avec de grosses tours; puis il découvrait un jardin, bosquets, fontaines jaillissantes; et, près d'une pièce d'eau, accoudée à la balustrade d'un kiosque, une femme, la face voilée. Comme si elle l'eût deviné à travers l'espace, elle levait la tête, écartant ses voiles, et l'appelait de tout son visage éploré, de ses yeux pleins d'absolue détresse, de ses mains tendues vers lui.

Gilles Lebrisard ne la connaissait

L'HISTOIRE DE LA MALLE VOLANTE AVAIT FRAPPÉ SON IMAGINATION (P. 6).

pas et il lui semblait pourtant la reconnaître. D'une plongée rapide et verticale, il était descendu; il atterrissait; elle accourait, se jetait dans ses bras, en criant: « Sauvez-moi de *lui*, ce monstre qui m'emprisonne... » Et Gilles, sans en demander davantage, imprimant le mouvement voulu à son appareil, repartait dans l'atmosphère, chargé d'un fardeau qu'il se sentait déjà plus cher que l'existence — et cela juste à l'instant où un individu, glabre, coiffé d'un turban, et l'air égaré, se précipitait, appelait des sbires et des archers auxquels, furieusement, par gestes épileptiques, il désignait les fuyards. D'ailleurs, sans se soucier de lui, silencieux, ils dominaient la mer sombre.

Mais Gilles Lebrisard, qui, un instant, avait pu goûter cette félicité surnaturelle que tous nous attendons en vain, s'apercevait que, contre son sein palpitant, sa compagne était morte; sa bouche n'avait plus d'haleine, ses prunelles se trouvaient ternies. Et alors, envahi d'un désespoir atroce, il sentait sombrer toute son énergie, sa volonté défaillante cessait de soutenir sa nef, il se laissait choir à l'abîme qui l'engloutissait... et il se réveillait en sursaut.

Ainsi, jusque dans son sommeil, venait le hanter ce thème constant de ses pensées, car il se souvenait s'être toujours promis: j'inventerai la machine volante.

*
* *

C'était, vers la sixième année, un moutard orgueilleux à se couper la langue plutôt que de pleurer « devant le monde », têtu à se passer de nourriture pour une idée, d'humeur quelque peu despotique et batailleuse, mais brave diable au fond: sous une blonde toison bouclée, il avérait un visage aux yeux francs, avec un profil aquilin, dont l'architecture fut toutefois compromise par ce qui s'ensuivit d'une première tentative aéronautique.

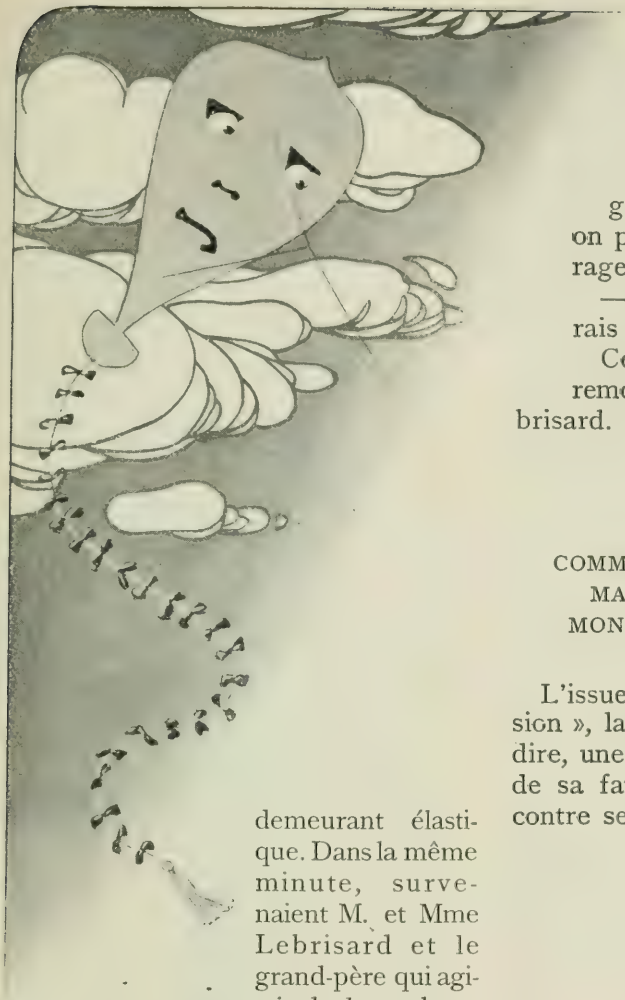
A Vernouillet, chez le grand-père Roumerie, un jour d'août, sur le coup de midi, une échelle se trouvait appliquée contre le mur de la maison. Deux étages. L'échelle appartenait à des ramoneurs. Ils l'avaient laissée là et s'en étaient allés déjeuner. Cette minute fut élue par Gilles pour réaliser un projet conçu le matin même et mûri dans le silence.

Ayant mobilisé trois parapluies, hôtes habituels du porte-manteau, il les ouvrit, en assembla les manches au moyen d'une corde, relia les extrémités pour donner du raide au système et, muni de cet engin, il se hissa jusqu'aux chéneaux.

Parvenu à ce faîte, il jouit un instant du point de vue. Les fleurs du jardin semblaient une tapisserie disposée sur l'herbe. La forêt brillait au soleil. Les toits des habitations fumaient leur pipe. Comme il s'amuserait plus tard, pensait-il, quand il pourrait naviguer en ballon au-dessus de la vaste terre.

Alors il vérifia son appareil, et, sans hésitation — il se rappela toujours à quel point l'idée de se laisser couler dans le vide lui semblait, en cet instant, inoffensive, — il se suspendit des deux mains à la jonction des tiges, repoussa le mur d'un coup de talon et se lança.

Sa course, d'abord, avait été rectiligne et délicieuse. C'est seulement à la hauteur du rez-de-chaussée qu'un des riflards s'étant retourné, l'équilibre heureux vint à se rompre, et que la chute s'accéléra d'un coup, de sorte que Gilles prit contact un peu durement avec une bande de gazon, au



demeurant élastique. Dans la même minute, survenaient M. et Mme Lebrisard et le grand-père qui agitait de longs bras.

Gilles saignait du nez. On le transporta, d'autorité, sur le sofa du salon et il eut le visage furieusement tamponné à l'aide de mouchoirs imbibés de vinaigre.

Pareille, dans son émoi, à une poule obèse qui glousse, Mme Lebrisard se lamentait:

— Cet enfant est fou!

— Il faut avouer, en effet, qu'il y a là quelque démence, balbutiait le grand-père.

Et M. Lebrisard, qui avait une face rosée et d'importants favoris, se promenait de long en large, les mains derrière le dos, en répétant:

— Des parapluies... A-t-on idée de cela... Des parapluies!...

A travers le bâillon de linge, une voix pâteuse et dont on perçut tout de même l'accent rageur, protestait.

— Je vois ce que c'est: j'aurais dû en prendre quatre.

Ce fut, en l'occurence, le seul remords que manifesta Gilles Lebrisard.

II

COMMENT GILLES LEBRISARD, MALGRÉ LA CONSIGNE, MONTA EN BALLON CAPTIF

L'issue d'une première « ascension », laquelle avait été, pour mieux dire, une descente, provoqua, au sein de sa famille, une sérieuse hostilité contre ses aspirations d'aéronaute.

LES CERFS-VOLANTS, MANŒUVRÉS PAR DE RAPIDES GOSSES (P. 6).

Cependant d'où venait le mal?

Il fut établi, en un conseil, que d'intempestives littératures avaient dû dévoyer cette tête naïve. Dès lors, on s'était mis à surveiller strictement les lectures du drôle; la bibliothèque se trouva expurgée avec rigueur; le sujet néfaste fut proscrit des entretiens, le mot ballon devenait un vocable *tabou*, et lorsque Gilles dut aller en classe, son père crut devoir rendre une visite personnelle à chacun des professeurs et même au pion, afin de leur élucider toute circonstance et de recommander un contrôle spécial au point de vue aviation.

Mais il arrive presque toujours que la vigilance la plus active, faute d'objet, se relâche. On eût dit que le conflit un peu froissant où Gilles, à Vernouillet, était entré avec la terre féconde, l'avait du coup purgé de ses humeurs aériennes. Il cessait d'obséder son entourage avec ses rêves anciens, parut les avoir oubliés, ne fit plus mine de vouloir réitérer des expériences.

— C'était une alerte, la lubie lui aura passé! articulait M. Lebrisard, caressant ses favoris, taillés avec ampleur, comme ceux des hommes satisfaits d'eux.

Le vieux Roumerie hochait sa tête jaune au fond de la bergère où le séquestraient ordinairement ses rhumatismes:

— Heu, heu... je ne me fie pas à l'eau qui dort!

— Vous radotez, grand-père! coupait Mme Lebrisard.

Et l'on n'y pensa plus. C'était pourtant lui qui avait raison.

Devant le décri général, par orgueil, et très avisé malgré sa jeunesse, Gilles estimait convenable de se retirer en lui-même. Avoir manqué se rompre les os le faisant, au surplus, réfléchir utilement, il comprenait que le métier d'aéronaute nécessite quelques notions fondamentales dont l'école, en dépit des précautions, lui facilita d'ailleurs l'accès.

Doué d'un prestige certain, il avait, en effet, inculqué sa flamme à deux camarades, lesquels, sans partager foncièrement une ardeur si exclusive, devinrent toutefois ses adeptes zélés: Félix d'Armières, enfant nerveux et fin, aussi impressionnable que Gilles paraissait décidé; et un garçon fruste, vigoureux, qui marquait du goût pour les mathématiques, nommé Paul Rebour. Le trio s'organisa en un club que Gilles, d'office, présidait. Les statuts furent rudes. Nul, sous peine de radiation et de sévices graves, ne devait révéler les rites de l'association.

Un modique versement hebdomadaire payait l'achat de bouquins relatifs à une science vénérée.

Ils s'y instruisirent consciencieusement, historiquement.

Architas de Tarente, l'auteur d'une merveilleuse colombe mécanique; Dédale, qui, comme chacun sait, inventa les mâts, les voiles, la scie, la hache et le vilebrequin, avant que de s'envoler, avec son fils Icare, vers le soleil; et le Portugais Gusmao que l'Inquisition poursuivit de sa haine (ils en concevaient l'horreur des curés) et Malmesbury, Alard, Montgolfier, Pilâtre du Rozier, Nadar, Lilienthal, Chanute, Langley, tous ces illustres, devinrent des hôtes familiers de leurs jeunes esprits.

*
* *

Un jour, en caravane scolaire, l'on visitait l'Exposition de 1900, qui venait de s'ouvrir; la vue du ballon captif éveilla, chez les compères, un grand désir simultané.

LES GRAPPES D'AÉROSTATS MULTICOLORES QUE PROMÈNENT DES CAMELOTS SURANNÉS (P. 6).

— Il faudra nous échapper dimanche, insinua Gilles. Et l'on grimpera dedans.

Ils prétextèrent des invitations réciproques, et, chacun nanti d'un écu prélevé sur la caisse aux livres, ils se présentaient à l'entrée du parc aérostatique.

Le pilote, qui se trouvait au guichet, se contenta de leur désigner une pancarte:

« Les enfants non accompagnés ne sont pas admis. »

— Cependant... essayait Gilles.

— C'est formel, mon petit ami! fut la réplique.

Un loustic plaisanta:

— Vous repasserez à la prochaine Exposition!

Rouges et contristés, les trois sociétaires tournaient les talons, s'éloignaient en silence.

— C'est ce qu'on appelle choublanc! prononça enfin Paul Rebour.

— Tu es certain, Gilles, que tes parents ne voudront pas? demanda par acquit de conscience d'Armières.

Les siens, ceux de Rebour, transigeraient peut-être.

Mais Gilles haussait les épaules, et il ne s'agissait pas, bien sûr, de monter en ballon sans le « président ».

— Tant pis! conclut Rebour.

Sans répondre, Gilles dévisageait ce résigné avec un air de pitié souveraine:

— Ça se fera, dit-il ensuite. Très simple: nous nous déguiserons en personnes d'âge mûr.

Ils s'émerveillèrent. Gilles continua:

— Je me mettrai en militaire retraité et Rebour sera en Angliche.

— Et moi? réclamait d'Armières.

— Tu es de trop petite taille! prononçait Gilles péremptoirement.

Et le protestataire se tut devant ce verbe dictatorial.

D'ailleurs, en mode d'amendement, Gilles, bon prince, ajoutait:

— Mais tu nous aideras et tu pourras assister.

*
* *

Chez un perruquier du Temple, qui leur enseigna par-dessus le marché l'art élémentaire du grime, ils s'étaient procuré un matériel de faux poil et de maquillage. Le fond des garde-robes paternelles, sournoisement explorées, avait fourni la défroque. Ils s'appliquèrent, plusieurs soirs, à se composer devant la glace des faciès probables. Dans la rue, s'ils rencontraient quelque individu adéquat aux personnages choisis, ils le suivaient, le scrutaient, tâchant de s'inculquer son allure. Les intonations, l'accent furent discutés. Gilles, qui dirigeait les études, ne se contentait pas d'à-peu-près, et, les costumes nécessitant des retouches, décida que, par prudence, on s'adresserait à l'extérieur. Un vieux tailleur en chambre, loin de leurs quartiers, reçut commande de cette besogne. Quand ils vinrent chercher leurs effets, l'artisan, par-dessus ses lunettes d'acier, leva ses yeux gris fatigués, et il considérait les gamins avec un étonnement indicible.

— C'est pour la Mi-Carême! affirma superbement Gilles, encore qu'on se trouvât au mois de mai.

Seul, chez les Lebrisard, le grand-père Roumerie, perspicace, flairait anguille sous roche:

— Tu as une tête à préparer un mauvais coup!

— Ah! dieu, non, grand-père!

*
* *

Ils montaient vers une pureté inconnue, un silence nouveau. L'ombre du ballon diminuait sur le sol, où les choses apparaissaient comme des images pimpantes et bigarrées. Encore dans l'émoi du « lâchez-tout », ils se tenaient côte à côte, sans mot dire, appuyés au garde-fou de la nacelle, et comme Paris se plaquait largement sous leurs yeux, ils nommaient les rues, les places, les monuments, cherchaient instinctivement à situer leur demeure. Non, les bobines que feraient les ancêtres, s'ils les apercevaient!

Alors il arrivait ceci que, jusqu'à cet instant, les deux champions ne s'étaient pas encore « regardés ». En hâte l'on s'était habillé chez d'Armières, avec la complicité d'un vieux domestique auquel on n'avait parlé, bien entendu, que d'une surprise ménagée à la famille; et depuis, absorbés dans le contrôle du geste et de l'attitude, l'exécution correcte du rôle, ils n'avaient eu l'un pour l'autre qu'un regard artiste, critique, chargé du seul souci de réussir.

Il fallut le succès conquis, savouré, dans une réalité point inférieure à l'espoir, pour qu'ils songeassent à se considérer avec des yeux contemporains. Gilles vit près de lui un bonhomme ventru, il savait grâce à quelles étoupes, les joues envermillonnées derrière des favoris carotte, coiffé d'un chapeau melon qui adornait jadis le chef du grand-papa Roumerie; et il pensa que sous ces espèces habitait le brave Paul Rebour! Tandis que ce dernier, stupéfait, s'efforçait à reconnaître un certain Gilles Lebrisard dans ce raide petit monsieur, sanglé d'une noire redingote, avec son impériale et sa moustache cirées. Et irrésistiblement, ils éclatèrent d'un rire juvénile, où leurs douze ans respectifs se vengeaient d'une contrainte qui avait trop longtemps duré. Ils riaient à perdre haleine, se cramponnant aux suspentes

pour ne pas tomber. Autour d'eux, quelque effarement sévit; des passagers, mal habitués à d'autres planchers que celui dit des vaches, ne souhaitaient pas un surcroît d'inquiétude. Les dames, s'imaginant quelque folie soudaine et dangereuse, se serrèrent contre leur époux.

Le pilote, méridional tonitruant, la visière de sa casquette pointée au ciel, finit par s'approcher:

— Messieurs, je...

Ils pouffaient, sans rémission; d'un faux mouvement, Gilles s'arracha une demi-moustache.

— Oh! sacredieu, qu'est cela! grondait le pilote.

La farce fut vite expliquée, d'autant que cet homme, ayant la mémoire des têtes, reconnut dans Gilles son client remercié de l'autre fois. Toute la plate-forme de rire à son tour. On leur fit presque une ovation.

— Mais parlons sérieusement! fit, lorsqu'on commença de plonger, le farouche capitaine. Moi, je veux mettre ma responsabilité à couvert. Il faudra que j'avise vos parents.

— Pensez-vous que ce soit bien nécessaire? s'informait Gilles, très flegmatique, pendant que Rebour lui soufflait à l'oreille: « Ce qu'on va se faire enlever! »

L'autre poursuivait:

— Eh! je vous crois! Donnez-moi vos noms... Allons, j'écoute... A moins que vous ne préfériez que je vous fasse reconduire...

Gilles, une fois de plus, se montra sublime:

— Je m'appelle Alfred Savoy, 101, rue La Boëtie, dit-il très vite, comme s'il eut récité, avec un bref coup d'œil

CETTE CHOSE ÉLASTIQUE QUI DÉTIENT LE POUVOIR DE S'ÉLEVER AU PLAFOND (P. 6).

vers Rebour, qui fut à la hauteur:

— Richard Pape, 73, rue La Condamine.

Le capitaine, ayant pris l'air suffisant d'un à qui l'on n'en conte guère, parut satisfait de ces indications. Gilles rafistolait son poil.

A l'atterrissage, sans demander leur reste, ils s'esquivèrent prestement, tombèrent sur d'Armières, qui fiévreux d'attente, les accabla de questions anxieuses et ravies.

Mais le chef entraînait vivement

son monde, et seulement lorsqu'ils furent perdus en la foule anonyme, la poitrine gonflée de triomphe et d'orgueil, et, tel Tartarin retour à Tarascon de son voyage africain, Gilles Lebrisard commença...

III

LA LEÇON DU VIEUX PILOTE

Rhétoricien, il incarna une variété d'élève que les professeurs, généralement, décrient.

Rebelle aux versions et aux thèmes, déplorable jardinier des racines grecques, mal discipliné, se faisant un jeu perpétuel de faufiler, — en des compositions françaises au style le plus saugrenu, — des idées que l'école qualifie de subversives, il manifestait néanmoins, outre du penchant pour les sciences, ce don naturel qui permet de se maintenir à flot, de sauver la mise au prix d'un effort insignifiant, et c'est là un comble de l'immoralité.

Le cours particulier de chaque vie avait dissous le club fondé en petite classe; et tandis que, tenus quittes d'humanités par des parents libéraux, Paul Rebour mettait directement le cap sur Polytechnique et Félix d'Armières sur Saint-Cyr, — âme du cénacle ancien, Gilles demeurait seul fidèle à une passion que maintenant il proclamait.

Du reste, sans compter l'aïeul Roumerie qui — découvrant en ce petit-fils allègre un lui-même d'autrefois, mort jeune — avait, depuis belle lurette, passé avec armes et bagages du côté de l'ennemi, les Lebrisard, dans le vague sentiment d'avoir créé un être d'une race étrangère, se trouvaient dominés, en fin de compte, par le jouvenceau blond aux yeux conquérants, lequel, tout en se montrant invariablement respectueux, les éberluait par sa faconde, prenait les remontrances en gaieté, obéissait à la cavalière: « Vous voulez que je passe mon bachot... Soit... Après, vous me laisserez tranquille? »

*
* *

Dans le tramway où Gilles, domicilié boulevard Voltaire, montait chaque matin pour atteindre les locaux de Condorcet, il rencontrait un monsieur, âgé, mais l'air jovial et gaillard, perpétuellement coiffé d'un chapeau mou, avec une face cuite, un collier de barbe aux poils rêches, et ce regard perçant qu'acquièrent les familiers des grands espaces. Plus d'une fois, à la dérobée, celui-ci avait observé Gilles, qui, ne se souciant guère de repasser un cours, ou de préparer un examen, s'absorbait d'habitude en quelque livraison de *L'Aérophile*, ou crayonnait des plans de machines volantes sur un bord de journal.

Une fois, comme ils se trouvaient solitaires sur l'impériale, le vieux monsieur mit à suivre le manège de Gilles une insistance évidemment voulue; et lorsque celui-ci l'eut remarquée, il lui confiait d'un ton bourru et bienveillant:

SOUTENU PAR DES ANTENNES MÉCANIQUES, IL ÉVOLUAIT TRÈS HAUT DANS L'ESPACE (P. 7).

— C'est que je suis de la partie, vois-tu, mon garçon!

Loin de s'offusquer au tutoiement, Gilles fut pénétré d'un émoi grave; et il s'expliquait, du coup, l'attrait de cet inconnu, qu'il considéra bouche bée.

— Quoi, ça t'étonne de voir un aéronaute! badinait le vieil homme. Te figures-tu, par hasard, cette espèce-là comme des gaillards qui auraient des ailes aux paturons. D'abord, es-tu déjà monté en ballon?

— Captif, seulement! avoua Gilles en toute humilité, car les événements n'avaient pas donné de lendemain à l'ascension de naguère.

— C'est toujours suffisant pour se rendre compte et ça fait, au moins, que tu ne me demanderas pas, — tu brûles évidemment de me poser des questions, — si dans une nacelle on est secoué, si on a le vertige, ou trop chaud, ou trop froid. Secoué? Quelle sottise, puisqu'on se trouve dans le lit du vent, avec lequel on se déplace, et qu'on peut faire parfois du cent à l'heure tout en s'imaginant qu'on se promène à une allure de rentier! Le vertige? Et comment l'éprouverait-on, puisqu'à aucune minute l'œil ne s'arrête à un point de repère fixe. Pour ce qui est de la température, ça dépend, hein, tu comprends, fiston! Je te parle, bien sûr, non de battre des records et de monter à 10.000 mètres, mais d'aller à une bonne petite hauteur moyenne, comme nous ferons un de ces dimanches, si tu viens me voir à Maisons-Laffitte. Tu éprouveras peut-être

quelques bourdonnements dans l'arrière-oreille; les gaz, tu saisis, qui y sont enfermés et qui ne se mettent pas, illico, à la pression du milieu. Tu n'auras qu'à faire plusieurs fois de suite le mouvement d'avaler, et ça passera...

Gilles semblait changé en une statue de l'attention. Le vieux monsieur aspira l'air, cligna des yeux, se frotta les mains:

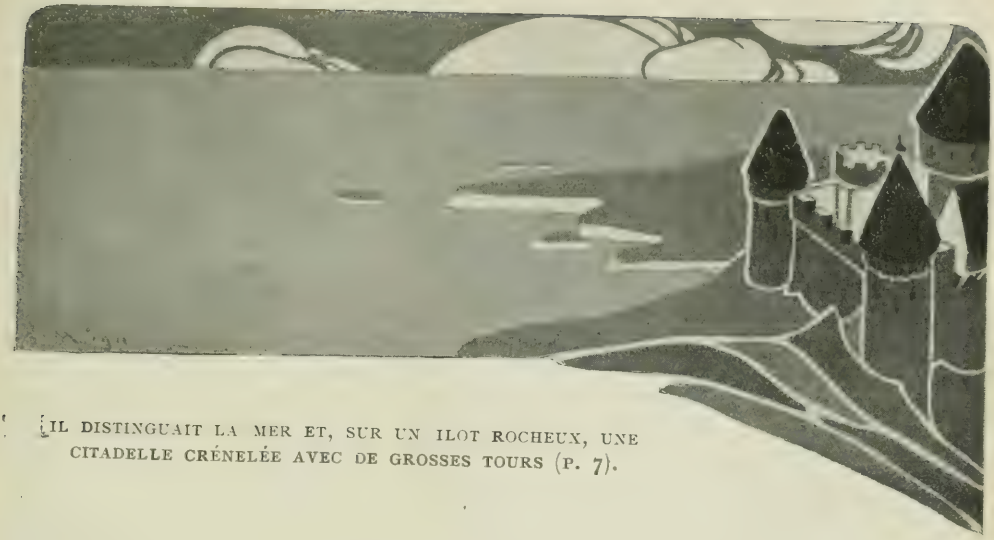
— Ça t'intéresse, je crois, ce que je te conte. Bon. Tant mieux. Je forme volontiers des disciples, d'autant qu'à éduquer les autres on s'instruit soi-même; en cherchant à expliquer on se demande le pourquoi, et, il arrive qu'on découvre ainsi des choses, des petites et des grandes. Chercher le pourquoi, mon fils, voilà le secret de toute science, et le spécifique contre la routine, grande ennemie de l'esprit humain... A propos, où descends-tu?

— Rue Caumartin.

— Nous ne sommes encore qu'à Saint-Vincent-de-Paul. Je vais t'expliquer ce qu'est un ballon, un sphérique, sans fioritures. Tu ne dois connaître ça que par tes livres, c'est-à-dire que tu ne te doutes de rien.

Il prit un temps, inspecta des épures de planeurs figurées sur la revue que Gilles tenait juste à la main, et il déclarait:

— Ne va pas croire, hé, petit, que, me disant adversaire de l'obscurantisme, je ne sois tout de même qu'un vieux radoteur, un rétrograde: parce que ça te fait peut-être sourire, un « sphérique », par ce temps de dirigeables et de plus-lourd-que-l'air. Eh! sans doute, l'avenir est là. Seulement, de même qu'avant de conduire une soixante chevaux, il faut savoir mener correctement sa voiturette, je pense qu'un pilote digne de ce nom doit posséder à fond le maniement de l'appareil type, que son intelligence seule, à l'exclusion de tout mécanisme intermédiaire, soulève et conduit. Et garde-toi, jeune novateur, trop farci de grimoires, de te figurer un ballon comme une chose inconstante, susceptible d'être ballottée à toute brise. Ce brave Archimède a formulé un principe encore à l'ordre du jour: le bouchon de liège dans l'eau, hein, monte droit et raide! Un ballon, pour qui sait s'en servir, bien entendu, constitue un véhicule solide et stable. C'est du mouvement, de la force, inclus dans une enveloppe légère, mais solide, et que nous autres nous appelons la *peau*, ce qui te suggère tout de suite l'idée d'être. Organisme tout superficiel, — l'âme qu'on lui insuffle s'évaporant à chacun de ses sursauts, — mais organisme tout de même, il palpite, ton ballon, et, pareil au navire, il possède son identité propre, ses vertus et ses défauts. C'est un sujet d'études. Il naît, vit et meurt. Cet épiderme, au début d'une saine couleur dorée, tenace et doux, brunit, tend à devenir friable, tel un vieillard cacochyme. Toutefois il dure plus ou moins, en proportion des soins que tu lui voues, et je dois aussi ajouter suivant qu'il est aristocrate ou prolétaire, c'est-à-dire que la soie ou le coton furent mis en œuvre pour le conditionner. Ton zèle, tu m'écoutes, s'appliquera également au filet. C'est ton filet qui rend solidaire du ballon ta nacelle, — chambre, tour de veilleur, dortoir si tu as le soin de la faire oblongue plutôt que carrée. Les extrémités de ton filet de mailles, par l'intermédiaire du cercle de charge, se résolvent en suspentes et sont tissés avec l'osier de l'esquif. Ton filet, lui aussi, existe. La preuve, c'est qu'il se trouve sujet à des affections: l'humidité, notamment, développe un microbe perni-



IL DISTINGUAIT LA MER ET, SUR UN ILOT ROCHEUX, UNE CITADELLE CRÉNELÉE AVEC DE GROSSES TOURS (P. 7).

cieux dans ses fibres. Prends garde que, malade à ton insu, il ne casse d'un coup, laissant fuir le panier qui te contient, et qui te déversera sur le sol meurtrier.

Ici le vieux monsieur, qui avait fait la grosse voix, rit bruyamment, sans doute pour rassurer son auditeur :

— Je passe aux agrès ; tu en possèdes évidemment la nomenclature. L'ancre, ça va, hein ! Le guide-rope, tes bouquins ont dû t'apprendre que c'est un cordage d'une centaine de mètres qui sert à te maintenir à une hauteur constante : tu laisses traîner à terre un tronçon et ton aérostat, déchargé de ce poids, s'élève ; mais alors le bout rampant diminue, le ballon s'alourdit d'autant, cherche à descendre. Equilibre automatique. Tu as saisi !

La manche d'appendice, tube cylindrique qui termine la calotte inférieure de ton ballon, et par où tu as amené le fluide vital, tu l'obtures, avant le départ, tu la rouvres en route ; en effet, de peur que les gaz ne tendent pas lorsque l'air se raréfie, à crever l'enveloppe, tu fais en sorte que la même pression règne et dans l'atmosphère et dans l'aérostat. Tu possèdes trois freins : le premier, c'est une soupape fixée au dôme commandée par un brin diamétral, et qui passant par la manche d'appendice, sert à admettre l'air pour t'alourdir en vue de la plongée ; puis un frein de secours, plutôt de grand secours, dans le cas où ta monture s'emballe : une cordelette, à l'extrémité peinte en rouge, — couleur qui dans toutes les langues commande : attention ! — passant par un boyau, également ménagé au bas de la sphère. Si tu tires dessus, une bande intérieure, collée sur une fente de l'enveloppe et à l'extrémité de laquelle ta cordelette tient, se détache ; par la blessure béante de son flanc, ton ballon perd sa fougue avec la vie ; mais songe bien que, dorénavant, tu ne pourras plus remonter, afin d'éviter quelque dangereux obstacle. A moins que tu n'aies encore du lest, troisième frein.

Voyons. Nous ne sommes encore qu'à la Trinité. Oui, j'ai le temps de te parler du lest, c'est ton gouvernail, aussi, et ton propulseur, car il t'aidera à monter ou à descendre afin de

rencontrer le vent propice, c'est la clef des airs, l'outil à toutes fins. Aime-le, ton lest, d'un amour judicieux. Sache, suivant les cas, le dispenser avec grandeur d'âme, ou en user avec parcimonie. Pour le mesurer, tu possèdes une louche, qui contient une demi-livre. Une demi-livre de lest jeté à propos peut produire des miracles. Mouille-le, avant de partir. Car parfois tu dégringoles plus vite que les grains subtils de sable, tu les rencontres en suspens dans l'air et ils peuvent t'aveugler.

Que je te dise encore qu'un bon pilote doit être docte en géographie, s'étudier à connaître et à reconnaître les pays à vol d'oiseau. Si le ciel est pur, et que la chevauchée des nuages ne s'interpose pas entre la terre et ton regard, tu crois te trouver dans le fond d'une cuvette immense, dont les bords sont au niveau de tes yeux, et ça déforme étonnamment les perspectives. Choisis bien ton terrain d'atterrissage, qu'il soit découvert et uni, pour ne pas égratigner l'enveloppe flasque. Gare aux forêts, aux fils électriques, conducteurs de tensions foudroyantes, aux toits, aux cheminées! Ne jette pas le guide-rope ou l'ancre sur un marais, qui se dissimule sournoisement sous un manteau de plantes vertes, ou bien dans quelque plantation d'orchidées à vingt francs le bulbe: ton portefeuille pour payer les dégâts en serait plus vite aplati que ton ballon... Allons, te voici arrivé, je ne veux pas te faire manquer l'heure des classes, bien que tu me paraisses te faire peu de bile à ce sujet... Viens déjeuner dimanche matin à Maisons-Laffitte... Tu demanderas M. Planchut de la Brossette, on t'indiquera ma cambuse... Nous ferons une ballade dans le bleu.

Et le vieux monsieur se sauva, laissant Gilles abasourdi d'avoir entendu le nom d'un pilote alors illustre, et qu'il vénérait à travers la renommée.

IV

M. PLANCHUT DE LA BROSSETTE, AÉRONAUTE

C'est seulement vers la quarantaine que M. Planchut de la Brossette, appelé familièrement le « père » Planchut dans les clans de la nacelle, s'était consacré à la vie des airs.

Fils et petit-neveu des amiraux La Brossette, il avait, marin de carrière, sillonné le monde un peu en tous sens, conquis avec éclat le grade de capitaine, au Tonkin, puis, pour épouser la fille d'un opulent armateur antillais, donné sa démission; car Mlle Jeannine de Noirfeuille voulait habiter Paris et n'aimait pas les voyages.

Fort épris de sa femme, jolie personne indolente et calme, M. de la Brossette apportait à cette dernière le sacrifice d'un métier chéri. Toutefois, il lui fallait un dérivatif à ses aspirations d'aventure. Par hasard il songea aux ballons. Une fortune assez belle lui facilitait les expériences et, très rapidement, il s'était acquis un renom de maître pilote.

Mme de la Brossette ne partageait pas davantage ce nouveau goût de son mari; elle se consolait en allant au bal; car cette créole, qui passait

IL REPARTAIT DANS L'ATMOSPHÈRE, CHARGÉ D'UN FARDEAU QU'IL SE SENTAIT DÉJÀ PLUS CHER QUE L'EXISTENCE (P. 8).

UNE ÉCHELLE SE TROUVAIT APPLIQUÉE CONTRE LE MUR DE LA MAISON (P. 8).

des journées alanguie sur sa chaise longue, recélait un incroyable potentiel de force dansante, qui lui permettait de tournoyer tout un soir, sans fatigue comme sans arrêt, aux rythmes des valses, par les salons.

On ne sait pas si, suivant un dire connu, c'est ce qui l'a tuée. Toujours se trouve-t-il que, resté veuf de bonne heure, M. de la Brossette s'adonna avec une recrudescence de ferveur à un sport qui le passionnait maintenant plus que celui de la mer et qui lui procurait un oubli varié, certain. Et, depuis quelques années, dans le même temps qu'il accomplissait de multiples exploits en « sphérique », il s'était attelé résolument au problème des dirigeables et des aéroplanes.

*
* *

Le père Planchut, outre une grande réputation de praticien — de théoricien aussi, à l'esprit délié par l'usage des mathématiques — tenait celle d'être ce qu'on nomme un original, c'est-à-dire, en langage courant, un monsieur qui montre, soit dans sa vie, soit dans son langage, quelque répugnance aux lieux communs, et qui aime tout particulièrement penser par lui-même. Chacun s'accordait, d'ailleurs, pour reconnaître en lui le meilleur des êtres, un bourru très bienfaisant.

Mme de la Brossette lui avait laissé une fille, âgée de dix ans, gamine brune et vive, aux yeux noirs, et qui semblait surtout tenir du papa. Il eût aimé la garder auprès de lui; mais, avec son verbe aussi haut que son teint l'était en couleur, il se sentait mal outillé et trop fruste pour présider à l'éducation d'une fillette: et il la confia, pour lors, à des parents de sa femme, le ménage Noirfeuille, gens du meilleur aloi, le mari ancien ingénieur des mines, et gros financier, elle, Parisienne aimable et distinguée. Dépourvus de progéniture, ils envisagèrent très vite la jeune Nicole comme leur propre enfant.

M. de la Brossette n'eut à Paris qu'un pied-à-terre, acheta près de Maisons-Laffitte une propriété où il installa, selon ses vues, un parc aé-

LA COURSE, D'ABORD, AVAIT ÉTÉ RECTILIGNE ET DÉLICIEUSE (P. 8).

rostatique. Au mois d'août, les Noirfeuille, avec Nicole, venaient passer quelques semaines au Castel.

Ce fut là que, le dimanche qui suivit cette providentielle rencontre, déjeuna Gilles Lebrisard; au surplus, dès la première ascension il manifesta des aptitudes évidentes, et il fut pris en amitié par le père Planchut, dont il devint l'intime.

Dès lors, ayant, cahin-caha, passé son bachot, il nourrit l'intention déterminée de borner son existence à seconder ce maître.

Mais M. de la Brossette ne l'entendait pas ainsi, d'autant que les Lebrisard, éplorés à l'idée d'un fils qui ne serait « rien » (aéronaute, ça n'a jamais constitué un diplôme! opinait le bien-disant M. Lebrisard), avaient fait auprès de lui une démarche clandestine pour le prier d'appliquer son influence — ils la savaient toute-puissante — sur le jeune indiscipliné.

Aussi lorsqu'à la question :

— Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes bricoler?

Gilles, avec sérénité, eut répondu:

— Mais vous aider, si vous voulez bien le permettre!

M. de la Brossette se récria, sévèrement:

— Oui-là, et les études! Il faut choisir un état, fiston!

— C'est que l'idée de me voir enfermé dans une boîte ne me sourit guère!

— Tu ne prétends pas, jeune homme, changer le cours des choses. Le temps où nous vivons exige qu'on soit instruit...

— Cependant...

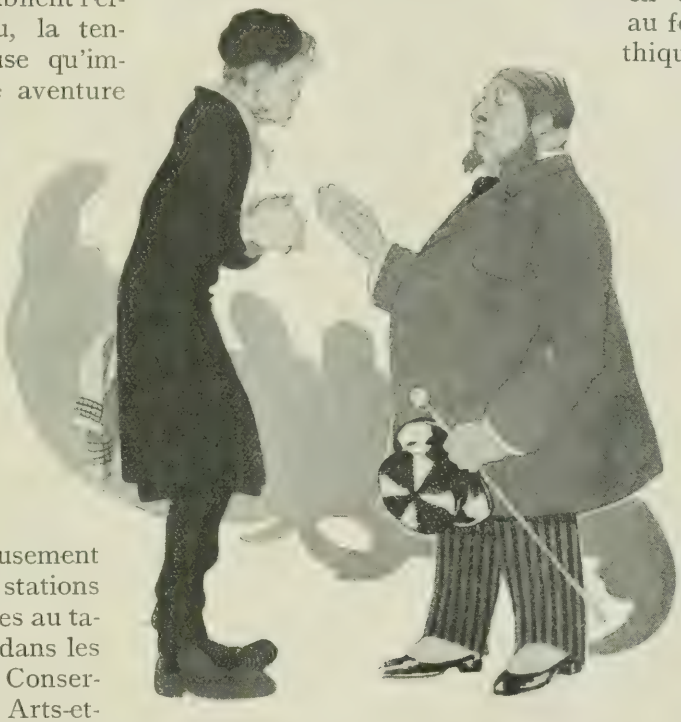
— Pas de cependant!

Il en fut ainsi décidé. Gilles Lebrisard préparerait Centrale, tout en continuant à travailler avec M. de la Brossette, lequel « sortit » vers cette époque son fameux dirigeable n° 3.

V

LA REVUE DE L'ÉCOLE CENTRALE

Les examens d'entrée constituent une étape rude. Nul de ceux qui les ont affrontés, et les plus sûrs d'eux-mêmes, n'oublient l'effort continu, la tension nerveuse qu'implique cette aventure aux multiples péripéties, avec les séances de dessin, d'épures, de calcul ès logarithmes, de géométrie analytique, où l'on *doit* avoir fini dans un temps parcimonieusement mesuré, les stations consternantes au tableau noir, dans les locaux du Conservatoire des Arts-et-Métiers, devant un public de badauds, de parents anxieux, de candidats compatissants ou narquois, et sous l'œil averti d'examinateurs dont on cherche à flatter les manies, à prévoir les marottes, illustres à travers toutes les *ruches* de tous les lycées de France.



SON PÈRE CRUT DEVOIR RENDRE UNE VISITE AU PION (P. 10).

Gilles Lebrisard fut reçu, en un rang médiocre, mais enfin reçu (aux besognes commandées, il n' « en » donnait jamais que juste ce qu'il faut). Du reste, quand il eut franchi le seuil de l'Ecole qu'il s'était déjà prise à aimer, justement pour les difficultés de son abord, il se complut en des mœurs, au fond, sympathiques.

*
* *

Les trois promotions dont se compose son peuple toujours renouvelé, vivent une existence parallèle et distincte, parquées chacune à un étage où elles sont distribuées en une vingtaine de salles, qui se trouvent sous la surveillance de capitaines dits « pitaines », guerriers en retraite, chargés de maintenir une discipline.

La journée commence par l'« amphi » qu'une cloche jadis annonçait, que, depuis plusieurs années, un ministre soucieux de militariser, a remplacée par des clairons.

En blouse de toile grise, historiées de maculations et de dessins licencieux ou blagueurs, les longues théo-

ries d'élèves viennent s'installer aux gradins, le cahier de cours sous le bras, le porte-plume au bec.

En principe, on va ouïr une leçon de chimie, ou de mécanique, ou d'architecture, ou de géologie. Mais bien que la majorité soit studieuse, il s'en faut que tous aient ce projet.

C'est matin: un résidu de sommeil alourdit encore certaines paupières — sans doute pour de peu scolastiques motifs.

Aussi, avant même que le professeur soit entré en chaire, on assiste, dans le haut, à des disparitions, des évanouissements de corps qui plongent tout d'un coup derrière le dossier des gradins; ceux-là sommeilleront en paix.

Certains se préparent à jouer aux cartes. D'autres, plus curieux des nouvelles du jour que de connaître la couleur d'un précipité, les propriétés étonnantes des fonctions elliptiques, la légende qui embellit la naissance du chapiteau corinthien, ou le faciès franchement marin de certaines roches quaternaires, s'absorbent en la lecture d'un journal, exactement appliqué sur le gabarit du cahier de cours, ouvert.

Les gazettes hippiques notamment, là, se trouvent en vogue. Des amateurs étudient les partants et les montes pour les courses de la journée, avec l'intention d'obtenir — sous quelque fallacieux prétexte — un exeat propice à leur assurer une après-midi d'émotion sportive à Auteuil, Saint-Cloud ou Saint-Ouen.

*
* *

Très vite, peu de semaines après l'entrée, toute nouvelle fournée prend sa physionomie propre, se montre spécifiquement turbulente, calme, active.

Et, au sein même de la promotion, toute salle, composée de douze individus — dont l'un, le « missaire » (choisi parmi les trente premiers à l'admission) constitue un chef moral, toujours écouté — se différencie l'une de l'autre, décèle un esprit particulier.

Et la majeure partie de l'existence s'y déroule, dans cette pièce aux grandes vitres, aux pupitres sur trois rangs, aux tabourets paillés, et dont les seuls ornements consistent en un tableau noir, une fontaine, des règlements affichés.

Un spectacle de haute saveur serait, pour des spectateurs étrangers, l'aspect d'un de ces habitacles la veille d'un jour fixé pour une remise de projet.

Suivant une tradition infiniment contagieuse, tout « central » digne du titre — que ce soit pour revoir une leçon, établir un mémoire, parfaire une manipulation, s'acquitter enfin d'une tâche quelconque — attend toujours la minute finale, l'ultime extrémité.

Il a besoin d'être pris par le temps, et c'est alors qu'il est capable de fournir des coups de collier formidables, de déployer la plus inouïe des activités, d'accomplir des miracles de vitesse et de précision, et il transporte généralement cette précieuse faculté dans sa vie ultérieure.

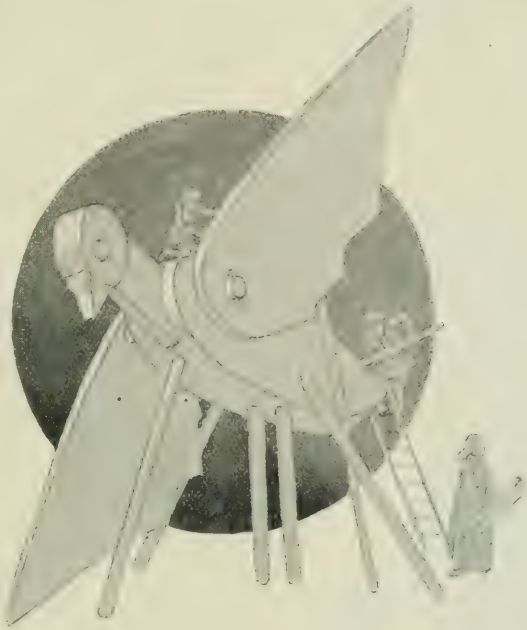
On s'entr'aide. A s'activer tant d'heures coude à coude, une forte cohésion de travail a fini par s'établir. Ceux qui ont terminé donnent la main aux retardataires. L'un manie le compas, le second peint, un troisième mouille les éponges à lavis, un quatrième aligne des chiffres sur l'ardoise du coin.

On chante.

Or, cela ne suffit pas comme diversion; il en faut de plus âpres à ces énergies en fièvre. Aussi, des hurlements, soudain, retentissent dans le long couloir dallé, sur lequel ouvrent tous les compartiments de l'étage. Chacun se précipite: ce sont des tabourets empilés, qui flambent. Plaisanterie séculaire, qu'on perpètre en l'absence, guettée, des « pitaines ». Chaque salle, massée sur le pas de sa porte, fait chorus, et, d'un bout à l'autre du corridor, parmi les tourbillons de fumée, le cri : « pan-pan, pan-pan », imitatif de la pompe à incendie, se répercute mille fois.

Le déjeuner se prend dans le vaste réfectoire du rez-de-chaussée, ouvrant sur le préau où les canons de l'exercice allongent leurs gueules aux muselières de cuir. Un gargotier nocif a détenu, pendant des années, le monopole d'empoisonner des générations, dont certains membres doivent, aux bidoches qu'on leur délivrait à un guichet fétide, de durables maux d'estomac. Il faut dire que, certains jours, lorsque la pitance avait été par trop douteuse, toutes les assiettes roulaient, volaient, et le réfectoire, déserté, ressemblait à un charnier de porcelaine et de verrerie. Le restaurateur, même, prenait texte de cette mode coûteuse pour excuser la mauvaise qualité de son lard. Mais, à la suite d'une révolte générale, l'administration, dite « Stration », s'est décidée à prendre en main le gouvernement de la table.

Au surplus, cette « Stration » se montre, en somme, bienveillante et intelligemment débonnaire; elle connaît bien des trucs — remplacement, par un sosie bénévole, du camarade manquant à l'appel, petits papiers glissés, pendant l'examen, dans les doigts du voisin qui « sèche » devant le tableau, projets exécutés au dehors; elle ferme les yeux sur des petits abus, du reste difficiles à empêcher; et elle comprend que l'homme, à un âge où la sève déborde, n'est pas créé pour l'unique fin de mettre du noir sur du blanc, et de pâlir, immobile, sur des grimoires.



ARCHITAS DE TARENTE, AUTEUR D'UNE MERVEILLEUSE COLOMBE MÉCANIQUE (P. 10).

*
* *

Cette année, la *Revue* traditionnelle, grâce à Gilles Lebrisard, qui s'en trouvait le principal auteur, fut particulièrement sportive et surtout aéronautique.

Affabulation: des Martiens, le père, la mère et la demoiselle, montés dans une aéronef mue par les effluves d'un mystérieux métal, descendaient sur Paris et, comme par hasard, atter-

rissaient dans la grande cour intérieure de l'Ecole.

Ces distingués hôtes de fortune se voyaient reçus par le major Cube (*alias* l'élève numéro de la promotion la plus ancienne) qui leur faisait visiter la maison.

Ici, prétexte à une satire, surtout accessible aux initiés, et du reste toujours bénigne, des choses locales, des coutumes, des professeurs. Les péripéties d'un classique lever de plan à Charenton y figuraient au même titre que les « Vive l'empereur! » légendaires saluant un maître de chimie connu pour sa ressemblance avec Napoléon III, ou que divers exploits de Julien, l'illustre garçon de salle, qui a su se faire apprécier par des myriades de Centraux.

UN RAIDE PETIT MONSIEUR, SANGLÉ D'UNE NOIRE REDINGOTE, AVEC SON IMPÉRIALE ET SA MOUSTACHE CIRÉE (P. 12).

Mais le papa martien à qui l'on exhibait des graphiques, des épures, des modèles, s'informait:

— Qu'est-ce donc cela?

— Des plans de machines!

— Des machines! Vous êtes bien arriérés ici: chez nous, on n'a plus de machines, tout fonctionne par notre unique gré à l'aide d'une substance dont les émanations suffisent à mouvoir notre vaisseau atmosphérique. Venez avec nous, major Cube!

Un deuxième acte représentait une Ecole Centrale sur la planète Mars; l'on n'y enseignait qu'une seule science, et cette science n'avait qu'un seul mot: radium... Radium dispensait de rien connaître et donnait l'empire de l'air.

Au dénouement, le « major Cube » enlevait dans l'aéronef subrepticement mobilisée, la jeune martienne, que figurait la petite Barally des Bouffes.

C'était une fort aguichante créature, au teint de pêche, aux lèvres écarlates sans le secours d'aucun crayon, à la taille dont maints dessinateurs avaient magnifié la souplesse.

*
* *

Gilles Lebrisard, comme tous les vrais hommes d'action, possédait le sens de la mise en scène. Aux répétitions, il révéla une compétence dont la petite se montra surprise.

— Vous avez donc fait du théâtre?

— Jamais!

— C'est curieux, on dirait que vous êtes cabot dans le sang!

La Revue obtint un gros succès. M. Lebrisard en suait d'orgueil, parmi ses favoris diplomatiques; Mme Lebrisard fut si émue qu'elle faillit se trouver mal; le grand-père Roumerie, qui s'était fait porter dans une chaise à la représentation, réussit, bien que paralytique aux trois quarts, à applaudir. M. Planchut de la Brossette, Mlle Nicole, devenue très camarade avec Gilles, les Noirfeuille se déclarèrent enchantés.

Et lorsqu'après la séance, une gerbe dans les bras, Gilles reconduisait la petite Barally à son coupé, comme il se trouvait au marchepied, elle lui fit une place à côté d'elle.

DEUXIÈME PARTIE

I

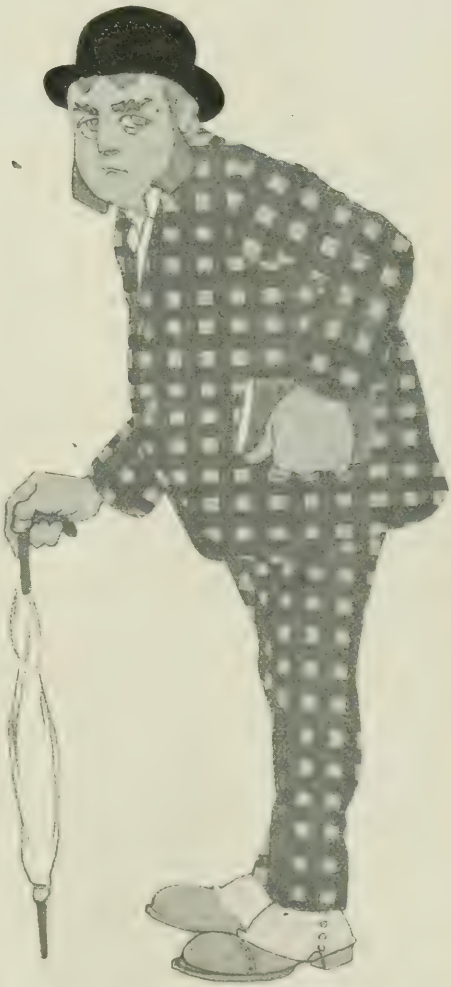
UNE BONNE SOIRÉE

Pendant le dîner, toutes les attentions se concentrèrent sur Jerry Smith, car c'était par une faveur tout amicale pour M. de Noirfeuille, son banquier à Paris, que l'immense spéculateur — vers cette époque rayonnant dans le plein de sa gloire — consentait à paraître en société.

Face immobile, rasée, aux courbes pesantes, œil voilé, sans un éclair au décolleté aimable de la maîtresse de maison, il se taisait de grandes minutes ou ne répondait que par monosyllabes, tout juste poli, et comme s'il eût pris pour règle d'imiter la brusquerie légendaire de Napoléon, auquel du reste on l'a souvent comparé.

Cependant, après le repas, au fumoir, entre hommes, Jerry Smith s'anima. Il évoquait son fastueux projet, l'établissement d'un seul empire asiatique, assujetti aux portes de l'Europe par un invariable chemin de fer.

Ses joues se coloraient, une voix précise, étrangement persuasive, sortait du gros corps malplaisant:



UN BONHOMME VENTRU, LES JOUES ENVERMILLONNÉES DERRIÈRE DES FAVORIS CAROTTE (P. 12)

— Ah! messieurs, la route de Pékin à Constantinople, quelle belle route ce sera!

Et, dans les visages flagorneurs, autour de lui, les bouches s'ouvraient, béantes d'aise, humant ses paroles et répétant: « Ah! quelle belle route, quelle belle route ce sera donc là! »

Morisset, l'ingénieur, des Automobiles Morisset, Chouix et Cie, s'était rencoigné à l'écart du groupe tumultueux. Il lissait nerveusement une opulente barbe noire, qui, dans les derniers temps, avait un peu grisonné, et ses paupières se plissaient, trahissant un âpre souci: il n'était venu qu'afin de tenter une démarche suprême auprès de Noirfeuille, l'ancien camarade, le copain de l'X.

Avant dîner, lorsqu'il était parvenu à le chambrer dix secondes, le financier refusait carrément de l'aider; toutefois, au su de Morisset, il jouissait d'une digestion épanouie et se distinguait par un Uppmann assez accueillant.

Et voici que Noirfeuille passait, l'air heureux de la tournure sensationnelle qu'avait prise sa soirée. Les yeux de Morisset rencontrèrent les siens. Aussitôt son sourire se décomposa; il ressaisit son regard qu'il rendit vague, nuageux, et il se sauva très vite, dans l'effroi de nouvelles sollicitations.

*
* *

Morisset conclut à un arrêt définitif. Il s'en alla, par les rues. C'était une nuit d'août finissant, avec un ciel léger, un air velouté, de la brise. Il savourait, en désespéré, la douceur de l'existence et se cantonnait de plus en plus dans cette idée que, seul responsable du déficit devant les actionnaires et ne nourrissant pour la correctionnelle que des goûts médiocres, un homme tel que lui n'avait plus qu'à se faire sauter... Quant au mécanisme de la débâcle, limpide, parbleu! Vie trop large, à cause d'un succès prématurément escompté, foi trop absolue en sa veine, hâte de faire grand; et la faute aussi à ce satané Chouix, qui laissait construire à deux mille exemplaires un moteur dont le brevet, par suite d'un vice de forme, se trouvait depuis six mois dans le domaine public... Et là-dessus, pour se radouber, de déplorables spéculations... toutes aventures qui vous pendent au nez, encore que vous soyez le meilleur fils de la terre.

Certes, il regretterait une série d'excellentes choses; par exemple certaines brunes un peu grasses, avec le col onduleux; quelques crus bourguignons; tel joli conseil d'administration où l'on établit un bilan mirifique; un petit paysage qu'il connaissait, aux environs du lac de Côme; et puis l'énergie, les trouvailles, une grève d'ouvriers, où, sans escorte, il marcha sur les rebelles, les domina par la force du verbe et du regard.

Morisset sentait son âme devenir infiniment pitoyable, il s'attendrit jusqu'aux larmes à cause d'une rosse étique de fiacre, qui trottinait sous le fouet. Alors il jugea opportun d'absorber un stimulant et s'arrêta dans un bar, où il se fit servir un *sherry gobbler*.

*
* *

Quelqu'un entra, s'assit à une table, demanda du champagne. Morisset, ayant tourné la tête, reconnut Jerry Smith.

Il n'avait jamais été fétichiste ni superstitieux; mais les situations ai-

guës incitent l'esprit au fatalisme. Ne se nommait-il pas Destin, ce hasard qui, à deux reprises dans la même soirée, plaçait cet Etre presque divin sur sa route? Et Morisset ne devait-il point, par déférence envers sa propre carrière, qui pouvait encore être éclatante, bravant — puisqu'il avait tout tenté — un point d'honneur, en somme conventionnel, suivre une impulsion étrange et soudaine, de s'adresser, tout à trac, au potentat transatlantique? Un geste de cet homme qui remuait les millions, et l'usine de Montrouge était non seulement sauvée, mais, grâce au double allumage que Morisset achevait de mettre au point, on était sûr, en un an, de bouleverser le marché de l'automobile.

LE PILOTE, MÉRIDIONAL TONITRUANT P. 13

Morisset salua Jerry Smith.

Comme les autres convives du dîner, il avait été présenté par Noirfeuille; mais il n'espérait guère être reconnu. A tort, car le grand homme lui dit:

— Heureux de vous voir. Vous allez bien, depuis tout à l'heure?

Et il l'invitait à s'installer près de lui.

Un entretien s'engagea. Morisset qui, au début, bégayait d'émoi, s'était repris et discourait, maintenant, avec sa faconde coutumière. Il aborda son affaire de front et formula net une demande.

Alors Jerry Smith le dévisageait un instant, lui saisissait une main qu'il écrasa d'une étreinte chaleureuse, et il déclarait:

— Splendide, en vérité, tout à fait splendide, pour un industriel français!

Il prit un temps, et, comme se parlant à lui-même, murmurait:

— C'est un homme, c'est un homme... M. Morisset est un homme!

La stupéfaction de Morisset se trouvait si colossale qu'elle n'augmenta même plus lorsque Jerry Smith, ayant, là-dessus, entonné deux bouteilles en deux minutes, devenu subitement confidentiel, lui expliqua:

— Moi, voyez-vous, mon bon ami, j'aime beaucoup les minstrels nègres qui gigotent, avec leurs jambes de caoutchouc. J'ai connu, jadis, à Philadelphie, une espèce de vieux joueur de banjo qui n'avait fait que pincer les cordes toute sa vie et jamais levé un pied en même temps que l'autre. Un soir, je lui dis: « Essayez donc de danser, Wilkie. » Les autres observent: « Non, Wilkie, ne faites pas ça, vous êtes un ancêtre, vous vous casserez la patte. » Je dis: « Essayez toujours, il y a cent dollars... » Un vrai prodige, mon bon ami, une révélation! Il est devenu célèbre depuis, et vit de ses rentes...

Un peu plus tard, sur un coin de table, Jerry Smith signait à son « bon ami » un chèque de trois cent mille francs, en lui demandant s'il n'avait pas besoin de plus. Ce fut une excellente soirée pour Morisset.

II

MORISSET, DE LA MAISON MORISSET, CHOUIX ET Cie

Après des débuts admirables suivis d'une période assez critique, la maison d'automobiles Morisset, Chouix et Cie, contre l'attente du public et surtout des confrères déjà béats, s'était tout d'un coup remise d'aplomb, bientôt avait dû, devant des commandes sans cesse accrues, tripler ses équipes, agrandir ses usines, créer des succursales, et, au bout de vingt mois, elle se plaçait parmi les quatre grandes firmes tenant la tête du marché mondial.

On se racontait que cette recrudescence de fortune était attribuable à la protection dont Jerry Smith, le milliardaire américain, avait, au moment fatal, couvert l'ingénieur Morisset, et qui lui avait permis de lancer entre autres innovations ce double allumage si remarquable.

Toutefois on eût été surpris d'apprendre que le grain de leur intimité avait germé dans un bar, aux Champs-Elysées, en une rencontre que Morisset n'oublierait qu'à son dernier soupir.

*
* *

Et, de fait, cette soirée marquait, dans sa carrière, une étape d'autant plus heureuse que Jerry Smith lui resta désormais un précieux conseiller: cet homme de génie — philosophe et docteur subtil quand il voulait s'en donner la peine — lui avait découvert des horizons insoupçonnés, l'avait initié à une conception beaucoup plus vaste de l'univers.

— Voyez-vous, mon bon ami, avait coutume de dire Jerry Smith, — il parlait très correctement cette langue-ci, — ce qui vous manque surtout, à vous autres latins, c'est la notion de l'étranger, de ses mœurs, de ses aptitudes, de ses vertus propres. Pour les travers, oh ça! vous les relevez tout de suite; toutefois, en même temps, vous êtes disposés à lui reconnaître, beaucoup trop libéralement, des supériorités parfois inexistantes, sans jamais chercher à en faire l'analyse, la critique; de sorte que l'inutilité de votre admiration en annule tout le bénéfice.

Quant à cette sorte de stupéfaction assurée que vous manifestez en voyant quelque chose qui n'est pas « comme chez vous », elle concourt à éterniser — pour le plus grand dommage de votre race — le *Monsieur est persan* de l'immortel Montesquieu. Je ne parle pas de votre obédience exagérée au qu'en dira-t-on, de votre soucieuse routine. Toute innovation vous terrorise, on dirait. Quand un monsieur entre dans un de vos bureaux et vient vous proposer une affaire, vous commencez par le regarder comme un malfaiteur, vous vous gendarmez et, la plupart du temps, vous ne l'écoutez pas. Et si, de grand hasard, vous avez retenu son offre, ce sont des tergiversations et des délais sans fin. Chez nous, on fait asseoir le monsieur, on l'entend, et l'on dit « oui » ou « non ». Et c'est quand, naguère, vous m'avez parlé si carrément, que vous avez attiré mon attention, mon bon ami;

j'ai vu qu'il y avait en vous de l'étoffe.

*
* *

Morisset réalisa le type de l'industriel novateur, du Français américanisé, ce qui constitue généralement un excellent modèle, car la race gauloise s'imprègne de l'énergie anglo-saxonne, en laisse filtrer certaines humeurs grossières, imperméables à l'art, réfractaires à la perfection.

Présentement, Morisset, devinant que l'avenir mécanique se trouvait aux aéroplanes, étudiait spécialement les moteurs légers sans trépidation, qui développent un maximum de puissance sous un minimum de poids, et fonctionnent quelle que soit l'inclinaison des axes.

UN MONSIEUR AGÉ, AVEC UNE FACE CUITE, UN COLLIER DE BARBE AUX POILS RÈCHES (P. 141).

Jerry Smith l'y encourageait fortement; le grand spéculateur lui avait écrit:

« Vous êtes dans le droit chemin, la conquête de l'air m'apparaît comme le vrai Problème; et quand j'en aurai fini avec la guerre des trusts, je deviendrai votre collaborateur. »

Ces études avaient mis Morisset en rapport avec nombre d'aéronautes et notamment, par Noirfeuille (on était redevenus intimes, aujourd'hui), avec M. Planchut, dont les conseils devaient l'inspirer souvent.

Il s'éprit de sa fille.

Mlle Nicole tenait, du sang maternel, une peau mate et des yeux profonds; son père lui avait transmis un courage presque viril, une humeur primesautière, qu'on songeait peu, du reste, à contrarier.

Morisset, portant toujours beau, le succès donnant à sa maturité un particulier lustre, réalisait en somme un parti des plus estimables; il fit sa cour, constata qu'il était accueilli gentiment, mais qu'on ne le prenait pas au sérieux pour un liard. Sa passion ne faisait que s'accroître. Il attendit, dans une expectative galante, empressée; et, sur ces entrefaites, il devint extrêmement jaloux d'un rival qui s'incarnait en la personne de Gilles Lebrisard, élève à l'Ecole Centrale, disciple choyé du père Planchut, et que Nicole semblait accueillir avec une toute spéciale faveur.

Car bien qu'en général, la petite se montrât rebelle aux nouveaux visages, dès sa première entrevue avec Gilles, leurs relations avaient pris un caractère d'amicale camaraderie.

Et voici que, du moins en sa présence, elle paraissait changée. Devant ce garçon vivace, volontaire et hardi (dans sa prime adolescence peut-être fut-il porté à quelque timidité avec les femmes, mais, jugeant cela indigne d'un homme, il l'avait abolie),

on eût dit que, par une obscure et naïve coquetterie, elle comprimait en elle toute gaminerie, cherchait à se montrer de son sexe.

Gilles Lebrisard, lui, se trouvait à cette phase de la vie masculine où l'on regarde du haut de sa mentalité conquérante le pauvre intellect des jeunes filles; et sans y mettre de la fatuité, encore que sa bonne mine et tout l'allant de sa personne lui eussent valu, entre autres conquêtes, celle de Mlle Barally, apportait dans son amitié — réelle — pour Nicole, une sorte de supériorité inconsciente, orgueilleuse, aveugle aux regards d'amour.

III

MADEMOISELLE NICOLE ET SES FAMILIERS

Quand, à fin d'éducation sociale, il avait envoyé Nicole chez les Noirfeuille, M. Planchut s'était imposé un sacrifice réel, car il adorait cette brune gamine dont il disait, avec fierté: « Une véritable de la Brossette, ça, pas d'erreur! »

Du reste, Mlle Nicole n'allait pas tarder à s'affirmer de sa race: et voici que, vers ses dix-huit ans, elle s'insurgeait — gentiment — contre la tutelle trop guindée de ses parents d'adoption et révélait le dessein précis d'habiter « avec papa »: parce que d'abord elle s'intéressait à ses travaux, elle désirait les suivre; puis elle se sentait le besoin de coudées franches, d'arbres et de ciel, à quoi les salons parisiens satisfaisaient mal.

Le père Planchut, dans le fond, fut ravi. Cette enfant meublerait richement, aux veillées, le grand salon du Castel; il aimerait l'entendre tapoter du piano, en accompagnement à la lecture de publications scientifiques, par quoi d'habitude il finissait sa journée.

Cependant, pour la forme, et en acquit de conscience, il protestait, faisant chorus avec Mme de Noirfeuille, qui énumérait à Nicole tous les inconvénients mondains de se séquestrer ainsi.

— Et puis, enfin, tu seras bientôt en âge de te marier.

— Ah! je n'y songe guère!

Et comme Nicole avait ce qu'on appelle en langage équestre « de la tête », la victoire, en principe, lui revint; il fut convenu que du printemps à l'automne elle allait demeurer à Maisons-Laffitte; les Noirfeuille réclamaient seulement le monopole de l'hiver.

— Bon, finit par acquiescer Nicole, c'est entendu. Vous m'aurez donc pour me conduire au bal.

*
* *

Elle mena l'existence rustique et libre pour laquelle elle se sentait créée. Férue surtout d'équitation, elle passait des heures — montée sur un pur-sang en retraite que le père Planchut acquit pour elle, d'un entraîneur voisin — à sillonner les belles routes de la forêt.

D'abord, M. de la Brossette avait insisté pour que son vieux jardinier Germain, ci-devant spahi, l'accompa-

gnât. Mais, avec des ruses de sauvage, elle semait le subalterne, et en fin de compte, il fut admis que Mlle Nicole se promenait seule... Point tout à fait, car un quatuor de chiens, ses commensaux habituels, l'escortait invariablement.

Ce bataillon se trouvait d'un recrutement assez composite. Le bull, intitulé Clown, et constituant un don de M. de Noirfeuille, était blanc, avec un poitrail large comme un four, des yeux bordés d'écarlate, des oreilles truffées de lentilles noires et une queue recroquevillée en ressort à boudin. Chocolat, caniche marron, avérait un caractère affectueux et intuitif. Khaki, Saint-Bernard mordoré et soyeux, se manifestait en jappements sonores. Quant à Voyou, cette chienne bâtarde, mâtinée de toutes les espèces, ayant un jour rencontré Nicole sur son chemin, l'avait suivie, par instinct de bête qui sent vivre un cœur fraternel, et, naturellement, elle s'était vue adoptée.

UN BON PILOTE DOIT S'ÉTUDIER A CONNAITRE ET A RECONNAITRE LES PAYS A VOL D'OISEAU (P. 18).

A part les coups de dents usuels en certaines circonstances délicates, les quatre s'entendaient bien, et dans tous les cas se montraient d'accord en une commune adoration pour leur patronne.

Aimant tous les animaux, elle en possédait encore d'autres, plus ou moins domestiques, qui vivaient en des domaines spécialement affectés à leur usage et défendus par les grilles contre la curiosité périlleuse des chiens ; la cuisinière n'avait pas licence de porter en ces lieux le coutelas funèbre, et en était réduite à faire venir la volaille et le gibier du dehors.

IV

UN PERFORMER DE LA VIE INTENSE

D'un accord unanime, ses concitoyens nommaient Jerry Smith l'homme le plus étonnant de toute l'Amérique, et chacun sait que ce pays regorge d'hommes étonnants.

Comme tous les héros, la légende, déjà de son vivant, l'accaparait. On lui donnait pour auteur un roulier du Lincolnshire, un aubergiste de Calcutta; certains l'affirmaient bâtard d'archiduc; d'autres le faisaient naître d'un cowboy et d'une indienne Squaw; et, disait-on, lui-même avait vécu plusieurs années dans le Ranch.

Aussi bien, touchant ce chapitre, on se trouvait réduit aux hypothèses; car nul n'avait la clef du commencement; et Jerry Smith, entre autres particularités, incarnait celle d'être un des citoyens des U. S. A. les plus rebelles à l'interview.

Il accoutumait seulement de dire:

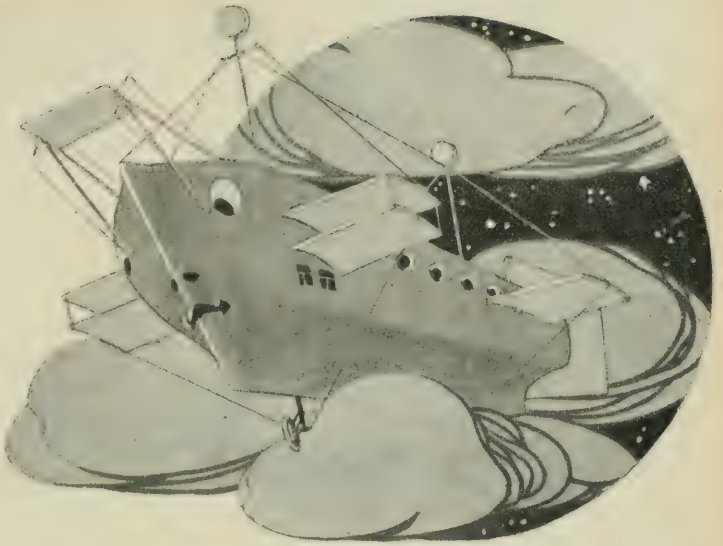
— Mes mémoires, si je les rédige, seront peut-être curieux.

Dans la chronique contemporaine on ne rencontrait sa personnalité qu'à l'époque même où, vers la quarantaine, il sortit de l'ombre, pour monter, d'un essor, au pinacle.

Une manœuvre de Bourse sur les nickels du Wyoming l'avait fait riche du jour au lendemain; il était parti de là pour gravir l'échelle des suprêmes biens, dans une suite de triomphes sans une défaite qui en eût rompu la filière, et dont les Chemins de fer de l'Alaska, de Sydney-Melbourne, du Sud-Chinois, les Canaux du Brésil et du Paraguay, la Coopérative des Banques, les Syndicats des Houillères et des Métaux, furent les étapes culminantes, avec, entre temps, une grenaille d'autres entreprises, les plus diverses, les plus inattendues, assumées comme en manière de jeu, et qui auraient suffi pour instituer cent fortunes: la Société des Autodromes, l'Association des Religions, les Haras du Dakota, les pianos mécaniques brevet Bollander, les projecteurs Scott à lumière bleue, et l'United States Tailoring C°, qui fabrique journellement dix mille costumes, pour les deux sexes, tous les âges, toutes les tailles, toutes les conformations, tous les états, pour ceux qui ont le bras gauche plus court que le droit et réciproquement, de même en ce qui concerne les jambes, pour les bossus, les culs-de-jatte, les nains et les géants, pour la magistrature, l'armée, la marine, pour les sports, depuis le tennis jusqu'à l'aviation.

En dernier ressort, ayant conquis ce qu'il est possible, ici-bas, de conquérir, entassé l'or à la pelle, spéculé sur la terre et les hommes, contrôlé — par les trusts dont il faisait partie — la production d'à peu près tout ce qui se fabrique, ne pouvant plus imaginer d'obstacle à aucune réalisation, pour peu qu'elle ne fût pas d'ordre surhumain, suffisamment outillé pour ouvrir, sans collaboration, s'il lui en prenait fantaisie, un tunnel sous la Manche, capable de racheter à un empire, une province, corps et biens, Jerry Smith, âgé de soixante ans, se montrait encore un gaillard ro-

buste, d'une intelligence qui ne paraissait nullement détendue par de si invraisemblables efforts, parce qu'il sut doser, en bon chimiste, la quantité d'émotion afférente à tout acte, et qu'il se trouvait supérieurement doué pour ce sport primordial que constitue « l'art de vivre ».



UNE AÉRONEF MUE PAR LES EFFLUVES D'UN MYSTÉRIEUX MÉTAL DESCENDAIT SUR PARIS (P. 25).

Ce masque, aux traits immobiles, il l'avait voulu absolument tel: car notre moral finit par se conformer au physique, et Jerry Smith jugeait utile d'aller, calme; mais sous cette effigie glaciale, était une sensibilité, un cœur — actif jusqu'à présent, disaient les très intimes, — du tact, de l'humour, du bienveillant scepticisme. Il buvait sec, mangeait bien, et contrairement à plusieurs de ses confrères du milliard, ne professait aucune théorie piétiste.

Son existence privée était d'une magnificence sobre, ordonnée, somptueusement discrète.

En effet, nos jours se trouvant comptés, il estimait sage et légitime d'en extraire, dans les limites, tout au moins externes, du bon droit, un maximum d'agrément personnel.

Au lieu de se sacrifier vaniteusement aux idées reçues, il avait tâté ses penchants, et, une bonne fois, il se donna la peine de régler son ordinaire selon les données que l'expérience de ses penchants particuliers lui avait fournies.

A première vue, le problème paraît simple, lorsqu'on dispose du tout-puissant levier. Cependant, il faut — en de tels arrangements — prendre garde aux méchefs qui résultent d'un luxe surabondant, d'une pléthore d'aise. Ainsi, par exemple, certains nababs, jaloux de posséder un train de maison splendide, se rendent la vie odieuse par l'immixtion de la livrée en leur intimité, — obligés qu'ils sont de conserver perpétuellement une attitude (partant, de s'imposer un effort), — se voient plus mal servis que de petits bourgeois, patrons d'une unique bonne, boivent de la piquette dans des bouteilles glorieusement étiquetées!

Suivant ces principes, Jerry Smith, sans cesse en déplacements, de même qu'il s'était édifié dans la plupart des cités américaines des maisons conformes à son idéal d'agrément, possédait, pour les voyages maritimes, un steamer exactement aménagé comme ces habitations, et, sur terre, l'attendant au garage de la station la plus voisine, des trains qui constituaient une réduction de son *home*. Un poste de télégraphie — qui fut

sans fil dès que cette méthode se trouva applicable — le reliait à ses bureaux. En même temps que son état-major de secrétaires, et que son chef français, payé dollars 50.000 annuellement, le convoi recevait un orchestre de musiciens choisis, et un vieux nègre danseur et joueur de banjo; car Jerry Smith, éclectique mélomane, révérant Beethoven autant qu'il convient, parfois se complaisait tout de même aux rythmes bizarres du cake-walk.

D'autre part, s'il avait décidé de faire route en automobile, il prenait place en de colossales deux cents HP, habitacles confortables et rapides, et trois roulottes semblables l'escortaient, au cas d'une panne, sur tous les chemins.

*
* *

Au surplus, dans ses comportements, nulle ostentation; s'il se montrait en général inabordable, toutes les semaines, pendant deux heures, le vendredi, il recevait, où que ce fût. Un boy cireur de bottes se trouvait admis, au même titre qu'un lord, à ces audiences où les spécimens les plus disparates du genre humain se trouvaient représentés. Certains pèlerins de ce pape moderne avaient franchi des milliers de milles pour lui parler. Chacun avait deux minutes, scrupuleusement chronométrées par un assistant.

Le visage impassible, Jerry Smith prenait une note sur un calepin, saluait et passait à un autre.

V

L'INSTITUT AÉRONAUTIQUE JERRY SMITH

Jerry Smith allait apprendre l'immense ennui des hommes d'action qui ne voient plus rien à tenter, lorsqu'il s'avisa que le seul domaine encore inexploré et digne de sa sollicitude se trouvait être celui des airs.

Donc, après avoir mené à bien, comme d'usage, une dernière entreprise, colossale du reste, et qui consistait à truster l'industrie du fer, non seulement suivant les Kartells d'Allemagne et d'Amérique, mais sur l'entière surface du globe, Jerry Smith remit aux têtes de son état-major les affaires courantes, et vint à Paris « travailler ».

C'est en France, effectivement, qu'il avait résolu de fonder un vaste Institut d'études aviatoires; car il estimait que sous le rapport du pur génie mécanique les races latines se trouvent supérieurement douées.

Il conçut cette organisation avec la prévoyante méthode qui le caractérisait en toute circonstance.

Par le moyen de correspondants répartis en réseau sur la terre, sans excepter les plus lointains pays (quelques mauvais plaisants prétendirent que l'on communiquerait même avec la Lune), de vastes bureaux devaient centraliser tout ce qui se produisait de neuf en aviation.

Un *Bulletin* de l'Institut, qui serait publié en éditions polyglottes, enregistrerait, classerait et commenterait les faits et les résultats.

Dans le même temps que l'on essayerait de constater le présent, de découvrir l'avenir, Jerry Smith vou-

C'ÉTAIT UNE NUIT D'AOUT FINISSANT, AVEC UN CIEL LÉGER, UN AIR VELOUTÉ, DE LA BRISE (P. 28).

lait que l'on scrutât également le passé aéronautique, lequel pouvait être fécond d'enseignements.

Une équipe spéciale de philologues et de savants serait expédiée en Egypte, en Grèce, en Asie-Mineure, pour étudier, sur place, les monuments et leurs inscriptions, recueillir jusqu'aux derniers indices de la légende, écrite ou orale. Toutes les bibliothèques de l'univers seraient explorées à fond.

Des sections spéciales devaient être consacrées aux travaux de mathématiques, de mécanique appliquée, de chimie et d'électricité; d'autres, vouées à l'établissement des accessoires. Les moteurs se trouvaient étudiés en dehors, par la maison Morisset, Chouix et Cie, solidaire, par ce fait, de l'entreprise.

*
* *

Tout cet organisme, grâce à la surprenante activité de Jerry Smith, que Morisset secondait d'ailleurs avec discernement, bientôt allait se trouver en train. D'ores et déjà le mouvement qu'il suscitait fut énorme, et l'on pouvait à coup sûr en attendre de prochains et valables résultats.

Cependant Jerry Smith ne se déclarait pas satisfait, il avait conscience qu'un élément faisait défaut à cet ensemble.

Un jour, en présence de Morisset, il résuma son idée:

— Ce qu'il nous faudrait, c'est un inventeur, l'Inventeur!

— L'Inventeur, fit Morisset, un peu surpris et qui se demanda si Jerry Smith ne voulait pas rire. Mais l'inventeur ne se rencontre pas ainsi sur commande. N'est-ce pas en quelque sorte pour y suppléer que vous créez l'Institut?

— Non point. Les études de nos divers collaborateurs nous aideront à circonscrire la question, à en mettre au jour les données, les éléments, et à placer de notre côté les meilleures chances de réalisation technique. Elles ne sauraient suppléer à l'Homme nécessaire. N'avez-vous jamais fait cette remarque, mon bon ami: en ce siècle de mille obstacles surmontés, l'aviation — art primordial, car se transporter rapidement

QUELQU'UN ENTRA, S'ASSIT A UNE TABLE, DEMANDA DU CHAMPAGNE (P. 28).

JERRY SMITH SE MONTRAIT ENCORE UN GAILLARD SOLIDE (P. 34).

d'un point à un autre sans avoir besoin de routes tracées, c'est une victoire suprême sur l'espace et le temps — l'aviation végète, en enfance. N'est-il pas surprenant de regarder où nous en sommes, malgré tant de science accumulée?... Or j'estime, qu'à cette heure, l'individu qui possède en son cerveau la clef du problème, existe. Il faudrait le découvrir, et nous l'attacher.

— Peut-être avez-vous raison! fit Morisset pensif.

Quelques instants, la face de l'Américain demeura inexpressive; puis il y eut dans ses yeux comme un pétillement, un éclair de mémoire et d'intuition!

— Dites-moi, mon bon ami, s'informait Jerry Smith, je me rappelle qu'il y a quelque temps, vous m'avez fait visiter, à Maisons-Laffitte, le parc aérostatique d'un pilote remarquable, oui, remarquable en tous points, un maître...

— M. Planchut de la Brossette!

— C'est cela... Eh bien! ce M. de la Brossette m'avait présenté un jeune technicien. Vous êtes, je crois, familier de la maison, vous devez voir qui je veux dire?

— Oui, un nommé Gilles Lebrisard, fit Morisset, après une hésitation.

— Qu'est au juste ce Gilles Lebrisard?

— Un fils de bonne famille bourgeoise, élève à l'Ecole Centrale, et qui s'occupe d'aviation. Oh! intelligent et débrouillard, certes!

Et Morisset n'avait pu s'empêcher de mêler quelque amertume à ses paroles, considérant Gilles Lebrisard comme l'obstacle le plus certain à sa félicité.

Jerry Smith, très observateur, avait tout de suite perçu du dépit dans sa réplique; il se réserva d'en approfondir les motifs à l'occasion et, sans rien laisser paraître, il continua:

— Comme nous étions sur la cale du dirigeable, lorsque M. Planchut m'a fait examiner ses gouvernails obliques, je ne sais si vous vous rappelez, mais il y avait là une commande indéréglable par transmission souple, très curieuse, une de ces machines où l'on sent que « ça y est ». J'entends encore M. Planchut nous dire, de sa grosse voix: « C'est le petit qui a trouvé ça, en s'amusant... » Et maintenant je me souviens de sa figure et de son regard, à ce jeune homme. Il m'a impressionné. C'est

à lui que je pensais tout à l'heure, en vous parlant de l'*Inventeur*. Gilles Lebrisard est peut-être celui qu'il nous faut. Voulez-vous me l'amener un de ces matins?

— Entendu, fit Morisset.

Et, après y avoir fait premièrement grise mine, il envisagea d'un assez bon œil l'obligation (Jerry Smith ayant dit: je désire) de les mettre en rapport. Car, au cas, assez probable, où l'Américain attacherait Gilles Lebrisard à sa nouvelle entreprise, ce dernier négligerait forcément M. de la Brossette, dans les alentours duquel il passait tout son temps; Mlle Nicole trouverait, ainsi, moins de facilités pour voir le blanc-bec; et enfin, de la sorte, lui, Morisset, aurait plus libre la route de ce cœur rebelle, mais, il en était certain, point imprenable puisque la petite, en somme, lui marquait de la sympathie.

VI

UN JEUNE HOMME LIBRE

Dans le vaste jardin d'hiver, devant une table éblouissante de surtouts et d'attributs, chargée de victuailles fines et de magnifiques vins, tous trois, les présentations faites, s'étaient installés en silence.

Jerry Smith, à diverses reprises, scruta son nouveau commensal. Gilles Lebrisard ne manifestait aucun trouble devant un tel personnage. Et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il l'inspectait aussi, tranquillement, d'égal à égal.

Enfin, après une pause d'entrée en appétit, laquelle dura le temps des hors-d'œuvre, Jerry Smith dressa son facies blême et pensif, cligna ses pesantes paupières sur son regard aigu, dont il dirigea le trait vers Gilles Lebrisard, et il articulait :

— Mon ami Morisset a dû vous dire que nous élaborons le projet d'un Institut ayant pour but de centraliser les études contemporaines touchant l'aviation, de combiner, de construire et d'essayer des appareils,

Mlle NICOLE SE TENAIT AU VOLANT (P. 41).

cela dans les circonstances les plus propices, puisque tout l'argent nécessaire — je parle de millions — sera fourni.

— Oui, M. Morisset m'a expliqué! disait Gilles Lebrisard.

Et il ajouta, avec bonne humeur:

— C'est une *riche* idée que vous avez eue!

Morisset semblait effaré de tant d'audace; Jerry Smith émit un petit rire approbateur:

— Bonne plaisanterie! Mais je viens au fait. M. Planchut de la Brossette, dont j'estime grandement la science d'aéronaute, et qui m'a accordé l'honneur de me recevoir naguère, avait attiré mon attention sur divers perfectionnements d'appareils, dus à votre ingéniosité. Ayant confiance dans vos aptitudes, je vous propose de travailler avec nous; vous trouverez dans cette collaboration technique des facilités matérielles que vous ne pourriez rencontrer, je crois, ailleurs. Les conditions, vous les fixerez vous-même.

Gilles Lebrisard, très calme, répliquait:

— Ce que vous me proposez là est très séduisant. Je dois pourtant vous prévenir qu'actuellement l'Ecole ne me laisse pas trop de loisir et que dans six mois, lorsque j'en serai sorti, je me verrai tenu de servir une année ma patrie.

— L'Institut ne sera pas un bureau, tout au moins en ce qui vous concerne. Vous aurez toute liberté d'initiative.

— Alors, je vais y songer, et je vous répondrai dans quarante-huit heures.

— Parfait! résuma Jerry Smith laconiquement.

Et l'on parla d'autre chose, cependant que Morisset retenait à peine son indignation contre ce paltoquet, qui avait le front de demander à « réfléchir » en face d'une telle aubaine!... Le même, parbleu, le même qui considérait toutes les attentions de Mlle Nicole comme un hommage dû.

Lorsque Gilles eut pris congé, Morisset, seul avec Jerry Smith, s'écriait:

— Un petit faiseur!

L'Américain sourit:

— Vous auriez tort de lui en vouloir, mon bon ami. J'aime, au contraire, cette attitude crâne et pondérée à la fois. Elle est rare chez les jeunes gens de votre pays... Et elle ne m'inspire qu'un désir encore plus vif de le voir se joindre à nous. Toutefois, je doute qu'il accepte...

— Vous doutez!

— Oui. Ce garçon-là est un *indépendant*, je l'ai jaugé tout de suite. J'ai eu beau le tranquilliser à cet égard, il craindra d'être embrigadé, de subir un joug.

Et l'avisé spéculateur ne se trompait pas.

Gilles Lebrisard élevait en lui-même une sorte de culte à sa liberté. Il l'avait, complète, aux côtés du père Planchut, et il affectionnait le vieil homme bourru et jovial, qui savait si bien le comprendre et le guider en lui laissant la bride au col.

En outre, au point de vue matériel, M. Lebrisard, retiré du commerce avec soixante mille livres de revenu, avait, ainsi que madame son épouse, fini par prendre au sérieux, et même par révérer la vocation de ce fils aventureux: ils ne lui marchandaient, que pour la forme, les subsides.

Puis il était aussi là, le grand-père Roumerie, décharné et jaune, hôte ponctuel d'un fauteuil à roulettes, dont le regard mort ne s'allu-

mait qu'avec la fierté de voir ce rejeton sublime de sa race.

*
* *

Lorsqu'en demandant conseil, Gilles Lebrisard eut fait part à M. Planchut de son entretien avec Jerry Smith, l'aéronaute, un instant, se montra perplexe :

— Evidemment. Les capitaux de cet homme sont un levier puissant pour un inventeur... Tu as beau n'être pas un râleux, n'empêche que des millions, c'est des millions. Rien que d'avoir la responsabilité de construire et d'utiliser un aérodrome — et tu sais, pour un coup, si cela importe dans les essais de vol, — ça vaut qu'on y regarde à deux fois, avant de refuser, ce dont, du reste, je vois que tu meurs d'envie...

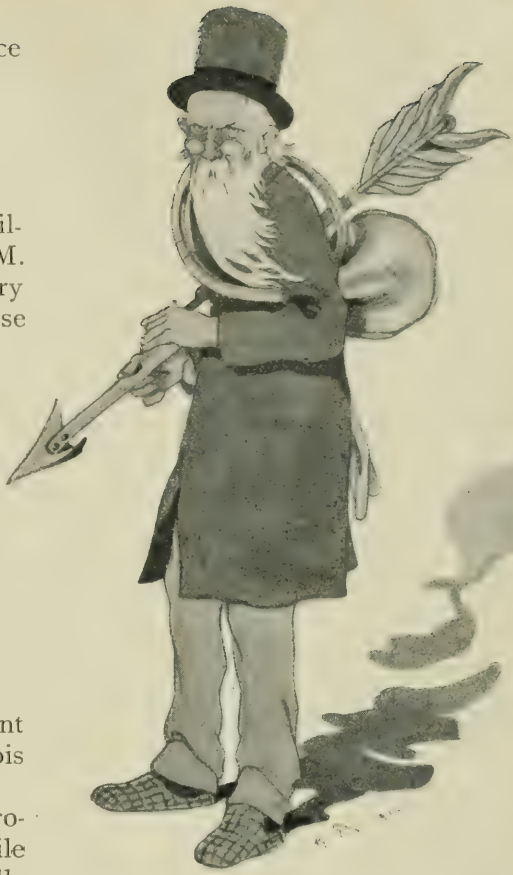
Comme ils discutaient en se promenant au jardin, une automobile à la porte du parc mugit, et Mlle Nicole parut, laquelle fut mise, par M. Planchut, au courant de l'affaire.

— D'ailleurs, concluait Gilles, je ne marche pas avec Jerry Smith. C'est décidé.

Le visage de Mlle Nicole, qui avait paru préoccupé, s'illumina ; sans même songer à s'apercevoir de ce changement, Gilles, avec la gravité puérile des jeunes gens que tient l'Idée, expliquait :

— Je sens que je ne ferai jamais rien de bon si je ne me sens pas mon maître, et je ne quitterais pour rien au monde M. Planchut.

— Et votre petite camarade, ça vous serait donc égal de la quitter? fit Mlle Nicole sur le ton de la plaisanterie.



LE NOMMÉ CARLUS CROCHET, AVEC SA FLÈCHE ET SON COR (P. 50).

— Bien sûr non! déclarait Gilles avec condescendance.

Nicole badina encore.

— Il dit cela par politesse, parbleu!

Puis elle se détourna comme pour rajuster d'une tape des plis, invisibles d'ailleurs, de sa jupe, s'éloigna dans l'allée, suivie de plusieurs chiens, lesquels faisaient fête à son arrivée.

Et, se penchant vers son caniche Chocolat, elle lui chuchotait, confidentielle et douloureuse :

— Il ne m'aime pas, il ne m'aime pas, il ne m'aime pas!...

VII

LES FIANÇAILLES SUR LA ROUTE

Ce matin de juillet, on s'en allait déjeuner à Rouen, où il y avait des courses.

Mlle Nicole se tenait au volant de la soixante chevaux huit cylindres M. C. C. (*alias* Morisset, Chouix et Cie), une voiture d'entre les voitures, construite à l'usage personnel du directeur, — aucune trépidation, roulements veloutés, pas de bruit, sauf un ronron berceur et lointain, musique plutôt que son de moteur, — et tandis que M. Planchut, avec les Noirfeuille, prenait place dans la limousine, Morisset avait tenu à occuper le second baquet du siège.

Encore que cela se trouvât notoirement superfétatoire, car Mlle Nicole conduisait, au su de chacun, comme une merveille, il avait donné comme prétexte l'éventualité de quelque brusque incident sur la route; et, en réalité, seul le grand désir de mettre à profit l'occasion d'un tête-à-tête, inspirait le très amoureux Morisset.

Gilles Lebrisard, compagnon habituel de leurs randonnées, manquait à celle-ci. Car il accomplissait, pour lors, son année de service militaire, en qualité de sous-lieutenant artilleur, à Besançon.

Au surplus, l'ingénieur eût été le dernier à se plaindre de son absence. Non qu'il éprouvât une véritable inimitié à l'égard du jeune homme. Et si, dans les débuts, il l'envisageait comme un rival, il s'était, depuis, convaincu d'erreur. Seulement, Morisset, dont l'âge mûr mêlait un peu de sollicitude à son ardeur, s'irritait de voir ce gamin passer avec une pareille indifférence devant un trésor vivant que lui, Morisset, eût été si heureux de conquérir.

Et alors, une colère le prenait et c'est à peine s'il se retenait pour ne pas lui ouvrir les yeux, à Nicole, lui démontrer clairement qu'elle dispensait l'or de son cœur au profit d'un sot préférant à sa douce pureté de vierge les grimaces d'une cabotine sans lustre.

Mais — loyal — Morisset avait toujours réprimé ces mouvements-là et su s'arrêter juste à temps pour ne pas commettre ce qu'il eût considéré, ensuite, comme une traîtrise. Puis, il pensait: « Elle comprendra bien elle-même, elle comprendra... qu'il est indigne d'elle, et que je l'aime... »

*
* *

Après un long silence, sans tourner la tête, les yeux au loin, elle parla tout d'un coup:

— Mon petit Morisset, puisque vous êtes mon ami, vous me devez la vérité. Dites-moi, est-il exact que Gilles Lebrisard ait une maîtresse?

— Mais, à quel propos?...

— Répondez!

— Cette demande, vraiment...

— Oui, je sais ce que vous allez prétendre: ce n'est pas convenable; une jeune fille est censée ignorer ces choses. Mais vous savez bien que je ne suis pas une jeune fille comme les

ILS DISCUTAIENT AU JARDIN (P. 13).

ON SE MONTRAIT LES BARAQUEMENTS OU LES CHAMPIONS TENAIENT LEURS APPAREILS (P. 52).

autres, et que papa m'a élevée « à la garçon ». Alors, répondez!

Morisset allait se réjouir: voici donc que Nicole, instruite d'une liaison, du reste notoire, l'incitait elle-même à des confidences que, par une loyauté native, il avait tant de fois dû ravaler. Il allait pouvoir... Mais non; vraiment le rôle de délateur lui déplaisait, et il se tint dans le vague:

— C'est possible... Je n'en sais rien, dit-il.

— On m'a nommé une demoiselle Barally...

— Vous êtes mieux renseignée que nous autres.

— Vraiment?

— Vraiment.

Et à brûle-pourpoint:

— Mais, voyons, Mlle Nicole; puisque vous me posez des questions, je puis, à mon tour, vous interroger.

— Allez.

— Vous portez donc toujours beaucoup... d'intérêt à ce jeune homme?

Elle battit des paupières, réfléchit une seconde et murmura:

— Je lui en *portais* beaucoup, oui.

Cet imparfait donna à Morisset une joie énorme. Il n'en croyait point ses oreilles. Timidement il demanda:

— Et... maintenant?

— Je vous répondrai en toute franchise, mon bon Morisset...

Il interrompit:

— C'est que, vous le savez, je vous aime, moi!

Ferme au volant, les yeux toujours bien fixes sur la route, comme il convient à un chauffeur sérieux et conscient de ses responsabilités, Nicole poursuivit:

— Je vous crois, Morisset. Car cela, toute votre conduite me le prouve. Je vais vous étonner, même, en vous disant que je vous admire beaucoup à cause de votre attitude envers Gilles. Vous auriez pu me le débiner. Vous ne l'avez jamais fait. Et tout à l'heure, encore, à mes questions, sans vous douter que c'était une épreuve, vous avez opposé la discrétion d'un tout-à-fait chic type.

D'ouïr ces paroles, il semblait à Morisset qu'un fluide enivrant lui coulait à l'âme. Il fut sur le point

de saisir, pour la couvrir de baisers, la main, la petite main gantée qui tenait la direction, mais dont il dut respecter la mission sacrée.

— Alors, balbutia-t-il, vous ne me découragez plus?

Elle mit en première, pressa de son soulier mordoré la pédale du frein, et, à cette allure ralentie, libre de ses regards, elle dévisagea Morisset droit dans les prunelles:

— Vous êtes sûr que vous n'aurez pas de jalousies rétrospectives?

— Je jure!

— Vous m'aimez assez pour cela?

— Je vous aime plus que tout.

Alors, très émue:

— Eh bien! Morisset, c'est entendu. Je serai votre femme.

Et juste à ce moment, le père Planchut, qui n'admettait pas les vitesses « bourgeoises », s'était penché hors de la portière, et criait:

— Eh bien! quoi, on s'endort... Une panne?

Elle dit, en riant:

— Jamais de panne, tu sais bien, papa, les voitures Morisset!

Et, tout de suite, Nicole ayant exécuté un geste habituel et précis, la soixante chevaux emporta sur la riche chaussée normande, en quatrième: un brave homme de père, un couple de gens parfaits, un ingénieur invraisemblablement heureux, et une jeune fille qui avait décidé d'agir en personne raisonnable.

TROISIÈME PARTIE

I

ÉMOIS TARDIFS

Parfois vous passez près de votre Bonheur qui vous tend les bras et vous ne le reconnaissez point; c'est plus tard que vos yeux se sont ouverts et alors il y a vraiment place pour la ténébreuse douleur de n'avoir point *vu*.

Avec une sorte de délectation morose on imagine la coupe enchantée que, délibérément, on éloigna de ses lèvres, on songe à tant de droits charmants abdiqués. Et ce jour-là, si la mort, la mort seule irréparable, ne s'est point entremise, et si c'est seulement le temps fatal, la distance et les lois du cœur, que l'on voit à combattre, on espère encore: on goûte tel automne à défaut du printemps passé; et voilà le dernier bonheur.

Le regret lentement s'infiltrait en l'âme de Gilles Lebrisard, depuis certain matin où, dans la petite chapelle absidale de l'église, à Versailles, Nicole Planchut de la Brossette lui apparut sous les voiles candides de l'épousée.

Il crut, sans doute, être heureux de la savoir heureuse, et elle l'était en somme, car en épousant l'ingénieur Morisset, elle avait non point consenti un sacrifice, mais accompli un acte qu'elle jugeait bon.

Et, en plein épanouissement de

ILS AVAIENT DISPARU DERRIÈRE LES CIMES DE LA FUTAIE BORDANT LES RIVES DE LA SEINE (P. 54).

femme, elle savourait maintenant un bonheur, en somme appréciable, qu'amenuisait à peine une teinte de mélancolie.

Comme autrefois, seulement avec une ferveur nouvelle chez l'un, un peu plus de réserve chez l'autre, ils se traitaient en camarades, se rencontraient aussi souvent: car Gilles, son service militaire achevé, était venu s'installer à demeure auprès du père Planchut, et Nicole, quoique résidant à Paris, venait presque chaque jour, au Castel, voir son bonhomme de père, visiter ses quatre chiens, qu'elle n'avait pas voulu condamner à l'air malsain, à l'espace avare des métropoles.

Déjà, sans qu'il voulût approfondir, une tristesse inconnue le hantait.

Et, non plus avec la calme assurance de jadis, mais avec une sorte d'acharnement où se mêlait l'obscur instinct qui nous pousse à rechercher par tout moyen l'oubli des peines, il se jetait à la réalisation de son rêve aérien.

II

LA COUPE JERRY-SMITH

Pour inaugurer l'Institut, Jerry Smith fit savoir qu'il créait une Coupe internationale à disputer au printemps de l'année suivante: cinq cent mille francs étaient offerts au pilote de l'aéroplane qui, en moins de quinze heures, partant de Bagatelle, gagnerait Rouen et, après avoir doublé la flèche de la cathédrale, reviendrait au point de départ, sous la seule obligation d'avoir deux places occupées, et, au cas d'avarie en route ou d'atterrissage, de ne point se ravitailler et de ne réparer que par les moyens du bord.

L'essor imprimé à l'aviation par cet établissement, dont le *Bulletin* polyglotte, tiré à des infinités d'exemplaires, devint comme un régulateur de recherches, un centre où convergeaient toutes les inventions aéronautiques, avait été de belle envergure.

Et bien qu'en l'improvisant, Jerry Smith, triomphateur blasé, eût eu plutôt en vue de satisfaire son désir de conquêtes inédites, que de monter une « affaire », l'entreprise, commercialement, donnait aussitôt de magnifiques résultats: de semaine en semaine, le dirigeable et l'aéroplane supplantaient, dans le goût des amateurs riches, l'automobile déjà envieillie; les commandes privées affluèrent et aussi celles des Etats, qui s'appliquaient, maintenant, à se créer d'aériennes escadres; on pouvait entrevoir, pour un délai prochain, le fonctionnement de services urbains et départementaux par dirigeables: et grâce à la conception si rationnelle de ses différents rouages, à son outillage ultra-moderne et précis, à l'excellence des moteurs spéciaux, établis par les soins de la maison Morisset, Chouix et Cie, l'Institut monopolisait absolument, sans avoir à redouter nul concurrent, le marché des airs.

*
* *

Il résultait de ces circonstances que jamais épreuve sportive ne suscita un émoi aussi universel, d'autant que les conditions du concours, sévères mais point irréalisables — car depuis la célèbre envolée d'Henri Farman, divers engins du même type avaient déjà fourni des parcours sensiblement plus longs — en faisaient quelque chose de réel, une véritable course où la vitesse individuelle des appareils et non point leur équilibrage ou leur maniabilité, se trouverait en jeu.

Sur la liste d'ores et déjà publiée des concurrents figurait le Gotha des pilotes.

Naturellement la France, étant le terroir même de cette science-là, fournissait la majorité des compétiteurs.

Dans le clan étranger, Tom Lyne, le champion de Floride, Purkiss, de La Nouvelle-Orléans, y voisinaient avec Chistera, l'Espagnol, l'homme à la mode, dont le cellulaire avait exécuté un vol de trois lieues autour de Valladolid. L'Angleterre se trouvait représentée par l'honorable Fergusson et par Sir Thomas Hardy, de l'Académie des Sciences, promoteur du stabili-cône à double révolution. L'Allemagne envoyait M. de Teken et le professeur Otto Kirchner qui avait, disait-on, expérimenté, en présence de Guillaume II et de quelques rares privilégiés, un étonnant appareil, du genre hélicoptère. La Russie avait délégué les frères Voragine et le général Akimov, tous trois aviateurs émérites; et on citait encore, comme devant concourir, l'aéroplane suisse Burgli, lequel se caractérisait par ses quatre hélices jumelées, et le planeur Truck, à surfaces courbes, de Vienne.

Et il n'y eut pas jusqu'au fumiste, obligatoire en ces occurrences, qui fît défaut à la nomenclature: le nommé Carlus Crochet s'était inscrit avec sa « Flèche » et son « Cor ».

Les multiples reporters qui, sitôt publié cet engagement baroque, s'abattirent, à fin d'interview, sur le domicile de ce dernier, se virent en présence d'un individu hirsute qui leur révéla des arcanes. Adepte de la Spiriation, laquelle est une méthode de voler avec le concours des Esprits ou Anges, il appelait ceux-ci à l'aide d'un cor de chasse, et ne doutait pas que, tel autrefois Abaris, il ne s'envolerait sur une flèche à la construction de laquelle certaines plumes d'un oiseau très rare, le Bihoreau, — volatile triste, erratique, dont le cri imite le bruit du vomissement,

et dont il recherchait un spécimen, — se trouvaient indispensables.

On ne tarda point, du reste, d'interner ce malheureux fou, capable seulement de se nuire à lui-même.

*
* *

Jerry Smith avait décidé que son établissement concourrait individuellement; il déclarait d'ailleurs par avance qu'au cas d'une victoire, le demi-million serait dédié à la fondation d'un sanatorium.

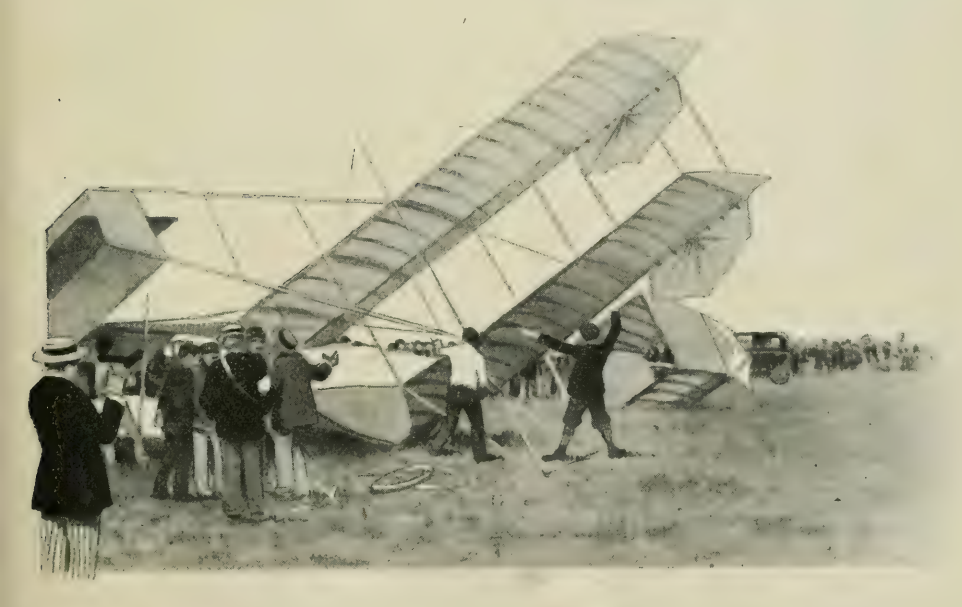
Muni d'un moteur nouveau étudié par Morisset, l'aéroplane de l'Institut avait fourni de très bonnes performances.

Et justement, Gilles Lebrisard, par délicatesse, — ayant décliné les offres de Jerry Smith, — hésitait à se mettre sur les rangs en ce tournoi.

Ce fut Morisset lui-même qui l'y incita.

Depuis son mariage avec Nicole, les relations de l'ingénieur avec le jeune aéronaute avaient perdu tout caractère d'aigreur ou de secrète animosité, devenaient franchement cordiales. Confiant en la loyauté de sa femme, — qui lui vouait en affection ce qu'elle ne pouvait pas lui offrir de passionné, — fidèle, de son cœur tout entier, à sa promesse d'ignorer des jalousies rétrospectives, Morisset, maintenant, rendait hommage sans réserve à la vaillance sportive du jeune homme.

Se joignant à son gendre, M. de la Brossette, également, conseillait à Gilles de ne point faire preuve de scrupules fastidieux, et finalement Jerry Smith, auquel Morisset en référa, l'invitait, par l'entremise de son associé, à concourir.

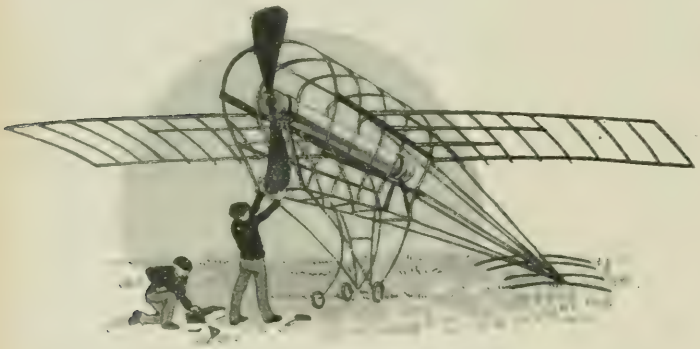


L'APPAREIL RALEIGH, DE DUBLIN, EUT UNE PANNE AU BOUT DE CINQUANTE MÈTRES (P. 54).

III

LA COUPE JERRY-SMITH (SUITE)

Un soleil de cérémonie luisait sur le ciel d'un tendre bleu matinal, sur les pelouses et arbres pleins de fraîcheur, sur le sable crémeux des allées. Des barrages de sergots, dont les uniformes empruntaient un ton sympathique au charme du décor, canalisaient, parmi les trépidants escadrons des automobiles, d'innombrables badauds, dont la foule, en ruisseaux denses, convergeait au terrain de Bagatelle où devait se donner, à huit heures, le départ pour la Coupe des aéroplanes.



SON SQUELETTE D'ALUMINIUM ET D'ACIER FIGURE UN GRAND VOLUCRE ANTÉDILUVIEN (P. 57).

Le Président de la République, en habit, suité des ministres et de leurs dames, survint avec son escorte cuirassière.

Jerry Smith, — en veston et chaussé de gros souliers jaunes, — surveillait les préparatifs, sans ostentation. Officieusement sollicité de s'asseoir près du chef de l'Etat, il déclarait: *No matter;* et cette réponse, dans sa bouche, signifiait: question réglée.

On supposait que le vainqueur serait de retour avant le crépuscule; cependant, en prévision d'arrivées nocturnes, Jerry Smith avait fait installer sur place une usine électrique, laquelle alimenterait d'énormes projecteurs brevet Scott, hissés au sommet de grands pylones, et capables de conférer à ce vaste terrain un éclairage de plein jour, rayonnant jusqu'à quinze cents mètres d'altitude.

D'immenses tableaux d'affichage indiqueraient — grâce à des vedettes automobiles, munies d'appareils radio-télégraphiques, et échelonnées sur la route, — la position des dix-huit concurrents pendant toute la durée de l'épreuve.

On se montrait les baraquements où ces champions tenaient, comme des chevaux dans des box, leurs appareils enfermés jusqu'à la minute du lancer; certains avaient fait établir, devant leur hangar, des plates-formes de projection, des catapultes, des monorails en montagnes russes.

Et autour de ce quartier de coureurs aériens, se produisait un émouvant remous d'allées et venues — officiels, chronométreurs, pilotes — que commentait l'attention en éveil de cent mille spectateurs; on discutait les chances des compétiteurs, des bookmakers établissaient la cote (le gouvernement, qui avait enfin re-

JERRY SMITH, DANS CETTE ILE QUI ÉTAIT SON ILE, ÉLEVA UNE CITÉ QUI ALLAIT ÊTRE SA CITÉ (P. 65).

connu le danger, pour l'institution des courses, de supprimer le pari au livre, l'avait, depuis peu, rétabli).

*
* *

Morisset escomptait de tout son désir trépidant la victoire de son « extra-léger » qui, grâce à la disposition en échiquier de ses dix cylindres, pouvait tourner indéfiniment, en ne chauffant, pour ainsi dire, pas. Il se montrait fort émoustillé.

Et même, plusieurs fois, Jerry Smith, d'un ton fâché, observa :

— A quoi cela vous avance-t-il, de faire ainsi le bourdon ! Vraiment j'aurais cru que depuis que vous me connaissez vous auriez pris quelques leçons de flegme.

— Mais vous ne comptez pour rien le renom de l'Institut et de la maison Morisset, Chouix et Cie ?

— Arrive ce qui arrivera. Du reste, je vous ai déjà dit que je connais le gagnant.

— Qui ?

— Gilles Lebrisard !

A aucun moment, en effet, depuis qu'il avait créé cette épreuve, les prévisions de Jerry Smith ne varièrent sur ce point.

Mais Morisset se montrait toujours incrédule :

— Il périra par le moteur. Au lieu de nous en demander un, il a voulu le construire lui-même. A la vérité, M. Planchut, qui l'y encourageait, en dit monts et merveilles.

— Eh bien ! vous ne refusez pas, je pense, à ce dernier, quelque compétence ?

— Non. Mais quand il s'agit de son disciple, je crois qu'il manque un peu d'impartialité. Naturellement, mon rôle n'était pas d'assister à leurs essais, et je ne puis rien affirmer.

*
* *

Dans un vaste break automobile, garé en l'enceinte réservée, et dont les paniers recélaient les éléments d'un copieux lunch, se tenaient Nicole Morisset, les Noirfeuille et les parents Lebrisard, invités, vu la circonstance.

Le grand-père Roumerie, sec, jaune, décharné, avec les yeux seuls vivants sur sa face morte, s'était fait

amener en son fauteuil à roulettes, par une auto de louage, qui voisinait avec la voiture familiale.

Ayant à ses côtés un domestique muni d'une jumelle, il attendait de voir s'envoler dans les airs son petit-fils.

*
* *

Menteurs ingénus, pleins d'orgueil naïf et paternel, les Lebrisard, pour lors, déclaraient:

— Nous avons toujours poussé notre fils dans cette voie...

M. Lebrisard rappelait, non sans agrément, les premières armes de Gilles dans la carrière, lorsque, suspendu à trois parapluies, il se laissa choir d'un deuxième étage.

— Ah! si je n'avais pas toujours peur qu'il lui arrive un accident! soufflait Mme Lebrisard, qu'affligeait un asthme.

Mais M. de Noirfeuille apaisait les inquiétudes:

— Gilles est aussi prudent que hardi; il n'y a rien à craindre, surtout avec un compagnon comme M. de la Brossette.

(Le père Planchut allait, en effet, prendre place à côté de Gilles, dans l'histoire de la nef volante, inscrite sous la désignation: Aéroplane Lebrisard-Planchut, cela malgré les protestations du vieil aéronaute, déclarant qu'il n'était pour rien dans l'appareil, que Gilles, aujourd'hui, se trouvait cent fois plus fort que lui, et que des galopins aussi entêtés il ne savait ce qui le retenait de leur botter le derrière.)

*
* *

...Ils étaient partis, ils avaient disparu derrière les cimes de la futaie bordant les rives de la Seine, sauf l'hélicoptère allemand, lequel refusa de voler, et l'appareil Raleigh, de Dublin, qui eut une panne au bout de cinquante mètres, et qui, ayant heurté le sol en atterrissant, brisa ses plans directeurs et dut abandonner.

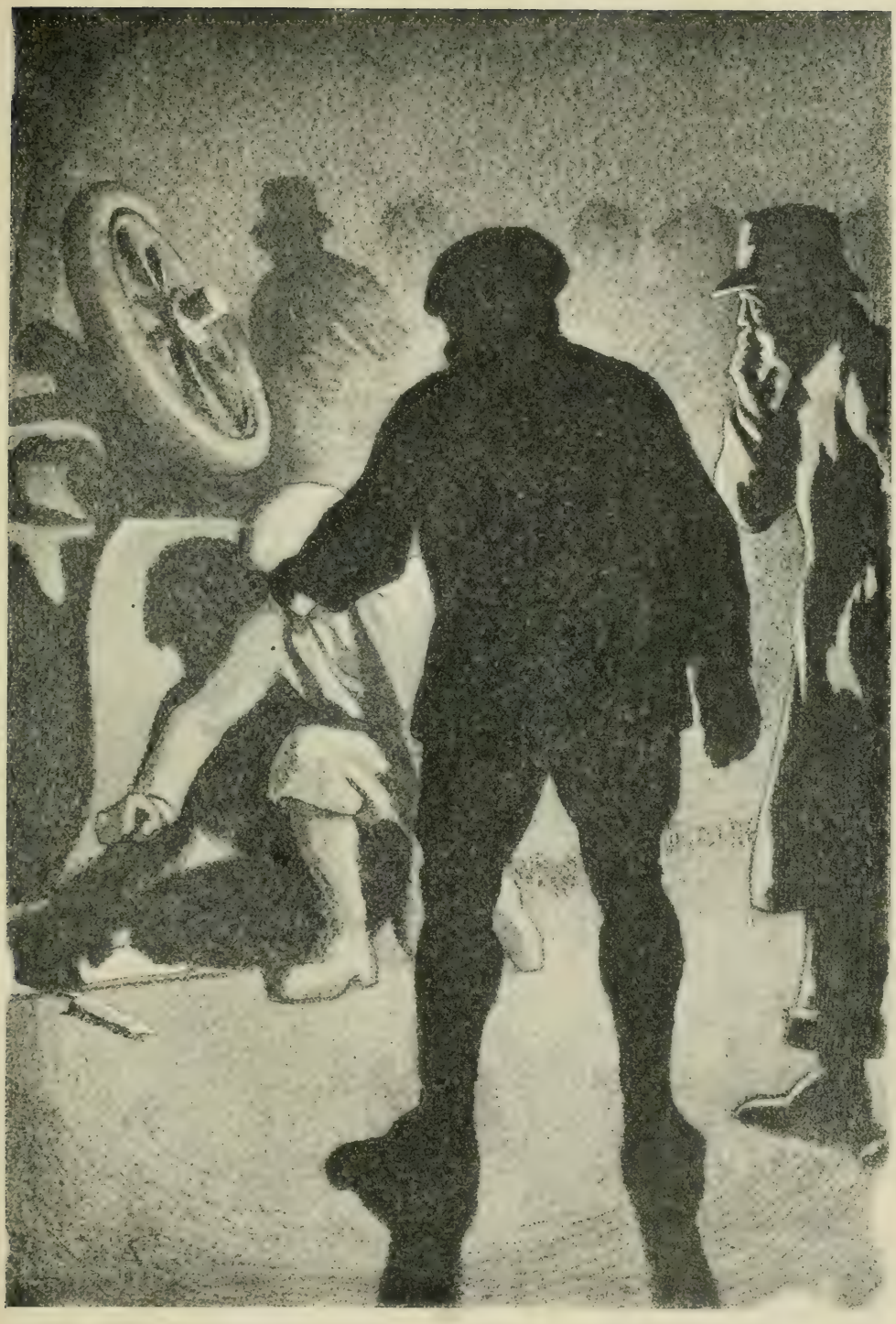
Une rumeur particulièrement consistante, peut-être effluves émanés de la conviction professée par Jerry Smith, avait salué l'envol du n° 11 qui, d'une brève course, au ras du sol, ayant pris sa vitesse de régime, s'éleva d'un jet oblique et sûr dans l'air bleu.

Et, dès le début, les renseignements transmis par les ondes hertziennes furent significatifs. Après vingt-huit minutes, déjà aux environs de Meulan, il tenait la tête; sur Evreux, il avait pris six kilomètres d'avance sur Purkiss, parti premier; en deux heures, ayant toujours augmenté son avantage sur ses poursuivants, il atteignait Rouen, contournait sans encombre la flèche de la cathédrale. Et le bruit des bouchons qui sautent s'éteignait à peine parmi les déjeuneurs de Bagatelle, qu'un cri énorme s'éleva: au-dessus de Longchamp, l'aéroplane n° 11 montrait son bec renflé de coursier aérien. Vraiment ce fut une délirante ruée lorsque, pareil à un docile oiseau, il vint se poser sur la pelouse. Le père Planchut n'était pas plus rouge que d'ordinaire. Gilles Lebrisard simplement déclarait:

— Pas d'incident. Tout a bien marché.

Jerry Smith semblait enchanté, et souriait d'un air fin à Morisset qui, libre de jalousie mesquine, félicitait cordialement les triomphateurs. L'aéroplane de l'Institut allait, du reste, finir second.

Une larme silencieuse roulait lentement sur la face parcheminée de l'aïeul Roumerie, hissé dans l'auto-taxi, sur un fauteuil à roulettes.

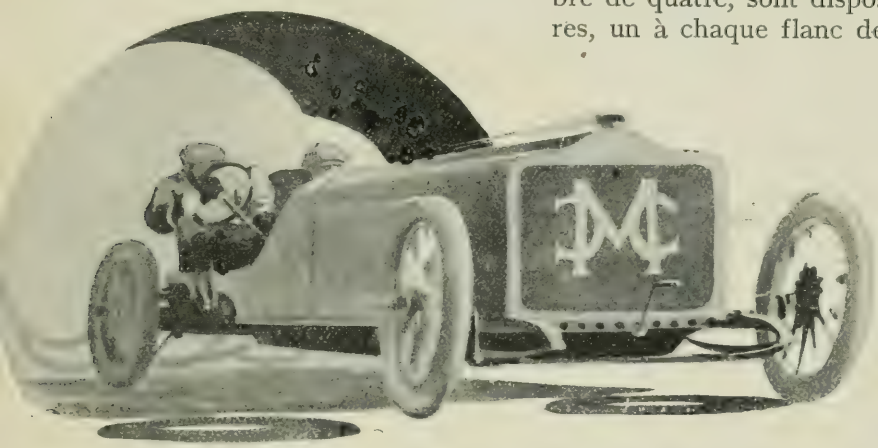


LA NOIRE TERREUR DE DÉCOUVRIR UN CHASSIS VERSÉ, DES DÉBRIS, DU SANG! (P. 69).

IV

AÉROPLANE... HÉLICOPTÈRE...

L'appareil est tel qu'un oiseau, et lorsqu'on enlève la soie caoutchoutée tendue sur la membrure, son squelette d'aluminium et d'acier figure un grand volucre antédiluvien. Les plans directeurs se trouvent à l'arrière; le gouvernail d'orientation à l'avant, ainsi que l'hélice, afin que celle-ci puisse attaquer un air vierge; deux autres hélices, sur le côté, mues par un moteur indépendant, ne constituent qu'un adjuvant éventuel et permettent de remédier, en différenciant la vitesse, à toute bande oblique. Le nez de la carène est large; il donne place à la cage qui contient les pilotes et la machinerie, puis s'amincit comme le corps des poissons; grâce à cette forme, il défonce, en quelque sorte, l'air, dont il écarte violemment les masses; mais la force perdue par le choc se trouve récupérée par la contre-pression du fluide qui se referme, pousse sur les parois, d'arrière en avant, s'ajoutant à l'effort propulsif des hélices.



MORISSET, MONTANT UNE FORMIDABLE 150 HP DE COURSE, TRAVERSAIT PARIS A TOUTE ALLURE (P. 69).

Les plans stabilisateurs, au nombre de quatre, sont disposés par paires, un à chaque flanc de la carène, les deux autres dessus et dessous; montés sur des charnières, ils peuvent se rabattre, au moment de l'atterrissage, afin d'annuler la vitesse horizontale, ainsi que font de leurs ailes les oiseaux. Tout le système apparaît si naturel et simple que l'on s'étonne en songeant que les hommes aient mis tant de siècles à inventer une machine volante. Et tel est, monté sur un châssis à roulettes conjuguées, l'aéroplane Lebrisard-Planchut, qui a remporté la Coupe Jerry-Smith.

*
* *

Gilles Lebrisard, toutefois, ne considère cet appareil que comme transitoire, et, malgré ce succès, ne lui

accorde que peu d'estime. Avec beaucoup d'hommes compétents en la matière, et à la suite de Jules Verne, qui fut, quoi qu'on en dise, un génial précurseur, il croit que l'aéronef du futur appartiendra au mode de l'hélicoptère, recevant sa vitesse comme sa force ascensionnelle d'hélices virantes, et n'escomptant aucun service d'ailes qui ne lui fourniraient qu'un appui tout subsidiaire. Du reste les constructeurs d'aéroplanes ont d'ores et déjà reconnu l'intérêt et la possibilité, en accélérant la marche, de réduire l'envergure des plans.

Le tout est d'imprimer instantanément à l'appareil une allure de régime, afin que le centre de pression du système se place à la distance voulue du centre de gravité et que, les composantes de ces deux forces s'annulant, la machine vole.

Pour l'hélicoptère, le point délicat réside en ceci, que l'appareil doit pouvoir s'élever verticalement, par ses propres moyens. Mais cette difficulté vaincue fournit aussi un avantage considérable sur l'aéroplane, qui se trouve assujetti, pour prendre son vol, à un lancement préalable (obtenu soit par une course sur le sol, soit au moyen d'une catapulte, comme dans le système Langley), et, dans tous les cas, nécessite un terrain approprié pour le départ, ce qui exclut généralement la possibilité de reprendre la route, si l'on touche terre.

Enfin, il est évident que l'aéroplane, cellulaire ou nanti de plans étagés, si maniable qu'il puisse être, constitue un instrument dont on peut escompter les services uniquement en atmosphère calme, et là, son coefficient de dirigeabilité — ou ce que le colonel Renard a défini: l'angle abordable — dépend entièrement de sa vitesse.

*
* *

C'est en vertu de telles considérations que Gilles s'abandonnait âme et corps à la recherche d'un problème, ardu, mais, selon lui, point insoluble; et il en voyait notamment la clef dans l'étude de la pression des fluides sur les surfaces qui, jusqu'à présent, est restée en friche et qui se trouve fort complexe, à cause de la réaction des filets d'air, lesquels, après avoir travaillé, viennent chicaner les suivants.

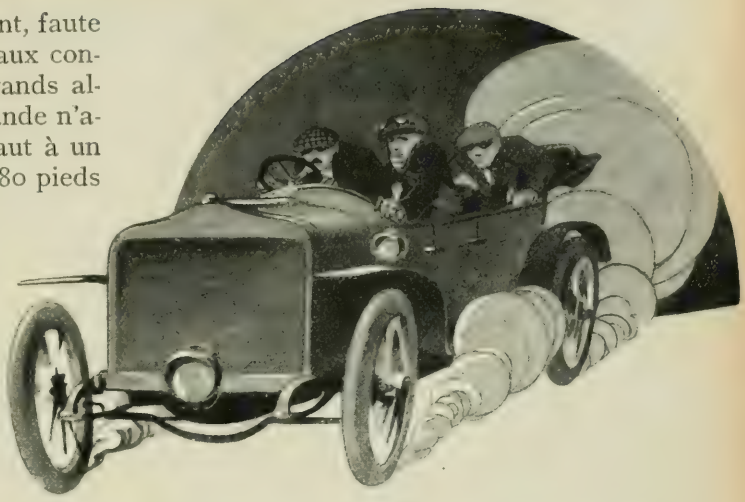
Et, n'étant pas — bien que doué — un algébriste transcendant, il trouva en son camarade Paul Rebour, l'ancien complice en l'équipée du ballon captif, un merveilleux collaborateur.

Paul Rebour, sorti de Polytechnique, avait quitté l'armée, et quelques rentes lui permettant de ne point songer au professorat, il se consacrait aux études mathématiques. Ce grand garçon robuste, qui semblait plutôt taillé pour faire de la barre fixe, ou pour battre du blé en grange, menait une vie cloîtrée dans un cinquième de la rue Saint-Jacques, dont il ne s'exilait qu'à regret, capable de demeurer vingt-quatre heures et davantage devant sa table de travail à la poursuite d'une formule rebelle.

Il vivait comme plongé dans le rêve perpétuel et précis de l'algèbre, récitait un théorème de géométrie avec la vénération de Flaubert déclamant telle phrase bien balancée; et il finissait par avoir un visage presque extatique, pâle de veilles nocturnes et de méditations.

Le génie inventif de l'un servait de pitance à l'esprit analytique de l'autre. Gilles guidait son ami par le sentiment inné, qu'en dehors de la théorie, il avait des choses aériennes.

D'ailleurs, bien souvent, faute d'un cornac sensible aux contingences, les plus grands algébristes errent: Lalande n'a-t-il pas estimé qu'il faut à un homme des ailes de 180 pieds pour s'élever dans l'atmosphère, ce qui fut absolument controuvé par les expériences de Lilienthal; et même on observe que la nature chez les oiseaux, à mesure que la masse du sujet augmente, réduit la surface d'aile, correspondant à l'unité de poids, et c'est ainsi que le kilo d'aigles, pour voler, a reçu en apanage moins d'envergure, proportionnellement, que le kilo de moineau.



BIENTOT SURVINRENT CEUX DE MAISONS-LAFITTE (P. 69).

V

MÉLANCOLIE DE JERRY SMITH

Etait-ce son cerveau fourbu par une activité trop surabondante et qui après avoir, quarante ans, fonctionné comme un mécanisme de précision, à l'équilibre impeccable, fléchissait d'un seul coup, tous ses rouages également usés, et demandait grâce? Un secret chagrin — pareil à un microbe prospérant d'autant mieux qu'il rencontre un terrain de culture indemne — l'avait-il sournoisement miné? On l'ignore; mais Jerry Smith, depuis quelque temps, ne semblait plus, du moins dans l'intimité, le même homme.

Inerte, avec des verbiages soudains ou de brusques silences durant lesquels sa figure blême, aux traits gravés en profondeur, aux paupières pesantes, prenait une apparence d'hébétude, il se désintéressait de tout, et de cet Institut même, auquel, dans une ardeur juvénile à faire du nouveau, il avait donné une telle impulsion.

Malgré leur amitié déjà ancienne, Jerry Smith intimidait toujours à tel point Morisset, homme cependant arrivé, posé, notoire, qu'en aucune circonstance il n'eût osé l'interroger sur les tribulations de son moral.

Il ne laissait pas, toutefois, de se répandre en hypothèses, touchant les motifs d'un pareil changement; il essayait, faisant appel à sa mémoire, d'en déterminer avec certitude les origines, et il n'était pas loin de se persuader que les premiers symptô-

mes de cette humeur morose se plaçaient assez précisément à l'époque où l'Américain, ayant, dès l'abord, pressenti en Gilles Lebrisard l'homme nécessaire, tenta, en vain, de l'embaucher. On pouvait admettre qu'en la circonstance, son orgueil, jusqu'ici régulièrement victorieux, reçut une grave atteinte qui, s'alliant à d'autres facteurs, avait déclanché sa mélancolie.

Quoi qu'il en fût, ces nouvelles façons d'être chez le Grand Patron, causaient à l'ingénieur une sorte de malaise latent, seul nuage dans une félicité si parfaite qu'il en craignait parfois la plénitude. Car, sans parler de ses entreprises prospères, Morisset, qui venait de recevoir la rosette rouge et dont la maturité était pleine de verdeur, se trouvait l'époux heureux de Nicole qui lui créait la plus douce des existences, la plus décorative aussi, car, bien que de goûts rustiques, elle s'était révélée femme du monde, et maîtresse de maison impeccable, et le salon de Morisset, sensible à ces choses-là, fut coté.

Au surplus, Jerry Smith, qui avait toujours affiché, à l'endroit de l'intelligence féminine, un dédain courtois et rigoureux, semblait tenir en une estime particulière la femme de son collaborateur, qu'il avait du reste connue jeune fille, chez les Noirfeuille, dans le temps.

On aurait dit que cette jeune dame, originale et vive, pleine de courage sagace et de bonne humeur, le surprenait.

— Vous êtes une force de la nature! lui avait-il déclaré un jour.

Nicole, elle, professait une sorte d'admiration, un peu méfiante, pour le milliardaire transatlantique.

Morisset ne gardait en général aucun secret pour sa femme; il hésitait cependant à lui faire partager des inquiétudes qu'il s'était longtemps refusé de s'avouer à lui-même, tant sa vénération pour le « Professeur » était absolue.

Ce fut Nicole elle-même qui, le soir d'un dîner offert par l'Institut aéronautique à l'anniversaire de sa fondation, lui fit remarquer:

— Ne trouves-tu pas que Jerry Smith change. Il semble affaissé, absent. Et figure-toi qu'une seconde, il me dévisageait avec un regard lointain, un regard d'ogre...

— Que vas-tu t'imaginer! Tu es folle! répondit Morisset, que cette remarque émut toutefois péniblement.

*
* *

A quelque temps de là, Jerry Smith tint à l'ingénieur une espèce de discours qui, surtout par sa conclusion, allait l'alarmer plus sérieusement encore.

— Je commence à être las des hommes, oui, mon bon ami. Je les ai trop coudoyés. Ce n'est pas que je les méprise plus que je les ai toujours méprisés — d'un mépris global et (il eut un rire sardonique et rapide) en toute bienveillance; car j'estime que nul n'a le droit de monter sur le piédestal du justicier et j'ai suffisamment conscience de mes propres faiblesses, pour ne pas jouer au Rhadamante.

— Cependant...

A l'interruption, Jerry Smith fit entendre un second rire, de cadence plus lente:

— Pardon... j'ai accoutumé, je le sais, de vous apparaître sous les espèces d'un dieu. Sous prétexte qu'un homme est en vue, la légende magnifie tous ses comportements, vertus et vices. Votre imagination amicale en agit de même à mon égard... Et

MUNIS DE RÉFLECTEURS, ILS REPRENAIENT LA ROUTE (P. 70).

pourtant, voyez-vous, au fond, ma valeur est très relative. Quant à ce qui me déplaît surtout dans les autres, c'est de les voir faits à mon image, intrinsèquement.

— Permettez...

Jerry Smith rit, maintenant, d'un rire prolongé et presque sauvage:

— N'allez pas tout de suite vous figurer là-dessus que je suis un monstre, cela d'après ce raisonnement usuel des foules et... des particuliers, auquel tout à l'heure je faisais allusion ; n'imaginez pas, s'il vous plaît, dans ma vie, une suite de choses atroces. Tranquillisez-vous : simplement l'existence d'un homme qui a traité beaucoup d'affaires, sans plus, ce qui oblige, dame, à certains accommodements pratiques...

A LA NUIT TOMBÉE QUELQU'UN SONNAIT A LA GRILLE DU PARC (P. 74).

Là, Jerry Smith, se carrant dans son fauteuil, cessa brusquement de parler, l'œil vague, son cigare au bout d'un bras qui pendit inerte le long de ses cuisses ; puis, au bout d'une minute, il reprit presque gaîment :

— Que diriez-vous, mon ami, si je vous confiais que j'ai l'intention, au moins pour quelque temps, de me retirer du monde.

Et, du coup, Morisset fut étonné, lui qui croyait que rien ne l'étonnerait plus chez cet homme-ci.

VI

L'ILE HEUREUSE

Jerry Smith acquit secrètement du gouvernement portugais la jouissance d'un îlot semé en plein océan, aux confins de la route que suivent les paquebots entre Lisbonne et Buenos-Ayres.

Lors d'un voyage, déjà lointain dans le cours de son existence, qu'il accomplit suivant cette ligne maritime, il avait vogué en vue d'un petit promontoire rocheux, au dessin fruste et sauvage, formant un liseré ocre sur un fond d'un vert opulent.

Sans qu'il eût cherché à en démêler les motifs, ce coin de sol perdu obtint sa sympathie.

Un peu plus tard, comme il se rendait de Southampton au Cap, il repassa près de l'île; cette fois, il fit stopper le steamer qui le portait (étant administrateur-délégué de la Compagnie, il pouvait se permettre cette licence), aborda et reconnut, selon ses intuitions précédentes, qu'une flore généreuse faisait de ces dix lieues carrées un Paradou océanique.

Depuis lors, il avait toujours songé à ce lieu désert et verdoyant sous la brise.

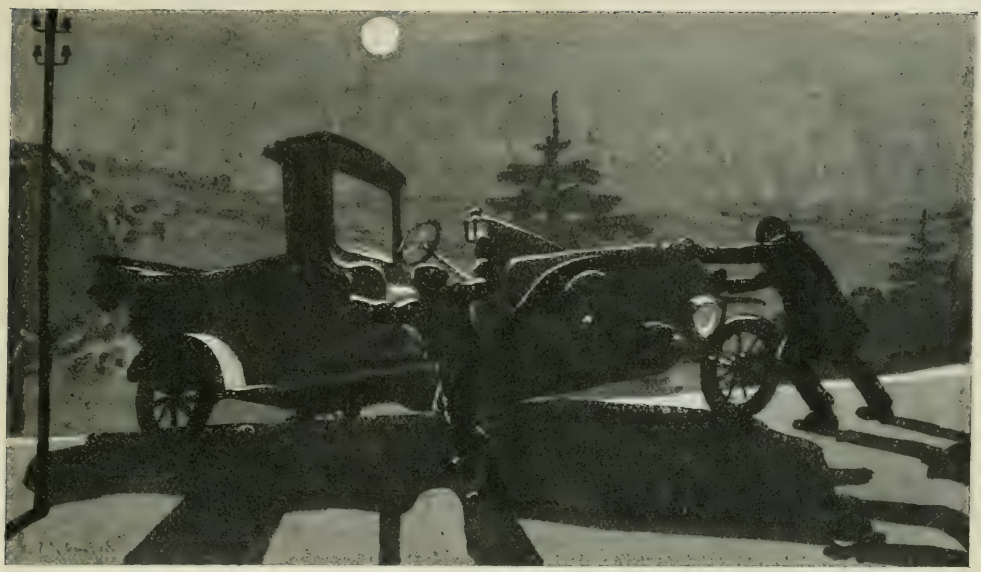
Et voici qu'aujourd'hui, las d'entreprendre, il songeait à réaliser un dessein qui avait lentement mûri dans son cœur tragique, dans son cœur houleux, dans son cœur inconnu de tous et peut-être de lui-même, et qui, maintenant, se révélait, morose et final.

Jerry Smith loua cette île pour une durée de cinquante ans.

— Ainsi, disait-il en souriant pâlement au ministre de l'Intérieur, baron Da Cunha, avec lequel il négociait le bail, ainsi je me laisse la faculté de devenir centenaire. Et après moi, le raz de marée!

Dans un mystère que, par dilettantisme, il eût voulu total, dont il s'efforça d'attacher les portes par des chaînes d'or, mais qui suinta tout de même, — il eût fallu, pour que rien ne transpirât, un dieu puissant à tout improviser d'un coup de talon magique, — Jerry Smith s'y fit bâtir une ville où il avait résolu de vivre jusqu'au bout. On doit ajouter que si un sensationnel article du *Daily Mail* révéla, dans ses grandes lignes, au monde stupéfait, les extraordinaires travaux qu'une cohorte d'ingénieurs, d'architectes, de contremaîtres, une armée de travailleurs appartenant à tous les corps de métiers, menaient en plein cœur d'Atlantique, ce fut seulement lorsque ce misanthrope sur le tard, eut pris possession de sa nouvelle résidence; et, de la sorte, ayant exclu les continents de sa pensée comme de sa vie, il ignora cette indiscrétion.

Jerry Smith édifiait donc sa ville et il la fit non pareille à celles qu'il avait extraites du sol fécond des Amériques ou de l'Australie, au temps de l'action, qui portaient en exergue le nom de leur créateur, témoignage de gratitude et de fétichisme, et qu'il avait dû aménager, d'une part à fin de bénéfices et de gloire, d'autre part en prévision des besoins afférents



ILS PRÉCIPITÈRENT LA VOITURE DANS UN FOSSÉ VOISIN (P. 77).

aux corps et aux âmes de ses congénères, avec abattoirs, églises, buildings, banques, usines, théâtres, écoles, hôpitaux, musées...

Jerry Smith, dans cette île qui était *son* île, éleva une cité qui allait être *sa* cité, parce qu'il y habiterait, sa ville éternelle car il y mourrait et y serait, selon sa volonté, inhumé; et, qu'en attendant l'heure de clore ses paupières, il désirait, le long d'avenues ombreuses, bordées de portiques, pouvoir se promener sous des frondaisons, loin des paroles, des bruits, des heurts, des entreprises qui avaient usé jusqu'à la corde son âme conquérante, et sans plus avoir à se soucier des coutumes, lois, mœurs en usage dans tous les pays où — en dépit des étiquettes et des formules, et des politiciens bavards constructeurs de phrases, des apôtres du socialisme qui mangent en de la vaisselle d'or et oppriment, aux ateliers, sous des salaires de misère, des pauvres qui les enrichissent — on vit si peu libre.

Plutôt comme un symbole qui paraissait urgent à son esprit et qui matérialisait son divorce d'avec le monde, qu'en guise de défense contre d'improbables escadres, ou de pirates qui ne viendraient pas, il ceignit son terroir de citadelles et de murailles, coupées seulement aux endroits où l'on souhaitait ménager des points de vue sur la mer; et peut-être son amour naïf du ciel bleu, des étoiles, seul l'empêcha de faire tendre sur l'île un velum, en prévision d'aviateurs indiscrets.

Les tours, cependant, furent nanties d'une artillerie sérieuse, et les canons, Nord comme Sud, Est comme Ouest, se manœuvraient et se pointaient à l'aide de mires et de leviers actionnés par des servo-moteurs; et il y eut, dissimulées, çà et là, plusieurs cabines de vigie, d'où un artilleur unique pouvait servir toutes les pièces.

A l'intérieur de cette forteresse, l'île se transforma en un immense parc, en bosquets, en bois, sauvages

mais préparés, avec des sources fraîches, de petits lacs, des horizons veloutés et bleuâtres, où l'art, sans desservir la nature, se contentait d'ordonnancer. De nombreuses colonnades découpèrent la blancheur de leur marbre sur la chaleureuse verdure. Ici, des palais aménagés en style moresque, minarets, fontaines jaillissantes, kiosques et piscines dallées (à l'exclusion du harem, il se proposait de vivre en manière de khalife oriental, et il adopterait le turban et le narghilé). Là, d'autres pavillons présentant des logis pleins de luxe moderne, copiant ses multiples demeures aux capitales américaines.

D'innombrables projecteurs Scott, faisaient, durant la nuit, au-dessus de l'île, comme un bloc de clarté bleue.

Mais toute son ingéniosité et l'art royalement rémunéré des manieurs d'équerre, tendit à instaurer le Calme, dans cette île qu'il voulait heureuse, selon ses concepts terminaux.

Des serviteurs furent recrutés pour dix ans, — moyennant des contrats enregistrés dûment et qui, le terme échu, les rendaient riches, — à charge pour eux de se faire remplacer par d'autres, ou de renouveler, le cas échéant, pour une nouvelle période.

Le jeu d'une aiguille sur des cadrans, dont les secteurs multipliés indiquaient à la domesticité tous ses désirs éventuels, se trouvait à portée de sa main dans chaque pièce de chacune de ses demeures, ou caché en des cippes, aux portiques, comme dans les jardins et les bois. Sous aucun prétexte les serviteurs ne devaient paraître hors des offices souterrains qui leur étaient impartis, ou d'un quartier clos de murs et placé à proximité d'un torrent artificiel, lequel couvrait, avec surabondance, des éclats possibles, malgré la consigne formelle de ne parler qu'à mi-voix.

QUATRIÈME PARTIE

I

NICOLE DISPARUE

Ayant achevé un après-midi de bon travail où ils réglèrent le jeu des huit hélices conjuguées que comportait le nouveau modèle du Lebrisard-Planchut, un aéroplane avec lequel Gilles devait pouvoir, sans aléa, passer, sinon l'Atlantique, du moins la Manche, et dont le moteur à turbines parallèles, montées sur le même arbre, formait, avec des dynamos, un groupe électrogène des plus ingénieusement agencés, Gilles, M. Planchut et Paul Rebour, se reposaient en des rocking-chairs sur la vérandah du Castel, savouraient la fin d'un beau jour d'été.

En attendant l'heure où l'on mange, ils se taisaient longuement ou n'échangeaient que des phrases brèves, comme des hommes qui, vivant côte à côte, se sont tout communiqué, et savent, quoi qu'il en soit, condenser en peu de mots ce qu'ils ont à se dire.

Le père Planchut faisait exhaler des volutes énormes à une bouffarde

de porcelaine, Rebour rallumait sans cesse une cigarette que bientôt il laissait éteindre, par distraction, et Gilles Lebrisard ne fumait pas.

Dans la maison la sonnerie du téléphone, par appels prolongés, tinta; le père Planchut, alerte et vif comme un jeune homme, sauta sur ses pieds avant que Gilles et Rebour eussent pu le prévenir et, leur faisant signe de demeurer, pénétra dans la maison.

*
* *

— Allo, ne nous coupez pas, mademoiselle... C'est vous, Morisset?

— C'est moi... Dites donc, est-ce que Nicole n'est pas restée à dîner chez vous?

— Mais non. Elle est venue ici en auto vers deux heures; nous avons bavardé, elle a visité sa ménagerie, joué avec les chiens, puis elle est partie.

— Figurez-vous qu'elle devait me rejoindre à quatre heures et elle n'est pas rentrée encore...

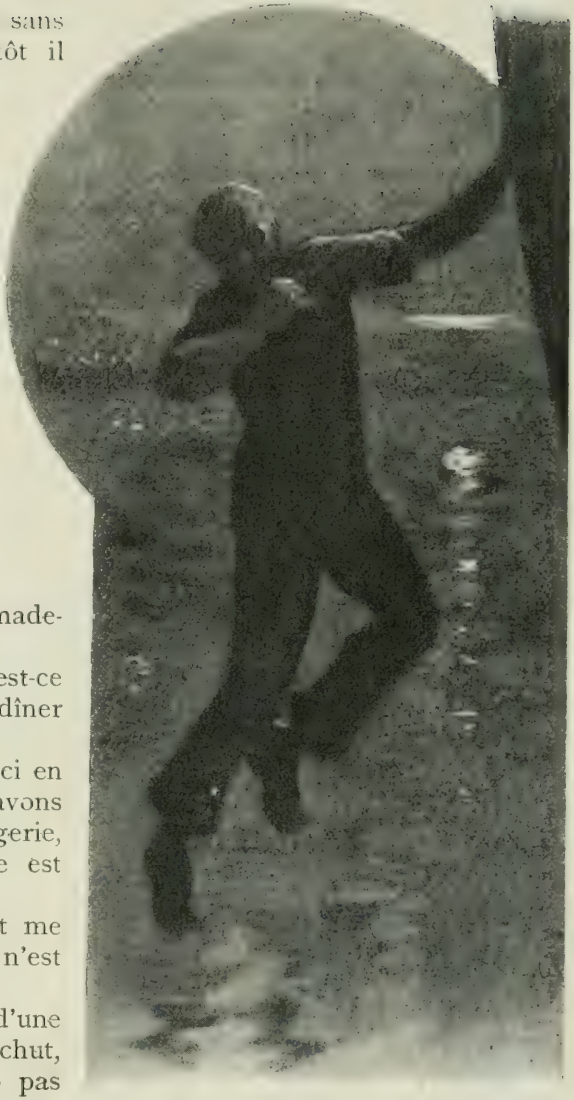
Le fil transportait les ondes d'une voix pleine d'angoisse. M. Planchut, qui pourtant ne se « frappait » pas facilement, éprouva un malaise et se sentit une petite sueur froide dans le dos...

— Elle ne serait pas allée faire un tour un peu longuet dans un magasin, ou en visite... chez les Noirfeuille...

— Les Noirfeuille sont en Norvège...

— C'est vrai. Je ne sais pas où j'ai la tête.

— Alors, pensez, il est près de sept heures... Et elle me prévient toujours



VOUS VOUS JETTEREZ A LA MER QUAND NOUS PASSERONS EN VUE DE CHERBOURG (P. 77).

dans ces cas-là. A propos, elle conduisait elle-même?

— Non, à cause de la poussière et du vent qu'il fait. Elle avait votre nouveau chauffeur, Gérard Langlois.

— C'est un garçon sérieux, qui m'a été chaudement recommandé.

— Ça, vous savez, je ne me sens jamais aussi tranquille que quand

c'est elle qui est au volant. Enfin, acheva M. Planchut, retéléphonez tout à l'heure: s'il n'y a rien de nouveau, nous allons partir sur la route.

Le jardinier Germain, lequel officiait également comme valet de chambre, avait paru sur le perron pour annoncer le couvert disposé. Gilles et Rebour, s'étant levés, rejoignirent le père Planchut, qui leur jeta d'une voix brève:

— Nicole pas rentrée... Morisset dans tous ses états... Peur d'un accident...

— Il faut aller voir sur la route! répliquait aussitôt Gilles, dont le sang à cette nouvelle avait flué au cœur. Et cette concordance de jugements amena, tout de même, un sourire content sur la face cuite du père Planchut:

— C'est exactement ce que je viens de répondre, si toutefois, il ne nous apprend pas, dans une minute, que ç'a été une simple alerte.

*
* *

Ils expédièrent le repas sans appétit, sans soif. La sonnerie tinta encore, c'était Morisset:

— Toujours rien. Je pars aussi. Rendez-vous à Bezons.

Gilles et Rebour s'en furent à la remise, roulèrent dehors le landaulet M. C. C. Gilles mit en marche, prit la direction, tandis que M. Planchut et Rebour s'installaient à l'arrière et que Germain courait ouvrir la grille du parc. Et l'on démarra vivement.

Maintenant, entre ces hommes, régnait encore le Silence, mais non plus celui de tout à l'heure; c'était un silence oppressant et lourd, plein de trouble, un silence que le malheur avait insidieusement traversé.

Le soleil couchant attendrissait le soir embaumé par les lilas des haies, l'air sonore portait des élans de fête qui se brisaient aux sourdes pensées craintives, venues tout d'un coup habiter leurs âmes à tous trois.

Force gens, au passage, les saluaient comme des figures populaires de la localité. Ils s'informaient:

— Pas aperçu de limousine jaune... Une panne... Une collision?

Personne n'avait rien aperçu.

A l'intersection de la chaussée avec la ligne de chemin de fer reliant Sartrouville à Colombes, Planchut interrogea le garde-barrière, un ci-devant marsouin et qui avait été longtemps à son service.

— Pas vu ma fille?

— Si fait, mon capitaine. Nous avons vu passer Mademoiselle, il pouvait être trois heures et quelque. Elle retournait sur Paris.

— Allons, merci, bonsoir...

C'était toujours un point de repère.

Quand ils eurent dépassé la maison, Planchut demanda au taciturne Rebour:

— Vous qui avez du flair, vous croyez à quelque chose de grave?

Rebour répondit:

— Oui.

— Oui? réitéra Planchut.

— Oui.

Et voici que hanté d'un pressentiment cruel, Gilles, aussi, depuis la minute où il s'était imaginé la possibilité d'une Nicole perdue, disparue, morte peut-être, se sentait un être nouveau. C'était le traumatisme moral, en quelque sorte, le choc nécessaire pour éclairer, comme d'un fanal, son être intérieur. Cette heure-ci lui ouvrait des siècles d'âme, de vieille âme qui sanglotait maintenant sans fin sur l'amour dédaigné de la petite fille vive, de la demoiselle pensive, sur cet amour qui était sien.

Et la gorge sèche, scrutant des

yeux les abords de la route sur laquelle s'abaissait le crépuscule, avec la terreur noire de découvrir, à quelque détour, un châssis versé, des débris, du sang, il comprenait le peu de chose que représentaient, en somme,

GILLES LEBRISARD FOUILLAIT D'UN REGARD ANXIEUX L'INTÉRIEUR (P. 80).

dans une vie, l'aéroplane et la Coupe Jerry-Smith gagnée et le stabilisateur gyroscopique, et l'hélicoptère, et tout le tremblement, quand on songe à deux bras chers, noués autour de votre cou, à des prunelles qui, adorablement, se donnent.

Et, dans le même temps, Morisset, montant la plus rapide de ses voitures, une formidable cent cinquante chevaux de course, traversait Paris, descendait, à toute allure, l'avenue de la Grande-Armée, s'arrêtait à l'octroi de la Porte-Maillot, où l'on possédait bien l'exeat de la 6145-A7 mais non point son bulletin de rentrée, contournait les fortifications pour s'enquérir à la porte des Ternes et à la porte Champerret, par où Nicole aurait pu revenir, mais qui n'avaient pas, non plus, contrôlé la 6145-A7, et là-dessus, le cœur saignant, la cervelle fulgurante, se lançait, gagnait la route, en scrutait les abords, sur lesquels s'abaissait le crépuscule, avec la noire terreur de découvrir, au détour du chemin, un châssis versé, des débris, du sang...

*
* *

Arrivé le premier à Bezons, il était descendu de voiture afin de téléphoner, — avec un fol espoir, brutalement déçu, du reste — à son domicile, à la Préfecture de police où aucun acci- n'avait été signalé.

Bientôt survinrent ceux de Maisons-Laffitte. L'obscurité était maintenant totale.

A la terrasse d'un café, sous les lumières douteuses d'un gaz qui clignotait, ils s'examinaient à la dérobée et se constataient des faces pleines d'épouvante.

Munis de réflecteurs, ils reprenaient, à petite allure, toutes les routes de la localité, qu'ils battirent jusqu'aux fortifications, la nuit durant.

A l'aube, fourbus, harassés, l'âme vide, ils allaient se séparer pour regagner chacun leurs pénates. Planchut parlait de requérir la Sûreté, mais Rebour, qui depuis le début n'avait pas prononcé dix phrases, objecta :

— Attendez, je vais faire une enquête.

II

L'ENQUÊTE DE PAUL REBOUR

Ce matin-là tout le Castel, la demeure hier encore si animée et si vivante, où de si beaux appareils aviatoires avaient été conçus et réalisés, ressemblait à une maison où l'on veille un mort : on chuchotait, on évitait de se regarder, et les quatre chiens de Nicole, Clown, Voyou, Chocolat et Khaki, ayant oublié toute gambade, l'œil éteint et la queue basse, se déplaçaient tristement.

Paul Rebour des mathématiques, assis sur un banc du jardin, parmi les parterres fleuris d'hortensias, était tel qu'il se montrait quand, à la recherche d'un problème, il restait pendant des heures, immobile, muet, le front ridé, l'œil en dedans. Et comme on connaissait toutes les ressources déductives et logiques de cet esprit, l'espoir de tous s'incarnait, passionnément, en sa personne.

Morisset était revenu de Paris pour se concerter avec le père Planchut ; il avait les tempes brusquement blanchies.

Paul Rebour l'avisa :

— Il faut que je vous pose quelques questions.

— Ah ! toutes celles que vous voudrez, mon ami, répondait l'ingénieur, d'un ton accablé, en prenant place auprès du géomètre.

Rebour le pria d'énumérer les personnes qu'ils fréquentaient habituellement. Morisset cita des noms. A certains, Rebour l'arrêtait, réclamait quelques détails, et, comme il lui demandait s'il n'avait oublié personne :

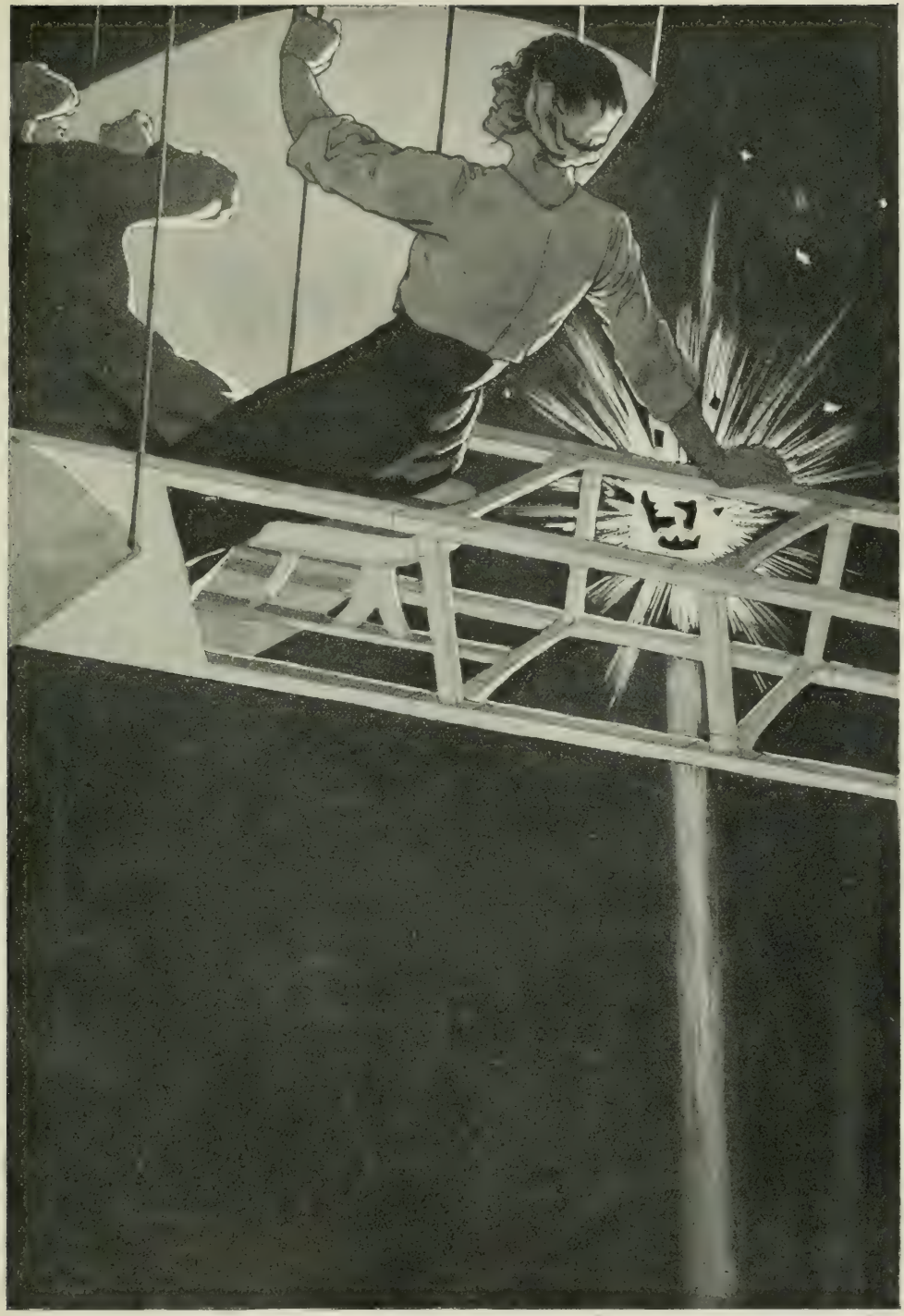
— Il y a encore Jerry Smith ; d'ailleurs, comme vous avez dû l'apprendre par Gilles ou M. de la Brossette, il est parti voilà trois jours.

— Pour quelle destination ?

Morisset avoua, non sans une petite gêne, qu'il l'ignorait ; le milliardaire qui, en général, l'honorait de toutes ses confidences, cette fois ne l'avait fixé ni sur le but, ni sur la durée probable de son déplacement.

— Avez-vous cependant une idée personnelle touchant les motifs de ce voyage ?

Morisset eut encore une hésitation ; ne serait-ce point félonie professionnelle, que de mettre au jour ses persistantes inquiétudes. Mais n'aurait-il pas donné son honneur et sa vie pour Nicole. Et il avait foi en Paul Rebour. Il expliqua donc à ce dernier les indices d'affaissement qu'il avait cru observer chez le potentat transatlantique, et lui dit l'intention manifestée par Jerry Smith de se retirer du monde.



QUELQUE CHOSE DE CRISSANT MONTA D'EN BAS, ON SUBIT UNE POUSSÉE D'AIR, UNE COMMOTION (P. 81).

— Pensez-vous que ce soit pour maintenant?

— Avec un pareil gaillard tout est possible... En tout cas, les affaires sont réglées, et il a laissé au Conseil de l'Institut des instructions cachetées à ouvrir dans deux mois.

— Dans deux mois seulement! fit Paul Rebour, pensif, qui reprit:

— Voulez-vous me pardonner si je vous interroge sur des choses intimes. Mais j'ai besoin de savoir ceci: Jerry Smith, que vous receviez chez vous, ne vous a-t-il jamais, par son attitude, donné motif d'être jaloux?

Morisset, tellement il trouvait l'idée saugrenue, eut, dans sa douleur, un rire navré:

— Jaloux!... Vous savez combien Nicole et moi nous sommes... (un sanglot brusque coupa cette hilarité nerveuse), combien nous *étions* unis... D'ailleurs, il se conduisait avec une correction parfaite, je dois même ajouter qu'il manifestait, à l'égard de son caractère, une véritable estime très en dehors de ses opinions courantes au sujet du sexe faible.

— Il vous a sans doute rendu une visite d'adieu?

— Oui, en effet, dit Morisset un peu surpris. Jerry Smith est venu à la maison il y a environ trois semaines.

— N'y eut-il rien qui vous ait frappé dans ses propos ce jour-là?

Morisset rassembla ses souvenirs; il finit par se rappeler que Jerry Smith, s'excusant de la liberté sur son âge, avait demandé à Nicole son portrait. Elle répondit qu'elle n'en possédait point. Et le gros homme, alors, avec un ton peut-être étrange:

« Vous verrez que je trouverai tout de même moyen d'emporter votre image! »

— Savez-vous, mon impression exacte, c'est que Jerry Smith est devenu un peu fou.

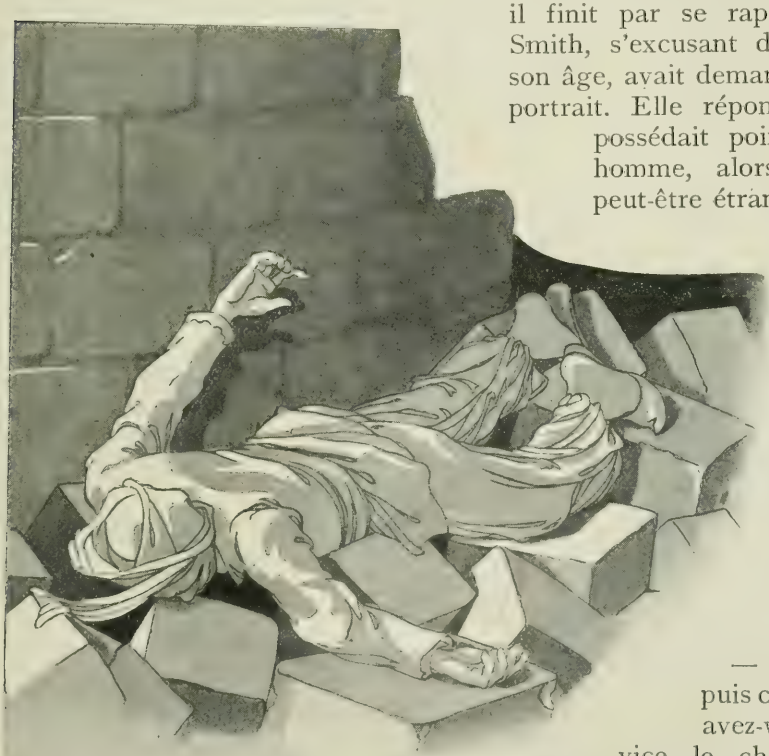
— Ma foi!

— Autre chose: depuis combien de temps avez-vous à votre service le chauffeur Gérard Langlois?

— Quinze jours exactement.

— Qui vous l'a adressé?

— Jerry Smith, au service duquel il s'est trouvé assez longtemps...



IL VINT SE FRACASSER CONTRE LES ROCS, AU PIED D'UNE TOUR (P. 82).

— Et qui, conclut Rebour, en scandant ses paroles, a tout simplement *enlevé* Mme Morisset.

Cette assertion tomba comme un coup de massue sur la tête de ce dernier, chez qui pourtant, depuis une minute, cette intuition, dans un malaise, avait germé.

— Comment, vous supposeriez...

— Je vous le prouverai... Dites-moi, quelle ligne de paquebots emprunte-t-il pour la traversée de l'Atlantique?

— Il a son steamer particulier, le *Mayflower*, qui relâche en général à Cherbourg.

— Bon. J'aurai besoin de renseignements au Ministère de la Marine.

— Je suis bien avec un sous-chef de cabinet, je vais vous donner une carte.

*
* *

Rebour s'en fut à Paris où il passa l'après-midi; il reparut dans la soirée à Maisons-Laffitte, déclara qu'il s'en allait au Havre et prit avec lui Voyou, la chienne favorite de Nicole. On le regardait agir comme s'il avait été un Messie.

Le lendemain, à la nuit tombée, quelqu'un sonnait à la grille du parc. Tous se précipitèrent. C'était Paul Rebour, qui énonça laconiquement:

— Le bateau de Jerry Smith était à Boulogne, d'où il a appareillé, avant-hier soir. Nicole a du être amenée en auto, dans une partie déserte du quai; un canot l'a transportée au navire; l'automobile, ne pouvant être prise à bord, eût été un témoin compromettant: je l'ai du reste retrouvée, avec l'aide de Voyou, au fond d'un ravin, sous des ronces, où on l'a versée. Le chauffeur Gérard Langlois ne pouvait qu'être complice.

III

LA VÉRITABLE AÉRONEF

Moins de vingt-quatre heures après que Paul Rebour eut exposé les résultats de son enquête, et comme la pensée de Nicole — vivante, oui, mais aux mains d'une espèce d'ogre — annihilait en eux tous l'énergie même de combiner un plan, Morisset survint qui dans une agitation presque joyeuse agitait une lettre:

— Tenez, lisez! criait-il.

Le père Planchut saisit le papier d'une main tremblante qu'il s'efforçait en vain d'affermir, toussa pour chasser un enrouement malencontreux, et avec Gilles et Paul Rebour, qui l'encadrèrent, se mit à déchiffrer avidement une écriture inconnue.

Le chauffeur Gérard Langlois, qui avait conduit Nicole, était le signataire de l'épître.

Il commençait par déclarer qu'il se considérait comme un misérable, et que s'il avait ensuite risqué sa vie pour racheter son forfait, cela comptait peu.

Jerry Smith racontait-il, l'avait soudoyé afin qu'il l'aidât à enlever Mme Morisset, et lui consentait des appointements d'ambassadeur, sous la condition qu'il s'interdît pendant cinq ans de quitter l'île où il allait habiter avec lui. Gérard Langlois, voulant faire fortune, s'était laissé tenter.

Le rapt se consomma près du pont

NICOLE, LES PRUNELLES RÉVULSÉES, GISAIT SANGLANTE AU PLANCHER A CLAIRE-VOIE (P. 81).

de Colombes, à un endroit où la route plonge entre deux talus. Jerry Smith s'était posté sur le passage de la voiture, et Gérard Langlois ayant stoppé, il priait Nicole de le ramener à Paris, montait avec elle... et lui fourrait un bâillon d'anesthésique sous le nez. Là-dessus on filait sur Honfleur. Tout était prêt. Une chaloupe à vapeur les transportait, sur la brune, au navire qui croisait au large. Et, soucieux de ne pas laisser d'indices suspects, ils décidèrent de précipiter la voiture, qu'ils n'avaient pas le temps d'embarquer, dans un fossé voisin, couvert d'ajoncs; de la sorte on mettrait toujours un certain temps à la découvrir.

Gérard Langlois vit Nicole reprendre ses sens.

« Madame, écrivait-il, a tout de suite eu sa lucidité; et sans paraître le moins du monde épouvantée, sans cris d'indignation ou de révolte, elle dit seulement à M. Smith qui la regardait en-dessous:

« — C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, monsieur Smith?

« M. Smith répondait, en clignant des paupières:

« — Voilà, je vous demandais votre photo. Vous n'avez pas voulu me la donner. Maintenant, pour la peine, je vous emmène avec moi.

« — Vous m'emmenez?

« — Dans une île où j'ai l'intention de vivre, et où j'ai installé de très jolies habitations, vous verrez (et il se mettait à rire sourdement). Vous n'aurez, du reste, rien à craindre, vous serez respectée, Jerry Smith est un galant homme, et déjà mille fois au regret de jouer un si vilain tour à son ami Morisset. (Pardon, monsieur Morisset.)

« — Et jusqu'à quand prétendez-vous me garder?

« — Tant que je vivrai.

« — Ah très bien! dit-elle, et alors je m'aperçus que si elle lui parlait ainsi, doucement, sans le contrarier, c'était qu'elle le croyait loufoque; et elle avait raison; il l'était, je ne m'en étais pas douté, mais je le voyais bien maintenant.

« Déjà j'avais de l'admiration pour Madame, qui vraiment est une crâne petite femme; des remords terribles commencèrent à me bourreler la conscience, je compris que j'avais agi comme sous le coup d'une soûlerie et, tout de suite, j'ai pris la résolution d'essayer au moins de réparer le mal que j'avais fait... Comme Madame était sur le pont, assise à regarder s'effacer dans la nuit les lumières du rivage, je m'approchai d'elle et je lui soufflai:

« — Madame, je ne fais pas de phrases. J'ai honte de ma conduite. Que m'ordonnez-vous?

« Elle me considéra un instant sans rien dire, puis elle demanda:

« — Vous êtes bon nageur?

« — Oui.

« — Eh bien! vous vous jetterez à la mer quand nous passerons en vue de Cherbourg et vous ferez savoir aux miens ce qui en est...

« M. Smith s'approchait, nous n'en dîmes pas plus long et moi j'ai fait ce que je devais faire... Ils m'ont tiré dessus, quand j'ai sauté... »

*
* *

C'était écrit que le petit d'Armières, son second acolyte de jadis, serait, avec Paul Rebour, le collaborateur de Gilles, dans cette sublime tâche.

D'Armières, garçon affiné et sensible, qui avait passé par Saint-Cyr, partageait sa vie entre la fête et les

voyages. Après six mois de bombances parisiennes, un jour, il se réveillait avec l'envie de découvrir, en des décors neufs, des cieux inédits, et il partait pour une expédition dans quelque désert asiatique, où le fruste pèlerin casqué de blanc, voilé de vert, ne rappelait en rien le gentleman en smoking de chez Gernier's.

Malgré les divergences de leurs destinées, Gilles et d'Armières étaient toujours demeurés en termes amicaux, et ce dernier avait toujours suivi avec une admiration cordiale les travaux aéronautiques de son ancien chef de file. Quand Gilles l'appela, il vint de grand cœur se mettre à son service, avec le yacht qu'il possédait.

En compagnie de Morisset — lequel, sans faux amour-propre, s'inclinait devant l'autorité de cet organisateur de la délivrance — Gilles l'expédia au Portugal et vers l'Amérique, afin de recueillir un maximum de précisions touchant la nouvelle résidence de Jerry Smith; car l'article du *Daily Mail* ne donnait, en somme, que des renseignements vagues.

Grâce à une habile ténacité, à d'importantes sommes de reis et de dollars dépensées avec méthode, ils purent se renseigner sur la topographie de l'île, les édifices qui la meublaient.

Cependant, Gilles, avec M. Planchut et Paul Rebour, travaillaient sans relâche au grand problème.

Pour éviter des indiscrétions, des curiosités traîtresses, les études définitives, le montage et les essais de l'appareil eurent lieu, non pas, comme d'habitude, au Castel, mais en Sologne, dans un domaine appartenant au grand-père Roumerie. Ils opérèrent avec quelques ouvriers de choix et des paysans bénévoles qu'on avait dressés pour la circonstance.

Gilles Lebrisard sentait la passion galvaniser son génie. Il découvrait que, sans qu'il s'en fût douté, Nicole incarnait sa puissance, sa raison d'être et la Conquête de l'Air devenait alors pour lui la Conquête de l'Amour.

Et le jour où, ayant pris place dans la cage de son nouvel appareil, muni d'un merveilleux moteur à turbines parallèles, montées sur le même axe, qui actionnaient des dynamos, Gilles Lebrisard, à la chanson des hélices, s'était élevé d'un trait dans l'air vaincu, avait pu virer, volter, évoluer dans toutes les directions, au seul geste de sa main sur un levier, de son pied sur une pédale, des bouffées d'orgueil lui montèrent au cerveau, et le père Planchut, au retour, l'avait embrassé en sanglotant de joie.

IV

EN VUE DE L'ILE

Le grand yacht blanc, dont les cuivres et les acajous reluisaient, net comme un bateau de vitrine, tranchait les lames de son étrave effilée, et il avait à son bord le chef-d'œuvre, sans doute, de la mécanique moderne, la véritable nef volante, inventée par Gilles Lebrisard.

Avec Morisset, M. Planchut, Paul Rebour, d'Armières et Gilles, voguaient aussi les Noirfeuille, et les parents Lebrisard, et jusqu'au grand-

père Roumerie, sec, décharné et jaune, sempiternel habitant de son fauteuil à roulettes, et qui avait résolument déclaré: « Je veux venir », en dépit des médecins craignant de le voir terminer, dans cette expédition, un grand âge.

Mme Lebrisard avait bien fini par s'accoutumer aux équipées aviatoires de Gilles; mais cette fois, avec un instinct maternel, elle sentait que le garçon risquait tout: Jerry Smith, dangereux monomane, était sans doute résolu aux pires extrémités pour garder Nicole; n'avait-il pas déjà fait ouvrir le feu sur le chauffeur Gérard Langlois, lorsque ce dernier s'échappa.

M. Lebrisard père, moins rose et melliflu qu'à l'ordinaire, dans ses favoris qu'il caressait nerveusement, ne se montrait pas non plus rassuré:

— Si encore tu laissais quelqu'un t'accompagner... Ton appareil ne peut-il, à la rigueur, porter trois personnes, en comptant Mme Morisset, qui ne pèsera pas lourd!

— Non, laissez-moi faire! répliquait Gilles, qui, au cours de cette tentative, voulait être seul.

L'antique Roumerie, installé non loin de là, sur le pont, et dont l'ouïe était demeurée fine en dépit de l'âge, approuvait de sa voix creuse, aux sonorités de cornet à bouquin:

— Oui, laissez-le faire, le petit. Il sait.

Et Gilles, avec un élan de gratitude vers le vieux birbe qui avait toujours été son ami, s'écriait:

— Vous entendez, il comprend, lui, le grand-père!

Cependant Paul Rebour, dont l'esprit géométrique n'acceptait pas volontiers l'incertitude, objectait:

— Voyons, en admettant que tu parviennes à atterrir dans l'île, et que Nicole s'y trouve libre d'aller et venir à sa guise, il faut encore qu'elle soit prévenue... Est-ce que tu comptes sur la télépathie?

— J'y compte, oui! répondait Gilles qui ne plaisantait pas.

*
* *

Avec une crânerie sans emphase et sans verbiage, il envisageait l'heure périlleuse et prochaine. Du reste, toute sa bonne humeur, tout son allant d'autrefois, il les avait retrouvés au seuil de cet avatar définitif.

Si bien que sa confiance se communiquait aux autres, et que toutes les figures, au début du voyage empreintes d'angoisse contenue, s'éclaircissaient comme sous une brise d'espoir. En cette cohue touchante, un peu tragi-comique, ils finissaient par s'apparaître comme des excursionnistes partis pour une croisière d'agrément.

A la fin du quatrième jour de traversée la vigie signala: Terre; et dans un crépuscule or et rose, sur la ligne de l'horizon, se profilait un mince ruban jaune, bordé de vert: l'Ile.

Chacun se passionnait à déchiffrer le secret de ce promontoire qu'on reconnut ceint de remparts bas, de tourelles où se distinguaient les gueules des mortiers. C'était donc là que Nicole résidait maintenant. Ah! foncer jusqu'à la citadelle et courir tout de suite la délivrer.

Mais il fallait être prudent. Un bâtiment d'allures suspectes pouvait donner l'éveil. L'on rebroussa chemin, et l'on se contenta de tirer des bordées, hors de vue.

— Elle m'attend, j'en suis sûr, répétait Gilles.

V

LE VOL SUPRÊME

La féerique assemblée des projecteurs Scott, au-dessus de l'île, au-dessus de la mer, découpait, dans la nuit d'émeraude et de saphir, une immense voûte de clarté diurne, légèrement bleutée.

Ayant quitté le yacht ancré à deux milles, le fidèle appareil volant avait rapidement franchi cette distance, pénétrait dans la zone de lumière. Gilles Lebrisard, armé d'une longue-vue, fouillait d'un regard anxieux l'intérieur.

Il distinguait les bois, les jardins, les kiosques et les portiques, et les terrasses des palais déserts. Rien ne bougeait. Jerry Smith et ses acolytes dormaient donc, trop confiants dans ces remparts qui peut-être ne suffiraient pas à défendre leur proie contre l'entreprise des Ailes.

Mais voici qu'une forme vivante, en un coin de parc, attirait son regard; Gilles plongeait un peu et il reconnaissait Nicole, accoudée, pensive, à une balustrade.

Aussitôt il rabattait ses plans verticaux, ralentissait progressivement l'allure des hélices ascensionnelles, descendait, touchait le sol, et sortant de la machine aux étincelants aciers, muet et triomphal, la face hardie, il s'avançait vers elle, qui, point surprise, avait couru à lui. Leur première étreinte fut plus taciturne que la vie qui va naître. Et, avare du temps comme des paroles, il l'entraînait, l'aidait à monter dans l'esquif libérateur, pressait le levier de démarrage, et la souple et obéissante machine commençant de s'élever, prenait la route de l'espace, tandis que le cœur de Gilles enregistrait de ses pulsations, les secondes qui les séparaient de l'ombre, asile définitif.

Il dit enfin:

— Vous m'attendiez!

— Oui, toujours; et surtout cette nuit... Quelque chose m'a averti.

— J'en étais sûr.

Un silence.

— Tous vont bien, mon mari, papa.

— Ils sont là, à quelques kilomètres, venus avec le yacht à d'Armières, mon ami... Avez-vous beaucoup souffert?

— J'espérais sans défaillance. J'ai vécu dans cette campagne. Il avait le désir, il trouvait la force, de brider sa folie pour ne pas me causer d'effroi... Et il ne souhaitait que la joie — sa joie — de me voir de temps à autre. Un drôle de geôlier, respectueux et plein de scrupules... Enfin, il est fou... Ah! ces maudits projecteurs, quelle clarté! Pourvu que personne ne donne l'alarme!

— Bah, que craignons-nous maintenant?

— Ses canons... Il m'a dit qu'ils portaient à dix lieues.

— Bah! on échappera!

— C'est vous qui avez inventé cette machine?

— Oui. Je le devais, n'est-ce pas, et c'est pour vous, parce que...

Un silence. On montait. Il acheva:

— Parce que je vous aime.

Elle répondit:

— Taisez-vous. Vous savez que je suis à un autre.

— C'est vrai, j'oubliais! fit-il, comme gorgé d'un breuvage amer.

Cependant, elle murmurait:

— Ah! pourquoi me dites-vous cela trop tard?...

Et Gilles sentit comme une flamme délicieuse qui lui consumait le cœur.

Soudain, ils perçurent comme une petite rumeur au-dessous d'eux; des gens couraient, un jet de clarté plus vive que tout l'éclairage ambiant fusa et ils se trouvèrent encerclés dans des faisceaux aveuglants de lumière.

— Ah! s'écria Nicole. Cela vient de son palais. Il nous a découverts.

Gilles ne pouvait se résoudre à l'idée de redouter cet homme de la terre; pourtant quelque chose de crissant monta d'en bas; on subit une poussée d'air, une commotion; il y eut une rupture de fibres métalliques, Gilles éprouva la sensation que l'aéronef ne gouvernait plus; et il s'aperçut qu'un obus avait mis deux des hélices propulsives hors d'usage. Cela ralentirait la marche de moitié, mais on atteignait presque à la zône obscure, au salut.

Ayant inspecté les avaries, Gilles se tourna vers sa compagne: Nicole, les prunelles révulsées, gisait sanglante au plancher à claire-voie de l'aéronef: Eperdu, Gilles se penchait sur elle: un éclat d'acier l'avait atteinte en pleine poitrine; et elle ne vivait plus.

Alors, Gilles se rappela inopinément le songe qu'il fit un jour, étant enfant:

Soutenu par deux antennes mécaniques, qu'il manœuvrait par sa seule volonté, sans bouger les bras, il évoluait très haut dans l'espace.

C'était, au-dessus de lui, une nuit lunaire, un firmament constellé; à ses pieds, dans une ombre profonde, il percevait une agitation de foule, avec des rumeurs assourdies par la distance.

Alors, se rapprochant du sol, il distinguait un promontoire, la mer, et sur un îlot rocheux une citadelle crénelée, avec de grosses tours.

Il découvrait un jardin, bosquets, fontaines jaillissantes; et, au coin d'une pièce d'eau, s'accoudait sur la balustrade d'un kiosque, une femme, la face voilée. Comme si elle l'eût deviné à travers l'espace, elle levait la tête, écartant ses voiles, et l'appelait de tout son visage éploré, de ses yeux pleins d'absolue détresse, de ses mains tendues à lui.

Gilles Lebrisard ne la connaissait pas et il lui semblait pourtant la reconnaître; et, d'un vol rapide et vertical, il était descendu; il atterrissait; elle accourait, se jetait dans ses bras en criant: « Sauvez-moi de LUI, *ce monstre qui m'emprisonne... »*

Et Gilles, sans en demander davantage, imprimant le mouvement voulu à son appareil, repartait en l'atmosphère, chargé d'un fardeau qu'il se sentait déjà plus cher que la vie — et cela juste à l'instant où un individu, glabre, coiffé d'un turban, et l'air égaré, se précipitait, appelait des sbires et des archers auxquels, par gestes furieux, il désignait le ravisseur...

Sans se soucier de lui, silencieux, ils dominaient l'océan sombre.

...Mais Gilles Lebrisard, qui, un instant, avait goûté cette félicité surnaturelle que tous nous attendons en vain, s'apercevait que, contre son sein palpitant, sa compagne ne vivait plus: sa bouche n'avait plus d'haleine, ses prunelles se trouvaient ternies. Et alors, envahi d'un désespoir atroce, il sentait sombrer toute son énergie, sa volonté défaillante cessait de soutenir la nef aérienne, et il se laissait choir dans l'abîme qui l'engloutissait...

Ce rêve, latent depuis autrefois, ne s'était plus représenté à sa mémoire, qui, maintenant, le lui rendait, intégral, précis, et impérieux comme le Destin. Il s'émerveilla de la fidélité des circonstances à se modeler sur la fiction. Et alors, une sorte de joie le remplit, car il allait, par sa volonté, le réaliser tout entier...

— Tout entier! se répétait Gilles Lebrisard, très froid, très décidé, très heureux.

Et, comme il planait déjà au-dessus de la mer, tenant contre sa poitrine sa bien-aimée morte, il coupa l'allumage.

Ceux du navire, instruits du danger par le jet subit de clarté dirigé sur la nef, regardaient éperdument, les yeux rivés aux lunettes. Sur les remparts, un gros homme coiffé d'un turban, celui qui fut Jerry Smith, devenu complètement fou, se livrait à une danse d'épileptique, puis, sautant tout d'un coup par-dessus la balustrade, vint se fracasser contre les rocs, au pied d'une tour.

Et déjà la mer avait accueilli ses nouveaux hôtes.

Ainsi mourut Gilles Lebrisard, qui, vraiment, avait réalisé la conquête de l'air.

GEORGIE & WILKIE

De mémoire d'écolier et même de moniteur, jamais le collège de Limerick, en Irlande, n'assista à une rivalité aussi accusée, et dans le même temps aussi courtoise, que celle ou se groupèrent, clan contre clan, les condisciples de Georgie et de Wilkie.

Georgie, mince et de grande taille, montrait un visage aux traits réguliers, un teint mat, des yeux pâles, peut-être plus rêveurs que froids, mais directs, et ses cheveux se partageaient au moyen d'une raie médiane en deux conques blondes. Il avait l'esprit inventif, entreprenant, et des dispositions naturelles, surtout aux jeux d'adresse. Un humour un peu morose, un peu sarcastique, brisait ses élans; quoique positif et apte à commander, selon les dons de sa race, il était cependant porté à entortiller de songe, comme d'un lierre sombre, les branches de l'arbre de la vie.

Moins biblique et fatal se révélait Wilkie, trapu, avec une face joviale tachée de points roux, une forte et drue chevelure fauve qui lui mangeait les tempes et qu'il taillait en brosse. Dans ses prunelles vivaient la malice et la gaîté, et il était habité par le génie de l'imitation, celle qui mène, non pas à la copie servile, mais au perfectionnement intuitif de ce qu'on voit et de ce qui plaît à tenter.

Tous deux orphelins, sans fortune, d'origine distinguée, — Georgie, fils d'un commodore, et Wilkie d'un médecin-major, — ils se trouvaient élevés aux frais de la municipalité, que ces personnages avaient honorée.

Du reste, sauf une disparité de caractère extérieure, ils avaient de nombreux points de contact, un fonds de goûts pareil, ardeur au travail, muscles excellents.

Et, malgré certains griefs réciproques d'amour-propre, car la préoccupation de la gloire artistique, dès leur jeune âge, les hantait, jamais un gros mot, une dispute n'envenimèrent les rapports de ces deux gentlemen, qui s'estimaient d'autant plus que l'admiration de leur entourage leur commandait le respect d'eux-mêmes.

Voici: ce que l'un faisait, l'autre le répétait mieux, ou plus vite, ou plus fort, enfin « autrement » avec une avancée vers la perfection du geste, de l'acte, du problème.

Et toujours loyaux, à armes nobles, en avisant l'adversaire: c'est du reste, plus qu'ailleurs, naturel en les pays anglo-saxons où la concurrence fait partie des rudiments.

Leur premier match dans la vie fut d'ordre sportif.

Georgie ayant escaladé un arbre de grande hauteur, Wilkie parfit le même exercice en ne se servant pas des pieds. Georgie recommença. Il y eut ensuite une lutte contre le temps. On pariait pour Georgie, pour Wilkie; les deux factions trouvèrent leur germe dans ce contexte. Depuis, ils avaient lutté sur tous les terrains.

A la course, Georgie triompha d'abord, il est vrai d'une poitrine seulement; mais quinze jours plus tard Wilkie lui demanda sa revanche et le laissa à une toise, grâce à un truc spécial, qu'il avait travaillé, pour prendre le départ.

Ils furent tête d'équipe sur deux

embarcations rivales, et, s'entrebattaient à tour de rôle, par suite de continuelles améliorations.

Sur un sujet à tendances morales et spéculatives, qu'on leur proposa, Wilkie émettait des arguments que Georgie réfutait non sans éloquence; alors, avec un bagout plus mordant, Wilkie parvenait à relever ces fautes de dialectique.

Comme deux souverains, au cours des promenades, ils s'isolaient parfois de leur escorte, échangeaient des idées générales, des vues sur leurs projets d'avenir, ne se livrant pas, mais ne se disant rien qui ne fût la vérité. Chacun uniquement se souciait de donner peu de prise. Et il était né entre eux une sorte d'hostilité amicale, faite d'estime et de jalousie. Au surplus, leur concurrence devenait comme une sorte d'institution. Dans le collège de Limerick, grands et petits, les moniteurs, le sergent, le Principal, le Révérend même, se passionnaient à la rivalité honorable de Georgie et de Wilkie, émules et chefs de parti.

*
* *

Le jour anniversaire de la fondation, à l'établissement, une séance théâtrale fut organisée. On joua du Shakespeare, ce qui fut grandiose, et une adaptation locale de Labiche, ce qui le fut moins. Le programme affichait, en outre, des « numéros » que Georgie et Wilkie avaient composés dans un mystère pieusement respecté par les groupes.

Sans qu'ils se fussent donné le mot, il s'avéra — soit hasard, soit plutôt intuition bilatérale, — qu'ils avaient eu la même idée. Ils furent des clowns danseurs, désopilants chacun dans sa note. Georgie avec une impressionnante gigue et des apostrophes profondes et mornes, Wilkie avec du franc comique et d'alertes ailes-de-pigeon.

Cet après-midi-là, du reste, ils s'étaient découvert une vocation, où le succès très vif qu'ils captèrent les encouragea.

Larguant certains préjugés héréditaires, ils seraient *comics-excentrics*, carrière n'excluant en somme ni la tenue, ni la correction. Ce projet, ils jugèrent à propos de se le confier et ils le firent gravement, avec le même sérieux que s'il se fût agi de coiffer le bonnet carré de docteur.

Au sortir du collège, ils parvinrent à se faire engager dans un cirque où, d'un commun accord, ils se présentaient à deux.

Là, toutefois, il n'en fut plus de même qu'à l'école. Quand ils se trouvèrent en face du vrai public, l'amour de la gloire, qui les dominait, les indisposa plus profondément l'un contre l'autre. Et bientôt, Georgie, toujours initiateur, toujours imité, méditait d'échapper à cette sujétion fatigante.

Et puis, nul heurt tangible. A peine de ci, de là, un mouvement d'humeur chez Georgie, qui avec un petit rire glacial, observait:

— Vous démarquez tout ce que je fais, pas à dire...

Lors Wilkie répondait avec une grande loyauté de cœur:

— Ce n'est pas défendu, vous n'avez jamais songé à breveter vos effets. Mais je ne veux pas vous être désagréable. Vous m'indiquerez, s'il vous plaît, ce qu'il faut que je coupe.

— Non, non...

Georgie se sentait gêné de tant de courtoisie.

D'ailleurs, il avait déjà son idée.

Subrepticement, il s'adonnait au *cake-walk*, danse admirable encore

IL S'ADONNAIT AU CAKE-WALK, DANSE ADMIRABLE ENCORE QUE GALVAUDÉE (P. 84).

que galvaudée, où le froid humour anglo-saxon se marie au comique noir. Or, elle exige le don; les nègres, en général, le possèdent tous, savent faire chanter les rythmes multipliés aux cadences de leurs semelles; mais c'est tout exceptionnellement que les blancs s'y distinguent. Il advint que Georgie, à jugement impartial, put s'y constater un virtuose.

Un soir, sans donner de détails à son hôtesse, il paya sa note; ses malles, dûment bouclées avant l'heure de la représentation, furent envoyées à la consigne; dans la nuit il prit le train pour Londres; et le lendemain M. Savage lui donnait l'audition sollicitée dès l'avant-veille par une lettre à la fois timide et assurée.

M. Savage, manager du « Royaume », régnait sur un music-hall immense et sur une armée innombrable de danseuses et de baladins.

Ayant ouï et conspecté Georgie, il ferma ses paupières, saisit son menton à bourrelet quadruple, et l'on aurait pu croire qu'il allait réfléchir; mais étant un homme d'action, il se contenta de parler:

— C'est très remarquable. Je vous engage à vingt-cinq livres par semaine. Il faut maintenant relever cela d'une sauce piquante. Votre idée là-dessus, Griggs? ajouta-t-il en se tournant vers son secrétaire, un menu jeune homme roux, yeux rapides sur un visage chafouin, torse maigriot corseté d'un veston à carreaux.

Le petit Griggs, qui ne possédait pas de menton, fut obligé, pour réfléchir, de tenir quelques instants son nez entre l'index et le pouce; il renifla, puis émit;

— Comme monsieur a beaucoup de distinction, je propose d'annoncer monsieur comme un milliardaire ruiné qui veut garder l'incognito.

La motion de Griggs fut approuvée par M. Savage. Georgie n'avait qu'à accepter. Vingt fois les lourds rideaux de scène durent s'écarter pour qu'il revînt saluer une salle enthousiaste. Et vraiment il avait créé « quelque chose ». C'était une ensorcelante musique que, sur les planches semées d'un fin cailloutis, battaient ses escarpins vertigineux, au bout de ses jambes correctement étoffées de drap noir; et, à certains passages, il chantait un court refrain d'une voix sympathique et bien timbrée.

Aussi, lorsqu'après sa victorieuse soirée, déjà muni d'une immédiate et bénévole augmentation, consentie par M. Savage en présence de la réussite incontestable, Georgie dans son cab,

s'en retournait à l'hôtel, il pensait avec une bonne satisfaction:

— Tout de même, Wilkie n'a pas trouvé ça dans son cirque de province. Que dirait-il s'il m'apercevait. Certainement, il en jaunirait de dépit. Oui, oui, il ferait une tête...

Ce fut, du reste, moins d'un demi-mois plus tard, Georgie qui la fit, la tête, lorsqu'un matin, sortant avec le petit Griggs, lequel, devenu son ami, le venait prendre pour aller aux courses, ils donnèrent du nez, sur le Strand, dans une affiche noir et jaune, haute de dix-huit pieds et large de six, figurant un monsieur en frac, le visage recouvert d'un loup, avec cette inscription: *Le masqué-gentleman-danseur, à l'* « *Impérial* ».

Georgie saisit Griggs par le bras:

— Voyez ça!

— C'est tout vu, fit Griggs, se pinçant les naseaux. Une concurrence, avec innovation. Le loup intrigue et attire. J'aurais dû le trouver aussi. Nous avons manqué le coup et le loup. Une seule chose me console, conclut Griggs, qui n'aimait pas les mauvaises histoires, c'est que, malgré tout, il y a peu de chances pour qu'ils aient mis le grappin sur un homme de votre classe; et le public, dans ces choses, possède du flair.

Georgie se montra catégorique:

— Ce sera sûrement très bien, c'est moi qui vous le dis.

— Vous connaissez donc?

Georgie désirait se tenir dans le vague:

— Je présume connaître. Un ancien camarade à moi... Oui, un ancien camarade, qui m'a invariablement singé.

— Mais il vous savait donc ici?

— Je ne lui ai pas donné mon adresse. Mais il aura cherché, deviné, trouvé.

En effet, le masqué gentleman-danseur-excentrique, c'était bien Wilkie, lequel ayant appris par le *Circus-Mail*, journal des Gens de la Piste, ces débuts étincelants au « Royaume », éventa le copain en fugue, et pensa qu'il se devait à lui-même de faire mieux.

Au surplus, il réalisait, pour lors, des tours dont il avait depuis longtemps approfondi les arcanes; et de sa souplesse et de sa rapidité, il se sentait sûr autant que de ses développements comiques, depuis le jour où, masqué de velours noir, s'accompagnant du banjo, il opéra en secret devant une psyché de louage...

Malgré qu'il arrivât second, Wilkie, à « l'Impérial », atteignit au triomphe.

*
* *

Tous les soirs, à la lumière multipliée des projecteurs qui animaient des nappes de lueurs topaze, bleu ciel tour à tour et vert aigue-marine, enrobée d'un fourreau d'azur où des oiseaux d'or et d'argent faisaient ruisseler, dans les ondes de l'étoffe, des cascades d'émaux momentanés, ceinturée d'une large moire écarlate qui soutenait sa taille ronde comme un bambou des rizières, Miss Kate Higashi, agile et rapide, et dont les pieds menus, en babouches turquoise, ainsi que de gais écureuils couraient vivacement au ras de sa robe, pour la réjouissance des yeux, — et même pour la satisfaction de l'esprit, car on était content d'une précision aussi douce, spirituelle et circulaire, — jonglait avec divers objets étincelants, graves d'après les lois ordinaires de la pesanteur, mais devenus aériens et légers, sous l'impulsion que leur communiquaient les petites mains magiques.

UNE AFFICHE, HAUTE DE DIX-HUIT PIEDS ET LARGE DE SIX (p. 86).

Leur choix témoignait d'une délicatesse étudiée: bâtons de laque sablée de cuivre, pâles porcelaines de Kioto, tambourins muets, incrustés de nacres irisées, boules de verre chatoyantes d'arc-en-ciel, figurines en ivoire, bonzes ventrus, éléphants pattus aux trompes recourbées, effigies de samouraï aux barbes d'écailles, bouddhas semblaient s'apprêter à des promenades rituelles après un religieux bain d'or, évoluaient selon la volonté de son sourire en cerise, selon le regard convergent de ses yeux d'amande, qui encadraient le petit nez imperceptiblement camus et palpitant comme avec les ailes des volucres inscrits sur l'étoffe.

Cela durait cinq minutes, peut-être, mais en réalité on pouvait perdre le sens du temps, depuis la première seconde où elle entrait en scène, jusqu'à celle où, ayant tissu son minutieux ouvrage dans les airs, souple, pour saluer, elle se penchait sur la hanche droite, les paupières entrecloses, les doigts au front, et qu'une sorte de recueillement planait dans l'assistance, hantée par la magie de Miss Kate Higashi, jongleuse japonaise de seize ans, telle qu'on en vit peu de pareilles, et qui, sur la scène du « Royaume », paraissait tous les soirs, juste à l'époque où Georgie vint.

Il l'aperçut, et sa surprise première fut bientôt changée en désir juvénile et primordial. De son côté, Miss Kate Higashi, ayant achevé son travail, découvrit la danse de ce garçon athlétique, blond, aux yeux pâles, écouta toute son âme de jeu et d'Orient qui se réveillait aux bizarreries, aux inflexions rapides à l'impassibilité pourtant expressive de ce personnage énigmatique. Il faut dire aussi qu'elle ne fermait point l'oreille à la réclame que suscita autour de Georgie l'obligeance intéressée d'un manager, étant, comme toutes les femmes, sensible au bruit du monde.

MISS KATE HIGASHI JONGLAIT AVEC DES OBJETS ÉTINCELANTS (P. 86).

Et de même que Georgie s'adonnait, chaque soir, à suivre l'évolution du microcosme bigarré, Miss Kate Higashi, enveloppée en un kimono de laine mauve doublé de satin grenat, contemplait ensuite la ligne

merveilleuse de ce haut danseur.

Indépendamment de ces émotions, enfantines et sérieuses, Miss Kate Higashi était une jeune personne fort convenable, élevée à l'européenne par des parents voyageurs en objets curieux, marchands d'estampes ruineuses et de livres plus légers à la main qu'un souffle, le père ventru comme un pot, avec des cheveux aile-de-corbeau et une moustache rêche sur sa lippe mince, la mère anguleuse, futile et rusée. Leur progéniture ayant, dès le berceau, manifesté du talent pour l'art de jonglerie, — avisés commerçants, ils la faisaient valoir, avec probité, du reste, et décence.

Madame Higashi mère résidait à demeure dans la loge de Miss Kate; elle l'amenait au théâtre, la reconduisait, et ne se départirait de ces soins que le jour où sa fille aurait fait un mariage confortable.

Cependant, dix jours ne s'étaient pas écoulés que, chaque soir — ils se succédaient, — Georgie ayant assisté dans l'ombre d'un portant à la gloire lumineuse de la petite, croisait Miss Kate Higashi qui sortait à reculons, souriant encore à son peuple conquis.

Georgie a la terminaison de ce sourire.

Et bien vite, il fait le songe, point démenti par la menotte de la gosse chaque soir dans la sienne, d'unir à soi, tout à soi, sous bénéfice de clergé bien entendu, ce bijou vivant, cette exquise mécanique frêle, ces yeux pleins des ciels étranges d'Asie.

Mais le masqué-gentleman-danseur-excentrique avait paru sur la scène de « l'Impérial ».

*
* *

Quand Georgie, mis en éveil par une nuance de froideur, et ayant procédé, sous le manteau, à une petite enquête, se fut assuré que Miss Kate Higashi, sitôt hors de scène, s'habillait maintenant avec une rapidité extrême, pour se faire conduire à « l'Impérial » juste vers l'heure où passait l'*autre;* et quand il eut indéniablement constaté qu'elle le regardait, lui, avec une admiration déjà beaucoup moins ingénue, il pressentit la vérité; car, de plus, lorsqu'il laissa tomber d'un air neutre:

— On dit que j'ai un sosie à l' « Impérial »; l'avez-vous vu travailler?

Elle battit de ses longs cils et déclara:

— Non... je n'en ai pas eu l'occasion.

Puis elle jugea convenable d'ajouter:

— Il m'intéresse peu.

Ceci d'un ton qui sonnait faux.

Georgie ne douta plus un seul instant que sur ce chapitre, comme partout, Wilkie allait tenir la corde; fatal cela, même logique, eu égard aux précédents.

Et, si ce n'était déjà accompli, l'enfant n'allait pas tarder à s'éprendre du camarade qui, entre autres supériorités, détenait celle du mystère.

Il serra donc simplement les dents et se considéra comme fixé.

*
* *

Devant un miroir, en face de la porte, dans sa chambre de boarding-house, Wilkie était en train de se raser lorsqu'il entendit frapper. « Entrez », fit-il distraitement, accaparé par le souci de ne point laisser sécher la mousse savonneuse. Il fut peu surpris lorsqu'il vit, par réflexion, s'encadrer dans l'huis une familière silhouette blonde; et joyeux, car il avait

un cœur simple et sans fiel, il fit accueil à Georgie :

— Comment allez-vous ? Veuillez donc prendre cette chaise, ou la rocking si cela vous plaît mieux. Ma parole, si vous n'étiez venu me voir, vous auriez eu ma visite ces jours-ci.

— Je vous tiens quitte en tout état de cause, déclarait Georgie avec sécheresse.

Wilkie, lequel s'était remis à ratisser ses joues, tourna la tête, non sans quelque surprise : il croyait avoir mieux connu le camarade et prononça :

— Est-il possible que vous m'en vouliez. Vous le savez, j'ai toujours voulu travailler à Londres, c'est assez naturel.

— Je ne songe pas un instant à le nier.

Wilkie respira :

— Je me disais aussi !... Et alors, qu'y a-t-il de neuf ?

La barbe terminée, le faux-col bouclé, il était venu s'asseoir en face de son visiteur, lui tendait un cigare, qui fut refusé d'un geste sommaire, et Georgie articula :

— Il y a ceci : l'un de nous deux est de trop. Pas question de la concurrence, bien que j'y trouve un préjudice ; c'est votre droit, entendu. Mais il y a plus grave. Il s'agit d'un tiers, plutôt d'une tierce, que vous connaissez... Depuis votre arrivée, cette personne, dont je... croyais avoir conquis l'...affection, me délaisse visiblement !

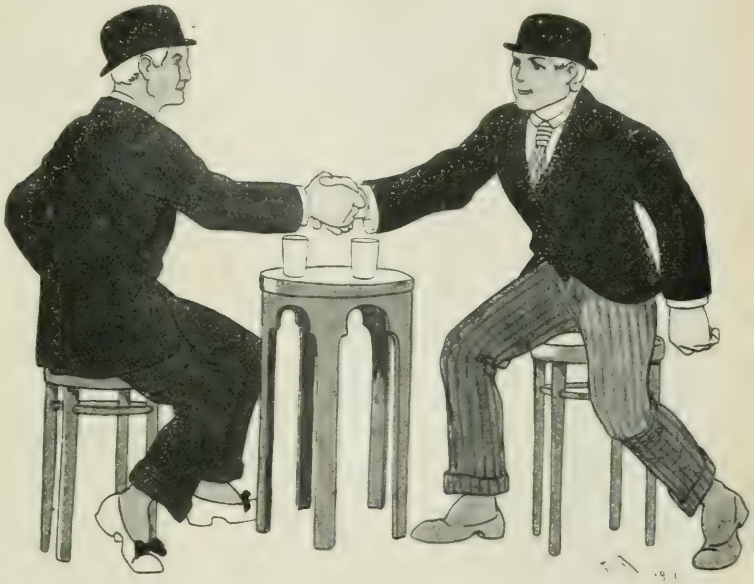
— Et qui donc ? Je ne comprends pas un mot.

— Miss Kate Higashi.

— Cette petite jongleuse japonaise du « Royaume » ? Elle est absolument charmante. On me l'a montrée un soir dans la salle ; mais que je sois damné si je lui ai seulement adressé la parole une fois dans ma vie.

Après une hésitation, l'autre reprenait :

— J'admets. Peu importe. Cette personne m'est particulièrement chère et je crois que je commençais à ne point lui devenir indifférent, lorsque je me suis aperçu que votre prestige effaçait le mien. Ici, je ne peux plus tolérer de rivalité. Alors, comme je vous le disais il y a une minute, l'un de nous deux est de trop. Je viens vous provoquer en duel.



D'UN MÊME GESTE, ILS SE TENDENT PAR DESSUS LES BOISSONS DES MAINS FRANCHES QU'ILS SECOUENT (P. 91).

Georgie parlait avec un sérieux où il n'y avait rien de déclamatoire ; la situation, seule, se trouvait théâtrale, et si Wilkie ne s'était senti abasourdi dès l'abord, il eut pensé, non sans quelque ironie, aux temps

du collège, aux répétitions d'autrefois.

— Vieux Georgie, s'écriait-il enfin, vous êtes absolument timbré! Quelle raison pour chercher la mort de l'un de nous? Vous pensez bien, pourtant, qu'en pareille circonstance, je serai le dernier à vouloir vous supplanter.

— Possible, répétait flegmatiquement Georgie. Possible, possible, mais c'est sans doute la destinée... Et cela arriverait fatalement, que vous le vouliez ou non. Du reste, Miss Higashi est intrinsèquement charmante et il n'y a aucun motif pour que vous soyez un héros. Je répète: un de nous deux est en surcharge. Alors, nous tirerons au sort, deux revolvers, dont l'un aura le barillet vide; celui qui... gagnera l'autre, devra s'exécuter dans les vingt-quatre heures.

Wilkie se prit à sourire:

— Cher Georgie, toujours galant homme. Mais vous pourriez d'abord me demander si cela me va. Il me semble qu'il y a une solution moins féroce. Si vous tenez à cette loterie, je veux bien, seulement à une condition, c'est que celui qui prendra le bon lot, c'est-à-dire le mauvais, aille le décharger à la campagne, sur un mur fraîchement crépi, pour s'apprendre à faire mouche. Nous aurons, cependant, signé une bonne stipulation qui lie notre honneur à l'observance de distances convenables: défense de jouer, de paraître en public non seulement dans la même ville, mais dans le même comté. Ça va-t-il?

— Comme il vous plaira.

*
* *

Lorsque Wilkie, le vaincu de ce suprême match, s'exécute et déserte la place, Georgie pousse un soupir de soulagement. C'est avec un orgueil intime qu'il voit lacérer les colossales affiches noir et jaune des murs, avec une joie sardonique qu'il apprend, par le courrier théâtral des gazettes, « vu des engagements antérieurs, et malgré la faveur du public », le départ du masqué-gentleman-danseur excentrique de « l'Impérial ».

Très brève, oui, et incompréhensible cette note, cette note dont il est l'unique à connaître la clef, et touchant laquelle le petit Griggs, intrigué, et d'ailleurs ravi, car son numéro reste seul en vedette, l'interviewe subtilement.

Il est malin, le petit Griggs, il devine des choses:

— Car, indéniablement, c'est vous qui l'avez contraint à filer. Comment vous y êtes-vous pris?

— Rien fait pour ça.

— Ne jouez pas au cachottier... Vous ne savez peut-être pas que M. Allardyce, le manager de « l'Impérial », lui offrait de doubler ses appointements pour le garder? Et il n'y a pas eu moyen.

Georgie étouffe un remords de coûter une telle aubaine à Wilkie, reste toutefois impénétrable.

Il se félicite, également, que Wilkie, loyal, n'ait point révélé les causes de son départ. Et il ne se prive pas de glisser à Miss Higashi:

— Eh bien! le gentleman masqué. Envolé! Dommage que vous ne l'ayez pas vu... car vous ne l'avez pas vu, n'est-ce pas?

Du reste, ayant parlé, Georgie constate que ce qu'il vient de dire n'émeut absolument pas Miss Higashi qui réplique, très calme:

— Vous devez certainement danser mieux que lui.

Et voici que Georgie se prend à concevoir des doutes oppressants. Aime-t-elle Wilkie, et, poupée mélan-

colique, n'en veut-elle rien laisser paraître sur la cire de son délicieux visage? Ou bien, en vérité, sa ferveur de la semaine passée a-t-elle déjà molli: alors, il peut supposer qu'il en va de même pour tous ses enthousiasmes; et n'est-ce pas, aujourd'hui, un chanteur tyrolien, nouvellement engagé, qui accapare son attendrissement d'oiselle? Voilà le fétiche nouveau, ce gaillard mafflu, moustachu, au costume pistache et caramel, au chapeau pointu, qui ulule et *yodle* à vous faire crever; plus d'une fois déjà, dans la coulisse, Georgie a remarqué le sieur, qui faisait l'avantageux sous le regard de Miss Kate.

Le petit Griggs, — il n'est pas gaffeur, mais il veut tâter le terrain — le petit Griggs a observé:

— Je crois que Miss Higashi esquisse un flirt avec Herr Grütli.

Et ces mots portent comme un coup droit au cœur de Georgie, qui parvient toutefois à sourire.

Mais la souffrance est courte, elle s'atténue; et à cette heure, où les fumées de la gloire et de la fortune ont évacué son cerveau naguère ébloui, Georgie, au demeurant garçon pratique, s'aperçoit que, lui aussi, a été captivé par du clinquant et des oripeaux.

Il n'aime pas Miss Kate Higashi, laquelle n'est rien de plus qu'un colibri versicolore.

Dans un bien-être de sécurité préservée, il se réjouit de ne pas s'être encore engagé à fond; une vergogne renouvelée le prend, de sa conduite sotte et brutale envers le vieux camarade.

*
* *

Georgie s'est penché à la portière et, dans le soir, il aperçoit tout de suite Wilkie, mesurant le quai de ses guibolles musculeuses et guêtrées, où il sait fourrer tant de talent.

Le train stoppe. Wilkie, sur le marchepied, interroge par questions rapides:

— Qu'est-ce qui vous a pris de me télégraphier? Je croyais que nous étions morts l'un pour l'autre? Si vous venez travailler ici, ça va sans dire, je suis prêt à vous céder la place, bien que je vous aie avisé de mon séjour en temps voulu, ainsi qu'il était convenu lorsqu'on s'est quitté, l'an dernier; vous n'aviez pas fait d'objection, j'avais signé pour deux mois, avec dédit.

Georgie baisse les yeux, comme s'il craignait d'être trop tôt deviné, et il se contente de répondre laconiquement:

— Vous inquiétez pas. Expliquerai et comprendrez.

Il prend en main sa valise plate; à la sortie de la station un cab est hélé.

— Qu'il nous mène au bar, dit Georgie, à votre bar. J'ai attrapé soif dans ce sacré wagon.

Wilkie donne l'adresse et, en route, il reprend:

— A présent, qu'est-ce que vous faites?

— Cake-walk avec chant, numéro à trois, couple d'Américains, valent pas un clou.

— Ah! moi aussi, un numéro à plusieurs, danses acrobatiques, rien de fameux.

Un silence suit.

Au bar, tous deux s'installent devant un guéridon hexagonal où un homme chauve, en veste blanche, pose, en attendant d'y verser certains liquides, deux cylindriques bols d'argent.

Il devient difficile de lutter contre le persistant silence.

— Vous savez, articule Georgie, que je ne vous en ai jamais voulu, depuis cette affaire du duel.

— Oh! sans difficultés je vous crois, j'ai toujours pensé que ce jour-là, vous étiez un peu « loufoque », comme on dit en France.

— Oui, peut-être.

Après une pause, Wilkie:

— Vous... vous avez épousé Miss Higashi?

Georgie est remué d'une souffrance trouble, du reste passagère. Et il répond assez bravement:

— Non. Je n'ai même pas sollicité sa main, ayant reconnu que je m'étais trompé sur sa valeur... morale.

En énonçant cet adjectif, il voit des masques japonais et des volatiles singuliers, des yodleurs tyroliens lancés dans le ciel par un jongleur invisible, et qui se moquent.

— D'ailleurs, je répète, cher, accentue Wilkie, que jamais, jamais je n'avais songé à lui faire la cour.

Georgie hausse le ton de l'entretien, devient très grave:

— Au surplus, je suis persuadé que nous étions de race trop différente, elle et moi, pour qu'une union, dans ces conditions, fût possible.

Nouvelle pause. Le barman chauve s'active à son estrade; il ravitaille des consommateurs taciturnes, juchés sur des escabelles coniques.

Tous deux, Georgie et Wilkie, ont quelque chose d'important à exprimer, mais Wilkie comprend très bien que ce n'est pas à lui de parler le premier; et Georgie a grand'honte; et, en même temps, ils éprouvent un plaisir étonnant à se retrouver ensemble, dans ce renouveau de la vieille vie camarade.

Georgie parle enfin:

— Wilkie, je vous ai télégraphié... je vous ai télégraphié parce que...

— Parce que?

— Parce que j'ai jugé, je crois... enfin, il me semble qu'après ce ridicule malentendu et aussi après les piqûres d'amour-propre, nous sommes nécessaires l'un à l'autre et que, si nous restions chacun à son bord, nous ne réussirions pas.

Wilkie approuve:

— C'est également mon avis, mais j'aimais mieux vous l'entendre dire.

— Wilkie!

— Georgie!

D'un même geste, ils se tendent, par dessus les boissons, des mains franches qu'ils secouent. Le guéridon et les whisky-and-soda et tous les acajous de l'établissement, et jusqu'au crâne, rose et poli, du waiter, ont un éclair de joie à cette paix, un éclair de joie sous les rayons des globes électriques.

LA CATASTROPHE DE MISS DAISY

Dans sa loge du Cirque, tandis qu'on la coiffait, Daisy Hampton se livrait à des pensers moroses. Le Démiurge, depuis quelques jours, avait manifesté un mauvais vouloir ténébreux. Ne le dominait-elle plus comme naguère! Et elle songeait au secret de la volonté, qui subjugue la brute, et jamais complètement, lorsqu'il lui parut que les ampoules électriques, sous leurs calices d'aluminium, brûlaient comme dans de la fumée.

Elle demanda:

— Nell, remarquez-vous quelle lumière terne, aujourd'hui?

— Mais non, Miss, les lampes sont ainsi qu'à l'ordinaire.

Elle doutait. Un malaise l'oppressa. Néanmoins elle se tut, par cette pudeur qu'on éprouve à se montrer le jouet de ses nerfs hallucinés. Elle avait achevé de revêtir son amazone; Nell attachait le fameux éperon à pointe de diamant sur la souple botte vernie.

Le silence devint soudainement intolérable à Miss Daisy Hampton.

— Y a-t-il des visites? fit-elle.

— M. Tréfly, M. Balmer, le Chevalier.

Elle passa dans le petit salon attenant à sa loge; et son apparition émut, plus que tous les soins, ses familiers qui l'attendaient: elle était d'une grande pâleur, que le bleu-nil de son costume et le tricorne noir en bataille sur ses cheveux sombres, accentuaient d'étrange façon.

Elle remarqua leur mouvement; et, masquant son angoisse d'un air de badinage:

— Je vous étonne, amis chers?

Ils se récrièrent tous les trois. Le musicien Tréfly, facies gouailleur sous des bandeaux de cire jaune, déclara seulement qu'elle avait « quelque chose d'impressionnant dans son regard »! M. Balmer, gentleman féru d'équitation, et qui avait juré de ne périr que d'une chute en steeple-chase, approuvait, avec un yes retentissant. Et, parmi des favoris diplomatiques et neigeux, la voix du souriant chevalier Vivantelli flûta: Comme toujours!

Nell, délurée et brune, virevoltait. Deux lévriers de steppe, aux museaux suraigus, aux prunelles de sardonix,

IL RENACLA, S'ARCBOUTANT SUR LES JAMBES DE DEVANT (P. 98).

étaient allongés sur le tapis blanc, dans une immobilité recueillie, avec de brefs bâillements qui découvraient leurs babines violettes. Le long d'une glace à biseau, serpentait, comme de la vigne, un feuillage ciselé; une mandore d'écaille pendait à un clou d'or; et il y avait, dans un bahut en laque cramoisie, des gros livres reliés de percale, traités d'équitation, de chasse, d'hippologie.

A mesure qu'augmentait en elle le malaise inconnu, Miss Daisy s'efforçait de se montrer naturelle, celle de tous les jours. (On aimait sa désinvolture, « honnête homme » si absolument!)

— Chevalier, un verre de marasquin? Et vous, Tréfly, un grog?... Nell, un grog pour M. Tréfly, nous avons le temps... Sir Balmer, vous dépérissez visiblement de l'envie de fumer, je vous autorise... Vous savez que Le Démiurge se mutine: je n'en fais plus ce que je veux!

— On ne le croirait pas volontiers, parce que hier, vous avez été une merveille! dit Balmer.

— Vraiment, on ne s'est aperçu de rien?... Ah! j'en suis bien satisfaite... Ce soir, du reste, je vois tout en noir...

Elle bavardait ainsi, avide de diversion.

Trois coups, discrètement comprimés; et la face plate et farineuse, le crâne pyriforme du régisseur, apparurent dans le haut d'une draperie:

— Miss, cela va être à vous, murmurait-il, accoutumé.

Elle affermit sa voix:

— Bien, bien, je suis prête... Mes gants, Nell, et mon stick.

Les trois hommes se bousculèrent, dans leur empressement à s'emparer de cet objet; et le Chevalier, très fier d'avoir battu les jeunes en promptitude, présentait la houssine, un genou au tapis. Miss Daisy Hampton, toute droite et les prunelles vagues, s'absorbait comme en l'attente d'un lugubre avenir.

ON SE MIT A SIFFLER; DE TOUTES PARTS, DES EXCLAMATIONS JAILLISSAIENT (P. 98).

— Vous ne voyez donc pas ce pauvre Chevalier! s'apitoya Tréfly, bon diable.

— Excusez-moi! fit-elle en tressaillant. J'étais distraite... Merci... Allons, donnez-moi la main, pour votre récompense.

L'on descendit aux écuries; l'air charroya des rappels de fumier et de sueurs équines. Ils pénétrèrent dans le petit manège privé: et comme elle défilait devant les habits noirs qui piaffaient, tandis que de l'arène,

là-bas, arrivaient des applaudissements et la fusée des rires, elle jugula un désir impératif de s'échapper: ce trouble, lui semblait-il maintenant, l'envahissait par une emprise continue: et, comme elle avait quitté le bras de son compagnon, elle chancela, dut, pour ne point tomber, se retenir à la barrière.

— Chère amie, qu'avez-vous? soufflait Balmer.

Le Directeur, qui survint, s'inquiéta:

— Vous sentiriez-vous indisposée, Miss Daisy...

Gros et grand, un chapeau à mille reflets sur l'occiput, son cou de taureau émergeant d'un prudhommesque faux-col, il réservait, quitte à se rattraper avec le fretin, des manières de luxe pour ses étoiles.

Pinçant les lèvres, les paupières baissées, comme elle ne répondait pas:

— Faut-il faire une annonce? poursuivit-il. On rembourserait, au besoin...

Elle se dressa:

— Non. Où est le cheval?

Et d'un geste résolu elle arrêtait des objurgations. Le Démiurge fut amené. C'était un animal blanc, tacheté de fauve, avec une tête fine et des yeux cruels.

Il avait passé pour indomptable, dans le temps.

Sitôt qu'on essayait de l'enfourcher, après s'être sauvagement défendu, il se cabrait avec constance. On avait eu beau user de martingales, lui briser entre les oreilles une bouteille d'eau glacée, ou à l'improviste, le tirer en arrière lorsqu'il se tenait debout, aucun des subterfuges préconisés en pareil cas ne donnait quelque réussite; et dans le cirque provincial de ses premiers ans, l'on se résignait à l'exhiber comme simple phénomène, lorsque Miss Daisy en entendit parler, voulut le voir, l'étudia, et, s'étant piquée d'honneur, parvint à le dominer.

En même temps, elle eut l'idée de systématiser son vice: et elle le chevauchait ainsi, cabré, exécutant dans cette attitude les passages les plus stupéfiants; au surplus elle en était devenue rapidement célèbre.

Balmer lui tint l'étrier; elle se trouva en selle. Ce fut le cirque: elle voyait toute chose comme à travers un aquarium d'eau louchie. L'orchestre attaquait la valse de début... Elle s'appuya un instant sur l'arçon afin d'assurer l'équilibre, ordonna aux grooms, qui tenaient le cheval en bride, de laisser aller.

Alors le Démiurge pour la première fois de sa vie, refusa de lui obéir; il

CANAILLES! CANAILLES! (P. 98).

renâcla, s'arcboutant sur les jambes de devant, et, pareil à un navire échoué, s'immobilisa dans le sable, pendant qu'elle s'épuisait en lourds efforts de le remuer; et le plumet de son tricorne oscillait ridiculement.

Le public, désappointé, protestait, ne saisissant que du grotesque à cette lutte: un cheval qui ne ruait même pas, et une amazone qui s'agitait, par saccades! Cela se prolongeait. L'écuyer chef s'approcha. Elle cria: allez-vous-en! d'une voix rauque. On se mit à siffler; et de toutes parts, des exclamations « Assez! C'est honteux! » vers la piste jaillissaient. Seul, à l'entrée, parmi les clubmen pâles et le personnel béant, un grand clown, la bouche coupant le masque blême par un trait d'ocre, les yeux en billes de feu, hurlait: canailles, canailles! aux spectateurs, en leur tendant des poings tragiques...

Et déjà Miss Daisy Hampton se noyait dans l'absolu; une grande nuit, comme une marée, fonçait à ses prunelles; ses oreilles tintèrent de houle sifflante et de sons meurtriers; elle sentit une chape de plomb qui s'étrécissait à son front et sur ses tempes; ses mains laissèrent couler les rênes. Les étriers échappant à ses orteils, elle glissait: tout chavira, tout s'effondra...

Lorsqu'après deux térébrantes semaines de délire et de fièvre, elle eut repris le sentiment d'une vie, Daisy Hampton, s'éveillant au milieu du noir opaque, exigeait qu'on lui montrât la lumière du jour; mais avec des circonlocutions graduées, on lui apprit qu'elle était devenue aveugle.

Elle le resta, gardant à jamais en elle la vision du soir final.

Cependant elle comprenait: Le Démiurge n'était pas coupable; dans son obscure cervelle d'esclave, l'animal, ayant perçu qu'il portait cette fois une chose sans pouvoir, en avait profité pour se libérer; aussi, loin de le haïr, elle le chérissait comme l'instrument et le témoin de sa gloire révolue.

Mais, bientôt, avec la jalouse terreur qu'un autre cavalier ne parvînt un jour à le dompter, elle décida qu'elle le tuerait, et de sa propre main. Rien ne put la dissuader. On n'osa s'opposer au vœu d'une quasi-morte. Et Miss Daisy, dont on guidait la main, appuya un pistolet chargé contre la tempe du Démiurge: elle s'était complue, une minute, à lisser le poil onctueux du col; puis, détournant instinctivement la tête, elle pressa la gachette... On l'avait tirée en arrière, à cause des ruades d'agonie.

*
* *

Pour l'heure, l'oubli a tissu sa trame. Disparus, les admirateurs, les courtisans, et les bons amis, Tréfly, le musicien, cette chronique parlée, et Balmer, l'amateur érudit et sagace, et le galant chevalier aux gestes de régime ancien. Miss Daisy Hampton vit en compagnie d'un vieil oncle, protestant et un peu salutiste, lequel use de ses rentes, modiques d'ailleurs, et à qui elle ne demande que de la laisser tranquille, ce qu'il fait.

Des après-midi entiers, assise à la fenêtre, elle considère, de ses yeux qui ne voient plus, la toison blanche et fauve qui est clouée au mur. Et seulement, de temps à autre, quelqu'un, lequel ressemble, en civil, à ce clown farouche qui vociférait, vient apporter du plantain pour le loriot, très jaune, qui gambille dans sa cage, avec un éternel bruit sec.

CHIEN

L'autre soir, vers minuit, comme je rentrais du théâtre, montant le boulevard Malesherbes pour gagner la rue de Tocqueville où j'habite, j'ai vu, assis sur le trottoir, devant la porte d'une maison, un petit chien noir et feu.

Tout de suite, à sa morne attitude résignée, j'ai deviné qu'il n'attendait personne, qu'il s'était égaré, et qu'après de longues courses stériles, il faisait halte ici comme il se serait arrêté ailleurs, triste et las, et sans comprendre.

Qui pourra jamais sonder l'angoisse — plus tragique, oui, qu'un mal exprimé et conscient — recélée en l'âme obscure d'un chien perdu?

Et voici qu'attendri par l'ambiance nocturne, je m'étais mis à songer à toute l'affliction répandue sur la terre des bêtes, lorsqu'un froissement léger de pattes griffues sur l'asphalte, derrière moi, me tira de mes réflexions: m'étant retourné, je m'aperçus que le petit chien me suivait, soit que dans sa détresse il se raccrochât au premier venu de l'heure solitaire, soit qu'un sens mystérieux l'eût averti que cette forme humaine-là prenait pitié des errants.

Se tenant à quelques pas, hésitant, craintif, un peu charmé tout de même, avec des rapprochés ou des reculs brusques selon mon allure, il continuait à m'escorter. Je m'arrêtai sous un bec de gaz, afin de voir sa figure. Il gardait toujours les distances. Je lui dis quelques paroles flatteuses, il finit par s'apprivoiser. Nous nous approchâmes l'un de l'autre et il rampait, agitant doucement la queue.

C'était un modeste animal, sans race, avec de bons yeux en boule, tout chavirés.

J'examinai son collier dans l'espoir d'y découvrir une adresse: mais la plaque de cuivre ne portait aucune inscription.

Qu'ils sont criminels, à Paris, ceux

LE PETIT CHIEN ME SUIVAIT (P. 99).

qui, aimant leur chien, négligent de le tenir en laisse, et, dans tous les cas, ne le munissent pas d'un passeport. J'ai commis la première de ces imprudences, je sais ce qu'il en coûte, et pour une seule fois que je l'abandonnai à elle-même, Frisotte, ma vieille caniche, passa sous une voiture, sans trop de dommage, miraculeusement. Elle est morte depuis, mais plutôt de vieillesse, je crois.

Vous me direz: il faut bien qu'*ils* prennent de l'exercice.

Bien sûr!

Promenez-les, conduisez-les au Bois; mais à quoi, s'il vous plaît, leur aura servi l'hygiène, le jour fatal où ils s'étendront sanglants, coupés en deux par une auto?...

*
* *

Le petit chien trottait dans mon sillage, l'air joyeux, tout à fait en confiance maintenant. Et, dans le même temps, je commençai à devenir lâche, devant la perspective d'emmener chez moi ce compagnon de fortune.

Si encore je savais son identité, je pourrais l'héberger cette nuit, pour le faire rapatrier demain. Mais son anonymat entraînerait évidemment, au cas d'asile, l'adoption définitive. Quel embarras! J'argumentai: j'ai déjà Frisotte; Madame Poisson, ma concierge, moyennant une rétribution honnête, en prend soin; mais deux pensionnaires, ce serait vraisemblablement trop, pour elle, d'autant qu'elle possède des chats dans sa loge, et que s'ils font bon ménage avec l'ancienne, les choses n'en iraient peut-être pas de même à l'endroit d'un nouveau. Et puis, s'il avait la gale ou la rage!

J'accélérai le pas; il courut plus vite. Vaguement, j'esquissai, pour l'éloigner, un geste avec ma canne, et il s'arrêta un ins-

MADAME POISSON, MA CONCIERGE (P. 100).

tant, moins peureux que surpris, et cela me parut si abominable que je n'aurais recommencé pour rien au monde.

J'escomptai ceci, que d'autres gens de rencontre attireraient son attention. Mais c'est qu'il ne s'en souciait pas! Il s'obstinait à ne connaître que moi seul, l'élu, l'ami sûr. Pourtant, à la hauteur du Parc Monceau, il s'en fut soudain flairer une dame aux cheveux carotte, qui passait.

Il avait dû appartenir à une femme, supposais-je, et cela m'induisit à un subterfuge nouveau. J'interpellai poliment cette personne:

— Bonsoir, madame, voici un chien qui s'est perdu. Il a l'air doux et gentil, ne voudriez-vous pas l'emmener?

Elle sembla interloquée puis refusa.

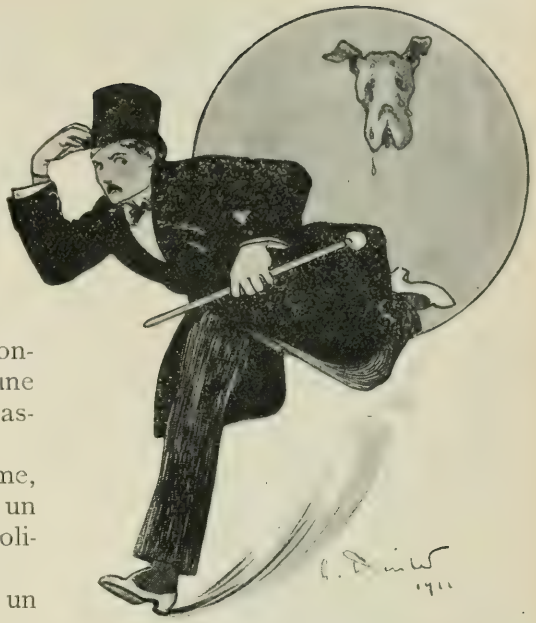
Je m'excusai, saluai et continuai ma route.

A présent il fallait prendre un parti. Et vraiment non, je n'allais pas m'affubler de cet intrus. Je fis plusieurs tentatives de disparition dans l'ombre. Mais il me découvrait à tout coup, de plus en plus étonné, me faisant encore crédit toutefois, et ne voulant pas douter de mon loyalisme.

Enfin je réussis à perpétrer la trahison.

Au petit jardin de la place Malesherbes, je me dérobai brusquement dans une allée latérale, me coulai derrière une voiture en station, et me précipitai dans la rue Montchanin, où je constatai que j'étais seul...

Je suis parvenu à mon domicile et j'ai sonné, et juste dans la seconde où s'ouvrait l'huis, j'ai vu, galopant de toutes ses forces pour me rejoindre, le petit chien qui avait encore



JE ME PRÉCIPITAI DANS LA RUE (P. 101).

une fois éventé mes traces. Ajouterai-je que j'eus ce pauvre courage de tirer sur moi le battant?

*
* *

C'est seulement lorsque, couché, je me pris à me ressouvenir, dans le noir, que toute la bassesse de mon acte m'apparut. J'avais sur la conscience le forfait d'avoir leurré un cœur morose et naïf, car l'ayant choyé, rendu un instant au bonheur, je le repoussais à nouveau, et plus désespéré, vers l'horrible inconnu.

L'indifférence est permise. Sans doute on ne peut se charger de tous les malheureux qu'on rencontre sur son chemin, et nous sommes déjà suffisamment lotis avec nos propres misères. Toutefois, lorsqu'un hasard complice, l'instinct ou la destinée, penchent, au cours de la vie, notre

UNE DAME QUI PASSAIT (P. 101).

être à la miséricorde, il faut avoir pitié jusqu'au bout...

Et je me représentai le petit chien devant ma porte, assis sur son derrière, comme à l'endroit où je l'avais rencontré, où, qui sait, peut-être la même navrante aventure l'avait conduit: quelque promeneur, charitable, mais égoïste, et lequel, au dernier moment, avait déçu sa foi. Assis sur son derrière, il attendait, le petit chien...

Je n'y tins plus: je me rhabillai, descendis les marches quatre à quatre, demandai le cordon et sortis. Plus personne à l'entrée. Je sifflai, j'explorai les alentours. Rien. Il était parti. Après une heure de recherches vaines, je rentrai désespéré.

Qu'êtes-vous devenu, petit chien? Un passant, bonne âme, vous a-t-il enfin recueilli, quelque vagabond meilleur et plus paternel que l' « intellectuel » atroce? Retrouvâtes-vous votre maîtresse, grâce au dieu des chiens qui est parfois miséricordieux? Ou bien, raflé par les sergents de ville, avez-vous fini à la Fourrière où l'on tue?

Vivant ou mort, pardonnez-moi, petit chien. Mon devoir était de vous consoler, de vous recevoir, de vous nourrir: je ne l'ai pas accompli. J'en suis puni par ce remords.

AU POSTE

Jeune, blond, de visage rose et de moustache pâle, le sous-officier de police a des yeux bleu-clair, qui seraient bienveillants et candides sans la froide astuce inscrite aux commissures des paupières. Une ceinture rouge à la taille serre sa tunique de drap vert. Il étale ses jambes en pantalons bouffants et carre durement ses bottes plissées au cou-de-pied.

A une autre table, sous une autre lampe, qui charbonne un peu, près d'un verre de thé demi-plein où surnage une rondelle de citron, il y a quelqu'un, en civil, qui s'acharne durablement au grattage d'un texte. Dans une face plate, rongée de bile, ennuyée, malingre, le regard alcoolique de l'homme présage des haines compliquées. C'est lui le secrétaire, l'archiviste du bureau, le scribe, le rédacteur de la convocation laconique: « Vous êtes prié de passer... pour affaire vous concernant » et laquelle peut être le prologue de tout, sans exception.

Au coin de la pièce, des dossiers s'empilent. Un feu de bois crépite dans le haut poêle de faïence et fait, à travers les trous du portillon, danser sur le plancher des ondes rouges. Par les doubles carreaux poudreux de la fenêtre se révèle une nuit d'hiver. Deux lithographies embellissent la muraille blanchie à la chaux, pommelée de moisissure: l'empereur Nicolas II, en casaquin amarante, aux brandebourgs d'or, et son prédécesseur Alexandre III, portant les insignes d'amiral.

La porte ouverte laisse entrevoir une chambre contiguë, où des êtres en houppelande, muets, tassés les uns contre les autres, dans un affaissement total, semblent attendre depuis des siècles révolus. Quelques effets militaires y pendent au crochet; une rangée de caoutchoucs luit sur le carrelage, où la neige fondue a coulé.

Mais une grande ombre, d'allure bizarre, surgit dans l'encadrement de la baie, et voici qu'elle hésite sur le seuil. Le sous-officier blond tourne la tête lentement, s'ôte de la bouche une cigarette, dont il casse d'un coup sec la cendre contre le rebord de la table:

— Ah, ah! Sonoff! prononce-t-il, assez paternel. Vous venez à propos, Sonoff... Il y a (un coup d'œil au registre, un sourire narquois et rigoureux)... il y a une plainte contre vous.

Tandis que le scribe, qui, lui aussi,

IL ÉTALE SES JAMBES ET CARRE DUREMENT SES BOTTES (P. 103).

a regardé, se replonge, d'un haut-le-corps dédaigneux, dans sa besogne, le nommé Sonoff se met en devoir d'approcher.

C'est un long individu maigre, aux pommettes ardentes, avec des yeux minuscules qui brillent comme au fond de deux cavernes et une barbe d'encre, pelée par endroits; un justaucorps de teinte olive, doublé d'une peau de mouton, l'habille; ses jambes, emmaillotées dans des lambeaux d'étoffe ressemblent à d'hydropiques poupons.

Il s'avance, en un roulis, un déhanchement de sa carcasse, par pivotements successifs; et il s'appuie sur un bâton flexible et trop court, qu'il tient de sa main gauche, laquelle, tous les deux pas, décrit un grand cercle dans l'air.

UNE GRANDE OMBRE D'ALLURE BIZARRE SURGIT DANS L'ENCADREMENT (P. 104).

D'une voix douce, un peu geignarde, en termes distingués, Sonoff établit qu'il sait ce qu'on lui reproche et qu'en tout cas, il n'est pas fautif; seulement il voudrait bien que...

— Pas fautif! interrompt le policier. Vous insultez des femmes dans la rue, à présent, des femmes de général, et par-dessus le marché vous les menacez de votre canne!

Sonoff argumente, plaisant et lamentable:

— Pardon, c'est inexact; je vais vous dire: vous savez bien qu'outre ma coxalgie, mon épanchement de synovie, mon ulcère, et tous mes innombrables maux, j'ai la chorée, maudit que je suis; alors, en marchant, je fais involontairement le moulinet. Monsieur le général et madame son épouse ont pris pour une menace ce tic inoffensif; quant à insulter personne, je n'y ai même pas songé... Seulement, vous plairait-il de...

Le sous-officier se montre d'excellente humeur.

Alors, il oublie sa misère, conte des anecdotes, des gaudrioles, fait le pitre, bassement.

De temps à autre, le scribe lève les yeux, manifeste, par une torsion de sa lèvre inférieure, son mépris pour ce rebut d'humanité; mais il ne perd pas un mot de ses histoires.

Le sous-officier de police, vautré dans sa chaise, sourit, indulgent, amusé. Puis, quand il en a assez ouï,

il l'arrête brutalement, feint de devenir sévère :

— Ce n'est pas tout ça, revenons à nos moutons. On ne doit pas entrer dans des vues philanthropiques, quand on a reçu plainte, plainte d'un général, vous comprenez, Sonoff, (il scande) d'un gé-né-ral... Néanmoins... (il se radoucit)... je veux faire quelque chose pour vous, étouffer les suites... Vous allez me signer ceci, par exemple !

Et, séance tenante, il rédige une formule, dont il donne lecture, avec ravissement, au nommé Sonoff :

— « Je, soussigné, promets, si l'on « m'accuse encore une fois d'avoir « levé mon bâton sur les gens, ou « insulté les dames, que je ne ferai « aucune opposition à être expulsé de « la ville. » Ça vous convient ?

L'autre hésite, tortille l'échine :

— Accuse, accuse ! C'est très facile d'accuser, surtout sans preuve. Et puis, c'est que je ne tiens pas le moins du monde à changer de résidence : j'ai mes petites habitudes, moi, ici ; et le temps de m'acclimater ailleurs...

— Préférez-vous aller en prison ? Allons signez, signez !

Sonoff se décide : il se convoie vers la table, saisit, d'une énorme main gourde, le porte-plume qu'on lui tend, et signe allègrement, d'une écriture assez déliée.

Le sous-officier de police examine le paraphe, se réjouit :

— Sonoff, noble héréditaire ! C'est vrai, vous êtes gentilhomme. Qui le devinerait, hein, en vous regardant !

Plein de sérénité, avec une joie complaisante, Sonoff accueille le sarcasme du policier, le ricanement sournois du scribe. Jadis il a roulé carrosse, aujourd'hui, il crève la faim, Et puis, après ? N'est-il pas permis d'avoir eu des revers !

IL FAIT VOLTE-FACE, S'ÉBRANLE, PAREIL A UN BACHOT QUI TANGUE (P. 106).

Mais un tracas l'obsède, qu'il trouve enfin l'occasion de déceler :

— Mon bâton, dites-moi, je voudrais bien qu'on me rende mon bâton.

— Votre bâton ?

Sonoff expose qu'on le lui confisqua le jour de l'incident. Ce bâton était solide, fait à sa mesure, avait un manche rembourré, très commode, et coûtait un rouble. Actuellement, pour des raisons d'ordre économique, il ne peut s'en procurer un pareil. D'autre part, à se servir de celui-ci, des cals extrêmement douloureux lui sont survenus.

Il présente sa paume gauche, où une grosse ampoule dessine un ovale blafard.

ON NOUS L'A RENVOYÉ DU DEUXIÈME DISTRICT... (P. 106).

Le sous-officier regarde distraitement, hausse les épaules:

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? Je ne l'ai pas, votre bâton. Réclamez au Deuxième District, où l'on vous avait d'abord amené.

— Oui, merci, à l'autre bout de la ville, trois verstes! C'est le diable pour se traîner jusque-là.

— Nous ne pouvons rien.

Un silence.

— Alors, vous croyez qu'on me le rendra?

— Rendra quoi?

— Mon bâton.

— Ah, votre bâton!... Peut-être... Surtout, tâchez de ne plus recommencer, autrement... (il brandit, en riant, le papier)... gare là-dessous.

Sonoff se met aussi à rire, il se complait, croirait-on, dans une sorte de commisération burlesque envers lui-même; puis ayant salué jusqu'à terre, il fait volte-face, s'ébranle, pareil à un bachot qui tangue, au prix de grandes difficultés franchit le seuil, disparaît.

Le scribe a ouvert la bouche et siffle, entre des dents gâtées:

— Il est assommant avec son bâton. D'ailleurs, il ne l'aura pas là-bas, vous savez.

— Et pourquoi? bâille le sous-officier blond, qui s'étire.

Le scribe se lève, va vers un placard, l'ouvre et il en extrait le bâton litigieux:

— Parce que le voici! On nous l'a renvoyé du Deuxième District... Nous le lui restituerons quand il reviendra.

HISTOIRE DU MOINE TAXIS

A Edmond Haraucourt.

Le pic d'Athos, si haut que son ombre, couvrant huit lieues, atteint, dit-on, jusqu'à Lemnos, et qui darde un éperon dans la mer, entre les golfes de Monte Santo et de Contessa, surplombe un cap rocheux, hérissé de citadelles et de tours.

Ce sont les enceintes des monastères.

Plusieurs empereurs grecs, et des princesses byzantines, instituèrent ces maisons qui devaient éprouver, par la suite, les traverses les plus dolentes. De siècle en siècle, des hordes de pirates ou des maraudeurs barbaresques pillèrent effrontément les asiles privilégiés, et ils fabriquaient des cartouches avec leurs antiphonaires; il n'y a pas encore cent ans, tous ceux des couvents qui s'étaient unis à la Grèce en rebellion furent malmenés par les soldats de Constantinople.

Mais la force de la légende et la sauvage vertu du sol furent, pour la communauté, des champions indestructibles. Elle a prévalu contre la rigueur des âges. Les générations de caloyers s'y succédèrent continuellement. Et c'est là, qu'aujourd'hui, le moine Taxis put couler ses jours de béatitude.

*
* *

Il était né sur les confins de la montagne, grain follet apporté par la brise océane, à ce trident rocheux qu'est la presqu'île chalcidique. Il était le fils d'une Cypriote du bourg d'Hyérisso qui l'avait plus tard abandonné; elle n'était jamais revenue, mais quelqu'un recueillit l'enfant de la destinée.

Ce fut un vieux forgeron, nommé Scevophilax, qui vivait dans une grotte d'où l'on découvrait toute la mer; la forge était devant l'entrée; un autel archaïque servait d'enclume, où deux béliers sculptés entrechoquaient leurs fronts convexes; et, supportant un prélart de toile goudronnée qu'on rabattait contre la fraîcheur des nuits, quatre colonnettes ioniennes faisaient à ce repaire comme le péristyle d'un temple.

De l'aube verdâtre au crépuscule bleuissant, Taxis habita parmi la nature.

Courant les vallons et les pentes boisées, il capturait divers geais, merles et pinsons qui hantent les forêts d'oliviers ou de sycomores; son pied nu connaissait à chaque rocher ses moindres aspérités de granit; il surprit dans le fond des ravines l'écrevisse lovée sous sa basilique de cailloux; ou bien il donnait la chasse aux tortues d'eau qui plongent vélocement à l'approche de l'homme; et, dans le clapotis des premières lames, un marinier de Délos, ami du forgeron, lui avait enseigné à pêcher le poulpe commun, minuscule parent de la fabuleuse Pieuvre, et dont les chairs molles ont une réjouissante saveur.

D'autres fois, étendu à l'orée de la caverne, il restait pendant des heures sans dessein: le héron couleur neige ou le flamant rosé s'immobilisaient au bord des vagues, les voiles obliques virgulaient l'horizon... Quand le ciel devenait nuageux ces barques apparaissaient tout à coup plus grandes... Il croyait la terre infinie, la vie longuement excellente, les hommes toutpuissants; et l'artisan, naïf et un peu superstitieux, l'entretenait dans la conception de l'Univers sans bornes.

Ce fut ainsi que l'enfant Taxis, respirant le seul insouci, bronzé comme l'écorce des pins, et plus alerte qu'un chevreau sauvage, poussait en liberté sous l'azur profond.

Il eut, pour première fonction, à garder un bouc de belle taille et d'odeur forte. L'animal s'appelait Hermès; il avait une barbe de patriarche; son œil semblait malicieux et fier; quelquefois Taxis prenait plaisir à le houspiller en lui jetant, de loin, des mottes et des cailloux, puis il savait se soustraire aux charges furibondes; bien souvent, néanmoins, il avait senti à sa cuisse le contact rapide de la corne effilée.

Lorsqu'il eut pris un peu plus de vigueur, Taxis aida le forgeron dans son travail: par le moyen d'une pédale, il activait la soufflerie, ou, tirant hors du feu les barres incarnadines, il les portait sous le marteau. A peine avait-il eu le temps de retirer sa main, que la masse coupait les airs et s'abattait sur l'enclume; mais il restait exempt de crainte, car le vieux Scevophilax, dénudé jusqu'au nombril, avec son ventre velu, ses bons yeux clairs et sa grande chevelure d'argent aux boucles torses, ressemblait à la statue d'un irréprochable dieu; et, cependant, comme pour témoigner de la colère du métal violenté, les scories crépitaient en s'éparpillant, gerbe et fusée.

Vers ce temps-là, le soir, Taxis, accroupi sur la grève, chanta; et il soutenait sa voix d'un tambourin rustique, fait avec une cruche sans fond et une peau de mouton tannée.

Le premier samedi de tous les deux mois, Scevophilax s'en allait vers le bazar de Caryès, village commerçant, situé au centre de la presqu'île, où résident et siègent les députés des vingt et un couvents d'alentour; dans ses rues nettes, aux maisons à moucharabys, pleines de boutiques, de vergers et de treilles, on rencontrait des Turcs, des Coptes portant le turban noir, nombre de muletiers albanais en fustanelles, et beaucoup de religieux, venus afin d'écouler des produits ou de faire emplette.

Taxis accompagnait parfois le forgeron au marché. Pour pénétrer dans la presqu'île, on franchissait un isthme étroit que Xerxès, jadis, avait voulu ouvrir pour ses vaisseaux. Des sbires ottomans, à la solde des moines, en surveillaient le passage: les

femmes, en effet, sont proscrites de ce royaume masculin; même, l'interdit s'étend jusqu'aux animaux femelles, et l'on n'y tolère, en fait de couples, que les ramiers.

La route qui menait vers Caryès, accidentée et rude, passait sous les murs de plusieurs couvents; à chaque détour l'on découvrait des circonvallations ruinées, des vestiges de bastions, ou quelques débris commémorant de patientes et dures luttes: la curiosité de Taxis ne tarda pas de s'émouvoir à ces cités muettes d'où ne montait d'autre bruit que le son des cloches, et dont le peuple de cloîtrés réalisait pour lui comme un mystère émouvant. Il n'arrêtait d'en questionner son maître.

Celui-ci ne les aimait pas. Homme libre, il méprisait des hommes asservis. Il les affirmait querelleurs et larrons et adonnés à l'ivrognerie: ils avaient beau étaler leurs crucifix de corne et de bois, leurs chapelets, leur sparterie ou leurs images consacrées, ce qui se manigançait dans les hauteurs ne devait pas être quelque chose de recommandable. D'ailleurs il ne s'était jamais soucié d'eux que pour leur faire acheter les cognées et les serpes qu'il forgeait; et tous ces mendiants vautrés le long des routes (c'étaient pour la plupart des pèlerins demeurés là faute de moyens pour s'en retourner et qu'il confondait, non sans quelque mauvaise foi, avec les religieux véritables), exaspéraient, par leur inaction, son cœur hardi de grand travailleur.

— « Ils feraient mieux, » s'écriait-il, « de rechercher les trésors des empereurs grecs, enfouis, chacun le sait, dans une fissure de ce pain de sucre d'Athos... Athos, garçon, je vais te dire, fut un géant qui, dans les temps reculés, se rebella contre des dieux. »

Cependant, loin d'entamer sa vénération pour ces hommes barbus, en dalmatiques brunes, un sac de crin au bout de leur bâton, et coiffés de bonnets semblables à des tours rondes, les sarcasmes du forgeron, au contraire, la stimulaient. Peu à peu il se désintéressa de tout ce qui n'appartenait pas au fourmillement monastique. Il ne manifestait plus d'ardeur pour activer la soufflerie, il délaissa les galopades à travers bois et rocs, et la pêche patiente, et la chasse rusée. Scevophilax le voyait continuellement pensif; il ne concevait pas ce qui pouvait germer dans ce cerveau; et Taxis rêvait de bourdons, de frocs et de chapelets, et ne livrait pas le fond de sa songerie.

Quand la vente s'était heureusement conclue, Scevophilax faisait visite au marchand de raki, ne manquant jamais d'allouer à Taxis quelques drachmes, afin qu'il se payât des confitures; mais le garçon, avec l'argent, se procurait de grossières effigies qui relatent la vie des saints, tirées en deux couleurs sur du mauvais papier grisâtre, et qu'on imprime à Caryès.

Il les emportait dans la grotte et en méditait le sens avec soin. Un dessin l'absorba particulièrement. C'était le plan d'un cloître, en perspective militaire; de rigides bâtiments y découpaient plusieurs cours polygonales, où des carrés de légumes et des arbres à fruits se trouvaient figurés; parmi des moines agenouillés, un religieux, dépassant du front le dôme d'une chapelle, sonnait la cloche à tour de bras. Sous la muraille crénelée on voyait onduler les flots, et des navires pansus atterrir.

De ces figurations, Taxis induisit, avec plus de détails, les circonstances de la bonne vie: on priait, on jardinait, on habitait de longues maisons

aux murs durables, les heures devaient couler avec une inimaginable douceur; beaucoup d'hommes survenus des quatre coins de l'univers, à bord de leurs hourques, aspiraient certainement vers ces lieux élus.

Et bientôt, ignorant tout du monde, et de l'existence conventuelle, et jusqu'aux dogmes élémentaires de la religion, par une vocation urgente qu'il éprouvait, Taxis avait résolu de se faire moine: il accomplirait des travaux lents, vivrait sédentaire et selon les oraisons voulues. Il attendait seulement d'avoir un peu de barbe au menton pour pouvoir signifier sa volonté à l'ancien, qui s'y opposerait, sans doute.

Parfois, le marinier de Délos emmenait Taxis dans sa felouque pontée; ils côtoyèrent la presqu'île et, tout au long du promontoire, se présentaient des couvents; il s'en fit dire les noms et les ayant appris par cœur, comme un rosaire, il égrenait: Dochéirû, Castamoniti, Xénophon, Russicon, Philotée, Hagia Laura, Caracalo, Ivoron, Stavronikita, Pantocrator, Vatopédi, Esphigmenou, le Skite-Saint-André-qui-a-trois-églises.

Il y en avait encore plusieurs autres à l'intérieur de la montagne.

*
* *

Scevophilax arriva, par un effet de l'âge, à prendre le déplacement en horreur, et désormais il envoya le garçon présenter seul ses œuvres aux chalands. Taxis alors ne manquait pas de faire de grands circuits pour découvrir tous les cloîtres.

A Russicon, il demeura ébahi par le spectacle des moines pêle-mêle avec les matelots, arrimant ou déchargeant des ballots, jurant, s'injuriant, et qui hurlaient à tue-tête des cantilènes sacrées. Ces attitudes lui parurent extraordinaires et mal conformes à cet esprit d'immobilité où il voyait le propre de l'état monastique. Toutefois son admiration s'accrut, d'apprendre, par le marinier, que les couvents, très répandus dans le monde, y possédaient de multiples biens; certains pères voyageaient exprès pour les affaires de la Société et un grand navire, lui appartenant, transportait au loin leurs productions multiples.

Une fois, comme il s'était égaré, l'obscurité le surprit aux portes d'un monastère nouveau. Les moines, assurait-on, hébergeaient toujours pèlerins ou passants attardés. La poitrine haletante, il frappa contre l'huis: un religieux vint ouvrir, l'air rude; Taxis s'expliqua; l'autre le fit passer par une sorte de chemin de ronde, et l'installa au milieu d'un réduit tapissé de foin. Taxis resta toute la nuit dans un ravissement extatique. Au matin, on le mit à la porte du couvent (c'était Stavronikita), nanti d'une miche et secoué de joie.

Il finit par les connaître tous et il gardait exactement à l'esprit leurs situations respectives et leurs différents aspects.

Il s'interrogeait pour savoir où il préférerait vivre.

Dochéirû, plat comme un galet, était certes le plus riant avec ses jardins et ses mille fontaines. Mais à Vatopédi, noyé dans la verdure, il y avait de beaux bœufs blancs qui pâturaient. Le tout petit Stavronikita, où il avait gîté, ne laissait pas de le séduire, perché qu'il est sur le roc et semblable à un moineau franc. Il désirait également Hagia-Laura, telle qu'une cité immense et déserte, et qui s'avance en terrasses jusque dans la mer; Ivoron aussi, lequel surgissait, sans transition, par-dessus la ligne

de fortifications jaunâtres et dont les édifices, comme de plain-pied avec la crête, s'avançaient en encorbellement sur les murs...

Ou bien ne résiderait-il pas plutôt dans une de ces kilias, où logent les caloyers solitaires qu'on entend, par la campagne, s'appeler eux-mêmes aux offices divins, en heurtant un disque de bois pendu au linteau du seuil?

Les religieux qui venaient à Caryès étaient des paysans russes, grégoriens, albanais, pour la plupart incultes, et sans aucune velléité d'apprendre quoi que ce fût. Ils avaient endossé le froc, soit pour cause d'une certaine inertie naturelle, d'une vocation à la stabilité, ou dirigés vers les ordres par des parents dévots et besogneux; quelques-uns, dont les passés manquaient de candeur, avaient trouvé au couvent la plus tranquillisante des retraites. Du reste, la règle, une fois assumée, les avait policés, en apparence; ils finissaient par tous se ressembler: leurs simulacres de piété s'étaient transformés, par l'habitude, en besoin, puis en croyances; les mêmes actions répétées au jour le jour unifiaient leur allure et leurs comportements, et il n'y avait pas jusqu'à certain son de voix nasillarde qu'uniformément ils n'adoptassent.

Taxis, avec l'astuce des primitifs, s'efforçait de gagner leur faveur; il se montrait serviable à l'infini, et, bravant l'anathème du forgeron, il consentait tous les rabais.

Il apprit, de leur bouche, des choses qui le charmèrent; car ils causaient volontiers; et — dans le désir de feindre, devant ce profane, qu'ils sentaient plein d'une envieuse admiration, les dehors au moins de la béatitude, — tous ils glorifiaient les charmes non pareils propres à leur vie, et ils vantaient emphatiquement les richesses de leurs sanctuaires.

L'ENFANT TAXIS POUSSAIT EN LIBERTÉ (P. 108).

Xéropotami possédait un *encolpion*, sorte de coffre, ayant appartenu à l'impératrice Pulchérie, et qui contient deux morceaux de la vraie croix, des débris de la couronne d'épines et de l'éponge, et un linge que rehausse le sang de Jésus-Christ. Ceux de Vatopédi citaient une ceinture miraculeuse de la Vierge, dont le contact préservait de la peste et du choléra; et le réfectoire, affectant une forme cruciale, avait vingt-quatre tables de marbre d'un seul tenant, avec des concavités régulièrement espacées, lesquelles pouvaient servir d'assiettes. Au couvent d'Hagia-Laura, le plus ancien des monastères, se trouvait une iconostase dont les portes sont de cuivre repoussé; l'orgueil de Chiliandri consistait en l'image de la

Vierge aux trois mains, exécutée par Jean Damascène, et la croix d'or massif qu'a portée Constantin Imperator. Mais Ivoron les surpassait tous, bien qu'un incendie récent l'eût fortement navré. Cette demeure, fondée au dixième siècle, sous le règne de l'impératrice Théophano, avait été restaurée, après des guerres meurtrières, par un prince de Géorgie dont le fils se fit lui-même caloyer.

En aucun lieu ne se pouvait voir un édifice plus étonnant que son église de Saint-Jean Prodôme, avec ses lutrins à marqueterie d'ivoire, ses mosaïques en cailloux de mer, et, sur toute la hauteur des murs, des peintures du bienheureux Pansélinos. Surtout ne renfermait-il pas une Panagia dix et douze fois sainte et à tel point que, même sa copie, que l'on conserve à Moscou, est universellement révérée! Taxis soupirait, pensant au grand bonheur de ceux qui pouvaient s'en repaître la vue.

A Caryès, apparaissait, quelquefois, un très antique religieux, monté sur un âne, et que suivait d'habitude un convoi de mulets, chargés de légumes et de fruits. C'était le jardinier du couvent d'Ivoron. Il s'appelait Dorothée, et comptait environ cent années d'âge. Sa face s'ossifiait, pâle comme un navet, son crâne ressemblait à une clairière semée d'arbrisseaux jaunâtres; il avait une taie sur l'œil gauche; et une toux intérieure, se mêlant à son parler, faisait continuellement vaciller ses bajoues.

Il prit Taxis en amitié; chaque fois qu'ils se rencontrèrent, Dorothée lui communiqua quelques notions du dogme qu'il entremêlait de divers aperçus mondains.

Résidant à Ivoron depuis le milieu de sa vie, il avait, dans son temps, voyagé pour une maison de thés moscovite, parcouru nombre de pays, vu beaucoup d'hommes; et sa mémoire, lucide à certains endroits, comportait des lacunes abruptes et de soudaines interversions; il puisait, au hasard, dans les notions en bribes qui lui étaient restées, brouillant en ses récits les géographies, les dates, les réalités et les mythes; il bavardait comme un moulin tourne.

Taxis l'écoutait avec déférence; il apprenait que Dieu est un, que les moutons kalmouks ont la queue pleine de graisse, que les plus habiles commerçants de la terre sont ceux du Chian-Si, que la Trinité se nomme indissoluble, et qu'Alexandre le Grand demeure encore vivant dans le souvenir des Orientaux sous le pseudonyme d'Iskender.

Il n'entendait rien à la plupart des choses que l'ancêtre lui débitait; néanmoins elles contribuaient à lui faire apparaître la religion infiniment vénérable et le couvent d'Ivoron centre de tout.

Le forgeron Scevophilax mourut, un soir de fatigue; et Taxis, l'ayant pleuré et mis en terre, sous la conduite de Dorothée se présenta à Ivoron.

*
* *

Chaque néophyte s'attache à un caloyer, qu'il sert, et auquel il succède plus tard s'il en est jugé digne. Taxis, naturellement, fut le disciple de Dorothée.

On révérait ce dernier, pour des talents agronomiques, qui avaient survécu à ses avatars mentaux; sous sa direction, Taxis s'activa, et rendit des soins méticuleux aux oliviers, qui donnent une huile excellente, principale industrie des moines.

Une ceinture de forêts denses faisait, surtout dans l'après-midi, l'air

accablant à Ivoron. Tout le monde, alors, sommeillait. Du reste, en dehors des offices, dans les couvents idiorythmes, le temps appartient aux religieux: seuls travaillent les hommes de bonne volonté; et souvent, à travers la campagne, on rencontre des caloyers qui errent sans fin ni cause, la bouche bée et les bras ballants. Mais Taxis n'était pas de ceux-là, il ne s'emparessait guère, et, à l'heure brûlante, assis sous la feuillée, incrustait de mosaïques, qui les contournaient en spirales, des cannes en bois de citronnier.

L'appel à la prière, de matin ou de nuit, ne le surprenait jamais. Il prisait les longueurs du service divin. Encore que cela durât trois heures, il ne s'était jamais muni, dans sa stalle, de ces petits sièges dissimulés qu'on emploie pour réagir contre la fatigue des reins: il demeurait debout et ferme, suivant d'une oreille tendue le monotone choral grégorien, qui berçait son âme éprise d'homélie. Les deux chantres aux côtés de l'autel se relayaient, tandis qu'un Père, allant de l'un à l'autre, leur donnait le ton à mi-voix. Ensuite, c'était avec toute son âme que Taxis venait toucher le pain consacré qu'il baisait la main du prêtre.

Dans sa ferveur, même, il englobait des usages tout profanes, et c'est ainsi que, la saison venue, il mettait une conviction de catéchumène à la cueillette des noix, où chacun participe, et fort abondante à Ivoron: d'un geste recueilli, il lançait le croc fourchu vers les frondaisons, puis, tirant contre soi la corde attachée à l'engin, il en retenait l'extrémité sous sa sandale, et dépouillait la branche en priant.

Du reste, il n'y avait rien qu'il ne chôyat de son monastère; et chaque pierre, et chaque lopin de sol, retenaient une parcelle de son amour.

Au sommet d'une des tours carrées, qu'on nomme la Citadelle, il habitait un réduit nu, blanchi à la chaux, éclairé par une meurtrière qui s'ouvrait sur la grève; l'océan déferlait, chassant les galets ronds à l'assaut des murailles d'enceinte; parfois un long ruban de fumée noire révélait le vapeur autrichien qui fait le service entre Cavale et Salonique; et l'on n'en mesurait que mieux la grâce de se savoir sédentaire entre ces murs.

Sur le derrière des bâtiments, se trouvaient l'hôpital et l'ergastule des fous, où quelques forcenés, chargés de chaînes, habitaient, suivant la rumeur; mais nul, sauf deux ou trois Pères, n'avait licence d'entrer là.

Tout à l'écart, entourée d'un saut-de-loup, et d'une palissade à claire-voie, une cabane servait de léproserie. Le mal est assez répandu sur la presqu'île. Ceux qui en présentaient les symptômes se voyaient, sans rémission, parqués dans cet enclos. On leur jetait la provende par-dessus les piquets; les malades qui auraient osé franchir la limite couraient le risque d'être lapidés, car ils inspiraient une terreur infernale; et, bien qu'on citât quelques cas de guérison, aucun vivant ne pouvait en rappeler un exemple.

Dans les interstices des planches, Taxis voyait se coller parfois des faces honteuses, semblables à des coings desséchés, et qui penchaient sur le côté d'un air implorant... Une pitié fraternelle l'avait d'abord ému; mais Dorothée lui affirma que, semblables aux fous, ceux-là étaient possédés du démon; et Taxis se contentait alors de prier pour leur âme.

Le cimetière se plaçait sous l'invocation de saint Athanase, un patron de grand poids.

Sans croix ni pierre et sans nul obi-

tuaire, un évangile calé entre les bras croisés du défunt, on laissait le corps pourrir et se décharner trente à quarante mois; puis, comme cette nécropole, à la longue, aurait fini par déborder la montagne, au bout de ce délai l'on déterrait les ossements pour les jeter têtebêche sous un hangar. Ainsi le tibia d'un simple caloyer voisinait avec un crâne hégouménique. Cette égalité était bien propice à lénifier la crainte de la mort, qui d'ailleurs n'empruntait, aux yeux de Taxis, nul appareil redoutable; il ne voyait en elle qu'un incident du rite, et, par conséquent la vénérait.

Ne franchissant le mur d'enceinte que pour se rendre au marché de Caryès, où jadis, venant d'ailleurs, il présentait du fer forgé par le grossier Scevophilax, où il amenait aujourd'hui sur des baudets les récoltes du vénérable Dorothée, il se réjouissait, vêtu de l'habit tant convoité, d'accomplir exactement le saint précepte: « Les ouvrages faits seront vendus dans la proximité du monastère. »

Les mois se succédaient sans variantes, sauf la venue de quelque archimandrite voisin, et c'était alors un branle-bas de parade, ou bien, lorsque arrivaient des étrangers au teint clair, conduits par une escouade de cawas, et qui exhibaient des firmans et des lettres missives: ils désiraient visiter les bibliothèques, y accomplir des investigations. Alors on les recevait au son des cloches, on leur offrait, avec mille grâces, du gkyko et des rafraîchissements; mais on leur dissimulait studieusement tout ce qui pouvait avoir un prix, car, dans l'esprit des moines, après les Turcs pillards d'autrefois, les Européens du présent ne valent guère mieux, et, sous des dehors inoffensifs et savants, ils dissimulent d'impudents voleurs.

La journée se terminait tôt, comme elle avait commencé. On poussait les verrous des hautes portes cuirassées, au crépuscule; chaque soir, le frère portier venait remettre à l'Archimandrite les clefs massives aux tiges historiées de salamandres. Le crépuscule marquait l'instant du premier sommeil.

*
* *

Et Taxis, maintenant, plaignit l'enfant dru que Scevophilax, le forgeron, avait nourri de ses croyances sans vertu. Les jours de naguère, où il croyait voir et ne voyait pas, avaient coulé tels que ceux d'un animal, parmi les animaux privés de raison; ils lui paraissaient comme un purgatoire à la nouvelle existence où il s'insérait avec une joie de tous ses pores; et, comme une éponge, son intelligence aspirait la doctrine, d'ailleurs très exotérique, qu'on inculquait aux rares néophytes désireux de savoir.

Elle révélait, principalement, que la Matière fait couler la source des maux. Saint Paul établit une antithèse rude, entre *la loi des membres et la loi du Seigneur*... Un moine doit se reconnaître à la maigreur de son corps, ajoute saint Basile...

Sur les versants, de peur que la terre ne fût volée par les pluies d'orage, on ceignait de margelles les racines des oliviers; mais il ne fallait à la foi de Taxis aucune artificieuse barrière pour la garer contre les flots du doute appauvrissant.

Et par-dessus tout, il souhaitait d'honorer, avec toutes ses forces, ce saint, plus grand que les autres, dénommé le Christ, et sa Mère, que les images représentaient prodigalement.

Près de l'illustre Panagia, qu'il lui était donné aujourd'hui de contempler à cœur joie, deux peintures le ravissaient.

L'une figurait l'Ascension.

Sur un fond noir et or, on ne découvrait du Sauveur, situé tout en haut de la composition, que les sandales, dominant deux anges face à face, lesquels planaient dans les airs, en se tendant des mains extasiées; dans l'étage inférieur, se tenait Marie en robe de pourpre, avec des souliers bleus, flanquée de séraphins qui, la bouche ouverte, semblaient annoncer la nouvelle au monde; plus bas, trois apôtres, séparés par des troncs d'arbres.

L'autre représentait Jésus, siégeant sur un fauteuil pavé de pierreries, un doigt rigidement tendu dans l'air. A sa droite, on distinguait le prophète Ezéchiel, à sa gauche l'archange Michel, dans des médaillons qui les coupaient d'une section brusque à mi-corps; et un empereur barbu, le front ceint du diadème de perles, vêtu d'une toge tuyautée et d'une dalmatique fleurie, était vautré devant le Messie, suivant le cérémonial byzantin.

*
* *

Tous les ans, au premier janvier, l'on célébrait la fête de saint Basile, fondateur de l'Ordre et grand-maître des moines d'Orient, lequel, — bien qu'Antoine, dans la Thébaïde, en eût fait germer le symbole pieux, et que Pacôme l'eût matérialisé par l'institution des Tabessites égyptiens, — établit, le premier, un réel monastère. Il fut archevêque de Césarée et, consacrant des fortunes à parer cette ville, il se réservait pour tout vêtement une humble tunique de byssus.

Tant d'humilité, l'histoire aussi de saint Macaire, qui passa son existence à fuir, dans la solitude, des compagnons qui l'obsédaient, et la joie qu'il éprouverait de s'avancer dans ce qu'il croyait le chemin des perfections, suggérèrent à Taxis le projet de devenir ermite: selon un dessein d'autrefois, il habiterait une caverne de caloyer solitaire; il aurait le visage couvert d'un voile et fuirait à l'approche des humains... Comme il craignait, instinctivement, les objurgations de Dorothée, il s'ouvrit de ce plan à l'hégoumène, qui lui témoignait de l'intérêt.

L'Archimandrite Zozime était un bel homme à la barbe noire en deux pointes, avec des yeux bienveillants. On le savait plein d'instruction et d'intelligence. Il recevait même la *Revue des Deux Mondes* (les moines, à force de retrouver dans le sac aux dépêches ce périodique tome jaune, avaient fini par le prendre pour un catalogue pieux) et n'ignorait aucun des événements considérables de l'univers.

Il avait distingué Taxis, dont la simple et méditative nature l'intriguait. Il s'ébahissait de voir un quasi-sauvage, qui avait toujours été parfaitement heureux, le rester, et même croître en félicités dans une existence où chaque minute aurait dû le contraindre. Par quelle obscure combinaison d'atavismes le désir du monacat avait-il filtré dans cette âme, jusqu'à la posséder tellement? Aussi bien, rien ne l'avait forcé, ni l'injonction d'autrui, ni les fatigues d'une vie heurtée, ni les déboires possibles aux âmes exigeantes. Non, il contenait une obéissance joyeuse et passive envers la règle librement assumée, et il s'enorgueillissait, ingénu, d'appartenir tout entier à la loi d'un monastère.

Ceux dont l'ambition est de se rendre agréables au Très-Haut, expliqua l'Archimandrite à Taxis, doivent, par définition, habiter en commun. Nul

ne peut se suffire, nous avons tous besoin d'autrui. A penser contrairement, on commet le péché d'orgueil, car les vertus, humilité, patience, compassion, impliquent des rapports humains, à l'occasion desquels on les puisse exercer; chez l'anachorète, elles ne fleurissent pas. Enfin Basile n'a-t-il point déclaré: « Jésus-Christ se ceignit d'un linge afin de laver les pieds de ses disciples; mais à qui laverez-vous les pieds, ô solitaires? »

Taxis abdiqua docilement son projet et s'instaura dans une définitive eucrasie. Au surplus, il n'avait pas d'autres confidents que Zozime et Dorothée. Cette admiration enfantine qu'il vouait aux moines s'était changée, presque à son insu, en une sorte d'indifférence placide, leurs mœurs se trouvaient souvent peu édifiantes, et si Taxis ne songeait pas à les juger, il s'écartait instinctivement de tels compagnons.

Certes, il se trouvait aussi, à Ivoron, des personnes de condition plus relevée, ayant vécu dans le siècle, et, — de même que jadis aux heures de Byzance, les favoris en mauvaise posture étaient venus attendre que la fortune, derechef, tournât, ou se préparer, par une fin de vie exemplaire, à mériter la grâce du ciel, — s'échouant ici, à la suite des chagrins variés que départissent les jours.

Mais ces derniers, par la franc-maçonnerie inéluctable des castes, se retranchaient toujours entre eux.

*
* *

Tant de verdeur, de force, une jeunesse si pleine, à tout jamais ensevelies sous les pans rigides du froc, suscitaient cependant au cœur de l'Archimandrite comme un petit remords douloureux; ses scrupules se précisèrent: n'y avait-il pas, de sa part, quelque duplicité, en souscrivant à une oblation sans doute franche, mais accomplie par cet enfant plus simple qu'un nouveau-né? Rien, mieux que ce soudain appétit érémétique, ne prouvait une inconscience absolue, et qui, plus tard, peut-être, se résoudrait en obsessions effroyables!

Il résolut d'y porter remède, et pour concilier les intérêts temporels et moraux de son propre devoir de chrétien, il trouva ceci: le trois-mâts *Monte Santo*, navire de la communauté, dont l'équipage se composait de cénobites, recrutés parmi des ci-devant marins aimant encore l'eau salée, sous peu allait entreprendre une croisière marchande en Russie; la plupart des couvents profitaient du voyage pour envoyer des délégations, chargées de menus présents, à leurs frères slaves ou latins; Taxis partirait avec la mission d'Ivoron.

Un après-midi qu'il émondait les vignes, on le manda chez l'Archimandrite. Taxis déposait sa serpette et, l'âme paisible, il gagnait les bâtiments, passait sous des arcades, montait et descendait une infinité de degrés, traversait des corridors tortus, et se trouva dans une vaste pièce, au plafond peint en losanges verts et rouges, et dont un divan, d'un chambranle à l'autre, faisait le tour. Il vint baiser la main de l'Archimandrite, qui se tenait assis à croppetons sur des coussins.

Zozime le considéra quelques instants en silence, et il caressait, d'un geste accoutumé, les pointes jumelles de sa barbe; puis il parla, non sans douceur:

— « Mon fils, il faut que chacun, ne serait-ce que pour en découvrir toute la vanité, apprenne ce que c'est que le monde. Tertullien a dit:

« Nous ne sommes ni des « brahmines ni des solitai- « res ; nous habitons avec « vous ce monde, nous fré- « quentons vos marchés, vos « places publiques, nous tra- « fiquons et nous naviguons « avec vous ; *nous travaillons « pour la Société !* »... Tu es, de beaucoup, le plus jeune d'entre nous, tant que nous sommes ; avant que d'entreprendre irrévocablement l'existence, méritoire sans doute, mais pénible du cloître, il est nécessaire que tu accomplisses cet apprentissage-là. »

Il fit une pause et Taxis courbait déjà la tête sous le malheur qu'il sentait se déchaîner.

— « Voici, » reprit le Père, « que le vaisseau qui appartient, comme tu sais, à notre Ordre, va se rendre en pays russe, au-delà de cette mer. Tu accompagneras plusieurs de nos frères d'Ivoron, qui partiront à son bord ; cependant, je te recommanderai spécialement à l'hérédiacre Démétrios, le capitaine... »

DANS SA CELLULE IL DEMEURAIT FIGÉ, SE NOURRISSANT A PEINE (P. 122).

Taxis était tout tremblant, et, dans son désarroi, sa première pensée se raccrochait à un prétexte dilatoire :

— « Mon père, épargne-moi !... Pas maintenant !... Le monastère fut mon principal vœu... Je ne souhaite que d'y habiter jusqu'à ma mort ; le monde m'effraie... »

L'Archimandrite Zozime l'observait de nouveau, en se taisant ; il connaissait l'inégalable soumission de Taxis et il admira que, dans la circonstance, il se fût permis de répliquer... Vraiment, la mine consternée du garçon pouvait émouvoir...

Mais, homme têtu, il avait résolu l'expérience :

— « La chose est indispensable, » finit-il par déclarer ; et, pour plus de majesté, il heurta le plancher de son bâton. « Mieux que toi, je sais où se trouvent tes routes... Au surplus, ce sera un pèlerinage pieux : car, débarqués une fois, vous vous rendrez à Moscou, parmi nos frères du couvent de Pantéleimon, avec lesquels nous sommes en relations d'amitié particulière ; vous leur porterez notre hommage, des dons de notre terre et des produits de nos mains... Moscou est une grande ville et la capitale de notre foi orthodoxe. Tu y trouveras

nombre de sanctuaires et diverses reliques qui ne pourront que t'édifier: la cathédrale de l'Assomption contient une image de la Vierge, que peignit l'évangéliste saint Luc. Cette icône fut transférée de Jérusalem à Constantinople et, plus tard, introduite à Moscou afin de protéger la ville contre les Mongols commandés par Timour-Leng. (C'était un brigand fameux.) Les tombeaux de neuf patriarches sont également inclus dans ce sanctuaire. Tu peux y visiter certaine chapelle renfermant une image que tu reconnaîtras avec joie: car elle n'est autre que notre Panagia bienheureuse, dont la reproduction fut exécutée ici-même, il y a deux cents années, au milieu des jeûnes et des prières, et offerte par l'archimandrite Pacômius au Tsar d'alors. Sur la joue droite, elle porte la marque d'un coup de sabre tartare; et tous les jours, en un carrosse à six chevaux, avec trois serviteurs derrière, on la promène par les rues. Pense comme tu seras heureux de t'agenouiller devant elle!... et aussi de prier sur la tombe de saint Basile, notre très vénéré patron, dans son illustre cathédrale aux douze dômes. Cet exode, comme tu vois, ne pourra qu'affermir ta vocation, si elle est véritable, et, dans le cas contraire, il t'éclairera sur ton cœur... Vous partez après-demain. »

Taxis, anéanti, ne percevait plus les paroles de l'Archimandrite que comme un bourdonnement sacré. Cette annonce le secoua. Il croyait l'événement moins proche. Il s'inclina, cependant, demanda sa bénédiction au Père Zozime, qui, se félicitant du devoir accompli, baisa Taxis sur les deux joues.

Lorsque, encore tout bouleversé, il eut fait part à Dorothée de cette consternante aventure, celui-ci, premièrement, désapprouva:

— « Mieux vaut la terre que la mer, et la maison que les grands circuits. Si saint Jérôme n'avait pas approché de trop près les jouissances mondaines, eût-il gémi comme il l'a fait (et Dorothée, les yeux au loin, retrouvait tout d'un coup une citation morose): « Dans le sein des déserts, tandis que j'étais assis au fond de ma retraite, mon âme était pleine d'amertume; je me revoyais en idée parmi les danses des vierges romaines. » Voilà les paroles de saint Jérôme. La voie des tentations est triste et funeste à suivre... »

— « Je le pense également, » dit Taxis, avec d'autant plus d'amertume qu'il espérait un réconfort.

Mais les esprits versatiles de l'ancêtre évoluèrent et il changea d'avis: malgré tout, Zozime avait eu raison: les pérégrinations ne pouvaient être que profitables lorsqu'on les entreprenait d'un esprit pur. Et, de même qu'un coup sec, frappé sur une vieille boîte, détache des parois une pluie de poussière ténue, ce choc, dans l'ordre quotidien, fit affluer les souvenirs à la tête de Dorothée; assortissant ce voyage avec un pêle-mêle des pays qu'il avait pu visiter, il détailla des itinéraires fantaisistes:

Ils toucheraient probablement à l'île d'Imbros, célèbre par le culte des Cabires, — divinités, selon Dorothée, hindoues. — Taxis verrait sans doute Pékin, Syracuse aussi, et Alexandrie... Cependant Moscou fut l'objet d'une exégèse spéciale.

Elle était bâtie sur sept collines à l'instar de Rome la Grande; elle comptait un demi-millier d'églises, trente cimetières, il fallait tout un mois pour en accomplir le tour; personne n'avait jamais su le nombre de ses quartiers et de ses rues. Les habi-

tants portaient une tunique de fourrures qu'ils ne quittaient pas aux jours les plus torrides.

— « C'est peut-être afin de se mortifier! » suggéra Taxis, hanté de martyre.

Dorothée supposait que ce n'était pas le cas.

Puis, sans transition: que Taxis ne manquât point de dire ses litanies dans l'église de Nil, patron des fiancés.

— Et surtout, défie-toi des femmes, défie-toi des femmes. »

Mais Taxis ne redoutait pas les femmes particulièrement. Comme pour les figures et les péripéties de son enfance, qu'il n'entrevoyait plus qu'à travers une opaque buée, son souvenir, autour d'elles, s'était aboli; il avait oublié leurs aspects, leurs attitudes, leur langage; il les englobait dans son mépris du monde, et, le soc aigu de la concupiscence ne l'ayant jamais labouré, il décochait des cailloux aux pigeons qu'il voyait s'unir.

*
* *

A la fin de la nuit passée dans les prières, Taxis s'achemina, en compagnie d'une dizaine de religieux. Le Père Grégoire, un grand moine maigre et vif, voyageur en titre d'Ivoron, avait mission de piloter la troupe. Les mulets de charge étaient partis la veille, emportant les jarres d'huile fine destinées aux présents.

Comme on se trouvait au mois d'août, il fallait éviter la marche pendant les heures étouffantes; déjà l'air pesait aux poitrines; on se hâtait, sans parler, et il ne s'entendait d'autre bruit que le piétinement des sandales sur le sol pierreux.

La route d'Ivoron au port de Russicon est tumultueuse, toute en lacets, avec des montées sévères et de raides descentes; elle traverse Caryès, où les députations de quelques autres monastères se joignirent à eux. Des hauteurs verdoyantes du bourg, on vit le soleil se lever tel qu'une lampe de cuivre et empourprer de ses premiers rayons la côte macédonique. Puis le chemin s'allongeait entre deux murs abrupts. L'on reconnut ensuite le village de Russicon, qui se cache dans une anfractuosité, comme un renard aux écoutes, et l'on descendit vers le port par des degrés taillés dans un granit bleu et noir.

Au milieu du tumulte, où des pèlerins de tous les peuples, des moines, des matelots, et des douaniers turcs faisaient assaut de gesticulations et de cris, le Père Grégoire, conducteur habile, embarqua tout son monde dans une grande chaloupe. L'agitation du départ communiquait sa fièvre à Taxis; mais, lorsqu'il eut posé le pied sur la passerelle, il ressentit un vide soudain, comme s'il était mis hors d'un effluve indispensable...

Ils découvrirent le *Monte Santo* à l'ancre au fond de la baie. C'était un grand voilier dont les cordages s'enchevêtraient et cachaient tout un pan de nue. Son nom se lisait en lettres blanches à l'étrave.

Du navire, un homme au poil rouge, vêtu comme les caloyers, leur fit des signaux de bienvenue.

— « Salut au capitaine Démétrios! » répliqua joyeusement le père Grégoire.

Dès qu'ils eurent abordé, Taxis remit la lettre de Zozime au capitaine; et quand ce dernier l'eut déchiffrée, voulant sans doute se montrer courtois:

— « Tu pourras, » dit-il, « te reposer ici toute la journée! »

Taxis eût préféré des devoirs, mais ce gaillard sanguin, avec ses yeux

brillants et son intonation rêche, l'intimidait trop pour qu'il osât répliquer.

On n'attendait qu'eux: ce même jour le navire leva l'ancre par une bonne brise, doubla le cap et s'éloigna du mont Athos qui domina encore longtemps le champ de la mer. Avec la distance, ses contours se simplifiaient: il apparut bientôt comme une coupole blanche et pointue; des nuages floconneux embuaient ses arêtes. Taxis se rappela divers récits de Dorothée. Que faisait-il, en ce moment? Sans doute, il errait à travers les allées du cloître, et songeait au voyageur.

Taxis ne dormit point, dans le réduit de l'entrepont qui lui avait été assigné; il se transportait, par la pensée, dans l'enceinte d'Ivoron, et s'imaginait assistant à l'office de la mi-nuit. Où le conduisait le grand navire aux voiles bombées? Serait-il jamais de retour?

Le lendemain lui fut encore plus dolent.

Penché sur le bastingage, à l'arrière, seul et silencieux, Taxis voyait le sillage s'ouvrir dans la mer lisse et c'était comme un fil qui eût relié son âme à cette terre qu'il avait quittée, Ivoron, sa patrie spirituelle et bienheureuse, où il lui semblait avoir vécu depuis le commencement des siècles! Il se sentait suffoqué par l'atmosphère du large. Et des larmes tièdes lui montaient aux yeux.

Cependant, par sursauts, il tenta de se raisonner. Zozime, Père affectueux et d'une sagesse éprouvée, n'avait pu lui donner que des avis considérables. Il fallait obéir d'un esprit joyeux, jeter un regard attentif sur le monde... Mais quelle incuriosité immense, quelle fatigue anticipée, quel ennui préalable, en lui!

Il ne retrouvait un peu de bonheur qu'aux instants de la liturgie. Démétrios, le gros capitaine à la barbe écarlate, disait la messe, debout parmi les agenouillements. C'était un ancien patron de cabotage qui avait endossé le froc, après des revers commerciaux; et — de la même voix dont il ordonnait la manœuvre — soir et matin, sur le pont, devant l'iconostase en cuivre qu'une bâche protégeait contre les intempéries, il rudoyait militairement les cantiques sacrés.

Toutefois ce n'était plus la quiétude auguste du monastère! Les vagues, déferlant contre la coque du navire, scandaient sauvagement chaque verset, et ce haut ciel qui filait au-dessus des faces inclinées n'était pas le ciel immobile et familier de la montagne.

Taxis passait des heures creuses dans sa soupente, où l'étendue uniforme se plaquait durement contre la vitre des hublots, un peu heureux que nulle contrainte, au moins, n'envenimât sa solitude. Chacun, à bord, pouvait habiter selon sa guise ou d'après la règle de son couvent respectif. Les moines-matelots vaquaient à leur tâche et, tenant en médiocre estime des confrères terriens, ne frayaient pas avec les passagers; le père Démétrios, en dehors de ses devoirs d'état, et nonobstant ses manières rugueuses, était un être renfermé et méditatif; si, de temps en temps, par déférence envers Zozime, il demandait à Taxis s'il se trouvait bien, celui-ci répondait oui.

Comme on faisait relâche à l'île d'Imbros, afin d'y débarquer deux mille sacs de noix fraîches, vers l'aube Taxis fut réveillé par un chœur de voix nouvelles.

C'étaient des femmes de pêcheurs qui raccommodaient leurs filets, en chantant des paroles.

Ces accents moelleux le troublè-

rent; et, tandis que les bords escarpés d'Imbros s'étaient depuis longtemps confondus avec l'horizon maritime, elles résonnaient encore à ses oreilles, et, de là, glissaient vers son cœur qu'elles étreignirent comme un poison circulant... Ces timbres purs et métalliques rafraîchissaient un mystère dans sa mémoire... Quel rêve, de jours très anciens? Des paroles lui revenaient, qu'avait citées Dorothée: « Au sein des déserts... les danses des vierges romaines... » Et, dans la durée des minutes, les voix s'ornaient d'une perfide douceur.

Il s'efforça de les oublier et, avec elles, le reste de la terre.

Mais, étendu, les membres lourds, dans le hamac de son réduit, il demeurait en proie à un trouble universel. Le souvenir d'Ivoron s'oblitérait en lui, comme fuyant de son âme par une fissure béante. Il perdait petit à petit la santé et les forces. Sûrement, le vieux Dorothée était mort!

Les paysages lumineux, les îles de couleur, les vilayets riants des côtes, puis la courbe gracieuse des Dardanelles, et Constantinople rose et bleue, où l'on s'arrêta six jours, avaient passé sans qu'il y décernât un regard. L'agitation ambiante des hommes lui causait un frémissement lugubre.

Quand on se trouva dans les eaux de la mer Noire, le temps, inopinément, s'aigrit; la tempête, sans cesse, renaissait d'elle-même; les flots, pareils à de mouvantes citadelles, montaient à l'assaut du pont; et, dans la mâture, sifflait le vent comme une trompette de Jugement Dernier. Les pèlerins s'effarèrent, encore que le capitaine les exhortât et malgré les railleries des caloyers de l'équipage. Il y eut quelques craquements qui parurent annoncer la fin. Une consternation farouche règna sur le *Monte Santo*. Taxis se désolait: il ne reposerait pas dans le cimetière bien-aimé, un évangile dans ses mains jointes; et ses os de trépassé ne devaient point voisiner avec les honorables dépouilles des hégoumènes d'Ivoron. Un interminable soupir montait du fond de son être; la vue de ses compagnons en détresse l'affligeait, pour lui-même et pour eux: le mystère du trépas, ici, était épouvantable.

Un soir, enfin, la vigie signalait le phare d'Odessa.

Ce fut, dès lors, le wagon aux murs de bois jaune, qui roula dans un bruit crissant, sur deux rubans d'acier parallèles. De grandes machines noires, avec des cheminées tronconiques qui soufflaient des tourbillons de fumée, passaient en sens inverse, avec une rapidité foudroyante. Taxis reconnut, à une station, qu'une bête semblable les remorquait; on lui dit que c'était par la force de la vapeur. Il vit courir les campagnes, les bourgs et les cités, et il songeait que chaque tour de roue l'éloignait d'Ivoron.

Parfois, lorsqu'il fallait changer de train, les moines campaient sur la largeur du quai, attendant la correspondance. Des employés en casquettes heurtaient avec un marteau les essieux sonores. Autour des moines on faisait cercle, avec des yeux indiscrets. Les femmes dévisageaient curieusement Taxis: il avait une barbe châtain, très soyeuse, des yeux d'Oriental, et, malgré son raide affublement et la rusticité de son attitude, il ne manquait pas d'une élégance innée. Cependant, il tenait, avec obstination, ses yeux fixés au sol, et le Père Grégoire, qui avait l'humeur gaie, le plaisanta même sur sa modestie: il prit alors un air si sombre que l'autre s'en tint là de ses quolibets.

*
* *

Le troisième soir de leur arrivée à Moscou, ils revenaient, en procession, de l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge, non loin du Lac Sacré, à Kossino, où se trouve un puits miraculeux.

Taxis marchait en arrière de la petite troupe; il allait, la tête penchée sur la poitrine, l'esprit plein de ténèbres.

Le couvent de Pantéleimon, où on leur avait fait accueil, ne lénifiait pas sa détresse! Nulle, l'aide espérée dans la fréquentation des reliques, sous les dômes magnifiants de la Ville Sainte. Une lassitude générale le cernait; il ne se rappelait plus les heures joyeuses, ni la plénitude des félicités de jadis. Pour avoir craint la mort, il se sentait à jamais misérable; à jamais désolé, de s'être laissé émouvoir par des sons. Il ne désirait rien, et ce retour qu'il avait ardemment escompté, aux premiers jours d'exode, lui apparaissait maintenant comme problématique, impossible même, et presque dénué d'appas...

Il heurta un caillou de son talon et, ce choc l'ayant tiré de son ambulante prostration, il leva les yeux, se trouva seul, dans un chemin désert d'un bout à l'autre. Il avait perdu de vue ses compagnons. Il se mit à courir de toutes ses forces, parvint à une sorte de triviaire, dans une futaie de bouleaux, et s'arrêta: laquelle de ces routes allait-il choisir?... Ne l'avait-on pas abandonné par malice?... Comment demanderait-il son chemin, en un idiome qu'il ignorait... Et, planté au centre du carrefour, semblable au spectre de la Désolation, Taxis sentait défaillir son intelligence.

Mais il entendit un pas léger, et, dans le crépuscule clair, il vit s'avancer une jeune paysanne, avec des mèches blondes échappées au mouchoir de couleur noué sur sa tête, les hanches fortes, pieds nus. Quand elle fut près du saint homme, dévotement elle se signa. Il lui enjoignit, par geste, de s'arrêter: elle obéit, un peu étonnée. Un silence oppressant régna. Taxis balbutia:

— « Monastère... Pantéleimon! »

Elle crut deviner un sens à ces paroles qu'elle n'entendait point; et les yeux baissés dans un sourire humide, qui découvrit ses dents luisantes, elle lui mettait les deux mains sur les épaules et appuyait sa poitrine contre son froc poudreux.

Taxis la repoussa si brutalement qu'elle perdit l'équilibre et s'affala dans la poussière de la route, en hurlant, tandis que, chaviré d'horreur, il s'enfuyait droit devant lui, comme un frénétique, rencontrait deux moines d'Ivoron, revenus sur leurs pas le chercher, et, ne pouvant prononcer un mot, tombait à son tour, tous ses muscles relâchés, évanoui.

Les jours suivants, assis sur un escabeau, dans la cellule de l'hospice conventuel où on l'avait transporté, il demeurait figé, se nourrissant à peine. Sa face était d'une pâleur de crucifié, sa prunelle trouble. Une nuit, il rêva:

« Il habitait dans une grotte d'où l'on découvrait toute la mer. La forge était devant l'entrée; un autel archaïque servait d'enclume, où deux béliers sculptés entrechoquaient leurs fronts convexes. Quelqu'un s'occupait d'activer la soufflerie, ou bien, retirant du feu les barres incarnadines, les transportait sous le marteau; et Taxis, alors, faisait voler sa masse. Il était fort, dénudé jusqu'au nombril, il s'étonnait lui-même à voir les gros muscles de ses bras velus. Au-

près de lui, une jeune femme était accroupie sur une natte, elle raccommodait un filet en chantant... Puis, comme jadis le forgeron Scevophilax, qui l'avait recueilli, un matin, à la première borne sur la route de Salonique, il portait ses œuvres au marché de Caryès: il y rencontrait des moines de connaissance, l'antique Dorothée, Zozime, Grégoire aussi, et Démétrios costumé en marin. Avec une curiosité un peu moqueuse, il s'informait: que se passait-il, là-haut, depuis son départ?... Puis, à l'enfant qui l'accompagnait et qui était son fils, il disait joyeusement: « Moi aussi j'ai vécu comme ceux-là... J'ignorais leur vie... Mon fils, garde-toi des *maisons de la montagne!* »

Ici, Taxis s'était réveillé en plein cauchemar. Ainsi qu'il arrive souvent dans les premiers instants qui suivent le sommeil, les paroles qu'il venait de prononcer en songe lui demeuraient présentes. Et il en éprouvait une sensation pénible, comme une brûlure étouffée.

Alors il comprit, vaguement, que Dieu s'était retiré de lui. Tous les jours de vie se roulaient en une circonférence sans issue, dressant devant ses yeux, comme une armée d'accusateurs, le nombre immense de ses iniquités...

Puis sa pensée, trop interne et trop intense, s'obscurcit. Il dut s'aliter. Le vieux médecin du couvent, d'une mine assez embarrassée, prononça divers noms latins. Personne ne savait ce qu'il pouvait bien avoir. « Le spleen, peut-être! » déclara le Père Grégoire, qui avait été aux ambulances, pendant la guerre de Crimée. A tous, son épuisement apparaissait extrême et, quand l'heure eut sonné du départ, on décida de le laisser, en attendant une guérison, car il ne pourrait, dans cet état, affronter les fatigues du voyage.

La notion de retour, comme on en avait dernièrement parlé autour de lui, dut percer sa compréhension épaissie, car, peu après la sortie en procession des pèlerins vers la gare, un Père, étant entré dans sa chambre, le trouva tout vêtu, étendu de son long sur le carreau de son cabinet; s'étant habillé, il avait voulu se diriger sans doute vers la porte, afin de joindre ses compagnons. Le regard ne vivait plus, le pouls s'affaiblissait graduellement et finit par s'annuler. Et, cette nuit même, il passa, n'ayant pas rouvert les yeux.

Ainsi mourut le moine Taxis, sans que lui ni les hommes eussent rien compris à sa destinée.

*
* *

Cependant, la joie imprescriptible des retours absorbait la vague mélancolie d'abandonner l'un des leurs; ils ignoraient, du reste, une fin tellement inopinée. Les pèlerins faisaient bonne route vers la Grèce. En mer, un temps choisi les favorisa. On accourait, dans les ports où ils faisaient escale, pour voir l'étrange navire, cité flottante de moines noirs.

Certain matin, un petit triangle blanc se découpait à la lisière des flots, roussis par un astre invisible encore; et bientôt on se trouva en vue de la presqu'île chalcidique: l'Athos grandissait, des monastères successivement apparurent, les moines se nommaient avec des clameurs de piété attendrie, Ivoron, Philothée, et Bathopédi le riche, et la grande Hagia Laura.

De Bons et Consciencieux Soins
et des RENSEIGNEMENTS GRATUITS

Vous ne les trouverez qu'à

L'OPÉRA DENTAIRE

Téléphone : 322-93 — 38, Chaussée-d'Antin, 38 — Téléphone : 322-93

EAU GORLIER

PARFUME ET
ADOUCIT LA PEAU

Donne au teint une FRAICHEUR
et un VELOUTÉ incomparables.
Fait disparaître HÂLE et
toutes IRRITATIONS.

2.50 le Flacon. 5.50 le demi litre
10f le litre

2 & 4 Place des Vosges, Paris.
et toutes Parfumeries

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGES EN ITALIE

par le St-GOTHARD

voie rapide, confortable et pittoresque

De PARIS-EST à MILAN sans changement de voiture, en 16 heures.

Compartiments de 1re classe à couchettes et Wagons-lits
Wagon-restaurant aux heures des repas

A MILAN, correspondances pour toute l'Italie